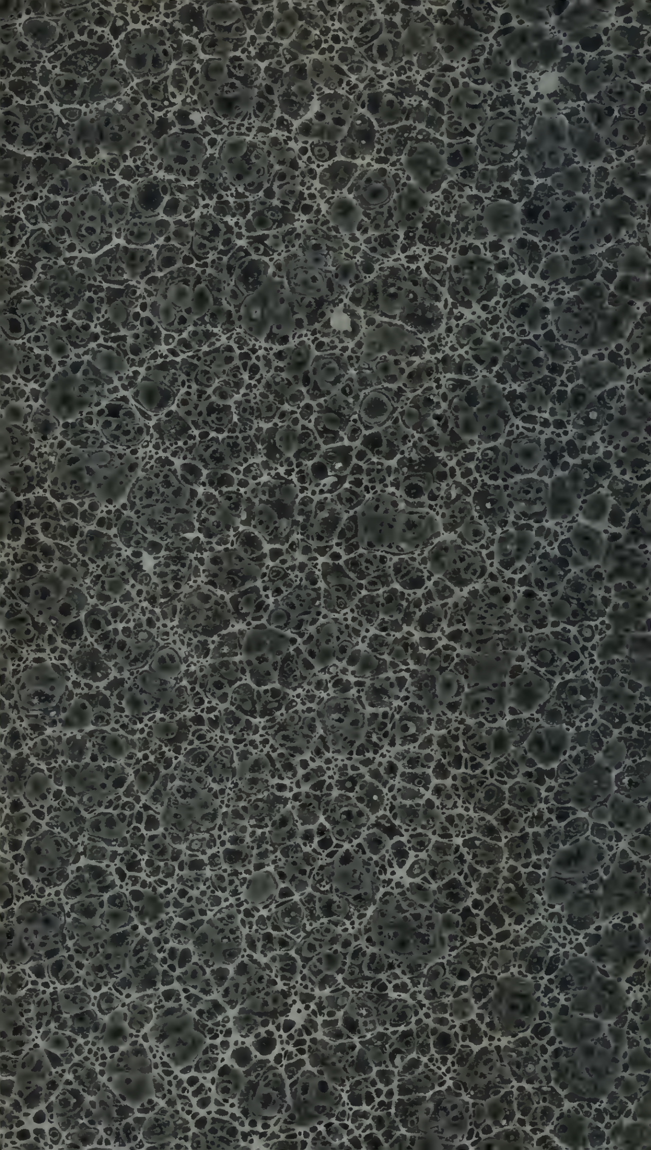
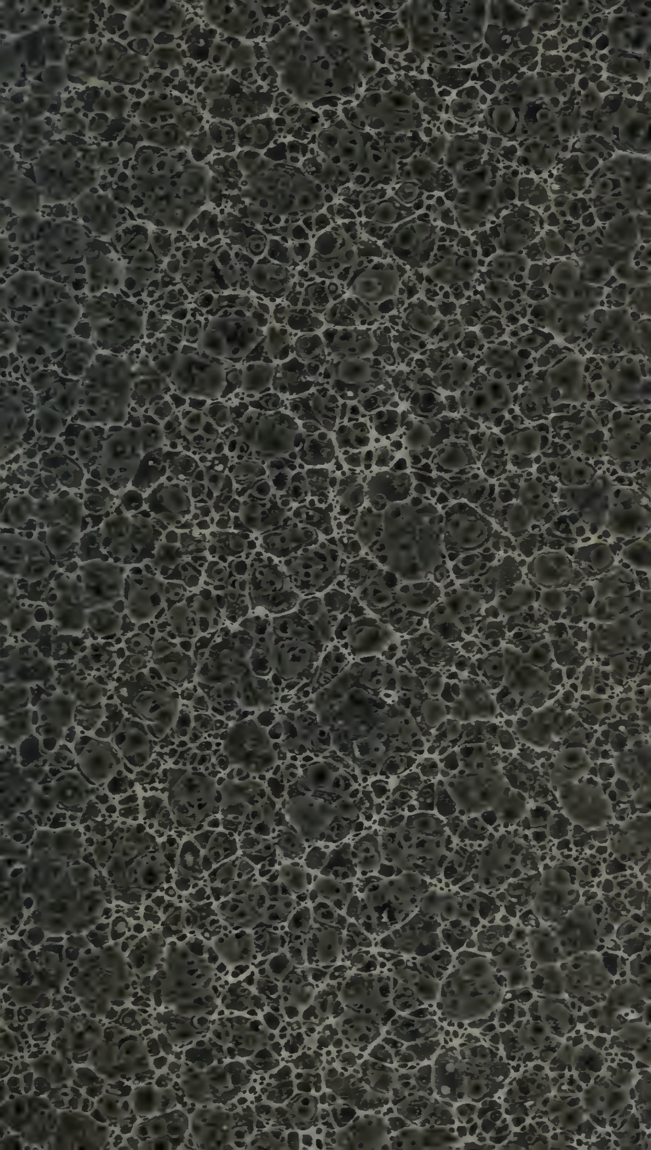
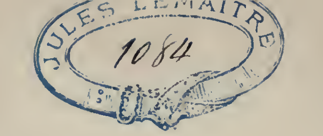







JULES LEMAITRE
1084

LE DRAME

DE LA JEUNESSE

Imprimé par Charles Noblet, rue Soufflot 18.

[Oeuvres]

LE DRAME

DE LA JEUNESSE

PAR

PAUL FÉVAL

[t. 1]



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS.

1861

Reproduction et traduction réservées.

PQ
2244
F2
1861
t. 1



911801

LE DRAME DE LA JEUNESSE

Je l'appellerai Fernand. Vous le connaissiez sous un autre nom. Un soir que j'étais assis au coin de sa grande cheminée, dans son cabinet de travail qui ressemblait au maître-salon d'un château d'autrefois, je regardais les robustes profils de son visage où les passions profondes et implacables de l'âge mûr mettaient de puissants reflets. Celui-là était une intelligence vaste, un esprit subtil, un bon cœur; celui-là vivait d'efforts et d'audace; sa plume était l'arme du chevalier aussi bien que l'outil de l'ouvrier penseur; celui-là était, dans toute la force du terme, un homme de lettres, c'est-à-dire un honnête homme, doué de facultés supérieures.

Celui-là était mon maître; il me nommait son ami; j'étais tout jeune : je l'admirais et je l'adorais.

Il méditait, ce soir-là; je l'écoutais penser. L'heure disait à la pendule les étapes de sa route. Les tilleuls du parc chantaient sous le baiser de la brise. La lampe répandait son huile goutte à goutte, et le piano lointain de Sophie bavardait je ne sais quelle douce chanson.

Sophie avait seize ans. Elle ressemblait d'une façon si frappante au portrait de sa mère, que Fernand savait toujours où trouver le bienfait des larmes, aux heures d'amertume et de découragement: il n'avait qu'à regarder tour à tour le portrait et Sophie.

Le portrait avait nom aussi Sophie.

— A quoi songez-vous, maître? demandai-je, car il ne fallait pas le laisser trop longtemps à ses rêves.

Sa paupière se releva lentement. Il fixa sur moi son œil loyal, où la souffrance de chaque jour avait mis, parmi tant d'éclairs de vaillance et de force, une nuance de plaintive résignation.

— Il y a, me répondit-il, et je cherchais à exprimer cette vérité aussi nettement que je la conçois, il y a deux dons distincts au point de vue de la profession dont je meurs et dont vous voulez vivre: l'instinct et le savoir-faire, la passion et l'effort, la puissance infuse et la faculté conquise.

— Le génie et le talent, voulus-je dire.

— Peut-être, prononça-t-il tout bas après un silence, quoique je n'admette pas volontiers ces distinctions toutes faites, vides et vagues comme un lieu commun d'école. Où commence le talent? où s'arrête le génie? Mais supposons les définitions bonnes et acceptons les mots pour ce qu'ils valent au cours de notre Bourse intellectuelle. Voici comme je songeais, me disant à moi-même: Je possède à un degré quelconque un de ces dons, puisque j'ai pu conquérir ma place au triste banquet des poètes. Lequel des deux? Avais-je un peu de talent ou un atome de génie?

— Du génie! m'écriai-je.

Il secoua la tête en souriant avec tristesse, puis son front se couvrit d'un nuage.

— Un atome de génie, répéta-t-il d'une voix sombre; je crois cela, non point parce que j'ai créé, mais parce que j'ai tué. J'ai mes idées sur le génie. Le génie est impitoyable comme toutes les fatalités. L'arbre, pour croître, percera le rempart de granit contre lequel s'écraserait un boulet de canon: il faut passer, quand on est fatalité. La loi du chêne est de grandir; périsse tout obstacle à sa croissance! Le génie a sa loi pareille. Son armure, qui est l'égoïsme providentiel, a mille fois la dureté de l'écorce du chêne.

— S'il n'est point de génie sans égoïsme... l'interrompis-je.

La parole s'arrêta dans ma gorge. Il regardait le portrait et deux larmes coulaient sur la mâle pâleur de sa joue.

Nous étions encore à la même place tous deux, quand les pre-

mières lueurs du jour parurent derrière les longues feuilles rougies de la vigne vierge qui brodaient les vitres au dehors. Toute la nuit, Fernand avait parlé, moissonnant des souvenirs. Son récit était entré en moi comme une âme: il me semblait que je vivais son passé, et c'était moi, maintenant, qui avais des pleurs dans les yeux. L'effort qu'il avait fait était grand, car ses cheveux mouillés se collaient à ses tempes.

Il me dit:

— Paul, quand je ne serai plus là, vous écrirez l'histoire de ces belles joies et de ces amères tristesses. Je vous donne mes gaités d'enfant, à vous qui venez partager mes mélancolies de vieillard. Tout mon cœur est là-dedans : je veux que le parfum de ces chères amours soit déposé sur ma tombe comme une couronne de fleurs.

I

QUATORZE SOUS DE PORT.

Mon père avait une famille nombreuse : trois filles et quatre garçons. J'étais le plus jeune ; mon frère aîné, lieutenant de vaisseau, avait dix-huit ans de plus que moi. Mes sœurs restaient près de ma mère, car elles n'avaient point voulu se marier dans le commerce, et la maigreur de leurs dots avait éloigné les partis plus décents. C'étaient trois excellentes créatures, mais elles avaient de la fierté, parce qu'un de nos oncles avait émigré, et que ma mère descendait de race noble.

Mon père était un bourgeois, M. Le Prieur. Son nom s'écrivait en deux mots et mes sœurs n'aimaient point qu'on omît le grand P sur l'adresse de leurs lettres. Or, à Angers, ma patrie, toute personne qui voit *la bonne société* reçoit de dix à douze lettres par jour : toutes annonces de mort et de mariage. On meurt certainement à Angers bien plus souvent qu'à Paris, malgré le dire des statisticiens, mais surtout, on s'y marie, en quelque sorte, du matin jusqu'au soir : l'imprimerie, là-bas, ne sert qu'à sonner la cloche funèbre ou la trompette matrimoniale. Mes pauvres sœurs faisaient largement leur correspondance à l'aide des demi-feuilles de papier blanc arrachées aux *parts*.

Mes sœurs étaient hautement lancées dans le monde dévot, qui se servait d'elles pour le côté actif et pénible des œuvres de bienfaisance. Elles jouissaient, à la Congrégation des demoiselles d'une véritable influence.

Ma bonne mère avait l'honneur d'être présidente de la Congrégation des Dames. Je n'aime pas parler longuement de ma mère,

peut-être parce que je pense à elle toujours. Cela me donne au cœur la sensation d'un corps frileux et trop délicat qu'on découvre. Il faut bien pourtant que je le dise : dans cette maison toute pleine de vertus sincères, d'intentions droites, de piété profonde, ma mère, mon humble et sainte mère, trouvait moyen de garder son auréole ; elle ressortait en candeur sur ce fond lumineux.

Aucun de mes frères n'était avec nous. Le premier poursuivait honorablement sa carrière maritime, le second professait le droit à la faculté de Rennes, le troisième dirigeait une ferme modèle dans le Poitou. Tous, suivant l'expression de mes sœurs, avaient parfaitement *tourné ;* et il n'y a que moi, mon pauvre ami, dans la famille, rien que moi pour n'avoir pas tourné comme il faut.

Mon père, conseiller près la cour royale d'Angers, était seul d'homme à la maison.

Les soins, la tendresse dont on l'entourait ressemblaient à un culte. Néanmoins, son influence se faisait médiocrement sentir, parce que ses habitudes et ses travaux sortaient du cercle de la vie commune.

Le lot de mon père était le travail constant, ingrat, dépourvu de rémunération. En ce temps-là, les emplois de la magistrature étaient rétribués si pauvrement, qu'un conseiller de cour d'appel recevait un peu moins d'argent tous les mois qu'un petit commis de finances.

Mon père, magistrat haut placé s'il en fut dans l'estime de ses collègues, en était réduit à briguer les présidences d'assises : indigente aubaine et rude labeur ! Ce collier de misère l'a tué avant l'âge. Ce fut seulement après sa mort qu'on s'étonna d'avoir usé à ce métier vulgaire un si haut savoir et une si pure intelligence.

La maison appartenait aux femmes. Quand mon père n'était pas en voyage, il avait l'audience et son cabinet ; on ne le voyait qu'à l'heure des repas, où il faisait en sorte de cacher ses préoccupations sous une apparence de gaîté. Ses préoccupations étaient cependant de l'espèce la plus triste. On vivait chez nous au jour le jour, et l'économie exemplaire de ma mère suffisait à peine à nouer les deux bouts. Le mari et la femme étaient bien nés tous les deux, et, — chose rare dans ce qu'on appelle les bonnes familles, — ils

ne possédaient l'un et l'autre ni un denier de rentes, ni un pouce de terre au soleil. C'était, en vérité, comme une moquerie du sort : tous nos amis, tous nos parents même étaient riches, et jamais, depuis que j'existe, je n'ai entendu parler d'un legs ou d'une succession chez nous.

L'âge venait cependant, amenant ses infirmités, ses défaillances, et la pensée d'une fin prochaine. Mon père nous caressait peu et nous aimait passionnément. Il songeait déjà à sa veuve et à ses trois filles, qui n'avaient point trouvé l'abri du mariage, et à moi, le seul de ses fils dont la position restât à faire.

Je ne puis dire que je ne voyais rien de tout cela.

Mon père me paraissait être un homme doux et froid, pressé toujours de quitter les bruits du foyer pour se réfugier dans le travail. Les jeudis, quand je sortais du collége, où l'on m'avait obtenu une demi-bourse, il me donnait une tape sur la joue en me promettant une longue promenade pour le jeudi suivant. Le vrai jeudi de la promenade n'arriva jamais. Je n'ai pas connu mon père de son vivant. Quand je m'agenouille devant son souvenir, c'est que je le vois au travers des récits de ma mère.

Un soir, pourtant, il me ramena lui-même au collége. Comment exprimer cela ? Il prononça seulement quelques paroles, et il me semble que c'est maintenant toute une longue et mélancolique histoire. Il me dit :

— Fernand, ne vous endormez pas sur votre examen de bachelier. Cela coûte de l'argent, et nous ne sommes pas à l'aise.

Les choses modérément exprimées me frappent à l'excès. Si mon père avait parlé de pauvreté, j'aurais eu le cœur moins gros. *Nous ne sommes pas à l'aise !* Cette larme furtive qui s'échappe d'un œil fier ne touche-t-elle pas bien plus que le torrent banal, toujours prêt à s'échapper de certaines paupières ?

J'étais un élève médiocre. J'eus peur de coûter de l'argent à mon père. Je travaillai jour et nuit pendant les six derniers mois de mon cours de philosophie. J'eus un prix de je ne sais plus quoi, et je fus reçu d'emblée à mon examen de bachelier.

Ma pauvre maman fut plus heureuse du prix que du diplôme. Les deux congrégations, celle des dames et celle des demoiselles, reçurent notification du fait.

Mes sœurs écrivirent à mes trois frères d'abord, puis à quatre douzaines de tantes à la mode de Bretagne, que nous avions dans divers coins de l'univers. Mon frère le professeur, qui était l'homme d'argent de la famille, disait que ces tantes mouraient quelquefois, mais en vain. Cet homme d'argent avait de ces mots impitoyables, mais il faisait passer, chaque trimestre, à ma mère le tiers de ses appointements. Cela payait les dettes contractées pendant l'éducation des *grands*. Il m'envoya vingt francs pour mon prix.

Le 14 août 1825, je quittai le collége ; c'est là, sans comparaison aucune, la grande fête de mon existence; j'eus la fièvre de joie ; je fus heureux jusqu'au délire: heureux de toute la haine, de tout le mépris, de tout le dégoût qui débordèrent de mon cœur pour n'y rentrer jamais. Je me souviens bien que je me jurai à moi-même d'oublier le collége et de ne jamais dire les misérables tortures infligées à mon enfance. Ces pauvres diables de tyrans, dès que je cessai d'être leur esclave et leur victime, me semblèrent absolument indignes de ma rancune. Bien plus, je ne fus pas longtemps sans leur vouer une sorte de reconnaissance, car leur fouet avait durci mon épiderme. Grâce à eux, je savais souffrir : c'est la maîtresse-science pour nous autres fous qui prenons la vie par le côté impossible.

Dans l'année qui suivit ma sortie du collége, je grandis de quatre pouces passés, je devins fort et bien planté de chétif et de bancal que j'étais; je me sentis brave tout à coup, moi qui avais été poltron jusqu'au burlesque. Un jour, moi qui mentais naguère comme un nègre battu, je rompis avec mon meilleur camarade, et j'eus raison, parce qu'il avait douté de ma parole. Tout mon être, rabougri par l'oppression, réagissait au premier souffle de la liberté. Je naissais une seconde fois, et ce serait une belle page que l'histoire de cette revanche de la nature : mon cœur, mon esprit, mon corps fêtaient leur délivrance et restauraient d'eux-mêmes l'œuvre de Dieu en moi.

J'avais juste seize ans. Mon père, qui me trouvait trop jeune pour commencer mon droit, voulut me garder près de lui, malgré l'avis de ma mère, dont l'amour orgueilleux bondissait à la pensée de son Fernand avocat à 19 ans ! Il fut convenu que j'habiterais la chambre du haut; mes trois frères l'avaient tour à tour occupée.

C'était une mansarde de bonne taille, meublée de débris et dont la tapisserie tombait en lambeaux. Je vois encore cette tapisserie jaune sur gris et représentant des arabesques courantes, grossièrement imprimées. On trouve tout dans ces confuses fantaisies, comme on trouve tout dans les nuages du soir, passant avec lenteur sur la lune.

C'était l'occupation de mes paresseuses matinées. Je trouvais là-dedans tout ce que mon caprice insatiable cherchait : des palais aux développements bizarres, des forêts sans fin, de prodigieux animaux, des végétaux féeriques, des scènes de drame, des processions d'opéra qui chantaient dans ma tête, des batailles pleines de fumée et de fracas, des bals où la lumière ruisselait, où les femmes glissaient avec leurs épaules nues et leurs cheveux enguirlandés de fleurs...

Hélas ! il ne venait chez nous que des dames et des demoiselles de la congrégation, beaucoup de vicaires, deux ou trois magistrats, livrés au jeu de boston, et une demi-douzaine de vieux gentilshommes, enfants terribles de la Restauration, dévots et voltairiens en même temps, moqueurs de la bourgeoisie, qui avait déjà l'orteil sur leur catogan, et traîtres à leur roi, Dieu me pardonne, pour vouloir être cent fois plus royalistes que lui !

Mon père, qui avait l'excuse de son travail, assistait rarement à ces réunions, présidées par ma troisième sœur, laquelle était une femme politique. Maman faisait son boston avec les conseillers, rappelant à l'ordre de temps à autre, avec tout son esprit doux et charmant, les vicaires qui déchiraient trop rudement l'évêché ou ces vieux petits coquins de marquis, mordillant trop méchamment M. de Villèle.

On destituait le préfet deux ou trois fois par semaine, chez nous ; on changeait le général ; on foudroyait du même tonnerre Martignac et Foy, Chateaubriand et Manuel. Pistolet de paille ! Un soir, les oreilles de monseigneur le duc d'Angoulême durent tinter aux Tuileries. Cinq marquis contre un décidèrent qu'il était libéral !

Il y avait à cette époque presque autant de vieux marquis que nous voyons aujourd'hui de jeunes vicomtes.

Mes sœurs disaient que *je n'aimais pas le monde*, parce que ces synodes me divertissaient peu. Ma bonne mère partageait cette

opinion et soupirait gros. Elle m'avait fait prendre des leçons de danse et de guitare : deux talents qui rendent un homme agréable. Tant de soins devaient-ils être perdus !

J'aimais le monde, pourtant, je rêvais le monde, la pensée du monde et de ses joies me rendait fou ; mais personne n'avait le secret de mes aspirations secrètes. L'écho sourd de ma mansarde était mon seul confident. J'aimais le monde que j'avais entrevu au travers du plus extravagant de tous les prismes : *les livres* ; j'aimais le monde qui devait me donner dans la réalité les mille ivresses de mes songes : je faisais plus qu'aimer le monde, j'avais soif et besoin de lui ; je le voulais au prix de tout ; il me le fallait : Dieu me le devait !

Qu'était-ce pour moi, en définitive, ce monde convoité si ardemment ? Je ne sais plus. Et pourtant, je crois pouvoir définir le vague de mon rêve par un seul mot, exprimant lui aussi l'inconnu, mais qui, du moins, expliquera ma pensée.

Le monde, pour moi, c'était Paris.

Je ne crois pas que jamais enfant ambitieux, altéré de jouissance et de puissance, d'amour, de richesses et de grandeurs, fanatique de tout ce qui brille et de tout ce qui exalte, je ne crois pas que jamais enfant marqué par le destin pour la lutte et la victoire ait jamais aimé Paris comme je l'aimais.

Pauvre lutte ! direz-vous, en définitive humble victoire ! Je vais bien plus loin que vous ; je dis, moi : lutte insensée et dérisoire triomphe ! N'importe. J'ai vaincu puisque je suis vivant. Je me raconte et je ne me juge pas.

Paris, mon Paris ! autel splendide où je voulais m'agenouiller devant toutes les gloires ! Patrie de ma jeune passion ! Argos dont je me souvenais sans l'avoir vu ! Paris, mon pays, mon paradis ! Ecoutez ! Toutes ces poétiques paroles rendent bien la poésie de mes désirs, mais elles ne disent pas tout, et il faut un dernier trait qui est peut-être de la prose. Dans ce lointain où je cherchais Paris, à cet horizon poudroyant et lumineux, je voyais quelque chose comme un gigantesque mât de cocagne, autour duquel se rangeait la multitude des combattants de la vie. Les forts montaient, les faibles tombaient. Au couronnement de l'arbre mystique, il y avait tout ce que l'homme adore sur la terre.

C'était à Paris l'arène, et nulle part ailleurs dans tout l'univers. A cause de cela, Paris était pour moi le monde. Que peut être le monde, en effet, sinon le champ où se récoltent toutes les terrestres moissons : amours et plaisirs, gloires et pouvoirs?

Chacun de mes trois frères avait laissé une trace dans la mansarde : le marin une estampe non encadrée, représentant une coupe verticale du vaisseau l'*Océan;* l'agriculteur, une étude de pressoir qui était son ouvrage ; le légiste, un groupe en plâtre, représentant un chien couchant, les pieds dans les glayeuls et en arrêt devant un canard sauvage.

Le vaisseau l'*Océan* tombait en lambeaux, l'humidité avait presque effacé le lavis du pressoir, le groupe, mieux conservé, manquait pourtant de certains détails, tels que la tête du canard et trois pattes du chien qui tenait sur son jarret unique un équilibre merveilleux. Moi aussi, j'avais mon objet d'art : un vieux plan de Paris sur toile, édité vers l'an 1780, et orné aux encoignures de quatre vues frontispices : les Tuileries, le Palais-Royal, la statue d'Henri IV au pont Neuf et l'hôtel des Invalides. Je l'avais attaché dans ma ruelle ; je l'étudiais sans cesse ; je le savais par cœur.

Les noms de toutes ses rues m'étaient absolument familiers ; j'y faisais par la pensée les changements que la grande ville avait subis depuis un demi-siècle ; je plaçais la Chaussée-d'Antin sur les Porcherons, le quartier de l'Opéra sur la Grange-Batelière, le faubourg Poissonnière sur la Nouvelle-France ; je perçais la rue de Rivoli le long des Tuileries, et je prolongeais le faubourg Saint-Honoré au travers des masures du Roule.

Là-dedans, je cherchais déjà ma demeure, non point mon logis de débutant : peu m'importait : tout grenier m'était bon, tout cellier aussi, mais mon palais de parvenu.

Et je lisais, ou plutôt je dévorais des quantités de volumes : des bons et des mauvais, sans choix en quelque sorte, tant mon avidité était insatiable! Mon grand pupitre de collége était sur ma table; il fermait à clef. Pendant une année entière, il ne cessa jamais d'être plein. Son contenu était l'image du trouble congestif de mon esprit. Tout y était, tout s'y mêlait dans les tumultes d'une incroyable anarchie : livres de philosophie, d'histoire et même de théologie, livres de science, livres d'imagination.

La fierté des poèmes séculaires y coudoyait le naïf mensonge d'un recueil de voyages; Byron y dormait auprès de Pigault-Lebrun; les premiers vers de Victor Hugo gémissaient sous le gros papier mal imprimé des *Victoires et Conquêtes;* Shakspeare y couvrait Malebranche, dom Lombineau servait de lit à Guilbert de Pixérécourt, et une foule de méchants romans dont les auteurs ne se peuvent nommer sans qu'on ajoute *révérence parler*, y opprimaient les nobles monuments de Corneille ou de Molière.

Tous ces matériaux, si formellement hétérogènes, entraient en moi; je les empilais violemment dans ma cervelle où leur combinaison *chimique*, si l'on peut ainsi parler, produisait d'absurdes désordres. Je vivais dans une atmosphère extravagante, ne distinguant plus ceci de cela, digérant tout, la moelle comme les pierres, et me plaignant déjà que l'esprit humain n'eût pas produit assez de chefs-d'œuvre ou de fadaises, pour les monstruosités de mon appétit intellectuel.

Ma mère disait que je travaillais trop; mon père tournait vers moi, souvent, un regard de défiance; mes sœurs pinçaient la lèvre : elles avaient trouvé un volume de Jean-Jacques égaré hors du pupitre.

Le volume avait été brûlé sans pitié, mais les autres...

J'entendais parfois le pas furtif de mes sœurs dans le silence de mon corridor.

Le résultat? direz-vous. Le premier coup de tonnerre de cet orage si abondamment préparé? La première passion surgissant de cette menaçante solitude? l'étincelle qui dut allumer cet incendie d'amour?

Néant! tout était dans le cerveau. Les matières combustibles étaient, en effet, amoncelées de façon à former un feu de joie, — mais néant.

L'imagination elle-même balbutiait à cet égard un langage incertain et confus. Je rimais bien quelques strophes tendres et banales, dont le thème était l'amour, mais les aveugles sont sujets à parler couleurs, et mes strophes étaient faites de réminiscences.

L'idée d'aimer était sans cesse présente à mon esprit, comme l'idée de grandir et de vaincre. L'une était vague comme les autres. Il n'y avait rien en moi que de puéril, par le fait. Seule-

ment, d'autres jouent à la passion comme les petites filles habillent leurs poupées. Je n'eus rien de pareil; l'occasion n'y était pas sans doute et le drame ne vint qu'à son heure.

D'ailleurs, il est certain que Paris devait être mon écran et mon égide. La pensée de Paris me possédait à tel point qu'il n'y avait plus de place en mon cerveau pour d'autres fantaisies. Les romans en action, dont tous les enfants sont fous, avaient pour moi leur lieu de scène à Paris et non ailleurs. Angers était un purgatoire d'où je devais m'élancer au ciel.

Mais comment? réponse élémentaire : par la diligence. Telle est la paire d'ailes qui servait à tout Icare avant l'installation des chemins de fer. Pour moi, cette réponse si simple ne tranchait pas la question. Il faut de l'argent pour aller en diligence et de l'argent encore pour vivre à Paris. Un matin que je songeais, cherchant dans les arabesques de ma tapisserie déchirée une solution à ce dur problème, je vis, parmi ces nuages où tout se trouve, le profil d'un vieux monsieur à joues tombantes, à grandes oreilles décollées, à fortes lippes, affectant la riante courbure d'un museau de pot-à-l'eau.

Je sautai hors de mon lit avec l'émotion d'Archimède quittant son bain historique; je ne pris pas plus que lui le loisir de m'habiller; je choisis ma plus belle feuille de papier; j'essayai ma plume tout le long de mon garde-main, et je traçai, d'un temps, deux pages d'irréprochable calligraphie. Je relus, je battis des mains, toujours à l'instar d'Archimède; je fis une enveloppe bien large et bien carrée; je glissai dedans mon chef-d'œuvre et je tombai sur mes deux genoux, pleurant, balbutiant des mots sans suite qui étaient une ardente prière.

Entre Angers et Paris, la poste mettait alors trois jours pleins. En accordant un jour pour chaque distribution, il fallait attendre la réponse une grande semaine. Pendant toute une semaine, je fus littéralement sur le gril. Quel succès devait avoir ma lettre? Je ne faisais point difficulté d'avouer que c'était un chef-d'œuvre, mais les commerçants sont parfois insensibles au mérite du style, et c'était à un commerçant que ma lettre était adressée.

Nous avions à Paris, entre autres parents, un cousin millionnaire qui s'était servi de mon père, à quelque temps de là, pour

des achats d'immeubles dans le Nantais. A cette occasion, et comme témoignage d'amicale gratitude, cet important cousin nous avait envoyé son portrait lithographié, en costume de franc-maçon.

Ces joues pendantes, ces grandes oreilles semblables à des nageoires, ces bonnes lèvres en rebords de cruche que j'avais vues dans les arabesques de ma tapisserie, appartenaient à mon cousin franc-maçon et millionnaire.

Durant sept nuits, la lithographie visita mes songes. Dès que je m'endormais, il m'était donné de contempler, au sein d'une gloire rayonnante, les joues molles, les vastes oreilles et la bouche en gouttière : j'en rêvais éveillé. Ce franc-maçon était mon destin.

Le huitième jour, qui était un dimanche, mon frère le légiste arriva à la maison. On était à la fin des vacances. Je pensai avec terreur qu'il venait me chercher pour commencer mon droit. Nous nous rendîmes tous ensemble à la grand'messe, selon l'habitude, les femmes dans la nef, les hommes derrière le chœur. En allant et en revenant mon père me sembla soucieux. Il causait tout bas avec mon frère. Je crus m'apercevoir qu'ils me regardaient tour à tour.

Mon frère avait pour moi une affection presque paternelle. Quelque chose me disait qu'en ce moment il plaidait ma cause, mais je ne pouvais deviner à quel sujet. Sauf la chandelle que j'achetais en fraude pour lire la nuit, je me sentais irréprochable. Et pourtant, il y avait de la tristesse et du mécontentement dans le regard de mon père.

Il est une heure unique pour bien voir ceux qu'on aime par la loi de nature, ceux en qui l'on vit, pour ainsi dire, et qui font à tel point partie de nous-même, que nous les entendons sans les écouter, et que nous les voyons sans les regarder. Tout mon père est pour moi dans ces dernières heures de mon séjour à Angers. Le souvenir de ces lignes austères et douces qui faisaient la beauté de son visage de vieillard est en moi inséparable de la pensée du départ.

Quand je ferme les yeux, et que j'appelle sa mémoire respectée, elle vient au seuil de ce chœur de la cathédrale, sous le demi-jour des vitraux, et j'entends encore cette parole :

— Fernand, il faut que nous causions tous les deux.

J'eus peur, et Dieu sait pourquoi, car j'en étais encore à ignorer si mon père pouvait parler avec colère ou sévérité.

Il prit mon bras. J'étais plus grand que lui. J'attribuai à cette circonstance, dont sans doute il s'apercevait pour la première fois, le sourire distrait qui se joua un instant autour de sa lèvre. Mon frère marcha derrière nous. Malgré tous ces préparatifs d'une explication annoncée, mon père ne me dit rien pendant la route. A la porte de la maison, il lâcha mon bras en répétant :

— Il faut que nous causions tous les deux, Fernand... ce soir!

Pour le coup, mon cœur se serra. Les choses prenaient une tournure solennelle. En passant dans la cuisine, je demandai à notre vieille Madeleine : — A-t-on reçu des lettres ?

— Oui, bien, me répondit-elle, une de quatorze sous, et madame a grondé, rapport au port.

— Quatorze sous ! c'était le prix des lettres de Paris. Je montai mon escalier tout tremblant. Je n'eus que le temps de m'asseoir au pied de mon lit. Le cœur me manquait.

Par la fenêtre de ma mansarde, on dominait toute la portion occidentale de la ville. Juste en face de moi, au-dessus des arbres du boulevard, le vieux château des ducs dressait ses tours d'ardoise inachevées, mais si fières de lignes et de couleur. Ce fut comme pour mon père; il me sembla que je n'avais jamais vu cela. Je me pris à pleurer abondamment, et comme tout, en moi, venait des livres, je me mis à exagérer tout de suite cette émotion, sincère à son point de départ. Je posai en *exilé* vis-à-vis de moi-même, tant et si bien que l'émotion s'en alla : du moins ce qu'il y avait de tendre, de bon dans l'émotion, car le tremblement des ambitieux, celui qui vient de l'espoir se choquant contre la crainte, resta.

Je demeurai longtemps seul, contemplant *ma patrie*, donnant un regard à cette chambre qui avait abrité mes premiers rêves et dont je comptais bien me souvenir dans mes boudoirs dorés. Le dîner fut comme d'habitude; mes sœurs étaient gaies; elles se moquaient, avec une inépuisable verve, des dames de boutiques qui commençaient à porter chapeau; ma mère m'entourait de ses caresses quotidiennes, car pour elle, je restais un enfant et j'étais

un favori. On fêtait le légiste; mon père lui-même causait plus que d'habitude, et, au dessert, il but deux verres de vin. Et, cependant, la lettre était bien de quatorze sous!

Mon père sortit avec mon frère dans l'après-midi. Les femmes se rendirent à vêpres. J'allai tourner autour de notre Madeleine pour tâcher de découvrir si la lettre était bien de Paris. Mais Madeleine ne savait pas lire.

Au souper, rien encore, sinon l'horrible scandale des boutiquières portant chapeaux. Mon père m'avait dit : « Ce soir. » Il reçut pourtant mon baiser comme à l'ordinaire et me souhaita la bonne nuit. J'étais triste en remontant à ma mansarde, amèrement triste et désappointé. Avais-je dépensé mon attendrissement en pure perte? M'étais-je trop pressé de regretter *ma patrie?* Je m'accoudai sur l'appui de la fenêtre.

Un plein clair de lune éclairait le paysage. Le vieux château des ducs dessinait sur le ciel pur ses superbes profils, et la ville s'étendait au loin, bordée par les noirs ombrages où la Mayenne montrait par intervalles comme un étincelant ruban d'argent. C'était beau. Je sentis que je détestais tout cela, et d'autres larmes me vinrent en songeant à Paris inconnu que j'aimais.

J'étais couché déjà depuis plus d'une heure, et j'essayais de lire, ne pouvant fermer l'œil, lorsque j'entendis, dans mon corridor, un pas lent et ferme. J'éteignis la chandelle à tout hasard, car la lettre était de quatorze sous, et mon père avait dit : Ce soir.

C'était mon père. Il ouvrit la porte et resta un instant sur le seuil, sa lumière à la main. Son regard fit le tour de la mansarde et s'arrêta sur la mèche de la chandelle qui fumait encore.

— N'avez-vous pas assez de la journée pour lire, Fernand? me demanda-t-il.

— Mon père... repris-je.

— Et que lisez-vous comme cela?

Je lui tendis le livre, caché sous ma couverture.

C'était un volume du *Tableau de Paris*, de Mercier.

Il sourit, et entra en disant :

— Fernand, vous aimez beaucoup Paris, je sais cela.

Il déposa sa lumière sur ma table de nuit. Mon cœur battait

dans l'attente de la première parole qui pût avoir trait directement à la grande question.

— Ces livres qu'on fait sur Paris, Fernand, reprit-il après un silence, mentent effrontément, le savez-vous?

J'eus peine à réprimer un sourire de suffisance en répondant :

— Il ne sert à rien de mentir avec moi, mon père. Je connais Paris du haut en bas et d'un bout à l'autre.

Ses sourcils, qui restaient noirs comme le jais sous sa chevelure déjà blanchissante, se froncèrent mais sans courroux. Je crois que c'était plutôt un peu de pitié.

— C'est juste, c'est juste, Fernand, prononça-t-il tout bas, je vois un plan de Paris dans votre ruelle. Vous êtes ferré à glace, c'est évident!... Vous ne m'aviez jamais dit, mon cher enfant, que vous aviez une vocation irrésistible pour le commerce?

Je sentis le feu qui montait à mes joues et gagnait mes oreilles. Comme je gardais le silence, mon père tira de sa poche la fameuse lettre de quatorze sous.

— Voici M. Renouard aîné qui me mande, reprit-il avec douceur, que vous lui avez écrit pour lui confier vos chagrins, vos *aspirations*. Ce mot doit être à vous, Fernand, car M. Renouard fait usage d'un autre vocabulaire..... et je suppose que ce joli mot « aspirations » signifie tout simplement caprice...

Renouard était le nom du cousin millionnaire et franc-maçon.

— J'ai employé ce mot nouveau, mon père, pour signifier désir, attrait...

— Parfaitement, Fernand, vous êtes une manière de grammairien. Je voudrais seulement savoir où vous prenez ces mots *nouveaux*. Lisez-vous des romans?

— Quelquefois, mon père.

— Vous êtes un garçon franc et digne de votre famille, mon enfant. C'est bien... non pas de lire des romans, mais de parler vrai, même quand on a le rouge au front. Eclairez-moi maintenant sur votre vocation commerciale.

Je me recueillis en moi-même vaillamment, car c'était ici le centre de la bataille.

— Mon père, dis-je d'un ton insinuant et soumis, vous avez eu raison de ne me point faire de reproches, vous avez eu raison en

ce sens que vos reproches n'auraient pas égalé ceux que je m'adresse en ce moment où je vous vois si tendre et si bon. Mon premier devoir était de vous consulter. Je sens cela, je le sens cruellement, mais j'étais un enfant.

— Il y a huit jours, interrompit mon père presque gaîment, et à présent, vous êtes un homme, je suppose?

— Mon père, il est certain que, depuis huit jours, j'ai beaucoup souffert et beaucoup réfléchi.

— Souffert de quoi, Fernand?

— De la pensée de laisser loin de moi tout ce que j'aime au monde.

— Et qui vous force à cela?

— Ma vocation.

— Nous y voici donc!... et voulez-vous me dire à quoi vous avez réfléchi?

— A l'avenir.

Sa figure s'éclaira. Manifestement, mes réponses lui plaisaient et l'étonnaient presque par leur aplomb précis et concis. Mais c'était un homme d'une intelligence peu ordinaire, et l'habitude qu'il avait de lire dans le cœur des accusés avait aiguisé singulièrement la sensibilité de son coup d'œil.

Je pus suivre en quelque sorte pas à pas la marche intime de sa pensée. Après le premier mouvement d'orgueil paternel, il eut défiance. Qu'y avait-il, en effet, sous ces réponses correctes? Rien encore. J'avais prononcé deux mots qui ne valent que par leur définition : la vocation, l'avenir...

Il se leva brusquement par le besoin qu'il avait de se recorder, et fit à pas rapides deux ou trois tours de chambre. Chaque fois qu'il passait près de mon lit, son regard aigu tombait sur moi. Au quatrième tour, il s'approcha du pupitre qui, par malheur, était resté ouvert : il en souleva la tablette, sans trop se rendre compte de son action; mais à la vue des livres entassés à l'intérieur, il tressaillit.

Il se baissa vif comme un jeune homme. Il lut une demi-douzaine de titres et laissa retomber la tablette avec bruit.

J'éprouvai un sentiment difficile à peindre, parce qu'il est à la fois compliqué jusqu'au trouble, délicat plus qu'une toile d'arai-

gnée et absolument personnel. Ce sentiment ne pouvait résulter pour moi que d'un choc entre mon père et moi. Nous étions bien la même nature à deux degrés différents de puissance : le même être, robuste en lui, médiocre chez moi peut-être. Nous avions, en un mot, la même vue perçante et sachant pénétrer le mur ou l'écran qu'on lui opposait.

Je me connaissais déjà. Je savais ce qu'il y avait chez moi de penchant à l'imitation ; je m'indignais parfois de vivre de réminiscences et d'emprunts. A mes heures, j'allais jusqu'à détester mes livres pour ce que je leur volais. Eh bien ! je sentis que l'œil de mon père était sur cette page mystérieuse du journal de ma vie, et je sentis, oui, je *sentis* qu'il la lisait couramment.

J'eus honte et je m'irritai. Je ne voulus pas même ce doigt paternel sur ma plaie cachée. Je fus sur le point de lui crier : Tu mens ou tu te trompes, à lui qui ne parlait pas ! Cette lueur indiscrète qu'on glissait dans l'arcane même de ma pensée, m'opprimait, me révoltait, m'humiliait et m'indignait. S'il y avait fente pour laisser passer un vent de contrition, la fente fut bouchée. Paris ! je me réfugiais de nouveau et avec plus de passion dans mon paradis de Paris !

D'Angers à Paris, il n'y a pas de regard perçant qui tienne !

Mon père avait croisé ses bras sur sa poitrine et fixait sur moi sa prunelle calme. Je trouvai la tyrannie de ce regard implacable.

Je baissai les yeux comme pour barrer le passage à sa volonté qui forçait les portes de mon âme.

Il y eut un long silence entre nous ; puis je relevai les yeux à la voix de mon père, qui était à la fois plus mélancolique et plus douce.

— Fernand, me dit-il, la bouche tout contre mon oreille, ne te fais jamais comédien : ta mère en mourrait.

II

FAMILLE PAUVRE.

Je fus comme foudroyé par la prodigieuse justesse de cette appréciation; car les paroles de mon père qui, dans la forme, semblaient un ordre ou plutôt une prière, n'étaient au fond que la conclusion d'un long discours tacite, que la conséquence d'une série d'observations subtiles et rigoureusement exactes.

J'étais sous l'impression des mêmes croyances ou des mêmes préjugés que mes proches, quel que soit le mot qu'il vous plaise de choisir. Jamais, au grand jamais, l'idée de me faire comédien n'était entrée en moi. En réponse à cette accusation matériellement imméritée, j'aurais pu répondre comme Rodrigue: « Tout autre que mon père!... »

Eh bien, je fus écrasé. Étant donnée cette seconde vue du magistrat que mon père possédait à un degré miraculeux, sa visée devait atteindre ce point précis et non pas un autre. Il avait touché droit: je le sentis au cuisant de la blessure.

L'œil de ma conscience m'enveloppa comme une impitoyable clarté. Je ne découvris rien en moi qui fût à moi. Il n'y avait pas jusqu'à mon cœur qui ne battît des pulsations étrangères!

J'étais un comédien amoureux de tous les clinquants comme de toutes les splendeurs et ne sachant point faire de choix entre ces éblouissements.

J'étais un comédien par mes faiblesses et aussi par mes audaces. Est-ce que je ne bégayais pas déjà mon rôle? — Et à cette heure où nous sommes, Paul, après tant de larmes sanglantes, après tant de virils efforts, je ne sais pas bien encore si je ne suis pas resté comédien.

Rien qu'un comédien. Cela ne veut pas dire menteur. Dieu m'est témoin! Cela veut dire *poseur*, car il faut bien prendre à la langue des gaietés vulgaires ce mot qui exprime l'infirmité la plus endémique de notre temps. Si je voulais, je vous montrerais au doigt, en haut et en bas de notre ordre social, le ravage de cette bizarre maladie qui tourmente le vieil âge du monde. Je suis fort là-dessus, parce que je vois autrui à travers moi-même. L'appareil de Marsh découvre les plus petites quantités d'arsenic; moi, j'ai un sens qui met à nu jusqu'au plus léger atome de comédie. Il y en a partout.

Notre histoire contemporaine en regorge à tel point qu'on cherche le rideau pour séparer les tableaux de la pièce : j'en vois dans notre paix, encore plus dans nos guerres, et jusque dans nos révolutions, qui, semblables aux augures de Rome, n'ont jamais pu se regarder sans rire. C'est la loi du temps moderne. Notre siècle, acteur et spectateur à la fois, se joue à lui-même tantôt la farce, tantôt la tragédie. Nous posons.

Un homme d'État n'a-t-il pas dit un jour à la tribune nationale : « MESSIEURS, NOUS FAISONS DE L'HISTOIRE! » Cette parole, qui fut applaudie par l'assemblée enthousiaste, cette parole, la plus hautement grotesque qui jamais ait été prononcée, m'apparaît comme le symptôme du mal universel. Nous faisons de l'histoire, nous faisons du drame, nous faisons du vaudeville. Nos petits garçons aussi *font* le soldat aux Tuileries et nos fillettes y *font* la maman.

— Fernand, me dit mon père, quand je lui eus solennellement promis de ne jamais monter sur un théâtre, vous avez eu tort d'écrire à notre cousin Renouard sans m'avoir préalablement consulté. Un jeune homme maltraité dans sa famille aurait seul le droit de prendre ce moyen pour sortir d'esclavage, et je ne crois pas que vous ayez à vous plaindre de nous.

— O mon père! m'écriai-je, ne vous ai-je pas dit que, pendant ces huit jours, j'ai beaucoup souffert! Mon repentir n'a pas attendu vos reproches!

L'expression de défiance qui était dans son regard augmenta. Et, chose singulière, cette défiance avait une réponse en moi, un reflet; je l'éprouvais pareillement. Je ne me croyais plus; cela m'ôtait ma franchise.

— Dois-je comprendre, me demanda mon père, que vous renoncez à l'idée d'aller à Paris?

Je fis effort; je le regardai bien en face et je répondis un *non* respectueux, mais ferme. Il me tendit la main.

— Votre mère vous aime bien, Fernand, reprit-il avec lenteur; j'ai gardé le silence depuis ce matin pour lui laisser cette dernière bonne journée. Pour ce qui me concerne, j'aurais voulu vous voir magistrat; vos deux grands-pères ont laissé au palais des souvenirs considérables, et moi-même j'y suis aimé. Cependant, je ne prétends pas aller contre vos *aspirations*, qui se portent, à ce qu'il paraît, vers le négoce. Je désire seulement être bien solidement fixé. C'est mon devoir encore plus que mon envie. Vous venez de me répondre avec franchise; continuez, je vous prie, et dites-moi, par un oui ou par un non, si réellement vous avez du goût pour le commerce.

— Je crois, mon père, répliquai-je, qu'il est des réponses qu'on ne peut donner par un oui ou par un non. Cependant je veux vous obéir, et je dis non.

Une nuance d'étonnement se peignit dans ses yeux, j'allais presque dire une nuance de curiosité.

— Alors... commença-t-il.

— Mon père, l'interrompis-je, la carrière du magistrat est pour moi tellement au-dessus du commerce que je n'établis même pas de comparaison. Je ne quitte pas l'une pour l'autre : je ne serai ni magistrat ni commerçant.

— Et que serez-vous, Fernand?

Je pris mon courage à deux mains, et je dis :

— Je ne sais pas, mon père.

— Et pourtant vous avez écrit à M. Renouard?

— J'ai demandé à notre cousin une place dans ses bureaux; s'il me l'accorde...

— Il vous l'accorde, sauf mon consentement, Fernand.

— Et si vous consentez à ce que je l'accepte, mon père, je remplirai fidèlement mon devoir. Vous m'avez ordonné de vous parler avec franchise; je pousse la franchise avec vous plus loin qu'avec moi-même. Jusqu'à cette heure, je ne m'étais pas avoué le néant de ma vocation. Je n'en ai pas; j'en aurai une sans doute, car je

ne suis ni paresseux ni lâche. Elle me viendra à Paris, parce que c'est là que je naîtrai homme. La démarche que vous me reprochez avec juste raison, je l'ai faite sans songer ni à bien ni à mal, par une inspiration, par un besoin. Il me faut Paris. J'ai demandé à notre cousin, pour prix de mon travail offert, le moyen de ne pas mourir de faim à Paris. Étant donné ce moyen d'attendre et de m'efforcer, peut-être ceux qui m'aiment entendront-ils un jour parler de moi.

Mon père s'était assis de nouveau au pied de mon lit. Sa tête se pencha sur sa poitrine. Il m'écouta longtemps encore après que j'eus cessé de parler.

— Et c'est là tout? prononça-t-il enfin sans relever les yeux.

Je sentais bien, moi aussi, que c'était peu, ou plutôt j'avais conscience que ce n'était absolument rien. Vous me demanderez peut-être pourquoi ma prétendue franchise s'arrêtait au seuil même de la vérité, pourquoi je n'abordais pas vaillamment la question, pourquoi je ne disais pas à mon père tout uniment et tout honnêtement : Je veux être homme de lettres?

Je vous répondrai que si cette pensée eût été en moi, mon père l'aurait devinée avant moi-même. Je ne l'avais pas. C'est la seule modestie que je me sois jamais connue. Je n'aurais pas osé l'avoir.

Tranchons les mots, afin que cette modestie se change bien vite en orgueil : il n'y a qu'un sot pour penser et pour dire : Je veux être homme de lettres. On est homme de lettres par la première œuvre, comme on est vivant par le premier souffle. « Je pense, donc je suis, » a dit Descartes. Il faut donc être pour penser. Ne fût-ce qu'au-dedans de soi-même, il faut avoir créé pour se proclamer créateur.

Comme je gardais le silence, mon père laissa passer entre ses lèvres un long soupir qui produisit une sorte de sifflement.

— Je sais des gens qui vous traiteraient sévèrement, Fernand, me dit-il. Ces gens, s'ils faisaient l'analyse de vos paroles, diraient : égoïsme, vanité, aveuglement. Moi, je vous imite et je ne dis rien. Réfléchissez trois jours, mon fils. Songez comme on vous aime ici. Paris est dur aux enfants sans famille, et vous n'aurez plus de famille à Paris. Nous sommes vieux, votre mère et moi...

Mercredi soir, si vous me dites : « Je veux partir, vous partirez jeudi matin. »

Il me quitta. Cette nuit, j'eus la fièvre. Bien véritablement, l'épreuve de ces trois jours fut terrible. C'est à peine si je vis mon père; mais, malgré moi, je me rapprochai de ma mère, qui, tout heureuse de mes assiduités nouvelles, redoublait envers moi de tendresse et de caresses. Elle ne savait rien. Mes sœurs, au contraire, devaient être dans le secret, car je les trouvais tristes, et leur parole me semblaient plus douce. Quant à mon frère le légiste, il me dit dès le lundi :

— Tu as tort; il n'y a pas de magistrat dans la famille : tu aurais eu tout l'héritage de mon père et de nos deux grands-pères. Que diable vas-tu faire là-bas? Nous ne sommes point de commerce. Le sang n'y est pas. Il faut, pour réussir là-dedans, une âpreté au gain qui n'appartient qu'à certaines races. Et puis, tu es fier. Dans le commerce, il faut plier le dos jusqu'au jour où l'on a de quoi être insolent. Ce n'est pas ton métier. Tu perds du temps pour arriver à un plongeon. Moi, à Rennes, je te donne la table, le logement et dix francs par mois pour ta poche.

C'était l'homme d'argent, vous savez. Prenez ce qu'il m'offrait, additionnez-le avec les huit cents francs qu'il donnait à ma mère et cherchez ce qu'il lui restait sur un traitement de cent louis.

Le mercredi au soir, après souper, j'allai trouver mon père et je lui dis : « Je veux partir. » Il appela mes sœurs et ma mère. Depuis trois jours, mes sœurs avaient travaillé à mon trousseau, qui était prêt. Ma mère me tint longtemps dans ses bras quand elle sut la vérité. Elle ne pouvait pas parler. Son premier mot fut dit à mon oreille :

— Fernand, murmura-t-elle, tu n'étais donc pas heureux avec nous ?

Dans l'amertume de son chagrin, l'aînée de mes sœurs dit :

— Fernand est ambitieux; il ne nous aime pas comme nous l'aimons !

Je sentis que ma mère me serrait plus tendrement contre son cœur. Et comme j'allais répondre, elle me ferma la bouche avec sa pauvre main froide.

— Mon Fernand nous aime, dit-elle, et pourquoi ne serait-il pas ambitieux?

Aucune passion n'est péché pour la plus sainte des mères. Toutes les passions, elles les ont dans le cœur quand il s'agit du fils adoré.

Pourquoi mon Fernand ne serait-il pas ambitieux? Oh! certes, au fond de son angoisse, il y avait un peu de bonheur. Et qui sait si, elle aussi, n'avait pas rêvé Paris pour moi? Toutes nos froides folies ne se reflètent-elles pas, splendides d'amour et de désintéressement, dans l'âme de nos mères.

— Si tu dois être mieux là-bas, mon Fernand chéri, continua-t-elle, va-t'en bien vite et ne nous pleure pas. Le cousin Renouard est parti de peu, comme toi. Et avait-il ta belle éducation et ton intelligence? Vois, cependant, où il est arrivé! Il a l'air d'un brave homme dans son portrait. Sois prévenant avec lui, toi qui sais si bien quand tu veux..., fais des frais dans la famille... Il faut plaire à la cousine et aux jeunes filles... et à tout le monde!

Mon père comptait de l'argent à son bureau. Ma bonne sœur aînée dit encore :

— C'est que notre Fernand changera bien s'il devient galant!

— Il était galant avec moi! repartit ma mère vivement; est-ce que vous le connaissez, vous autres? Il a besoin d'un voyage. Je suis contente qu'il s'en aille. S'il revient sans avoir réussi, tant mieux, nous le reverrons plus vite!

Ses larmes jaillirent tandis qu'elle répétait à son insu :

— Je suis contente!... je suis contente!

— Voilà deux cents francs, Fernand, dit mon père. Je ne peux faire plus.

— Parbleu! s'écria le légiste en entrant, avec deux cents francs il n'est pas à plaindre, puisqu'on lui donne des appointements tout de suite. Il est né coiffé, ce garçon-là!

— Certes! certes! appuyèrent mes trois sœurs.

Et ma mère :

— La première chose, c'est d'économiser. Il n'est pas bien qu'un jeune homme ait trop d'argent à la fois.

Elle ajouta dans un baiser :

—Je viens de mettre cent francs dans la poche où est ton mouchoir. C'est la réserve. Écris-moi si tu as besoin...

Je n'eus pas le temps de remercier. Le légiste avait pris les deux cents francs sur la table, et il me les apportait. Je me levai pour les recevoir. En me les donnant, il me dit :

— Songe que, pour le père, ceci est énorme!...

— C'est trop, c'est trop! balbutiai-je.

Je sentis que le légiste me pinçait le bras.

— J'ai mis cent francs de plus, me dit-il tout bas. Tout est cher à Paris. Fais le mort! j'aurais honte si l'on savait cela.

Il s'esquiva. Ma mère me reprit. Mes sœurs vinrent s'asseoir autour de nous. Il me semblait qu'elles avaient quelque chose à me dire et qu'elles n'osaient.

— Mon Fernand, murmurait ma mère en m'attirant comme un enfant contre son sein, je n'ai pas peur que tu abandonnes jamais ta religion. Je communierai pour toi demain et le premier jeudi de chaque mois, puisque c'est un jeudi que tu nous quittes. . Mon Dieu! tu n'étais donc pas heureux avec nous!

Puis, avec une sorte de pétulance :

— Je ne te comprends pas, moi, père! Tu ne dis rien à cet enfant-là!

Par-dessus les casiers du bureau, nous vîmes une tête pâle se lever. Il y avait un douloureux et bon sourire autour des lèvres de mon père. Un instant, son regard resta fixé sur moi.

— A demain, Fernand, dit-il en me faisant un signe amical; laissez-moi tous, mes enfants, j'ai à travailler cette nuit.

Ma mère voulut m'emmener dans sa chambre; mais, à moitié chemin, l'idée lui vint qu'il me fallait du repos avant les fatigues d'un si grand voyage. Alors, elle me serra passionnément contre sa poitrine et s'enfuit en sanglotant.

Mes sœurs m'embrassèrent et dirent toutes trois :

— Va reposer, Fernand, méchant que tu es!

— Bêta plutôt! rectifia le légiste. Qui diable lui a mis cette idée-là dans la tête?

Pendant qu'il me poussait vers l'escalier, j'entendis ma sœur cadette qui commençait :

— Quand un jeune homme n'aime pas le monde...

J'avais le cœur plein à déborder. Je voulus saisir l'occasion de remercier le légiste; mais il haussa les épaules et me tourna le dos.

Je me jetai sur mon lit, cachant ma tête brûlante dans les couvertures et je pleurai abondamment. Comme ils m'aimaient, tous ceux que je laissais derrière moi! ma mère, ma pauvre mère! mon père, mon frère,..

— Fernand! dit une voix près de moi.

Je me levai en sursaut. C'était ma sœur aînée. Je tombai dans ses bras.

— Mon frère! mon pauvre petit frère Fernand! me dit-elle en pleurant comme ma mère.

On ne sait pas quels trésors d'amour il y a dans ces nombreuses familles.

— Il fallait nous dire cela plus tôt, reprit-elle parmi ses larmes; ce Paris est si loin et tu y seras si seul! J'ai deux bagues et ma chaîne. A quoi me servent-elles? Je les aurais vendues.

Est-ce que je pouvais parler? Je repoussai sa main qui me tendait deux pièces d'or. Je les retrouvai à Paris au fond de ma malle, sous mes chemises.

Les deux autres vinrent aussi, chacune à l'insu des autres. L'une et l'autre apportèrent leurs larmes et leur obole. Pauvres chéries, simples et saintes âmes! Si vous saviez ce qu'une pièce d'or était pour elles! Si vous saviez quel désaccord il y avait entre toutes ces prodigalités et la gêne qui était chez nous!

Mais c'était si loin, ce Paris! Un jeune homme seul là-dedans! et tout si cher!

Je m'endormis harassé de pleurer. Quand je m'éveillai, ma mère était à mon chevet. Ses pauvres yeux rougis essayèrent de me sourire. Elle me passa au cou un cordon qui soutenait une médaille de la Vierge et me dit : « Promets-moi que tu la porteras toujours. »

La maison était tout en bruits. J'étais le dernier au lit. La voix redoutable de notre Madeleine se faisait entendre au travers des escaliers. Elle chauffait mon déjeuner et poussait des cris d'étonnement, déplorant mon départ dont elle venait d'apprendre la nouvelle.

Je me vêtis à la hâte, parce que l'heure pressait. J'étais comme ivre et la pensée de reculer ne me venait pas.

Le légiste disait dans l'escalier :

— Il a dormi comme une marmotte, le sans-cœur! Vous verrez qu'il ne sera pas prêt!

Je lui coupai la parole en paraissant dans le corridor avec ma malle que je traînais derrière moi. Je repoussai la vaste jatte de chocolat que me tendait notre Madeleine, et je donnai résolûment le signal du départ.

Sur le seuil de la porte extérieure, mon père nous attendait. Il donna le bras à ma sœur aînée, tandis que je prenais celui de ma mère. Les autres suivaient, escortés par Madeleine, qui portait sans effort ma malle et mon chapeau neuf, enveloppé de papier. Nous nous acheminâmes ainsi le long de la rue du château, vers le quai de la Maine, où était l'hôtel des diligences Laffitte et Gaillard. Mon père m'avait retenu, la veille au soir, une place dans la rotonde.

Il était de très-bonne heure. Nous ne rencontrâmes en chemin personne de connaissance. Nous allions, silencieux; mon père qui ouvrait la marche, pressait le pas. J'entendais la respiration étouffée de ma mère, et je sentais qu'elle étreignait mon bras contre son flanc. Quand nous tournâmes l'angle du quai, elle eut un tressaillement, et sa pauvre voix murmura comme un refrain de folie :

— Il a l'air d'un brave homme dans son portrait... La conduite et l'économie... Les prévenances... Si madame Renouard pouvait te prendre en amitié!... Il était comme toi, il n'avait rien... Mais tu vas être là sans conseils. Si je pouvais aller là-bas, madame Renouard t'aimerait...

Les cinq chevaux qu'on allait atteler à la diligence passèrent auprès de nous. Ma mère se serra contre moi et sa voix s'éteignit.

— Ceux-là vont t'emporter, Fernand!... murmura-t-elle encore.

Je n'osais pas la regarder, mais je devinais les pleurs qui baignaient son visage.

Au moment où nous arrivions devant l'hôtel des Messageries, mon père quitta le bras de ma sœur et vint vers nous. Ma mère n'eut que le temps de me glisser cette moitié de phrase :

— Si tu as besoin, n'oublie pas!

Puis elle laissa mon père me prendre à part.

— Vous avez voulu nous quitter, Fernand, me dit-il ; je souhaite vous revoir, mon ami, mais je m'en vais bien faible. L'âge me pèse depuis le dernier hiver. Je souhaite vous revoir... Souvenez-vous d'une chose : nous sommes pauvres ; mais si vous avez besoin, demandez.

— Vous n'avez que trop fait pour moi, mon père, balbutiai-je.

Il m'embrassa brusquement. Les hommes montaient ma malle ; on attelait les chevaux. La cour s'emplissait de voyageurs. Le légiste me frappa sur l'épaule par derrière et me dit, cachant son émotion sous une gaieté fanfaronne :

— *Alea jacta est!* Te voilà, ma foi, Parisien!

Il ajouta brusquement :

— Ne va pas leur écrire si tu as besoin. Cela me regarde!

Mes trois sœurs le repoussèrent, car on appelait les noms des voyageurs ; mes trois sœurs m'entourèrent, défaites et pâles d'une nuit sans sommeil. Elles se disputèrent ma dernière caresse, et chacune d'elles trouva le temps de me faire le compte de ses richesses.

— J'ai ma chaîne d'or et mes bagues...

— J'ai mes boucles d'oreilles...

— J'ai mon beau bracelet...

Et le refrain qui me sonne encore dans le cœur :

— Si tu avais besoin, Fernand, n'écris qu'à moi!

Tout le reste est confus dans mon souvenir. Le conducteur cria mon nom. Les chevaux piaffaient et les portières se fermaient. Ma mère était sur mon chemin, soutenue par mon père et mon frère.

— Au revoir, Fernand, au revoir!

— Bon voyage! aime-nous!

Il y eut un grand bruit. Je me sentis emporté. Je me penchai violemment au dehors, criant et pleurant. Je vis les mains étendues de ma mère qui, de loin, m'envoyaient son tremblant adieu.

III

PREMIÈRE RENCONTRE.

J'étais seul dans la rotonde. Je pus crier et pleurer à mon aise. Je ne vis point les maisons du faubourg qui fuyaient des deux côtés de la route. Cette fois, l'émotion était chez moi bien sincère, le mot est trop faible : elle était terrible. Quelque chose se déchirait dans ma poitrine. Je voyais toujours devant moi, et je l'ai vu longtemps, ce groupe formé de tous ceux que j'aimais. J'appelai ma mère avec folie.

Au premier relais, j'eus un instant la main sur le bouton de la portière. L'idée me venait de descendre, de faire à pied les quatre lieues qui me séparaient d'Angers et de tomber tout à coup, comme une avalanche de joie, au milieu de leur morne tristesse. Mais on changea de chevaux, tandis que je me traçais à moi-même le tableau de cette grande allégresse. Il ne m'en coûta plus déjà qu'un gros soupir pour renoncer à ma tentation.

Et depuis cette minute précise, je ne garantis plus la réalité de ma douleur. Il me semble qu'un élément sophistique entre dans ma tristesse, à dater de cet instant. L'égoïsme endormi s'éveille. La comédie renaît, ou, si mieux vous aimez ma vulgaire expression, *la pose*. J'ai peur, dès ce second relais, d'avoir *fait* de la douleur comme ce grand homme d'Etat *faisait* de l'histoire.

— Ils m'ont tout donné, pensais-je, les yeux mouillés encore, mais essayant déjà de dresser ma personnalité en face de leur dévoûment. Eh bien ! je veux les payer tous au centuple ! N'y a-t-il pas assez longtemps que je végète dans l'oisiveté? Un an ! une

2.

année tout entière! Les enfants grandissent vite aujourd'hui et à Paris les fortunes se font à la vapeur! Ah! ils croient que je ne connais pas Paris! Puisque je suis commerçant, je veux parler le langage commercial : ils ont tous désormais leur compte ouvert chez moi ; ils sont les actionnaires de ma maison d'aventures. Que me faut-il à moi? quelques milliers de francs comme nerf de guerre, car je combattrai toujours. A eux le reste! A mon père le repos après sa vie laborieuse; à ma mère l'aisance qui lui sera si chère, venant de moi; à mes sœurs un peu de luxe, puisque les jouissances du ménage leur ont été refusées...

Ne croyez pas que ceci fût pensé seulement : c'était parlé, c'était dit à haute et intelligible voix. Et je châtie l'emphase du style en vous le répétant. Pendant des années, j'ai eu cette habitude de m'adresser à moi-même des harangues fort éloquentes, et ce fut presque toujours pour étouffer un sentiment vrai sous le poids de quelque banale réminiscence.

Je ne vais pas jusqu'à dire, pourtant, que j'essayasse volontairement de me tromper. J'appartiens, en définitive, à cette pauvre et noble famille que nous venons de passer en revue. Où aurais-je appris à manquer de générosité? Certes, toutes ces largesses annoncées étaient bien réellement dans mon intention. Seulement, il allait chasser les idées de retour et dompter ce grand chagrin. J'y travaillais à ma manière.

Quand je m'éveillai tout à fait à la perception des objets extérieurs, le soleil de juin inondait de lumière ce calme et radieux paysage que présentent les bords de la Loire, aux environs de Saumur. Le fleuve, large et tout scintillant de paillettes allumées par une brise légère, coulait entre deux rives verdoyantes. D'un côté, c'était un long rang de peupliers d'Italie dont les jeunes feuillages miroitaient en tremblant; de l'autre, la levée dominait d'immenses prairies où paraissaient les troupeaux paresseux. A l'horizon ras et plat, on voyait de brusques renflements qui rompaient la ligne droite comme font les promontoires avançant dans la mer.

C'étaient les fières futaies des Tufuaux, de Milly et de Verrie, annonçant toutes quelque merveilleux château caché derrière leurs ombrages. Çà et là, une vieille tour déchiquetée sortait d'une

touffe de chênes, dominant un hameau riant, autour duquel, dans les vergers, la vigne montait jusqu'au faîte des pommiers. Au loin, sur l'autre bord de la Loire, pleine d'îles, où voguaient avec lenteur d'immenses chalands, gréés de leurs voiles carrées, apparaissait Saumur, la ville austère, avec son antique citadelle. Mon cœur s'allégea, je n'avais jamais été jusque-là. J'éprouvai pour la première fois cette bizarre exaltation que procure la vue des choses nouvelles.

Je ne saurais dire si je fus frappé surtout de la beauté des aspects. Je crois que la majeure part de la sensation se rapportait à moi-même : je voyageais, j'étais loin d'Angers, je voyais ce vieux Saumur dont j'avais entendu parler si souvent! Mon pouls battait vif et bref. J'étais en scène.

A Saumur, je descendis pour jeter un coup d'œil à ce pont où le général Berton avait été arrêté quelques années auparavant, et regarder de loin, au travers du fleuve, la cité si célèbre dans toutes les guerres civiles. J'étais fier de placer les dates à côté des événements : combats calvinistes, combats vendéens, académies huguenotes et conciles catholiques. J'eus tout le temps. Les conducteurs, à cette époque, en prenaient à leur aise. Il me resta même du loisir pour examiner la diligence qui devait être mon domicile pendant deux jours et deux nuits, car tel était l'espace de temps qu'il fallait alors pour franchir, à grande vitesse, un espace d'un peu plus de quatre-vingts lieues.

C'était une de ces monumentales voitures dont le modèle va se perdant, composées d'un coupé ou cabriolet, comme on disait à Angers, d'un intérieur et d'une rotonde. Les roues occupaient un rayon fort rétréci; mais, à la hauteur des caisses, le véhicule se renflait considérablement, et l'impériale surplombait encore de chaque côté sur les caisses, de sorte que, en dépit des règles les plus élémentaires de l'architecture, le faîte jaugeait bien pour le moins, en largeur, le double de la base. La charge était en proportion : tout en haut, rien en bas. Ces machines semblaient calculées avec soin pour verser le plus souvent possible; elles accomplissaient fréquemment ce mandat. La nôtre, superbe maison roulante, jaune et noire, et repeinte à neuf, ne versa néanmoins que deux fois dans le trajet d'Angers à Paris.

Elle était pleine, sauf la rotonde. Je reconnus toute une famille angevine dans l'intérieur et je baissai ma casquette sur mes oreilles, car j'avais honte d'occuper une place dans le plus humble des compartiments. Le cabriolet contenait une dame étrangère avec ses deux petits enfants et sa demoiselle de compagnie. A Angers, je n'étais pas fat; jamais l'idée ne m'était venue que les dames et les demoiselles des deux congrégations pussent me faire les yeux doux; mais les voyages forment vite les jeunes gens. Souvenez-vous que je partais pour opérer des conquêtes de toutes sortes. La dame me regarda, la suivante aussi. Je pavanai deux ou trois fois devant leur portière, regrettant amèrement d'avoir mis, pour le voyage, une vieille redingote et un pantalon qui avait des genoux. Si, au moins, j'avais eu mes bottes neuves! quel coup pour le cœur de l'étrangère!

Nous partîmes enfin de Saumur, et personne ne vint partager la solitude de ma rotonde. Je n'étais que trop bien remis, puisque je désirais déjà de la compagnie. J'étais seul, il est vrai, tout le jour, dans ma mansarde, autrefois, mais j'avais mes livres. Ce ne sont pas de vrais solitaires, ceux qui ont besoin de livres. Ici mes livres manquaient et j'avais besoin de parler. Je n'aurais pas été fâché du tout d'avoir avec moi quelque simple nature, un villageois ou une servante par exemple, quelqu'un que je pusse éblouir par toutes les hardiesses de ma rhétorique.

Mes projets n'étaient pas formés, et cependant ils débordaient hors de moi. Toutes mes victoires futures me surchargeaient la conscience; je n'avais pas encore ce qu'il faut de force pour garder de si héroïques secrets. Il me fallait un auditeur pour le récit de toutes ces batailles non encore livrées, et je maugréais contre les gens de Saumur, qui n'avaient point le goût des voyages. Notez que le premier arrivant m'appartenait, puisque le coupé, l'intérieur et la banquette étaient au complet.

En attendant qu'il me vînt une proie, je portai ma pensée vers Paris, afin de ne point retomber dans les angoisses d'un passé si récent. La somme reçue par moi en partant et de toutes mains, il faut bien le dire, me semblait tellement considérable, que je n'eusse jamais espéré pareille aubaine. Je la retirai de ma poche afin de la compter. Il y avait quatre cent soixante francs en or, à

part les deux louis de ma bonne sœur aînée, dont j'ignorais la présence dans ma malle.

Quatre cent soixante francs! J'avais lu énormément. On pourrait croire, par conséquent, qu'à certains égards, je n'étais pas neuf du tout. On se tromperait. Il est des natures auxquelles les livres n'apprennent absolument rien. J'ajoute que les natures auxquelles les livres enseignent, si peu que ce soit, sont très-rares. Pour profiter d'un livre, il faut la volonté ferme d'abord, la confiance en l'auteur ensuite, et enfin le travail d'induction, de comparaison et de réflexion.

Il est nécessaire, bien entendu, d'ajouter à cela cette condition que le livre lu soit propre à enseigner quelque chose.

La réunion de ces circonstances favorables a lieu quelquefois, je ne veux pas dire non. J'ai bien connu des gens qui avaient gagné le quaterne à la loterie; mais il ne faut pas compter là-dessus.

Moi, j'avais lu, poussé par l'ennui et la curiosité; j'avais mal lu : je m'étais figuré que pour percer à jour la pensée d'un auteur il suffit de parcourir au galop les pages de son œuvre. J'avais la tête pleine de faits, de personnages et d'épisodes, parce que mon excellente mémoire avait saisi ces lambeaux à la volée; mais d'expérience acquise ou même de science mondaine, suggérée par la lecture, pas l'ombre! Quatre cent soixante francs, malgré tout l'or que j'avais remué à la pelle dans les romans de mon pupitre, étaient, à mes yeux, une somme exorbitante et dont la prodigalité la plus coupable pouvait seule trouver la fin.

La place, chez le cousin Renouard était, à vrai dire, superflue avec une pareille valeur entre les mains. Je résolus, par excès de raison, de ne point rejeter cette place, mais la vocation pouvait venir maintenant, j'avais de quoi me pousser et attendre!

Je me souviens que j'avais encore mon tas d'or dans la main et que, mes idées, par une pente bien naturelle, remontant à la source chère de ses richesses, ma mélancolie revenait peu à peu, au beau milieu de la confusion joyeuse de mes rêves, lorsque mon regard fut attiré par une petite barque qui faisait des signaux de l'autre côté du fleuve. Il y avait des femmes dans ce bateau et j'entendis le conducteur qui disait en riant :

— Cherche! Il leur faut un quart d'heure pour traverser avec le vent qu'il fait. Elles nous rattraperont à Tours si elles prennent le télégraphe!

- C'était donc à notre diligence que les signaux s'adressaient. Nous avions perdu deux bonnes heures depuis le départ; mais, comme il n'y avait point de bouchons aux alentours, le conducteur devait être inflexible. Un clocher gracieux apparaissait sur l'autre rive.

J'appris plus tard qu'il appartenait au village d'Avoine, situé en avant de la petite ville de Chinon où Charles VIII tint sa cour, et qui fut la patrie de Rabelais. Les passagères du bateau devaient venir de Chinon. Ce fut peut-être l'occasion perdue de me procurer un auditoire qui engendra mon mécontentement, mais il est certain que j'en voulus au conducteur. Le gros rire que son observation avait provoqué parmi les voyageurs de la banquette durait encore, lorsqu'un craquement soudain se fit entendre, suivi d'un juron retentissant.

Nous descendions une côte assez rapide. D'instinct je m'accrochai à la portière. La diligence, soutenue par son impulsion, hésita un instant, pencha, puis tomba assez doucement sur une charrette de chiffons qui s'en allait faire du papier à Paris. Si mes louis d'or avaient été fragiles comme le pot-au-lait de la fable, adieu mes beaux châteaux! Ils s'éparpillèrent au fond de la caisse, et moi j'allai donner du front contre la paroi qui me faisait face. Ce fut aussitôt une scène d'abominable confusion; les cris des femmes éclatèrent avec les imprécations des hommes, le tout étant dominé, comme de raison, par les blasphèmes du conducteur, qui avait cassé sa pipe.

Parmi les espèces enterrées qu'un Cuvier futur retrouvera, une des plus regrettables est assurément ce farouche autocrate qu'on nommait le conducteur de diligence. Cet homme, qui tremblait au bureau devant un commis à six cents francs, était, le long de la route, d'une insolence tellement mémorable que les vieilles gens ont encore la chair de poule en prononçant son nom redouté. Les hommes lui parlaient avec une familiarité flatteuse, les dames lui disaient: « Monsieur le conducteur. » Si les cabarets de grands chemins avaient eu à élire un député, il aurait représenté la France.

Le nôtre, ayant cassé sa pipe, était d'une humeur de dogue. Je me souviens que tout notre monde le regardait avec un respect mêlé de terreur. Il alla visiter la roue brisée avant d'ouvrir les compartiments d'où sortaient tant de cris et reprocha au charretier sauveur d'avoir été la cause de l'accident. Somme toute, personne n'avait de mal et comme il y avait deux roues de rechange sous la bâche, une grande et une petite, nous pouvions encore verser une fois sans trop d'inconvénients.

Il fallut cependant vider les caïsses et procéder à la réparation. Durant ce travail, le conducteur répéta au moins cinquante fois qu'il aurait mieux aimé casser la diligence que sa pipe.

Mais le petit bateau faisait force de rames. Les passagères touchèrent le bord au moment où la diligence relevée reprenait son menaçant équilibre. C'étaient deux femmes en deuil; une vieille et une toute jeune. La plus âgée me rappela ma mère et m'empêcha d'abord de remarquer l'autre. Elle vint, toujours courant, jeter d'abord un coup d'œil dans la rotonde où j'étais et ma vue ne sembla point lui causer une joyeuse surprise.

— N'y a-t-il que ce jeune homme, monsieur le conducteur? demanda-t-elle.

Je fus flatté, mais flatté jusqu'au vif. Cette respectable dame, pour qui ma sympathie augmenta considérablement, m'avait jugé dangereux. Cela me fit regarder sa fille : un pauvre petit minois pâle, derrière un voile noir, une jolie taille honnête et gracieuse, une main d'enfant gantée de coton, un pied microscopique dans de grands souliers mal faits.

— Cela va se décrasser à Paris, pensai-je.

Le conducteur rapprochait les deux morceaux de sa pipe. Au lieu de répondre à la vieille dame, il cria aux gens de l'impériale :

— C'est cette sorcière-là qui nous a porté mauvaise chance !

Je vis la petite demoiselle rougir sous son voile, mais la mère ne perdit point son air de patiente douceur.

— Monsieur le conducteur, reprit-elle, je me nomme madame Lenoir et je suis la belle-sœur de votre contrôleur principal au bureau de Paris.

Savez-vous quelque chose de plus plat qu'un tyran vaincu? Le

conducteur laissa tomber les deux morceaux de sa pipe et mit bas sa casquette à mentonnières. Sur son front bas et rouge, ses cheveux avaient cette opacité particulière aux têtes qui ne se découvrent jamais. On eût dit une masse solide. Sa prunelle répondit par un scintillement fauve aux rires des voyageurs qui, cette fois, se moquaient de lui.

— Monsieur Lenoir? prononça-t-il d'une voix toute changée et en ébauchant un salut de sauvage; parbleu ! il n'y a pas besoin de M. Lenoir! nous sommes honnêtes avec tout le monde. Je vas vous arranger les deux meilleurs coins dans la rotonde... Ah! ah! c'est un brave homme que M. Lenoir!... Ah! ah!...

Et, s'adressant aux voyageurs d'un air de défi :

— Celui qui dirait du mal de M. Lenoir, aurait à qui parler!

Personne n'ayant dit de mal de M. Lenoir, le conducteur vint ouvrir ma portière.

— Montez, madame Lenoir, reprit-il.

Et, s'adressant à moi d'un air de maître.

— Vous, garçon, pas de fumée de tabac ici, ni mauvais propos, ni rien de ce qui peut incommoder les dames.

Je restai abasourdi, mais j'eus vaguement le désir de poignarder ce coquin. La vieille dame lui toucha le bras et prononça quelques paroles à voix basse.

— Bien! bien! s'écria-t-il, l'enfant va toute seule? Pas de danger! Si le garçon n'est pas sage comme une image, tant pis pour lui, on l'arrangera! Ah! ah! M. Lenoir est un si brave homme!

La colère me suffoquait. Être ainsi traité en face de la seule femme qui eût eu jamais peur de moi! et comment poser devant la fillette après une pareille humiliation!

Une idée surgit du fond même de ma détresse. Je pris ce ton de froid dédain que j'avais tant admiré dans la bouche des héros de mes romans, et je dis :

— Vous venez de recevoir une sévère leçon, l'ami; je vais vous en donner une autre. Je ne suis pas de ceux qui lancent leur nom à tout vent. Vous pouvez, du reste, le lire sur votre feuille. Souvenez-vous-en, lorsque M. Renouard aîné, administrateur de votre compagnie, vous fera son compliment sur la brutale insolence dont vous avez usé envers son neveu.

J'avoue qu'en toute ma vie, j'ai été plus rarement satisfait de moi qu'à cet instant. J'avais prononcé ce petit discours d'un trait et avec un très-joli aplomb.

L'effet en fut soudain. J'eus le plaisir de voir la mère et la fille relever sur moi leurs regards changés.

— Si on ne peut plus rire en route, à présent! grommela le conducteur, littéralement atterré; j'essaye d'être agréable à tout le monde, n'est-ce pas? c'est l'état. Quant à l'administration...

— Allons-nous coucher ici? demanda aigrement une voix de femme.

Et trois ou quatre voix d'hommes :

— Ces conducteurs abusent aussi par trop! C'est intolérable!

Hélas! oui, voilà où en était notre malheureux autocrate! Vous savez l'histoire du lion malade. Les coups de pied de l'âne ne devaient point manquer à notre léopard. La tête basse et grommelant je ne sais quoi entre ses dents, il aida la jeune fille à franchir le marchepied, et fouette, postillon!

C'est à peine si la mère et la fille avaient eu le temps d'échanger un dernier baiser; sans savoir ce qu'elle faisait, la pauvre dame courut quelque pas derrière la voiture.

— Pense à nous, Sophie, sois heureuse, au revoir!

Puis elle resta debout au milieu de la route et je la vis, les bras tendus, comme ma mère, jusqu'au moment où la diligence tourna le prochain coude du chemin.

Sophie, qui était restée penchée à la portière, se rejeta au fond de la voiture. Son voile était collé à sa joue par le vent et les larmes. Elle vit pourtant que mes yeux étaient mouillés, car elle me sourit avant de cacher son visage entre ses mains.

Sourire n'est pas le mot tout à fait; mais la langue écrite néglige les nuances. Je ne saurais comment exprimer en français cette fugitive éclaircie qui souvent passe dans le nuage de nos douleurs. Sophie était surprise et reconnaissante de voir une larme refléter ses pleurs. Son regard le dit, et aussi l'imperceptible épanouissement de sa lèvre. Il n'y eut que cela.

Ai-je besoin d'ajouter que je pleurai au souvenir de toi, ma bonne, ma bien-aimée mère!

Sophie resta bien longtemps perdue dans sa tristesse; je res-

pectai sa méditation. Je me tins en repos dans mon coin, silencieux et immobile : je *posais* pour la réserve. Je retenais en vérité mon souffle et je n'étais pas sans admirer franchement l'excès de mes chevaleresques délicatesses.

Je songeais cependant. Sophie! ce nom me plaisait peu. J'avais connu beaucoup de Sophie, car ce nom est très-commun dans l'Ouest. Deux sortaient pour moi de la foule ; une petite cousine contrefaite et méchante comme presque toutes les bossues, une grande cuisinière qui me battait, enfant, quand personne ne la surveillait. Les noms inspirent de la sympathie ou de la répulsion. Marie, Jeanne, Marguerite, voilà des noms simples et grands, et doux, et français et charmants pour appeler l'ange des rêves! Marie vous répond par le suave sourire de ses yeux bleus; Jeanne vous brûle de son regard de brune; Marguerite pétille ou parfume, étincelle ou fleurit.

Mais Sophie! un nom grec, un nom prétentieux, un nom pédant! Je me mis involontairement à chercher le nom qu'il eût fallu à cette fillette en deuil, pauvre, je le pensais bien, et nièce de ce puissant M. Lenoir, contrôleur des messageries ; jolie, on pouvait déjà dire cela, malgré le bouleversement de ses traits, mais jolie d'une certaine façon qui ne m'était point familière.

Au travers de son voile, et sous son petit chapeau de crêpe noir, je voyais une profusion de cheveux châtains, mal coiffés, un front qui me semblait manquer un peu d'ampleur, des yeux très-grands d'un bleu obscur, aux paupières largement frangées, sous une paire de sourcils nettement accusés et dont le dessin avait quelque chose d'aigu, un nez droit, dont les vives arêtes brillaient trop, une bouche plus pâle qu'il ne fallait, mais d'une délicieuse délicatesse de courbes, un menton pointu comme le nez, un cou positivement trop long, quoique bien attaché à des épaules d'une forme irréprochable, une taille fine, même sous les plis lâches d'une grosse robe de laine...

Sophie, à tout prendre, il y avait du pour et du contre. Rien de laid, assurément, car j'ai déjà parlé des pieds et des mains qui étaient mignons à miracle, mais rien de parfait, sauf les yeux, la bouche et ce que ma bonne mère appelait *les abatis*. N'est-ce pas assez, dira-t-on, avec ces opulents cheveux châtains? Ce

n'était pas assez pour moi. Il y avait des angles; je ne trouvais pas là *mon type.* Je tolérai ce nom de Sophie; elle ne valait pas mieux, en conscience, à cause des brillants de son nez et de la pointe de son menton.

Si vous voulez savoir maintenant quel était mon type, je vous citerai des noms :

La Rebecca de Walter Scott et la Diana Vernon du même poëte, la Mila de Chateaubriand, Desdémone, pour les brunes ; — pour les blondes, la Marguerite de Gœthe, Amy Robsart, Alice Lee, Brenda Troïl, et d'autres encore, en quantité, non point peut-être telles que vous les montrent les admirables portraits tracés par la plume des poëtes créateurs, mais telles que je les avais vues à la porte des marchands d'estampes d'Angers, transfigurées par le féerique crayon d'un grand homme oublié, M. Grévedon, qui les faisait se ressembler toutes.

Ce magique Grévedon a bien dessiné deux ou trois mille lithographies. Il a donné un corps à toutes les fantaisies des maîtres. On m'a raconté qu'il avait une femme charmante, et qu'il la copiait invariablement. Elle était tour à tour Corinne ou Haydée, Fenella, Juliette, Marie Stuart, Rosine ou Velléda : toujours avec le même sourire. Elle posait en Marion Delorme aussi bien qu'en Anne de Boleyn ; elle prenait, au choix, les noms de Gabrielle d'Estrées, de Diane de Poitiers, de la marquise de Parabère ou de Jane Grey. On trouvait en elle à la fois la personnification aimable des quatre saisons : l'Hiver frileux, le Printemps souriant, l'Été tout épanoui dans ses gerbes, l'Automne coiffé de raisins mûrs. Elle était tout. Ceci vous explique le mystère de mes préférences et de la divisibilité de mon type. Par le fait, mon type était madame Grévedon.

Ne souriez pas. Madame Grévedon était une lithographie et presque tous les enfants aimaient la cotonneuse douceur de l'estompe. Il leur faut la facile régularité ; tout angle les étonne et les gêne. Nous n'étions pas encore au romantisme. Les marmots ne couraient pas après la maigreur et la pâleur.

Sophie, ne ressemblant absolument pas aux lithographies de M. Grévedon, n'approchait point de la perfection ; en conséquence son nom, qui laissait tant à désirer, pouvait lui suffire.

Pendant une demi-douzaine de lieues, nous allâmes un train de

poste, à cause du contrôleur de Sophie et de mon administrateur. Aux relais, l'autocrate était d'une politesse recherchée; il venait de lui-même ouvrir les diverses caisses, demandant à chacun, d'une voix de roi constitutionnel, si l'on avait besoin de descendre. Au troisième relais, je crus devoir lui promettre ma protection. Il nous arrêta pour dîner, il est vrai, dans une auberge impossible, à Langeais, petite ville de 2,000 âmes, mais il eut la bonté de nous dire que Charles VIII et la duchesse Anne de Bretagne s'étaient mariés en ce lieu. Cela nous fit plaisir.

Sophie ne descendit point à l'auberge. Elle avait avec elle un maître panier : je soupçonnai qu'elle avait pris sa réfection toute seule. La brune commençait à tomber quand nous remontâmes en diligence ; je vis qu'elle avait changé de coin et qu'elle s'était arrangée dans l'angle le plus éloigné de moi. Elle avait fait en mon absence ses dispositions de nuit. Son chapeau pendait aux courroies du haut, et ses beaux cheveux disparaissaient sous un vaste foulard. Je ne cache pas que je revenais avec l'intention d'engager l'entretien ; la conduite de Sophie m'offensa. Je résolus d'imiter sa fierté et même de lui laisser faire le premier pas, le lendemain matin. En conséquence, je m'accotai dans mon angle et je fermai les yeux.

Les nuits sont longues, en diligence, et je n'ai jamais été grand dormeur. Malgré ma bonne volonté, je restai pendant plusieurs heures éveillé. Je faisais semblant de dormir, d'abord parce qu'il me plaisait de jouer l'indifférence, ensuite parce que j'avais presque remords de me montrer si peu entreprenant à mon âge ; mais, en réalité, rien ne m'échappait. Je voyais Sophie droite dans son coin, « à la pâle clarté qui tombe des étoiles, » car nous n'avions pas de lune. Sa pose disait qu'elle ne dormait pas non plus. Me surveillait-elle? L'effroi que l'on cause est toujours flatteur.

Cependant j'aurais préféré de sa part une noble confiance, afin d'excuser au moins ma vertu qui me pesait. Elle ne pleurait plus, et pourtant elle était loin d'être calme. Je croyais deviner en elle une sorte d'exaltation sourde, et deux ou trois fois, quand les lanternes des rouliers passant envoyaient une lueur dans notre nuit, il me sembla voir ses lèvres parler. La chose certaine, c'est qu'elle gardait ses yeux grands ouverts.

Était-ce un poëte *comme moi*, cette jeune fille? Avait-elle aussi de *vagues aspirations?*

Au dernier relais avant Tours, le conducteur vint mettre sa lanterne à notre portière. Quelqu'un l'avait poussé sans doute à cet acte de surveillance, car je l'entendis qui disait en montant sur son trône :

— La minette est éveillée comme un demi-cent de chats, mais le moutard dort. Pas de danger pour celui-là ; je connais mon monde!

De là, très-probablement, la haine venimeuse et irréconciliable que je nourris depuis vingt ans contre le peuple entier des conducteurs. J'aurais pardonné *moutard*, malgré l'irrévérence du mot, mais le « pas de danger pour celui-là, » jamais!

Il faut comprendre la situation. Après mes lectures, je peux bien dire que rien au monde ne m'était absolument inconnu. Je dois ajouter que, en théorie, j'étais un assez mauvais sujet. J'aurais donné beaucoup pour poser un peu en séducteur. Seulement, la pratique me manquait à tel point, que je ne savais par où commencer. Avant tout, j'étais timide, et je suis resté longtemps timide près des femmes; ce genre de timidité est souvent une preuve de mauvaises intentions. En second lieu, j'étais neuf comme je n'ai vu personne être neuf.

Mes diables de livres m'avaient bien mis en tête une foule de sornettes, et je me faisais un devoir de ne point estimer les femmes : c'est là l'*a*, *b*, *c;* mais je n'en avais pas moins peur pour cela, et mes fanfaronnades de liseur me laissaient plus poltron qu'un lièvre devant la réalité.

Etant données ces prétentions et cette impuissance, mesurez la profondeur de la blessure faite à mon amour-propre! Pas de danger! moi dont le rêve était de passer précisément pour dangereux! Et Sophie avait-elle entendu? Sophie ne dormait pas : Sophie avait dû entendre!

J'eus la pensée d'accuser ce conducteur d'infidélité, de concussion, de meurtre, en arrivant à Paris. Je nourris un instant le dessein de l'attendre dans une rue basse et de l'assommer à coups de pierres. Il m'avait gâté ma fascination! Morbleu! je fis dessein de leur montrer à tous que j'étais un homme dangereux. J'avais la

fièvre du mal; je voulais, pour faire pièce à ce conducteur, précipiter Sophie dans un abîme de perdition. Mais quoi! que m'avait-elle fait, pauvre innocente victime? Et puis, sa mère!...

Ces idées de clémence me vinrent à propos pour m'enlever l'embarras du crime à commettre. Je m'endormis définitivement en disant à ma mère : « C'est ton souvenir qui sauve cette enfant! » Je rêvai du légiste qui m'énumérait les peines portées par la loi contre les assassins de conducteurs.

Il faisait grand jour quand je m'éveillai. Nous venions de dépasser Vouvray, et la Loire, plus resserrée, mais plus riante aussi, faisait toujours à la route une splendide bordure. Ce ne fut point la route que je regardai d'abord, ce fut Sophie. Sophie rougit et laissa échapper un petit geste d'impatience en me voyant ouvrir les yeux. Je la surprenais évidemment au moment où elle achevait sa toilette. Elle n'avait pas encore son chapeau, mais elle n'avait plus son foulard.

Ses cheveux demi-dénoués couvraient de leurs masses prodigues son cou et ses épaules. Je m'avouai à moi-même qu'aucune lithographie de Grévedon ne m'avait montré un pareil trésor de boucles magnifiques. Comment tout cela pouvait-il entrer dans le petit chapeau de crêpe? C'était un fleuve que les cheveux de Sophie, un fleuve ruisselant et brillant!

Elle sourit après avoir rougi, et me fit la première un signe de tête amical.

Je me frottai les yeux et je dis d'un air voyageur.

— C'est étonnant! je ne dors jamais en voiture.

Ceci, paraîtrait-il, importait peu à Sophie! car elle s'empressa de tourner sa belle *queue* autour de son poignet, et en un clin d'œil les boucles rassemblées s'emprisonnèrent sous le chapeau.

— Allez-vous jusqu'à Paris? me demanda-t-elle d'un ton que je trouvai trop dégagé.

— Et où voulez-vous qu'on aille, répondis-je aussitôt, pour livrer la bataille de la vie?

Elle me jeta un singulier regard. Je suppose maintenant qu'elle me prit pour un fou; mais, en ce moment, son regard me fit du bien et me releva à mes propres yeux. J'espérai l'avoir étonnée.

Jusqu'à ce regard, j'étais sous le coup de l'appréciation du

conducteur. Dans l'aisance que Sophie me montrait, je voyais comme un reflet de ce mot écrasant : *pas de danger!* La crainte horrible que j'avais de passer pour un être peu dangereux dirigeait désormais toute ma conduite et me rendait plus comédien, c'est-à-dire plus sot qu'à l'ordinaire. Je posais pour effrayer. Le regard me calma un peu ; sans le regard, je serais allé jusqu'à la pose du vampire.

— Vous êtes bien jeune, mademoiselle, repris-je, vous ignorez encore le monde et la profondeur de ses secrets...

— Est-ce que vous les connaissez déjà, vous, monsieur, les profonds secrets du monde ?

Je poussai un long soupir en répondant :

— Mademoiselle, je suis payé pour cela !

— Eh bien ! conclut-elle avec gaieté, puisque nous sommes pour rester deux jours ensemble, vous me les apprendrez.

A mon tour, je la regardai fixement. Il y avait un rayon de soleil levant qui se glissait obliquement par la portière et qui se jouait sur le duvet de sa joue. Je l'avais mal vue la veille au soir, très-mal vue. Sans ressembler encore à la perfection-Grévedon, elle était bien plus jolie que je ne l'avais pensé d'abord. C'était l'abondance même de ses cheveux qui écrasait le développement de son front harmonieux et tout pétillant d'intelligence. Ses yeux, pénétrés par la lumière, avaient ainsi je ne sais quelle sombre limpidité impossible à peindre. Je me pris à penser, gagné sans doute par quelque réminiscence de lecture, que ce tranchant des lignes dans la partie inférieure de son visage était un signe assuré de conquête. Et je réfléchis en moi-même, disant :

— Chose étrange ! la province envoie sans cesse à Paris de ces natures armées en guerre. Nous voici, dans cette rotonde de diligence, deux oiseaux de proie au bec affilé, aux serres tranchantes...

J'en aurais, certes, chanté bien plus long sur cet air connu, si Sophie n'eût poursuivi avec son sourire espiègle :

— Dites-moi donc un peu, mon voisin, si vous voulez m'apprendre le monde et la profondeur de ses secrets.

IV

SOPHIE.

Je ne pourrais pas affirmer que Sophie m'eût déjà percé à jour : il y a en moi des nuances qu'une fille de son âge ne pouvait saisir du premier coup d'œil; mais ce qui est certain, c'est qu'elle avait pris de moi, en gros, une idée singulièrement juste. Elle connaissait mes *masses*, comme diraient les peintres, et le sentiment que je prétendais lui inspirer, la crainte, était précisément le dernier qu'elle pût éprouver à mon égard.

Cette situation n'est pas sans péril, même vis-à-vis d'un pauvre petit diable comme je l'étais.

Mais jugez, cependant, si j'étais un pauvre petit diable : en face de cette fillette aussi aisée que j'étais gauche, aussi fine que j'étais obtus, je m'occupais à mesurer avec complaisance toute la hauteur de mes supériorités; j'opposais en moi-même ma réserve et son imprudence, et je me disais, dans la bonne foi de mon épaisse vanité :

— Pauvre vieille femme en deuil arrêtée hier sur la route ! tu es bien heureuse d'avoir réveillé dans mon cœur la pensée de ma mère... Je fais serment de respecter ton enfant !

Malgré le bandeau que mettait sur mes yeux ma continuelle préoccupation de moi-même et de l'effet à produire, je n'avais pas été sans voir pourtant que les deux principaux caractères de la beauté de Sophie étaient la force et l'honnêteté : la force morale, indiquée par le calme souverain des lignes supérieures de la face; l'honnêteté innée, qui était en elle et autour d'elle comme une atmosphère rayonnante. Cela sautait aux yeux, l'honnêteté surtout :

il eût fallu être aveugle complétement pour ne la point voir. Mais cette force devait être neutralisée par le manque d'expérience vis-à-vis d'un gaillard de mon acabit; et quant à l'honnêteté, elle pave le sol glissant qui est le grand chemin des femmes, comme — au dire du proverbe — les bonnes intentions pavent l'enfer.

J'avais devant moi une créature charmante, je commençais à me l'avouer, et qui, dans l'avenir, devait être une redoutable enchanteresse; mais le hasard me la jetait toute neuve, sortant positivement de son village, sans armes et sans défense. N'y avait-il pas vingt-cinq aventures toutes pareilles dans mes livres? J'avais deux jours entiers là où il ne faut qu'une heure. Etait-ce trop exiger que de réclamer à la pauvre femme en deuil dont j'épargnais ainsi la fille quelques couronnes et une génuflexion?

Sophie avait sur moi son œil clair et franc, où la moquerie elle-même prenait des airs de bonhomie. Je répondis à sa dernière demande après avoir passé ma main sur mon front plissé :

— Ce n'est pas deux jours qu'il faut pour apprendre le monde, mademoiselle, même superficiellement.

— Combien avez-vous mis de temps, vous, monsieur?

— Toute ma vie.

Corneille trouvait de ces répliques. Le *qu'il mourût* en est un bel exemple. Je croisai mes bras sur ma poitrine : j'étais content de moi.

Il faut vous dire, pour donner à la situation le dernier coup de pinceau, que j'avais une vieille casquette à mon frère le légiste, un peu trop large pour moi, une petite redingote qu'on m'avait faite pour ma sortie du collége (j'avais grandi énormément depuis), un pantalon beaucoup trop court et de grands coquins de souliers lacés, qui laissaient voir de forts bas bleus, tricotés par ma bonne mère.

Sophie ne m'avait pas encore ri au nez. Vous devinez bien pourquoi : elle avait vu des larmes plein mes yeux, là-bas, sur la route, au moment de l'adieu entre elle et sa mère. Ces larmes étaient à mon crédit dans son cœur.

— Toute votre vie? répéta-t-elle, peste!

Puis elle ajouta :

— Je voudrais savoir comment vous vous appelez.

— Le voyage autorise ces familiarités, mademoiselle, répondis-je gravement. Je m'appelle Fernand Leprieur.

— Et quel âge avez-vous, monsieur Fernand ?

— On vit beaucoup parfois en peu d'années, mademoiselle...

— Quel âge ?

— Bientôt dix-sept ans.

— Peste! et vous êtes sorti du collége depuis quelle époque ?

— Depuis un an.

— Aimez-vous la danse ?

— Ma foi, je me déridai. Ce chapelet de questions indiscrètes s'était égrené avec une si gentille rondeur, et la raillerie, s'il y en avait, se cachait sous un laisser-aller si aimable, que je descendis un peu de mes grands chevaux.

— Je ne l'aime plus, répondis-je avec bonté.

— Vraiment! s'écria-t-elle d'un ton chagrin, mais vous avez dû abuser de cela comme de tout?

— Hélas oui! soupirai-je.

— Pauvre jeune homme! déjà blasé! Vous portez un peu cela sur votre physionomie, au moins...

Elle rabattit son voile brusquement. Etait-ce pour cacher son émotion ?

Ce que je portais sur ma physionomie, c'était un pied de rouge qui me désespérait. Depuis un an, je faisais pour pâlir des efforts extravagants. Ma détestable fraîcheur résistait à tout.

J'avais les joues comme deux pommes d'api, une figure ronde, les yeux brillants et mouillés de l'innocence. Je n'étais pas trop mal comme échappé de lycée, mais je possédais une fleur de santé qui était le démenti formel de ce mot : blasé. Je ne les avais que trop. Eh bien! je fus flatté, nonobstant, et je ne devinai point le sourire qui était derrière le voile de Sophie.

Bien plus, Sophie m'intéressa, parce qu'elle entrait dans ma folie.

Au moins, je le crus; je lui trouvai soudain du sens et de l'esprit. Il me parut en outre qu'elle se tenait vis-à-vis de moi dans un état d'infériorité convenable à celle qui était sous ma serre de vautour et que je daignais épargner.

— Moi, je me nomme Sophie Lenoir, reprit-elle après un instant

de silence, et c'est dommage que vous n'aimiez pas le bal, car vous m'auriez fait un danseur à Paris.

— Je puis être mieux qu'un danseur pour vous, mademoiselle Sophie, prononçai-je d'un ton paternel.

— Et quoi donc, monsieur Fernand?

— Un ami.

O Corneille! Sa jolie petite main gantée eut un mouvement pour s'offrir à la mienne. Et vrai, je fus bien aise qu'elle réprimât ce mouvement, qui eût été un peu vif à mon sens.

— D'ailleurs, repris-je, Paris est vaste. Ce serait un bien grand hasard si nous étions destinés à nous rencontrer dans les mêmes salons.

Je songeais à la distance qui existait entre son contrôleur de mille écus et mon administrateur millionnaire.

— Qui sait? murmura-t-elle; moi je trouve ce nom de Fernand très-joli. Est-ce que vous aimez le nom de Sophie?

— Les noms valent par ceux qui les portent... commençai-je.

Elle frappa du pied en s'écriant :

— Vous êtes plein de sentences!

Ce mot me surprit. C'était une appréciation au-dessus de ce que j'attendais de mademoiselle Sophie.

— Si vous le prenez ainsi, dis-je en m'inclinant, selon le mouvement indiqué dans mes livres pour exprimer le persiflage impertinent, je trouve votre nom délicieux, comme tout ce qui vous appartient.

En conscience, j'avais oublié un instant de jouer mon rôle ridicule. Et voilà qu'elle m'en punissait! Serait-ce donc la femme elle-même l'auteur vrai de toutes nos pauvres comédies!

Elle bouda pendant une minute pour le moins, puis elle reprit inopinément :

— Bah! vous valez mieux que vos solennelles grimaces!.... Ne vous fâchez pas, monsieur Fernand, s'interrompit-elle en voyant que mes sourcils se fronçaient pour tout de bon : je ne connais pas le monde, moi; je suis une enfant gâtée, et je dis un peu ce qui me passe par la tête. Voyez-vous, je suis plus vieille que vous : j'ai dix-sept ans sonnés. Cela finirait par m'impatienter, si vous me parliez longtemps sur ce ton de protecteur ou de professeur. Pour-

quoi se brouiller quand on a deux longs jours à vivre ensemble? Vous êtes un jeune homme bien élevé, malade de je ne sais quelle petite manie. Je dois en avoir quelqu'une, moi aussi, peut-être plusieurs de bien plus fâcheuses que la vôtre.

La réserve silencieuse où vous vous êtes tenu jusqu'au jour me plaît; ce qui me plaît mieux encore, c'est que vous avez bon cœur: ne vous ai-je pas vu pleurer quand j'ai quitté maman sur la route? Vous avez une bonne mère, monsieur Fernand; vous l'aimez bien; vous avez songé à elle. Moi je vous aime pour cela, et je vous remercie de vos larmes.

Figurez-vous don Juan réduit en trois paroles à la taille d'un petit garçon. Figurez-vous aussi Agnès la simplette, qui prend tout à coup l'ampleur et l'aplomb de Célimène; cela, sans perdre le moins du monde ses conditions d'innocence et de naïveté.

J'eus un moment de fureur, et, néanmoins, je fus attendri. Je sentis qu'on me mettait la tête sous l'eau et, en même temps, l'idée me vint de baiser la main qui m'opprimait ainsi.

Tudieu! j'avais à qui parler! Et telle fut la soupape par où s'évanouit la colère de mon orgueil écrasé : Tant mieux! La fillette insignifiante se faisait digne de moi! Nous étions à deux de jeu. Il m'appartenait de prendre une éclatante revanche!

— Ai-je été trop loin? me demanda-t-elle en changeant de ton, car mon silence lui donnait à penser que je n'avais pas bien pris sa sortie.

J'eus le tort de chercher un mot spirituel. Selon l'habitude des mots spirituels, qui sont un peu comme Jean de Nivelle, celui que j'appelais ne vint pas : cela dura trop longtemps.

— Mettons que je n'ai rien dit, commença-t-elle, et veuillez excuser...

— Je vous en prie, mademoiselle, l'interrompis-je, n'accablez pas un malheureux. Je cherchais comment vous remercier de la leçon charmante que vous avez bien voulu me donner, comment vous en remercier avec franchise et sans que vous pussiez même soupçonner un sens railleur à mes paroles... Je cherchais encore un biais pour vous demander, comme une grâce, de vouloir bien m'accorder ce que vous avez si bien raison de ne point accepter de moi... pour vous demander d'être mon professeur, puisque vous

en savez plus long que moi, et ma protectrice, puisque je reconnais de bon cœur toute votre supériorité.

J'avais dit de mon mieux, et cela pouvait me relever, soit en l'apaisant, soit en la piquant, selon la manière dont ma harangue serait prise. J'eus la mortification de la voir se renverser dans son coin d'un air de fatigue.

— A mon tour, lui demandai-je, vous aurais-je offensée ?

Elle rejeta son voile d'un coup de main pétulant, et découvrit son gracieux visage, où le sourire venait de renaître.

— Voilà, monsieur Fernand, dit-elle très-doucement : si votre bonheur est de parler toujours comme une pièce de théâtre, je vous écouterai avec patience, car je veux être votre amie au moins pendant ces deux jours. Si, au contraire, vous voulez causer tout uniment, comme vous causiez sans doute avec votre excellente mère, je vous répondrai avec plaisir, et nous y gagnerons tous les deux.

— Mais qu'ai-je donc dit? demandai-je sans me fâcher, car elle avait déjà de l'autorité sur moi.

— Rien de bon, monsieur Fernand, puisque vous voulez le savoir, ce que nous appelons des phrases là-bas, à Chinon, où nous ne sommes pas du monde... Non, je ne veux pas être votre professeur, pas plus qu'il ne me plaît d'être votre élève. Entre nous, ces mots de protecteur et de protégé n'ont pas de sens. Nous sommes égaux à tout le moins par notre faiblesse et notre inexpérience. Je proclame la mienne, vous m'avez montré la vôtre. Mêlons-les pour la durée du voyage, dussions-nous ne jamais nous revoir. Ce sera le ménage de Savoie, sauf les cinq sous qui servent à le monter. Vous avez beaucoup lu, j'ai beaucoup écouté : qui sait si nos deux pauvretés réunies ne vont pas constituer un trésor?

Voilà ce qui me vint à l'esprit; je pensai : « La petite pose, elle aussi; tout son avantage vient de ce qu'elle pose mieux que moi. »

— Eh bien?... m'interrogea-t-elle.

— Eh bien! mademoiselle Sophie, je ne serai ni votre protégé, ni votre protecteur, ni votre professeur, ni votre élève. Seulement vous conserverez le droit de me donner les étrivières, à titre de petite sœur.

Elle me tendit la main, pour le coup; mais comme si son œil souriant eût pénétré le fond même de ma pensée, elle me dit :

— Ne vous défiez jamais de moi. Je ne saurais pas jouer la comédie.

C'était clair. Là-bas mon père ; ici Sophie. J'avais un panneau de cristal à la poitrine. Chacun se divertissait à voir au dedans de moi comme on met son œil à la vitre des dioramas de la foire. J'aurais dû être corrigé à ce moment, où mon péché mignon et ses conséquences me sautèrent aux yeux à la fois. Mais je crois que nul ici-bas ne se corrige.

Savez-vous comment l'égoïsme, chez moi, reçut ces étrivières, pour employer mon propre mot? Je me dis :

« Il faut avouer que je fais un étrange personnage! Je suis une exception! Je n'ai jamais rien *lu* de pareil à moi, tel qu'on me fait apercevoir à moi-même! »

Et je fus très-fier d'être *une exception.*

— En somme, dis-je à Sophie, puisque vous avez le don de seconde vue, faites-moi, je vous prie, mon portrait, afin que je puisse accomplir le précepte du Sage : « Connais-toi toi-même! »

Il y eut une nuance de sérieux dans le sourire de Sophie.

— Je n'ai pas le don de seconde vue, me répondit-elle ; le moindre inconvénient de votre maladie, c'est de se dévoiler elle-même. Je parle pour le présent, car vous apprendrez à jouer mieux. Vous avez bon cœur et mauvais esprit; et comme vous avez peut-être plus d'esprit que de cœur, l'un pourra gâter l'autre. En ce moment vous avez honte de ce que vous êtes : un pacifique enfant faisant le voyage de Paris dans les basses places, pour un héritage à recueillir ou un petit emploi à prendre : les détails importent peu et je les ignore. Vous avez, au contraire, envie de passer pour ce que vous n'êtes pas : un foyer de passions redoutables, un abîme, un gouffre, quelque chose comme l'archange déchu de Milton. C'est à la mode ; on sait cela, même à Chinon...

— Vous me méprisez donc bien, mademoiselle! ne pus-je m'empêcher de l'interrompre avec un douloureux dépit.

— Parce que je ne vois rien en vous de satanique? répondit-elle en riant; mon Dieu, non. Je ne reconnais pas la nécessité de trouver dans ses amis un élément infernal. La chose terrible ce serait, et

cela arrive, de parvenir à vous persuader à vous-même ce que vous voulez faire croire aux autres. Le cœur s'entame dès qu'on se croit mauvais. Mais je suis là pour deux jours peut-être, peut-être pour la vie... et, dans ce dernier cas, je vous empêcherai bien de tourner au démon?

— Merci, mademoiselle, prononçai-je sèchement.

Et j'ajoutai en moi même :

— Cet ange-là joue avec le feu !

Je détestais Sophie, très-certainement, à cette heure. Je la plaçais dans la même catégorie que mon ennemi le conducteur. Certes, *pacifique jeune homme* valait bien le fameux « pas de danger. »

Mais c'était une fée. A dater de cet instant, elle fut si douce et si charmante, que mes rancunes tombèrent petit à petit. Je ne sais pas comment elle parvint à me remettre à mon aise et sur le pied d'égalité, après une si rude chute, mais elle y parvint. Ce fut au point que je me surpris encore plus d'une fois à *poser*, même avant la fin de cette journée. Elle n'avait alors qu'à sourire en touchant de son doigt charmant le bord de sa lèvre. Il ne faut pas croire cependant que je fusse sans rancune : Sophie me plaisait et m'intéressait, mais elle m'irritait, et j'aurais, à de certains moments, donné dix Sophie pour une jeune fille un peu niaise et très-romanesque qui m'eût laissé l'épouvanter à mon aise. Les dix-neuf vingtièmes des femmes aiment le diable, c'est un fait acquis : c'était un grand malheur pour moi que d'être tombé précisément sur ce petit esprit fort qui ne voulait pas me prendre pour le diable.

Sophie n'était pas romanesque, du moins je ne voyais rien en elle qui ressemblât aux types de mes livres. Pendant la conversation qui suivit, je l'étudiai beaucoup afin de lui trouver un endroit faible. Pour la première fois de ma vie, je fus observateur. Il résulta ceci de mon examen : Sophie était une fillette de province, élevée chez les sœurs de la Visitation de Chinon, c'est-à-dire parfaitement instruite dans le sens vulgaire du mot. Il y avait deux ans qu'elle avait quitté le couvent *pour donner des leçons en ville.*

Ceci était, s'il en fut, une découverte triomphante! Quel que soit leur sexe, les personnes qui pratiquent l'enseignement ont une tare

particulière. Ma première vengeance contre Sophie fut de me dire que c'était un *pion femelle*.

Mais l'endroit faible, néant. Le pion femelle ne donnait point de prise. Sophie n'avait certes pas les manières d'une duchesse, mais elle avait mieux : un sens précis, et je dois dire exquis, car je mets en ce moment le Fernand d'aujourd'hui à la place de l'intolérable bambin de la diligence, et je juge. Sophie avait un esprit net, résolu, sobre, qui allait merveilleusement avec la vaillante honnêteté de son cœur. Je ne sais pas si, à cette époque, Sophie eût été brillante dans un salon. Je le crois, parce qu'elle était femme à tout deviner, même les pauvres ritournelles qui sont l'esprit de la plupart des salons ; mais je sais qu'elle faisait du tête-à-tête un enseignement et un enchantement. Ce qu'ils appellent la poésie n'abondait pas dans sa parole, bien que sa parole fût souvent colorée de reflets vifs et imprévus ; ce qui s'épandait autour d'elle comme un parfum, ce qu'elle respirait pour ainsi dire, c'était l'autre poésie, la vraie, celle-là, celle qu'ils n'ont plus, les fantaisistes, les réalistes, les barbaristes pédants et nigauds de nos écoles : la jeunesse franche et forte, la rayonnante jeunesse, la jeunesse libre, bonne, chrétienne, pleine de dévouements et d'espérances, la jeunesse pure, comme l'air du ciel.

Moi, j'étais la jeunesse gâtée par ce double empoisonnement : l'esclavage du collége et la réaction des lectures. La liberté avait grandi mon corps tout à coup et un instant ennobli mon cœur ; mais mon esprit n'avait pas su la supporter. Moi, j'étais la fausse jeunesse, fille de la fausse poésie ; l'enfant du siècle comédien, ayant sur les yeux un épais bandeau de fictions, fier d'une foule de vices que je n'avais pas, honteux de la foi que, malgré moi, je gardais ; m'exerçant au mal comme d'autres apprennent laborieusement un état utile, et devançant la réalité de ma perdition par de burlesques fanfaronnades.

Je me souviens du déjeuner de Sophie. Vers dix heures du matin, elle ouvrit son grand panier, qui exhala aussitôt une bonne odeur de poulet froid. Elle en retira du pain, du beurre et des sardines. Nous étions partis un jeudi ; ce jour était par conséquent un vendredi. Sophie faisait maigre. Elle me demanda si je voulais partager son repas, et, sur mon refus un peu dédaigneux, elle fit

le signe de la croix, récita son *Benedicite* et mangea de joyeux appétit.

— J'aurais parié que vous étiez dévote, dis-je en essayant de railler.

— Moi, je parie bien, monsieur Fernand, me répondit-elle, que votre bonne mère fait maigre le vendredi. Demain j'achèverai mon poulet, quoique ce soit samedi, parce qu'on a la permission en voyage. Voulez-vous jouer à un jeu? ajouta-t-elle, la bouche pleine : contez-moi un peu votre histoire, et je vous dirai quand vous mentirez.

Avais-je une histoire à raconter? Oh! oui, une bien belle et bien touchante : celle de mon départ, l'histoire des adieux! Comme Sophie m'eût aimé si j'avais su la lui dire! Mais je n'y songeai même pas; une histoire, pour moi, ce n'était qu'un roman. Fallait-il perdre cette occasion? Je m'interrogeai avec désespoir. Il n'y avait pas dans toute ma vie l'ombre d'un incident romanesque. Je ne pus pas résister à la tentation : je composai mon premier roman à l'aide des matériaux naguère entassés dans mon pupitre.

Je fis remonter mes crimes jusqu'au collége; j'amoncelai les fredaines apocryphes. Je ne sais plus trop bien ce qu'il y avait là dedans, mais ce devait être plein de jeunes femmes de chambre, de grandes dames entre deux âges et de petits congréganistes. Je ne répondrais pas de ne m'être pas ce jour-là déguisé en femme, comme Faublas, pour pénétrer chez la comtesse. Les mensonges allaient de source. Les faux péchés débordaient comme un torrent : avec moitié on aurait défrayé dix adolescences orageuses.

Quand j'eus achevé, Sophie me dit :

— Je ne vous corrigerai pas, monsieur Fernand ; mais, bah! il y a votre larme qui était vraie!...

V

CHOC DE DEUX FORTUNES.

Il y avait cette larme que j'avais versée au souvenir de ma mère. Chose étrange! cette larme fut tout notre destin. Sans cette larme, Sophie m'aurait vu tel que j'étais. Elle ne m'aurait pas détesté, la pauvre enfant, mais elle se fût divertie de moi pendant ces deux jours d'ennui, pour me jeter ensuite à l'écart comme un jouet méprisable.

— Partant de là, reprit elle en refermant son grand panier, je dois une belle chandelle à la Vierge pour avoir échappé cette nuit au danger terrible de votre compagnie!

— Cette larme que vous raillez,... commençai-je.

— Je ne la raille pas, monsieur Fernand, m'interrompit-elle d'un ton sérieux et plus émue que l'occasion ne le demandait peut-être.

Il est vrai qu'elle ajouta tout de suite :

— Je puis railler tout ce que je connais de vous, excepté cette larme.

— Le jour sous lequel je vous ai vue tout d'abord,... ajoutai-je.

— Certes, monsieur Fernand, vous avez plus d'une excuse pour avoir eu pitié de moi... Cette pauvre vieille mère en deuil, n'est-ce pas?... On a beau être un scélérat endurci...

Elle me montra toutes ses dents blanches en un rire si franc et si charmant, que je n'eus pas même la pensée de m'indigner.

— Il n'en est pas moins vrai, poursuivit-elle, que je vous dois de la reconnaissance, et qu'il me reste à vous prier de persévérer dans cette bonne voie. Peste! j'ai dormi près de l'ogre!

— Ne sommes-nous pas frère et sœur? glissai-je.

— Et bien m'en prend, mon terrible frère! Il faut que je sois bien brave pour n'avoir pas la chair de poule ici.

— Moquez-vous tant que vous voudrez, mademoiselle Sophie.

— A Dieu ne plaise! Est-ce que le Petit Poucet s'amuse à railler? Mais comme votre sommeil doit être tourmenté, monsieur Fernand! Voyez-vous parfois dans vos rêves la longue procession de vos victimes? Peste! peste! si ma pauvre bonne maman savait son Chaperon Rouge si près de la dent du loup!... Je ne vous demande plus ce que vous allez faire à Paris: il faut manifestement cette mer de volupté pour éteindre l'incendie de vos passions!

— Vous vous trompez, mademoiselle, interrompis-je sèchement, l'heure des folies est passée.

— Déjà!

— Le regrettez-vous? fis-je d'un ton presque insolent, car la colère me prenait.

— Du tout, monsieur Fernand, du tout, me répondit-elle; à vrai dire, cela ne me regarde pas. Je voudrais savoir seulement quelle heure va sonner après celle des folies.

— Causons-nous? prononçai-je résolûment, ou continuons-nous ce persiflage frivole?

— Nous causons, monsieur Fernand.

Eh bien, mademoiselle Sophie, l'heure qui sonne pour moi est celle de l'ambition.

Elle faisait pourtant de son mieux pour rester sérieuse; mais cette jolie bouche, mobile à l'excès, ne savait pas réprimer l'innocente pétulance de son sarcasme.

— Je conçois cela, me dit-elle. C'est la seconde étape. Mais les femmes peuvent encore servir l'ambition.

— Je ne vous ai pas dit, répliquai-je d'une voix sombre, que je n'aie pas compté là-dessus.

Je crus voir une menace de dégoût dans ses yeux, et sa bouche eut un pli amer.

Enfin, je la tenais! elle ne riait plus. Je lui répugnais: c'était un pas immense.

Mais tout à coup ses lèvres se déridèrent, sans toutefois arriver au sourire. Sa paupière se baissa en même temps.

— Monsieur Fernand, murmura-t-elle avec une émotion qui fit bondir ma vanité, songez que chacun des échelons qui doivent vous hausser jusqu'à la fortune, ce sera une âme.

— Cela n'est que trop vrai, répondis-je, mais c'est le sort.

— Avez-vous songé à votre mère?... à vos sœurs?...

Je sentis que mon sang froidissait dans mes veines, mais je répétai :

— C'est le sort!

Elle me regarda, et je fus fort étonné de la voir me tendre la main.

— Sur ce terrain-là, dit-elle lestement, nous pouvons nous entendre.

— Comment? balbutiai-je.

— D'abord, je n'ai plus peur pour moi, monsieur Fernand : corsaires attaquant corsaires... vous savez?...

— Non, dis-je, je ne sais pas.

— Je vous instruis alors : je vais à Paris dans le même but que vous.

J'éprouvai en vérité la sensation pénible qu'on a en voyant, dans nos rues, l'impur ruisseau éclabousser une robe toute blanche et toute fraîche.

— Ne me trouvez-vous pas assez jeune et assez jolie pour cela? interrogea-t-elle.

Ceci était par trop effronté pour être sincère.

— Vous me punissez par où vous croyez que j'ai péché, dis-je; vous répondez par un jeu à ce que vous pensez être une comédie...

Elle m'interrompit en secouant la tête et en prononçant ces mots du ton le plus péremptoire :

— Je ne plaisante pas, monsieur Fernand, et nous ne comptions pas si bien dire quand nous avons parlé de frère et de sœur. Nous sommes frère et sœur par l'ambition.

— Vous! Sophie, ambitieuse! m'écriai-je, c'est impossible!

— Et pourquoi cela?

— Je m'entends, mademoiselle... Ambitieuse, encore passe ; il y a de nobles ambitions... mais ambitieuse...

— Comme vous, n'est-ce pas?

— Oui, comme moi... ce n'est pas possible!

— Vous voyez donc quelque chose de honteux dans votre ambition, monsieur Fernand?

— Pour un homme, non, répondis-je avec quelque hésitation, mais pour une femme...

— Elle me toisa d'un coup d'œil si provoquant, que je baissai les yeux à mon tour.

— Oh! oh! dit-elle, nous ne nous comprenons plus. Ce qui est honteux pour nous est licite pour vous. Et pourquoi? parce que vous êtes hommes et que nous sommes femmes?

— Les déclamations n'y font rien, voulus-je imterrompre.

Laissez, monsieur : mes déclamations, qui disent la vérité, valent bien les puériles menteries de votre prétendue confession. Parce que, disais-je, nous sommes faibles et vous forts; parce que tous les métiers nous sont fermés et à vous tous ouverts, aussi toutes les professions, aussi toutes les routes dans la vie, il nous est défendu à nous, qui n'avons ni outils ni armes, de prendre des biais qui vous sont permis, à vous dont les mains sont pleines d'armes et d'outils! Raillez-vous, ou vraiment n'avez-vous secoué, en fait de préjugés, que ceux qui sont d'honnêtes et saints axiomes?

Elle était ravissante à voir dans la bonne foi de sa colère, mais je ne la voyais pas. Encore une fois terrassé, je me débattais sous son talon victorieux.

— Ce n'est pas moi qui ai fait la loi, balbutiai-je.

— N'y a-t-il pas une loi, la loi du cœur et de l'honneur, qui défend à l'homme de monter par la trahison?

— Le siècle a marché...

— Reculé, voulez-vous dire; mais taisez-vous, vous avez beau faire...

— Que diable! m'écriai-je brutalement, suis-je cause si nous en sommes toujours, par rapport aux femmes, au temps de madame Lucrèce! Les femmes doivent filer la laine et être vertueuses : voilà!

— Vous avez beau faire, acheva-t-elle en m'accablant de toute la sérénité revenue dans son regard, vous n'êtes qu'un bon garçon déguisé en coquin!

Elle dit le mot, mais, tandis qu'elle le prononçait, son grand œil bleu avait des caresses. Je ne sais pourquoi tout mon courroux

tomba, au lieu de grandir, et pourquoi, au lieu de continuer la discussion, je repris d'un air suppliant :

— Avouez-moi que vous avez voulu me châtier?

— En parlant de mon ambition, Fernand, non : je suis ambitieuse.

Et elle prononça ces derniers mots avec une gravité presque solennelle. Puis elle ajouta :

— Par exemple, je ne vous ai pas dit que mon ambition fût pareille à la vôtre, à celle dont vous vous parez comme tous les enfants se débraillent et mettent le chapeau sur l'oreille : mon ambition, c'est la volonté pure et simple de parvenir. Le choix des moyens reste entre moi et ma conscience.

— Il n'y a qu'un moyen,... risquai-je.

— Le mariage? S'il est unique en effet, je l'emploierai.

— Mais quel besoin vous pousse?

— Vous avez dit le mot : besoin. Tout à l'heure, Fernand, je soutenais mon droit d'être ambitieuse; maintenant, je vais plus loin : l'ambition pour moi est un devoir.

— Je vous comprends, dis-je, voyant qu'elle s'arrêtait; votre mère...

— Je n'ai plus de mère, m'interrompit-elle avec tristesse.

Et ses yeux tombèrent sur sa robe de deuil.

— Pardon, balbutiai-je, d'avoir réveillé une douleur...

— Vous n'avez rien réveillé, monsieur Fernand, m'interrompit-elle encore avec son mélancolique sourire, car jamais ma douleur ne s'endort. Mon père est avec ma mère, et la pauvre sainte femme que vous avez vue est mon aïeule. C'est pour elle que je suis ambitieuse, mais ce n'est pas seulement pour elle : j'ai deux enfants..

— Deux enfants! répétai-je avec stupeur.

Et je la regardais, enfant elle-même : veuve si jeune! Car la pensée ne me vint pas qu'elle eût pu tomber.

— Deux enfants de ma mère, acheva-t-elle, deux petits enfants, car mes parents s'en sont allés bien jeunes! un frère de six ans, une sœur de quatre. Je les ai élevés tous deux; je suis leur marraine; ils m'appellent maman. Pensez-vous que j'aie le droit et le devoir d'être ambitieuse?

La diligence s'arrêta. C'était Blois et le dîner. Je ne sais en vérité ce qui fût arrivé sans cela. J'avais des pensées de conversion. Ma folie elle-même y aidait et je me disais : Voici l'ange qui va m'arrêter au seuil de l'enfer! Mais, à table d'hôte, j'eus occasion de développer je ne sais quelle théorie incendiaire, et un vieux monsieur fut assez imprudent pour m'appeler blasphémateur.

Si ce vieux monsieur avait su le plaisir qu'il me faisait! Admettez que je l'eusse tenu dans la rotonde, ce vieux monsieur, à la place de Sophie, il aurait fini par appeler les gendarmes à son secours! En conscience, j'aurais donné Sophie pour ce vieux monsieur.

Je repris ma place, gaillard et tout réconforté. J'avais fait gras, morbleu! un vendredi, pour la première fois de ma vie; j'en étais fier. J'avais bu en outre quelques verres de détestable vin qui m'échauffaient la tête. J'eus envie de poser un peu en homme ivre; heureusement, je ne savais pas comment m'y prendre. D'ailleurs, une autre idée vint à la traverse et s'empara de moi tout d'abord. Elle était séduisante à tous les points de vue, celle-là; et pourquoi ne l'avouerais-je pas à ma louange, puisque je ne me suis point épargné le blâme, je crois qu'elle venait du cœur. Il y avait bien un peu de chevalerie sous mes ridicules; je n'étais mauvais qu'à la force du poignet.

Mon idée, c'était de seconder Sophie dans l'accomplissement de son aventureuse entreprise. Elle devait avoir besoin d'aide, non point de cette aide corporelle qu'admettaient les mœurs du temps passé, où l'on soutenait sa dame avec la lance et l'épée, mais bien d'un autre secours, à la fois plus prosaïque et plus indispensable : l'argent. Sophie était pauvre, j'en avais la conviction; au contraire, moi, j'avais en poche une somme importante, presque une fortune.

Voilà le thème. Il n'y avait pas d'affront, comme dit la chanson du conscrit. Je répète qu'au fond j'étais l'innocence même. Seulement, je ne cache pas que l'exécution de mon idée présentait des difficultés capitales. Il était impossible que je fisse quoi que ce fût simplement. L'idée, hélas! n'était pas conçue depuis une seconde que déjà je la brodais à l'aide de mes livres, que je la lardais de réminiscences, que je la dénaturais, que je l'empoisonnais.

Au moment d'ouvrir la bouche pour faire mon offre comme un brave garçon, je songeai, par malheur, qu'elle était fort délicate. Elle me parut mériter un discours préalable, et jugez quelle aubaine ! Je me mis incontinent à préparer le discours : pour vaincre, il faut des armes, — le nerf de la guerre, — siècle vénal, — veau d'or, — pauvre frêle barque ballottée dans cet immense océan parisien... J'y allais de bon cœur et j'étais sincèrement content de mon exorde, lorsque Sophie me demanda tout à coup :

— A quoi pensez-vous donc, monsieur Fernand? Vous ne me dites plus rien.

C'était le moment. Je voulus saisir l'occasion au cheveux; mais les premier mots de mon fameux exorde s'arrêtèrent dans ma gorge. J'eus un éclair de bon goût, puisque je trouvai cela pitoyable. La sueur me vint au front, tant je travaillais au dedans de moi-même.

— Eh bien? fit encore Sophie.

— Eh bien! répétai-je avec colère, c'est vous qui êtes la cause de cela! Vous m'avez dit ou fait entendre que je suis le roi des niais...

— Moi! s'écria Sophie.

— Et qui donc? Le diable, c'est qu'on ne peut pas trop vous accuser d'avoir tort... Bref j'avais quelque chose à vous dire et je n'ose pas.

— Vraiment! je vous intimide, monsieur Fernand! Puisque cela est, je parie que je vais vous applaudir, cette fois-ci!

— Dieu vous entende! m'écriai-je sans faire attention à ce que le trait avait de mordant; il y a plus : si vous acceptez mon offre, vous me rendrez si heureux que je passerai condamnation sur toutes mes sottises.

Son sourire se teignit de sérieux.

— Allez, dit-elle cependant avec sa bravoure accoutumée.

C'était là précisément l'écueil. Le croiriez-vous? un instant je revins à mon exorde. Mon trouble (béni soit-il !) fit que je n'en retrouvai pas un traître mot. Je sentis le sang qui venait à mes tempes et brûlait mes joues. Elle attendait; il fallait accoucher. Je plongeai la main dans la poche de mon pantalon, où était ma fortune, et j'en retirai toutes mes pièce d'or.

Ses yeux brillèrent; cela me donna du courage.

— Partageons, mademoiselle Sophie, prononçai-je avec effort.

Puis je lâchai un gros soupir, parce que le poids qui m'oppressait n'était plus sur ma poitrine.

Sophie ne me répondit pas tout de suite. Il me sembla lire dans son regard un étonnement profond, mais je n'y vis rien qui pût indiquer la fierté blessée. Son premier mot fut celui-ci :

— Pourquoi me faites-vous cette offre, monsieur Fernand?

— Parce que vous m'avez dit, balbutiai-je, parce que vous m'avez parlé... enfin, vous savez, vous êtes ambitieuse... et la vieille mère... et les deux petits enfants... Il faut un peu d'argent pour commencer n'importe quoi... J'en ai trop, vous voyez bien... ne me refusez pas, je vous en prie!

Ses grands cils se mouillèrent.

— Je savais bien que vous étiez bon, moi! murmura-t-elle avec un intime triomphe; on ne se trompe pas à une larme!

Cette larme était d'or, à ce qu'il paraît.

— Acceptez-vous? demandai-je.

Elle me tendit ses deux mains en riant derrière les perles qui tremblaient à ses cils. J'y versai mon trésor. Mon cœur bondissait de joie. Sophie compta les vingt-trois napoléons.

— On n'est pas riche, n'est-ce pas, là-bas? prononça-t-elle à voix basse.

Je courbai la tête. L'idée de ce que ma générosité allait coûter à ceux que j'aimais ne m'était pas venue.

— Vous êtes beaucoup, reprit-elle, vous m'avez dit cela. Chacun aura dû apporter son offrande, chacun et chacune.

Elle mit l'or sur ses genoux, pour serrer mes deux mains dans les siennes, et me dit :

— Je vous reparlerai demain de cet argent, Fernand, car vous êtes bien mon frère maintenant, et j'ai droit de conseil... En attendant merci!

Les pièces d'or revinrent dans ma main, toutes. Sophie souleva le couvercle de son grand panier et prit sous son pain, sous son poulet, sous ses vivres gras et maigres, un sac de toile grossière, semblable à celui que ma bonne mère portait quand elle allait faire son marché elle-même à la halle d'Angers. Le sac de Sophie était

volumineux et joliment gonflé. Il contenait des écus de six livres pour une somme ronde de six cents francs.

Je venais de m'attendrir jusqu'au fond de l'âme, mais je crois bien qu'il n'était pas possible pour moi, en ce temps, de garder l'empreinte d'une émotion sincère. J'éprouvai un sentiment pénible en reconnaissant que Sophie était plus riche que moi. C'était comme un sort : je ne pouvais la primer en rien.

Au moment où je voulais l'accabler de mes bienfaits, elle me prouvait que j'étais un pauvre homme auprès d'elle! Mes pièces d'or, tout à l'heure si brillantes, se ternirent à mes yeux; Sophie avait cent quarante francs de plus que moi.

Je ne sais pas ce que ma physionomie révéla de mes pensées, mais il est certain que son regard fixé sur moi, après avoir exprimé une curiosité intense et soudaine, se voila de tristesse. Elle remit son gros sac au fond de son panier, en disant :

— Fernand, voilà de vous deux choses que je n'oublerai jamais!

— Sous-entendu la fameuse larme, répliquai je avec une amère moquerie. Je vous rends grâce des deux bons points que vous me marquez, mademoiselle Sophie; ils me donnent exactement la mesure de l'estime que vous voulez bien avoir pour moi.

Sa jolie bouche s'ouvrit pour une vive repartie peut-être, mais elle se contint et me dit seulement :

— Je ne vous parlerai plus de cette larme, Fernand, de peur que vous ne la gâtiez par quelques moqueries fanfaronnes.

Elle se tut. La nuit tombait. Aux dernières lueurs de la brune, je la vis faire ses petites dispositions nocturnes. Le chapeau fut suspendu de nouveau et le foulard, noué à la créole, lui fit une gracieuse coiffure. Pourquoi me semblait-elle à chaque instant plus charmante? Hier, c'était une fillette très-ordinaire, gentille comme son âge; aujourd'hui, après vingt-quatre heures écoulées, sa beauté arrivait pour moi à une sorte d'idéale splendeur. M. Grévedon était dépassé. Quand je fermai les yeux, l'image de Sophie ressortait en lumière sur la plus veloutée de ses lithographies.

En si peu de temps, une femme peut-elle ainsi changer?

— Bonsoir, monsieur Fernand, me dit-elle, quand ses préparatifs furent achevés.

— Vous me fermez votre porte jusqu'à demain matin? demandai-je avec un accent de prière dans la voix.

Elle me répondit :

— Dormez et rêvez de votre mère !

Je ne dormis pas, et je rêvai de ma mère. Que de choses s'étaient passées depuis ces pauvres baisers du départ et ces pleurs qui me brûlaient encore les yeux! Il me semblait que j'avais vieilli d'une année, et que j'étais meilleur. Que de choses, dis-je ? Quoi donc cependant? Rien, absolument rien! Un voyage dépourvu d'incidents, sauf la rencontre de Sophie.

C'était tout, mais j'avais raison : que de choses!

Je rêvai de ma mère. Je ne sais pas pourquoi, dans mon rêve, Sophie était toujours près de ma mère. Combien ma mère l'eût aimée!

Moi, je ne l'aimais pas. Franchement, je ne l'aimais pas. Il y avait même en moi, contre elle, quelque chose d'hostile et d'amer; la rancune de toutes mes chutes et de toutes mes défaites. Il y avait aussi cette larme... Vous souvenez-vous, Paul des superbes indignations de notre Balzac, quand la mauvaise foi de ses ennemis l'écrasait, c'était son mot, sous le succès lointain d'*Eugénie Grandet*, qu'ils proclamaient comme un chef-d'œuvre ? Je vous dirais, si l'on pouvait comparer de telles petitesses à de pareilles grandeurs, que cette larme importune était pour Sophie ce qu'*Eugénie Grandet* était pour les jaloux de Balzac : elle me noyait dans ma larme!

Ne valais-je pas mieux que cela ? Etais-je assez nul pour qu'on me tînt compte de si peu ! Certains éloges sont des abaissements, certaines admirations des outrages.

Oh ! non, je n'aimais pas Sophie ! Un être despotique comme je l'étais ne pouvait aimer qu'une esclave, et Sophie se révélait en maître. Sophie allait à son destin comme moi au mien; nous nous faisions compagnie sur cette grande route de la fortune. Cela n'engage ni ne lie.

Sophie n'était, comme moi, qu'un soldat armé pour conquérir sa part des biens de ce monde. On n'aime pas son semblable quand ce mot peut signifier aussi rival. Non-seulement je n'aimais pas Sophie, mais parfois je me prenais à jalouser ses chances de par-

venir, que mon orgeuil irrité était bien forcé de mettre au-dessus des miennes.

Combien ses armes, en effet, me semblaient mieux trempées! Qu'avait-elle dit de l'infériorité des femmes dans cette lutte de la vie! Lieux communs menteurs, effrontés sophismes de ces victorieuses qui se servent de leur faiblesse pour gagner toutes les batailles! Elle était femme, premier avantage; elle était belle de cette beauté qui grandit à l'user, qui s'insinue, qui fait trou comme le foret d'acier même dans le fer. Elle était jeune, mais n'était plus enfant; elle était spirituelle, ingénieuse, éloquente, hardie, fière, honnête et bonne comme la bonté.

Quelles armes! Fou que j'étais, enfant idiot, n'avais-je pas proposé ma pauvre aide à cette prédestinée? Aussi, même en cela, même en puérile matière, la comparaison de nos deux pécules, j'avais été justement humilié: Sophie avait plus d'argent que moi.

Nous avions déployé pendant tout un jour nos lignes de bataille en face l'une de l'autre, et il n'y avait pas un point, un seul, où je pusse dire : Je n'ai pas été battu!

Non, non, je n'aimais pas Sophie. — Il est un fait : humble et malheureuse, je crois que je l'aurais adorée. Je m'avouais cela et je me disais : Et tant mieux! Dieu fait bien ce qu'il fait. Que celle-ci, du moins, soit respectée!

Car, au milieu même de ces rêves, je gardais la désolante sottise de mes fatuités, sans prétextes et sans excuses.

Il m'arriva ceci : Au milieu de la nuit, je descendis à un relais pour dégourdir mes jambes. Ce lâche tyran de conducteur, qui voulait me flatter maintenant, m'aborda et me dit :

— Eh bien! farceur, que faisons-nous de la petite?

Je ne m'offensai point de sa familiarité. M'avait-il jugé, lui aussi, ce pataud? Je ne me fâchai même pas de ce que ses paroles pouvaient avoir d'insultant pour Sophie. Après tant d'années, j'ai encore le feu au front en songeant que je répondis :

— Dans ces choses-là, la première vertu est la discrétion, mon ami.

Je ne veux pas que vous voyiez cela stupide seulement; il faut le voir infâme, car la stupidité mène à tout.

Notez que le reniement de saint Pierre est pour moi aussi odieux que la trahison de Judas.

Elle dormait quand je rentrai dans la rotonde. La lanterne de l'écurie voisine envoyait un reflet à son sommeil souriant. Ses beaux cheveux, échappés du foulard trop étroit, faisaient à son visage une étrange auréole. Ma vanité imbécile venait de l'outrager bassement, elle qui m'avait appelé son frère. Je fus du temps avant de sentir cela. Le remords me vint en l'admirant si pure et si angélique dans son repos. Je songeai à ce qu'elle m'avait dit, aux deux enfants de sa sainte adoption, à son aïeule. J'eus frayeur comme le bandit qui vient de voler sur l'autel. Jamais je n'avais sondé si bien la profondeur de la misère morale.

Et c'était elle encore qui portait la lumière au fond de cette plaie ! Je souffrais par elle ; la honte qui m'écrasait venait d'elle. J'étais à genoux dans mon âme pour implorer mon pardon. Mais je ne l'aimais pas.

Non ! elle me rapetissait trop ! Il n'était pas besoin de cette dernière et ignoble chute. Non ! je ne l'aimais pas !

Ce fut moi, cette fois, qui guettai son réveil. Je n'avais pas fermé l'œil, cette nuit, dont les heures avaient été tristes et lentes. Je saluai ces premières lueurs qui blanchissaient l'horizon vers l'Orient : il me sembla que c'était la fin d'un supplice. L'aube se glissa dans notre commune cellule ; je vis peu à peu sortir de l'ombre les lignes charmantes du visage de ma compagne : vagues d'abord, et suaves comme une vision, puis plus nettement dessinées et plus belles à mesure qu'on les distinguait mieux. Je me laissais aller à contempler ce spectacle charmant, et je voyais comme un pardon dans le sourire de ses songes.

Le soleil levant se jouait dans sa chevelure, quand elle ouvrit les yeux. Elle rencontra mon regard, et une nuance rosée monta subitement à ses joues. Il y avait un reproche dans sa limpide prunelle pendant qu'elle me disait, dans cette confusion de la pensée qui accompagne le réveil :

— Vous me regardiez dormir, monsieur Fernand?

C'était bien un reproche et il s'appliquait à ce qui était pour elle une sorte d'abus de confiance. Je n'ai jamais découvert en cette âme si nette un atome de coquetterie. Et Dieu sait combien

de fois, avec passion, avec ardeur, j'ai fait la chasse à ces défauts pour la rabaisser du moins jusqu'à moi, puisque je ne pouvais m'élever jusqu'à elle. La coquetterie était aussi ennemie de sa nature que les ténèbres sont opposées à la lumière. Pourquoi donc ce trouble?

Elle fit sa toilette moins gaiement que la veille. Quelque chose en elle était changé. On eût dit que ma présence la gênait pour ces petits détails.

Quand elle mit enfin la tête à la portière et qu'elle vit ces grandes plaines qui s'étendent des deux côtés de la route, entre Orléans et Etampes, elle dit avec un soupir:

— Ce ne sont plus déjà les champs de chez nous... Avez-vous bien dormi, monsieur Fernand? me demanda-t-elle ensuite.

— Comme une marmotte, répondis-je, dans l'impossibilité où j'étais d'articuler une parole de vérité.

— Moi aussi, dit elle, mais un sommeil plein de rêves... Je ne me sens pas bien, ce matin.

Elle était en effet toute pâle. Je m'informai comme il convenait de sa santé habituelle, et j'appris que, dans sa petite enfance, elle avait été condamnée comme poitrinaire par un médecin du pays.

— Heureusement qu'on appelle des sentences de ces messieurs, ajouta-t-elle en retrouvant son sourire; sans cela, il y a dix ou douze ans que je serais morte.

Voici une chose étrange. Cette idée de Sophie morte pénétra en moi-même comme une douleur aiguë. La phrase ne prêtait point à ce jeu de l'imagination, et pourtant je la vis morte, belle comme elle était. Son sourire lui-même me sembla d'une morte. Et mon cœur se serra jusqu'à l'angoisse.

Cette dernière journée passa comme un éclair. Sophie ne raillait plus. Elle ne se moqua pas même quand la fièvre de Paris me prit et me rendit à toutes mes extravagances.

La fièvre de Paris me prit dès que je me sus dans le département de Seine-et-Oise. N'est-ce-pas déjà Paris, ce cercle dont Versailles est la capitale? Je trouvais tout beau, je plaidais en faveur de toute chose et je m'écriais à chaque instant : Salut, mon pays! je te reconnais, ma vraie patrie!

— Moi, me disait Sophie, je ne reconnais rien, et ma vraie patrie est là-bas.

— Vous y retournerez, là-bas, répliquai-je, bienveillant parce que j'étais heureux, vous y retournerez, mais combien transformée ! Vous y retournerez brillante, puissante , riche, adorée Votre aïeule sera heureuse de votre bonheur et vivra cent ans, rien qu'à vous contempler; vos enfants grandiront sous votre aile, les enfants de votre adoption d'abord, puis vos vrais enfants, Sophie... Allons , trois hurrah pour Paris, votre bienfaiteur et votre sauveur !

— Mille baisers pour la vieille mère et les chers petits, murmura-t-elle. Plus j'approche de Paris et moins j'ai foi.

— Moi ! j'ai certitude.. je vous ajourne à deux ans. Sophie, vous marquise, duchesse ou simplement millionnaire... et moi... oh! vous verrez ce que je deviendrai !

— Que vous deveniez heureux, Fernand, c'est ce que je souhaite.

Puis après un silence rêveur :

— Vous savez que nous avons à causer, pour l'argent ?

— Pour l'argent?... répétai-je.

— C'est la dernière fois, sans doute, que je vous ennuie, Fernand, prononça-t-elle avec une gravité douce ; il faut m'écouter comme vous écouteriez votre mère ou l'aînée de vos sœurs... Si j'ai bien compris, vous entrez dans une maison de banque, où vous aurez ce qui est nécessaire à la vie... Gardez précieusement votre argent, croyez-moi : cet argent, pour vous, c'est l'indépendance et peut-être l'honneur.

— Comment l'entendez-vous ? demandai-je.

— Si j'ai bien compris encore, poursuivit-elle au lieu de répondre, vous allez entrer dans une famille de commerçants, en qualité de parent et de commensal. C'est une dure chose, je vous en préviens, parce que je le sais. Un *petit cousin*, dans ces familles qui n'ont pas tout à fait les mœurs polies des grandes maisons d'autrefois, est peu de chose et toujours prêt à passer à l'état d'inconvénient...

— Je ne le souffrirai pas, interrompis-je.

— Je m'attendais à cela et cela répond à votre question : gardez votre argent précieusement, bien précieusement, si vous êtes assez

fou pour ne rien vouloir souffrir ; car, en ce cas, comme de leur côté ils vous passeront peu de chose, vous êtes destiné à ne pas faire un long séjour dans la maison de votre riche cousin.

— Bah ! fis-je, Paris est grand !

— Trop grand... on peut y mourir de faim sans que nul y prenne garde.

J'éclatai de rire à ce mot, et je dis :

— On ne meurt plus de faim au dix-neuvième siècle, mademoiselle Sophie.

Elle secoua sa belle tête triste et pâle.

— Gardez votre argent, Fernand, répéta-t-elle une troisième fois, afin d'être libre et digne, si le malheur veut que vous soyez une fois sur le pavé de la grande ville.

— Mais est-il absolument nécessaire, demandai-je en riant toujours, de me faire congédier par mon cousin ?

— Si vous vouliez suivre mes conseils, répondit Sophie, vous y pourriez rester jusqu'à la fin de vos jours.

— C'est trop long...; mais voyons vos conseils.

Elle parut se recueillir.

— Fernand, reprit-elle, ma grand'mère est de Paris. J'ai cet avantage sur vous de connaître les parents chez qui je vais et une assez grande quantité d'autres Parisiens en chair et en os. Vous ne connaissez, vous, que les Parisiens de carton qui sont dans les livres. C'est là le grand danger. En province, nos cousins sont nos amis ; là-bas, dans le commerce surtout, un cousin qui arrive est quelque chose comme... je ne voudrais pas vous blesser, au moins...

— Achevez, mademoiselle, l'interrompis-je, la joue froide et la pâleur au front.

— J'achèverai parce que je vous le dois... quelque chose comme un domestique.

Elle prononça ce dernier mot à voix basse. Je gardai le silence de l'indignation.

— Un peu moins, peut-être, poursuivit-elle, car on a crainte quelquefois que le domestique ne demande son compte... et l'on a toujours envie que le petit cousin s'en aille.

— Cependant... voulus-je objecter.

— Je sais ce que vous allez me dire : les convenances à garder vis-à-vis de la famille d'Angers, dans le cas particulier où vous êtes... Soyez tranquille! on gardera les convenances... Rien de si aisé que de mettre le pot de terre dans son tort, quand on est pot de fer... Et je crois, Fernand, que c'est encore plus facile avec vous qu'avec d'autres.

— Parce que ?...

— Parce qu'au lieu d'écouter les conseils d'une véritable amie, vous frémissez déjà de colère; parce que vous cherchez une repartie piquante à opposer aux avis d'une sœur ; parce que vous êtes fou, Fernand, incorrigiblement fou!

Je fus obligé de faire ma soumission pour qu'elle consentît à poursuivre.

— Je serai brève, dit-elle, comme si elle eût désormais parlé à contre-cœur. Au lieu de vous tracer une ligne de conduite dont vous croyez n'avoir pas besoin, je me bornerai à vous apprendre une vérité, une grosse vérité, qui contient en elle tout votre avenir dans la maison de votre cousin. Vous n'êtes pas l'égal des membres de la famille où vous entrez... Je savais que mes paroles vous feraient de la peine. Vous n'êtes pas leur égal, et toute tentative pour établir entre eux et vous le moindre semblant d'égalité vous sera funeste. J'ai dit.

— Paris! Paris! m'écriai-je un instant après, en apercevant le Panthéon du haut des coteaux qui couronnent Bourg-la-Reine.

Le nuage sombre que les dernières paroles de Sophie venaient d'étendre au devant de l'avenir s'évanouissait comme par magie.

— Paris! Paris! Vive Paris! vive la fortune! vivent les plaisirs! vive la mort même, si c'est Paris qui la donne!

Sophie ne put s'empêcher de sourire à mon exaltation, qui, cette fois du moins, était un sentiment bien sincère. Je ne me possédais plus. J'étais ivre de l'air que je respirais, et qui était l'air de Paris. Je ne connaissais que Paris, le Paris du plan, et la vue des paysages délicieux qui entourent la ville m'étonnait et me transportait. Je battais des mains à la vallée d'Aulnay, ce paradis perdu de Chateaubriand ; à Sceaux, la riante place d'armes de Mme la duchesse du Maine ; aux forêts de Verrières, à Bièvre, le val des enchantements, et je chantais sur l'air de mon fougueux amour :

— La province n'a que ses champs ! La province s'en va répétant : Au moins moi, je suis la campagne. Voyez ! Sophie, voyez ! voici la campagne de Paris, plus belle et plus verte mille fois que la campagne de province ! Virgile eût vu Tempé dans ces prairies où serpente l'argent liquide de ces ruisseaux ; Torquato eût trouvé là des couleurs pour la peinture des jardins d'Armide ; Bernardin de Saint-Pierre ne m'étonne plus et je comprends Jean-Jacques ! A bas la Bretagne sauvage ! à bas les plats jardins de la Touraine ! à bas la Suisse, amour des touristes fatigants ! à bas l'Italie des emphatiques descripteurs ! Voilà Paris, qui est Athènes à la vingtième puissance ! Voilà l'Ilissus errant parmi ses lauriers ! Les Champs-Elysées d'Homère me font pitié, Sophie : c'étaient des bosquets de province ! Paris ! Paris ! Néron voulait la tête de Rome pour la couper ; Paris ! donne moi ta tête pour que je la couvre de baisers !

— Pauvre Fernand ! murmura Sophie qui songeait, Paris vous devrait du bonheur...

— Paris me donnera tout ! répondis-je.

Et je regardai encore pour encore admirer. Mais la diligence, en retard, avait brûlé le pavé du Grand-Montrouge et un océan de baraques hideuses nous entourait de toutes parts. Je crus rêver, tant la scène avait changé subitement. Ce n'était pas l'indigence de nos campagnes ; ce n'était pas le pittoresque de nos bourgs et de nos villages : c'était une plate désolation au milieu de laquelle se dressaient çà et là l'église blanchâtre, laide comme une mairie de banlieue, des fabriques, des usines et d'énormes cabarets qui prétendaient, sur leur enseigne, posséder des salons de six cents couverts.

— Paris ! me dit à son tour Sophie.

Je ressentis ce mot comme une insulte. J'aurais répondu à un homme : Vous mentez !

— Mademoiselle, prononçai-je avec dédain, Paris est au-dessus de ces outrages. Je connais cela comme je connais tout ce qui touche à Paris. Ce ne sont pas même les faubourgs de Paris. Ne faut-il pas à tout spendide château l'humble appendice de ses communs ? ou, pour parler mieux, la châtaigne savoureuse n'a-t-elle pas les rugosités de sa bogue ? Le cocon brillant ne s'enve-

loppe-t il pas de sa bourre ? Ceci est la bogue, ceci est la bourre, ceci est l'écrin vil au milieu duquel resplendit le joyau sans prix !

Le mouchoir de Sophie toucha ses narines roses. Chacun peut deviner pourquoi. Je devins pâle d'indignation.

— Mademoiselle! m'écriai-je, vous êtes de mauvaise foi ; cela ne sent pas mauvais.

Paris était donc pour moi ce que l'or était pour le bon empereur Vespasien, patron de certains alchimistes : Paris n'avait pas d'odeur.

J'eus un plaisir d'enfant à nommer tous les monuments que nous dépassions : la barrière d'Enfer, l'Observatoire, le Val-de-Grâce, le jardin et le palais du Luxembourg, l'Odéon, le Pont-Neuf, le propre Pont-Neuf du plan que j'avais cloué dans la ruelle de mon lit ! Je battis des mains à Henri IV, non seulement pour son idée de la poule au pot, mais encore parce que je le trouvai sur le Pont-Neuf, à sa place, comme c'était son devoir d'après le plan.

Du Pont-Neuf à la cour des Messageries, ce fut une course à fond de train par des rues étroites et sombres. Je me rejetai au fond, dans mon coin, et j'étanchai mon front en sueur.

— Fernand, me dit Sophie, voici l'heure de nous quitter peut-être pour toujours.

— Au fait, répondis-je, car je ne pensais plus du tout à cela, vous avez raison, Sophie... Voulez-vous que nous nous embrassions comme un frère et une sœur ?

— Pas ici, Fernand... Mais nous nous embrasserons, en effet... Je vais me souvenir de vous et penser à vous souvent.., chaque fois que je penserai à ma mère.

— A cause de la larme, Sophie ? vous m'estimez bien bas puisque vous ne voyez en moi que cette faiblesse.

— C'est elle qui me fait vous aimer...

— Moi, je vous aime tout entière, Sophie, vos pleurs, vos sourires et jusqu'à vos leçons de vieille sempiternelle qui vous font, par le contraste, plus jeune et plus jolie. Je suis bien sûr que nous nous reverrons. Il n'y a que les pauvres et les faibles pour s'entr'ignorer. Les étoiles se voient l'une l'autre parce qu'elles brillent. Je vous retrouverai grande dame et je vous tendrai la main d'un vainqueur !

— Que Dieu le veuille, Fernand !

Elle soupirait encore lorsque la diligence, après un détour brusque, passa sous une voûte et entra dans une vaste cour tout encombrée d'hommes, de femmes, de chevaux, de voitures, de camions, de fourgons, de malles, de ballots et de brouettes. Notre attelage s'arrêta brusquement.

— Angers ! dit un monsieur à garde-vue vert et à fausses manches de lustrine qui était debout sur le seuil d'un bureau.

Et aussitôt après j'entendis :

— L'hôtel des Voyageurs est à deux pas... La table d'hôte à cinq heures.

— Aux Ambassadeurs, ici près, à cinq heures, table d'hôte.

— Hôtel d'Angers, madame ; un souvenir du pays, tenu par un Angevin... table d'hôte bien connue...

Et vingt autres noms d'hôtels.

Une voix dit à la portière :

— Mademoiselle Sophie Lenoir.

— On vient vous chercher, vous, Sophie, murmurai-je, attristé déjà par la pensée de mon isolement au milieu de toute cette foule et de tout ce bruit.

Je descendis le premier et je l'aidai à en faire autant. La personne qui l'avait appelée était une vieille servante, armée d'un parapluie.

— Avez-vous fait bon voyage ? demanda-t-elle.

J'enviai Sophie. Personne ne s'informait de moi.

Pendant que la vieille était aux bagages, Sophie vint me trouver, embarrassé, isolé et presque découragé que j'étais.

Embrassons-nous maintenant, Fernand, me dit-elle.

Je lui tendis, en vérité, mes joues comme les enfants font aux grandes personnes. Elle y mit deux francs baisers et me dit :

— Adieu, Fernand, mon frère, bonne chance !

— Bonne chance, Sophie, et adieu !

Cela fut froid. J'étais distrait. Mais un mouvement de la foule nous sépara. Je la cherchai, je ne la trouvai plus. Alors, mon cœur se gonfla ; je me sentis seul et perdu, dans ce Paris, comme un noyé au fond de la mer.

VI

MON ENTRÉE DANS LE MONDE.

La nuit venait; on allumait les réverbères dans la cour des Messageries, et une petite pluie fine commençait à tomber. J'étais véritablement étourdi de tout le bruit qui se faisait autour de moi. Les commissionnaires me poussaient de côté et d'autre avec leurs paquets; j'avais déjà tourné deux ou trois fois sur moi-même au choc de quelques voyageurs trop pressés. Je cherchais Sophie; il ne me semblait pas possible que ce fût l'adieu définitif. Je cherchais, mais sans y mettre ni action ni vivacité : j'étais accablé sous une angoisse inattendue et indéfinissable qui avait succédé au délire de ma joie, juste à l'instant où la diligence s'était arrêtée.

C'est-à dire juste à l'instant où j'atteignais le but de tous mes vœux!

Ce sentiment, où il y avait du trouble, de la frayeur, du découragement, avait atteint son maximum d'intensité pendant que Sophie m'embrassait. Se rapportait-il à Sophie? Je ne le crois pas, ou du moins il ne se rapportait à elle qu'en tant qu'elle était ma seule compagne, ma seule *connaissance*, la seule personne à qui je pusse adresser une parole ou demander une aide. Je pense que je la cherchais pour lui dire encore une fois : Je suis seul, et pour lui demander : Que faire?

Tout ce malaise où j'étais se rapportait à moi-même, à ma situation, à l'embarras profond et subit qui me prenait au momen d'aborder une famille inconnue. Car je n'aimais pas Sophie; notre

séparation n'entrait pour rien dans ma souffrance; je n'étais pas inquiet pour elle : on était venu l'attendre à la diligence. Soit que je fusse décidément trop jeune, soit que Sophie m'eût imposé trop sévèrement son incontestable supériorité, je n'éprouvais rien pour elle de ce qui, chez l'homme, constitue l'amour : élan admirateur, mais surtout protecteur Il faut être Anglais pour appeler un amant un *admirateur* seulement; il faut appartenir à cette nation empaillée qui n'a pas su écrire un seul livre d'amour! Je n'aimais pas Sophie. Si mon puéril égoïsme n'eût pas exclu par lui-même la faculté d'aimer, peut-être n'aurait-ce point été encore Sophie que j'eusse aimée.

Je courais après elle comme on cherche un asile; ce n'était pas pour elle, c'était pour moi. La preuve, c'est que j'interrogeais avec la même avidité toutes les tournures et tous les visages. J'aurais sauté au cou du premier indifférent venu, pourvu que sa figure ne m'eût pas été absolument étrangère.

Mais rien! tout m'était inconnu. Je restais sous la pluie, seul, immobile au milieu de tout ce mouvement, seul oisif parmi tant de gens affairés! La diligence était déchargée, d'autres diligences arrivaient, provoquant les mêmes cris et les mêmes empressements. Moi, je ne bougeais pas.

— L'enfant, me cria de loin le conducteur qui partait au bras d'une grosse réjouie, allons-nous prendre racine ici? Donnez vingt sous à un commissionnaire, et il vous conduira, vous et votre malle, où vous voudrez.

Ceci était un conseil, et même un trait de lumière. Je ne sais pas si j'aurais eu, de moi-même, l'idée de ce procédé si simple. J'avisai un homme à veste de velours qui venait à moi, et j'allais lui adresser la parole, lorsqu'il me demanda, en touchant sa casquette :

— Monsieur Fernand Leprieur?

— C'est moi, répondis-je tout troublé d'entendre prononcer mon nom dans Paris.

— Je vas prendre votre malle, ajouta le commissionnaire, et voilà pour vous.

Il me remit une demi-feuille de papier à lettre pliée en quatre. Je lui montrai du doigt ma malle et mon chapeau, qui restaient

seuls sur le trottoir. Pendant qu'il chargeait ses crochets, j'allai jusqu'au réverbère voisin et j'ouvris le papier plié en quatre.

Il contenait quelques lignes d'une écriture fine et charmante. Mon œil courut à la signature : Sophie.

Sophie ! déjà Sophie ! Mon mouvement de joie fut grand et profond. Ce fut comme si je me fusse senti tout à coup un bon génie veillant sur moi dans ce désert de Paris. Puis, ma seconde pensée fut honte et dépit. Etais-je si bas? Me fallait-il déjà une main tendue? Sophie voyait-elle donc l'enfantillage de ma détresse? Je lus, et précisément la lettre disait :

« Ce Paris tant souhaité vous prend-il toute votre présence d'esprit et tout votre courage?

« Mon pauvre Fernand, je vous vois de ma fenêtre. Je ne suis plus à moi et ne peux pas descendre. Est-ce bien vous qui vous arrêtez ainsi au premier obstacle? Allez, Fernand, chez votre cousin; portez-y un visage riant; faites-vous, s'il se peut, plus enfant et plus petit que vous n'êtes : ils aiment cela. Tout dépend de votre entrée. *Soyez reconnaissant des moindres bonnes choses* et fermez les yeux aux mauvaises.

« Soyez empressé, prévenant, vif à tout faire, et surtout, je vous en prie, Fernand, cachez bien votre dédain pour certains hommes et pour certaines choses. Je voudrais vous en dire plus long, mais je ne puis. Bonne chance, bonne chance, mon pauvre Fernand, et souvenez-vous de moi ! »

— Où faut-il aller, bourgeois? demanda de loin la veste de velours.

— Rue des Grands-Augustins, 7, chez M. Renouard.

Je m'étais redressé : elle me voyait ! Mon regard fit le tour des fenêtres qui donnaient sur la cour. J'appelai sur mes lèvres un sourire fanfaron. Derrière le rideau d'une croisée, je crus apercevoir une ombre. J'envoyai de ce côté un haussement d'épaules et un petit signe de tête. Ce fut tout ce que Sophie eut de moi.

J'étais furieux, et je ne me souvenais déjà plus du bien que m'avait fait la première vue de ce message. Sophie, selon moi, abusait; elle avait espionné mon embarras ridicule. Elle profitait de cela pour m'assassiner de ses conseils.

Dieu merci, le vent venait de tourner; j'étais désormais tout

confiance. Je comptais même faire un certain effet d'entrée dans cette famille Renouard; et puisque, selon Sophie elle-même, tout dépendait de l'entrée...

Je quittai la cour des Messageries d'un pas leste et la tête haute. Je dépassai ma veste de velours.

— Eh! bourgeois! me cria le brave homme, la petite demoiselle m'a dit que vous ne connaissiez pas Paris.

Allons donc, et mon plan de la fin du dix-huitième siècle!

— Rue Saint-Honoré, répliquai-je, croix du Trahoir, rue du Roule, rue de la Monnaie, Pont-Neuf, quai des Grands-Augustins et rue *idem*.

— Droit comme un I! approuva la veste de velours, quoique je n'aie jamais entendu parler de cette croix, depuis quinze ans que je suis dans le quartier.

— C'est le carrefour de l'Arbre-Sec, l'ami, expliquai-je avec bonté; on le nommait ainsi à cause du supplice de la reine Brunehault.

— Ah dame! ah dame! fit mon commissionnaire, ça se peut. Connais pas. Tournez voir ici, bourgeois, pour abréger.

— La fontaine de l'Arbre-Sec! m'écriai-je, heureux de trouver mes points de repère; c'est juste, nous évitons un angle insignifiant.

— La pluie nous conduisit fidèlement jusqu'à la porte du cousin Renouard. La rue était laide, à la lueur fumeuse de ses réverbères; mais la porte cochère me sembla de grand style et la cour m'imposa. C'était un de ces vastes hôtels du vieux Paris qui ont vu de belles splendeurs, autrefois, et qui logent maintenant les familles des conquérants de l'industrie.

Cette idée me vint en passant le seuil, et en même temps le souvenir de cette phrase, contenue dans le billet de Sophie: « Cachez bien votre dédain pour certains hommes et pour certaines choses... »

— Parbleu! pensai-je, je ne vais peut-être pas aller leur dire qu'ils sont là dedans comme des chevaux à l'écurie dans une ancienne cathédrale! Cette pauvre Sophie me croit idiot, ma parole d'honneur!

— M. Renouard aîné! dis-je à haute et intelligible voix en pas-

sant devant le concierge; je suis le cousin d'Angers qu'il attend.

Le concierge vint à son vasistas et me répondit fort poliment :

— C'est ici que demeure M. Renouard aîné; il est chez lui, au fond de la cour, premier étage, la porte à gauche.

Eh quoi! il y avait donc dans cet hôtel d'autres habitants que M. Renouard! ses filles peut-être et ses gendres. Je me rendis à la porte indiquée en montant un fort bel escalier de pierre, à rampe de fer forgé. Je sonnai à tour de bras, car j'avais la tête échauffée, et je dis au valet qui vint m'ouvrir :

— M. Renouard aîné! Je suis le cousin d'Angers qu'il attend.

Ce valet était une espèce de nègre jaunâtre, habillé d'une vieille livrée feuille morte. Il avait l'air doux et triste. Il regarda la malle et dit :

— On aurait dû monter cela par l'escalier de service; mais c'est égal, entrez, l'homme.

Puis, s'adressant à moi, d'un ton respectueux et froid :

— Monsieur et madame sont à table. Monsieur ne m'a pas informé qu'il attendait un cousin. Si monsieur veut se donner la peine de s'asseoir au salon, je vais aller prévenir monsieur.

Ce valet ne me déplaisait pas; ses *monsieur* étaient bien placés, et il avait assez tournure de comédie. L'antichambre me fit aussi bon effet : il y avait une statue mythologique soutenant un flambeau qui me parut très-honorable. Cependant, c'était triste comme le vieux nègre jaune. Quand j'eus payé mon commissionnaire et que je fus au salon, cette odeur de tristesse me parut plus marquée encore. Le salon, vaste et carré, avait un mobilier riche, dont je n'étais pas peut-être bien capable d'apprécier le mauvais goût.

Les dorures des fauteuils étaient cachées, du reste, sous des housses de toile grise d'une entière austérité. Il n'y avait de visible que les dorures un peu rougies de la boiserie, les cadres tout battant neufs de huit mauvais tableaux, le haut du lustre, dont le bas disparaissait dans un sac à coulisses, et la pendule, représentant Pétrarque aux pieds de Laure, avec un volume de sonnets à la main. Je ne peux pas dire combien tout cela était triste; encore moins saurais-je exprimer le pourquoi de cette tristesse.

Mais ce que je puis dire, juste ciel! c'est l'effet que je me fis à moi-même en apercevant tout à coup mon image dans une immense glace en deux morceaux qui était sur la cheminée. Je reculai ; la sueur froide perça sous mes cheveux. J'ai dû spécifier que, pour céder aux sages idées d'économie de ma bonne mère, j'avais revêtu pour le voyage une redingote dans laquelle j'entrais avec difficulté. Le reste du costume était à l'avenant, sauf ma casquette, qui m'avait servi deux ans au collége, et qui gardait les traces de différents combats où je n'avais pas été vainqueur.

Dans les anciennes diligences, par ces beaux temps d'été, la rotonde était un trou perfide où s'amassait intégralement toute la poussière soulevée par les chevaux et les quatre roues : j'avais été trois jours et deux nuits dans cette rotonde, par un temps constamment sec. J'ai mentionné ce fait que, dans la cour des Messageries, la pluie, une pluie douce et patiente, avait commencé à tomber. Il résultait de ces diverses circonstances que jamais chien habillé en foire ne fut plus parfaitement comique que je ne l'étais en ce moment. Ma pauvre petite redingote de première communion, mon pantalon trop court, mes bas bleus et mes gros souliers , tout cela semblait avoir été trempé avec soin dans la boue.

La pluie fine, tombant sur ce manteau épais de poussière qui recouvrait tout mon individu, m'avait enduit littéralement. Je n'exagère pas, j'étais un Angevin de terre glaise avec un visage peint en écarlate.

Sans cela, j'aurais été probablement mis à la porte du cousin, dès ce soir même, tant l'aplomb que j'avais malheureusement repris eût effrayé la famille. Mais la vue de la figure que je faisais me dompta comme l'anneau de fer passé dans la narine du cheval tartare.

Je retombai à plat, je me sentis terrassé si bel et bien, qu'ainsi fut obtenu le résultat que n'auraient jamais atteint ni les sages conseils de ma bonne mère, ni les tendres avis de Sophie.

Comment poser sous ce costume?

— Qu'il entre! qu'il entre! dit une voix de ténor asthmatique dans la chambre voisine.

Et tout aussitôt une porte s'ouvrit, me laissant voir une demi-

douzaine de personnes à table, dans une salle à manger riche et triste.

Tout le monde semblait triste autour de cette table, sauf le maître de la maison, M. Renouard aîné, que je reconnus aisément, grâce à son portrait. Le portrait était d'une ressemblance frappante, sauf peut-être la lèvre inférieure, que M. Renouard avait bien plus en rebord de pot à l'eau. C'était un grand et gros vieillard, rubicond de visage, souriant de regard et coiffé de cheveux gris encore très-abondants. Sa carrure annonçait la force; il possédait un ventre fort notable, mais ses jambes longues, grêles et tout à fait disproportionnées à la masse de son torse, lui donnaient un singulier air, quand il était debout.

Car il daigna se lever pour me recevoir.

Les autres, sa femme, ses trois filles et l'un de ses petits-fils, l'imitèrent aussitôt comme des soldats à la parade.

— Eh bien!... commença M. Renouard.

Mais il me vit et s'interrompit en un éclat de rire étouffé.

Aussitôt quatre éclats de rire pareils retentirent; madame Renouard était restée sérieuse. Les trois filles, échelonnées pour l'âge, depuis trente-cinq jusqu'à quarante-cinq ans, riaient en regardant leur père; le petit-fils, long adolescent qui avait une figure de Basile, riait en me lançant son coup d'œil de côté comme une vache vicieuse à qui l'on a attaché une planchette sur le front.

Je sentis bien que je n'aimerais dans tout cela que madame Renouard. Elle ne me rappelait en rien ma bonne mère, mais elle était belle, bonne et douce à sa façon. C'était un plus grand style et sa tristesse ressemblait à de la résignation. Je fus attiré tout d'abord par ces cheveux blancs qui coiffaient son front pâle comme un ivoire antique et par cette sérieuse douceur qui était dans les lignes de sa bouche. Elle m'apparut, celle-là, comme un noble portrait de famille égaré dans la boutique d'un brocanteur.

Je ne pense pas avoir besoin de peindre mon supplice ni la contenance que je gardais devant ce chœur de gaietés pétrifiantes. Vous savez quelle était ma vanité. J'étais tout simplement un homme mort.

— Mais il est gentil, ce garçon-là, dit enfin le cousin Renouard

en se balançant sur ses grandes jambes, tandis que son ventre éprouvait encore les contre-coups de son rire spasmodique.

— Très-gentil, répéta sa femme, qui m'adressa en même temps un signe de tête encourageant et affectueux.

Les trois dames, par rang d'âge, répétèrent également, quoique sur des tons différents :

— Très-gentil! certainement.

Et le Basile :

— Très-gentil; ma foi, oui!

Telle fut mon entrée, et je répète que le hasard ne pouvait pas mieux me servir. La glace était rompue sans que j'eusse posé le moins du monde. Toute la famille avait ri, sauf madame Renouard, dont l'intérêt était excité par mon trouble même. J'arrivais en bouffon; je ne portais ombrage à personne : j'étais, en vérité, le bienvenu.

Mais j'enrageais, il fallait voir!

Madame Renouard s'informa la première des nouvelles de la famille d'Angers, comme elle nous appelait. M. Renouard coupa ma réponse en me disant :

— Comment s'appelle-t-il déjà? Fernand... Pourquoi pas Ferdinand? Si vous voulez, je vous appellerai Ferdinand, mon jeune cousin.

Je m'inclinai.

— Et je te tutoierai, petit, ajouta-t-il d'un ton où vraiment il y avait de la bonhomie.

Je rougis, cette fois de plaisir.

— Cela te déplaît-il?

— Cela me plaît beaucoup, mon cousin, répondis-je.

C'était ma première parole. Madame Renouard sourit et dit :

— Il a le timbre de voix des Leprieur.

Elle était elle-même une Leprieur, cousine issue de germain de Mon père.

Il paraît que les Leprieur ont un timbre! s'écria le bonhomme; timbrés, les Leprieur.

Il eut un second éclat de rire auquel les trois filles et le Basile firent écho. Mais le rire de M. Renouard était franc et en quelque sorte despotique; les autres rires sonnaient faux. Avec le rire de

M. Renouard aîné, il n'y avait de franc dans la maison que la tristesse de sa femme.

Tous les enfants de M. Renouard l'appelaient « patron, » en souvenir sans doute de la royauté commerciale qu'il avait possédée. L'aînée des filles avait nom : *Maman Mignonne;* c'est à elle qu'appartenait Basile. La seconde était titrée : *Ma Tante*; et la troisième, énorme brune à la mâchoire mal meublée, avait le joli sobriquet de : *Ma Chérie.* Le nom de grand'maman restait à madame Renouard.

Je ne sais si ce fut Maman Mignonne, Ma Tante ou Ma Chérie qui ouvrit l'avis que j'allasse faire un bout de toilette pour qu'il fût possible de m'embrasser. Le patron appuya la motion d'abord; mais au moment où Bouquet, le nègre jaune, m'emmenait, le patron changea d'avis :

— Je veux qu'il dîne! s'écria-t-il avec sa voix d'enfant pétulant; — n'est-ce pas, Ferdinand? Eh bien! je t'appellerai Fernand, parce que Ferdinand est trop long... Apportez-lui une cuvette sur la table de service. Ce n'est peut-être pas convenable; mais je le veux, et chez moi tout se fait comme je veux. Que dis-tu de cela, Fernand? Qu'est-ce que c'est que ce nom-là? Veux-tu que je t'appelle Nannand?... Voyons, de l'eau!... et ma robe de chambre de l'an passé pour mettre sur sa poussière? Va-t-il être drôle!

Troisième éclat de rire, partagé comme il est dit ci-dessus.

Voici comme je comprenais la chose. Tous ces gens se moquaient de moi, mais seulement par rapport à ma tenue de voyage. Il y avait sur toutes les physionomies, celle du Basile exceptée, une sorte de cordialité. On avait parlé de m'embrasser à la ronde, après l'ablution faite; cela donnait un démenti aux pronostics de Sophie. La gaieté du patron, entourée de toutes ces tristesses, n'était pas bien réjouissante, mais elle m'allait mieux qu'une tenue plus austère. C'était la froideur que j'avais redoutée, et surtout la hauteur, la bouffissure des parvenus.

Ici, je ne voyais rien de tout cela. Aussi je m'exécutai de bonne grâce, je puis le dire, aux applaudissements de la galerie. D'abord je me débarbouillai amplement et sans vergogne; ensuite j'endossai la robe de chambre à ramages qui acheva le carnaval, et je revins vers la table, grave et doux, au milieu des rires unanimes;

car, cette fois, grand'maman, voyant que je prenais bien la chose finit par se dérider comme les autres.

J'avais du succès : on m'embrassa, on me déclara frais comme une rose, charmant, bon enfant et garçon d'agréable humeur. J'ignorais trop le monde pour savoir ce qu'ont de dangereux ces succès de bête curieuse; je pris confiance.

Je fus placé à table entre le patron et Ma Tante, qui était tout le portrait de son père, en très gras. Ma Tante avait bien la circonférence de trois femmes ordinaires. Elle était paisible, inoffensive et parlait, comme son père, avec une petite voix de bébé. Maman Mignonne, au contraire, tenait de madame Renouard, mais en laid; je ne la trouvais pas cependant encore assez laide pour avoir mérité un fils comme ce Basile. Mais la vue de M. Durand, premier gendre du patron, me donna plus tard l'explication du fait.

Ma Chérie, enfin, était évidemment la benjamine, la perle de l'écrin, la fleur du parterre : cinq pieds cinq pouces, quelque peu de barbe et cet air d'enfant gâté qui va si bien aux femmes colosses approchant de la quarantaine. Maman Mignonne était aussi maigre que Ma Tante était grasse; mais Ma Chérie était entrelardée.

Le repas était simple, abondant et bon. Le patron, qui semblait me prendre en grande affection, se chargea lui-même de bourrer mon assiette, et le fit de façon à renouveler tous les sourires. Je crus devoir lui dire que là-bas notre appétit n'avait rien de sauvage; il me tapa sur l'épaule et s'écria :

— Il a de l'esprit!

L'écho eut lieu, selon le rit. Tout n'était pas moquerie là dedans. Ces bonnes gens étaient des Parisiens de Paris. Cela les étonnait sincèrement de voir qu'un naturel de l'Anjou pût dire papa et maman, marchât sur deux jambes et n'eût point de queue. J'ai vu de ces admirations parisiennes au Jardin des Plantes et dans la baraque du phoque, à la fête de Saint-Cloud.

Tout le monde me regardait manger. Je ne prétends pas que cela ne fût pas drôle, à cause de la robe de chambre à ramages; mais ils abusaient un peu, sauf madame Renouard, la chère femme, qui fut toujours d'une convenance et d'une bienveillance

parfaites. Je surpris plus d'une fois Basile faisant des signaux à Maman Mignonne et à Ma Chérie. Le patron commençait à s'ennuyer.

— Voyons! dis-nous quelque chose! ordonna-t-il.

— J'ai quelque chose, en effet, à vous dire, répliquai-je en repoussant mon assiette; j'ai à vous répéter les compliments sincères et affectueux de mon père, de ma mère et de toute ma famille, les amitiés de ma mère tout spécialement pour sa bonne cousine... et pour ce qui me regarde, mon cousin, j'ai à vous remercier du fond du cœur de vos bontés et de votre accueil.

Basile devint verdâtre, parce que le bonhomme me prit à bras le corps et me prodigua cinq ou six accolades fougueuses.

— Ah! ah! s'écria-t-il, ah! ah! qu'avais-je dit? J'avais jugé sa lettre! Bouquet, ici! va me chercher une bouteille de mon crû, car j'ai des vignes, Fernand! la borne après Chambertin, mon garçon! Je parie dix sous qu'il réussira dans le commerce! Mon vin s'appelle du Renouard. Ils ne connaissent pas cela à Angers, dis? Voyez ce Bouquet! une demi-heure pour aller à la cave! Es-tu chasseur, Fernand! je t'appellerai Féfer, si cela ne te contrarie pas. Moi, je suis chasseur... et tu couperas tes cheveux, qui sont trop longs : vois les miens... j'ai dix-huit cents arpents de forêts en Bourgogne : il y a de quoi courir la bête, hein? Prends-tu du café? mauvaise habitude à ton âge : tu t'en priveras... Bouquet ici! laisse la bouteille : je n'ai plus soif; fais atteler! nous allons coucher à Passy. En route!

Il se leva impétueusement, et tout le monde quitta la table aussitôt, comme si le même ressort eût redressé toute la famille.

Madame Renouard profita de ce mouvement pour s'approcher de moi.

— Fernand, me dit-elle, quand vous écrirez à votre bonne mère, vous lui retournerez mes amitiés; vous ajouterez, mon enfant, qu'elle peut être tranquille : je serai votre amie.

— Bonsoir, grand'maman, l'interrompit le Basile en se mettant entre nous deux. Est-ce que vous allez emmener le jeune homme à Passy?

Le jeune homme, c'était moi. Il y avait déjà remue-ménage de voitures dans la cour; chacune des trois filles avait la sienne. Le

patron revenait à grands pas, en tenue de voyage, comme s'il se fût agi d'aller à Vienne ou à Berlin. Il marcha droit à moi.

— Joues-tu au billard, Féfer? me demanda-t-il; es-tu fort? Tu n'en as pas l'air. Veux-tu venir avec nous? Mais non, tu nous gênerais; reste ici. Bouquet! vous obéirez à mon cousin, savez-vous? Et que tout le monde soit bien avec lui! Il couchera dans ma chambre. En route!

Il me tourna le dos et se dirigea vers la porte. Tout le monde le suivit, non pas sans rendre hommage un peu à ma faveur nouvelle. La bonne madame Renouard me sourit d'un air content; Ma Tante me fit un adieu bienveillant, Ma Chérie un signe de tête protecteur, et Maman Mignonne un salut pincé. Je vis qu'elle parlait à l'oreille du Basile, qui fit un pas vers moi comme un chien qu'on fouette.

— Nous serons des camarades, mon cousin, dit-il en me tendant sa longue main, maigre et froide comme une peau de couleuvre.

Une voiture s'ébranla dans la cour. Par la fenêtre ouverte, le patron me cria:

— A demain, Féfer! Bouquet t'enseignera la route.

Ces dames prenaient leurs châles et leurs chapeaux dans la chambre voisine. Je restais seul dans la chambre à manger. Ma Tante et Ma Chérie descendirent les premières. De la fenêtre où j'étais, j'entendais distinctement chaque mot prononcé dans l'escalier. Ma Chérie disait à Ma Tante:

— La Vieille ne peut déjà le souffrir à cause de son grand dadais.

Elles passèrent et se touchèrent la main légèrement avant de monter dans leurs voitures. Il n'y avait point de doute, c'était de moi qu'elles avaient parlé; mais qui nommaient-elles la Vieille? Je n'eus pas le temps de beaucoup réfléchir, car Maman Mignonne et son Basile descendaient à leur tour l'escalier: Maman Mignonne grondait son Basile.

— Tu ne seras jamais qu'un sot! lui disait elle: ce sera un feu de paille, comme pour l'autre!

— Belle-et-Bête a l'air de l'aimer pas mal, répliqua Basile d'un ton chagrin, et Gendarme lui fait des mamours...

C'était la maison des surnoms. Un seul ne suffisait pas à chacun;

il les fallait doubles. Voici pourquoi : c'est que chacun avait ici double face. Dès le soir même j'étais fixé sur ce point.

Les trois sœurs ne pouvaient pas se souffrir; les familles se jalousaient et se détestaient : de là le petit nom d'amitié pour le dessus des cartes et le sobriquet amer pour le dessous. Voici le tableau à l'endroit et à l'envers :

Maman Mignonne était *la Vieille ;*

Ma Tante était *Belle-et-Bête ;*

Ma Chérie était *Gendarme.*

Je sortais d'une famille constituée si différemment, que je ne pus descendre du premier coup tout au fond de ces tristes vérités. Je crus à des dissensions frivoles dont le patron et madame Renouard devaient être les faciles modérateurs. Quelque chose m'occupait d'ailleurs bien davantage, il faut l'avouer : c'était la phrase de Maman Mignonne ou de la Vieille, comme on voudra l'appeler : *Ce sera un feu de paille comme l'autre !...*

— La couverture de monsieur est faite, dit le nègre jaune à la porte de la salle à manger.

Je regardai ce valet, qui était à mes ordres, et un sentiment de fierté effaça en moi tout le reste. Je résolus de le traiter avec bonté. Pensez : il y avait au moins deux heures que je n'avais posé.

— Croyez-vous donc que je vais me coucher, mon ami Bouquet? m'écriai-je. A Paris, on vit aussi bien la nuit que le jour ; je vais changer de tout et m'aller promener.

— Ce sera comme monsieur voudra, me répondit Bouquet; puis-je être de quelque utilité à monsieur ?

— De beaucoup d'utilité, mon vieux. Mes habits sont tout au fond de ma malle.

Il prit un flambeau et me précéda en silence.

La chambre du patron était un cabinet de travail qui avait une alcôve.

Dans l'alcôve se trouvait un petit lit étroit et dur, — son lit de commis, — car le patron aimait passionnément à se rappeler les profondeurs d'où il s'était élancé à la fortune.

Le bureau, au contraire, était magnifique ; mais, parmi les siéges en palissandre sculpté, on voyait une chaise de paille, — sa chaise

de commis, et sur la cheminée, à la place de la pendule, il y avait sous verre un trophée formé d'un plumeau, d'une sacoche, d'un portefeuille et d'une paire de fausses manches.

Avant d'être commis, le patron avait été garçon de bureau.

Le nègre jaune me montra toutes ces choses avec une solennelle componction.

Peut-être n'en fus-je point suffisamment touché. Jamais je n'ai pu m'attendrir au récit de cette épingle ramassée qui fut le point de départ de la fortune de M. Jacques Laffitte.

J'aime mieux toute autre histoire : l'enfance du million ne m'intéresse pas.

— Vous êtes bien ici, vieux Bouquet, dis-je, pendant qu'il rangeait ma toilette sur le pied du lit ; je suis sûr que vous avez, pour le moins, trente ans de service dans la maison.

Je songeais à notre Madeleine, qui était venue chez nous à seize ans et qui en avait plus de cinquante.

— Oh ! non, monsieur, pas dans la maison tout à fait ; mais il y a du temps que je suis avec monsieur.

— Comment l'entendez-vous ?

— Eh bien ! monsieur aime assez à changer. Bouquet n'est pas mon nom ; je m'appelle Robillard. Il m'a déjà débaptisé huit fois, et mes fonctions n'ont pas toujours été les mêmes... L'an dernier, j'étais garde-chasse là-bas en Bourgogne ; l'année d'avant, je cultivais les vignes. J'ai été portier à sa maison de Ville-d'Avray. Je me plaisais là, rapport à ma femme ; mais monsieur voulut avoir un bateau sur l'Yonne et m'envoya apprendre la marine à Honfleur. Il me chasse de temps en temps, et alors madame continue de me payer mes gages.

Tout cela était dit tristement et timidement. Malgré moi, je songeai à *l'autre* qui n'avait été qu'un feu de paille, et je demandai :

— M. Renouard a déjà eu chez lui un cousin, un neveu ?...

— Oui, oui, monsieur, certainement, deux neveux et beaucoup de cousins. Il est bon comme le bon pain.

— Mais ils n'y sont pas restés ?

— Si fait, monsieur ; le dernier quinze jours.

— Alors il n'était qu'en visite ?

— Si fait, si fait; monsieur le tutoyait et voulait en faire ceci et cela : toutes bonnes positions, mais trop à la fois. C'est certain que monsieur aime assez à changer.

— Et pourquoi a-t-il quitté?

— Parce qu'il avait les cheveux rouges et qu'il ne voulait pas balayer le bureau de M. Durand, vous savez, le mari de l'aînée?

Balayer le bureau du père de Basile! du mari de la Vieille! Balayer un bureau quelconque, moi, Fernand Leprieur, bachelier ès lettres, qui avais dédaigné la carrière de magistrat! C'était du dévergondage? Cela rentrait absolument dans la catégorie des rêves impossibles.

J'étais bien sûr que le nègre jaune, avec l'honnête mélancolie de son visage, ne se moquait pas de moi. Mais cet autre neveu du cousin était probablement du côté de Renouard, fils de paysan ou gagne-petit comme le patron lui-même.

Le patron devait être fier de son alliance avec une Leprieur, et, certes, il ne pouvait lui venir à l'idée de me faire subir un traitement pareil !

Cela me préoccupait cependant, car je ne pus m'empêcher de demander :

— Et les autres ?

— Les autres quoi, monsieur ?

— L'autre neveu et les autres cousins?

— Eh bien! c'est que je ne sais plus trop, moi... ils n'ont pas langui longtemps chacun... Le neveu était un joli garçon, mais je crois qu'il avait gagné monsieur au billard. Les cousins, ma foi, ça m'a passé... mais monsieur les aimait très-bien le premier jour. Oh ! certes.

Ma toilette était faite. Je mis mon chapeau neuf sur ma tête, d'un geste violent, et je pris la porte. C'était donc un vampire que ce patron, avec sa lèvre en bord de cruche, pour manger tant de neveux et tant de cousins! J'avais un poids lourd sur la poitrine; mais, en arrivant au quai, je me sentis mieux. Une bonne idée venait de me traverser la cervelle. Au Pont-Neuf, je riais comme un bossu, et je me disais :

— Voilà tout! il faut prendre de l'empire sur ce caractère bi-

zarre, le dominer, le subjuguer! Les autres n'ont pas su faire cela, et ils ont été le dire à Rome : voilà tout.

Ce n'était pas bien malin, en définitive. J'avais trouvé le joint du premier coup. Notre Madeleine aussi enseignait un moyen de prendre les oiseaux, qui consistait à leur mettre un grain de sel sur la queue.

Dans sa naïveté, Bouquet venait de me rendre un grand service. J'étais prévenu. Désarçonnez donc un gaillard de ma sorte, quand il est sur ses gardes!

Le temps aussi s'était déridé; un petit vent frais séchait les pavés, et le ciel, tout parsemé d'étoiles, faisait à la ville une coupole splendide. Je regardai les étoiles dans la Seine, qui coulait tranquille et blonde sous mes pieds.

C'était la Seine que je voyais là, la Seine qui coupait en deux le plan cloué dans ma ruelle! la Seine de madame Deshoulières, de César, de Mercier, de Rollon et de M. Dulaure! Je sentis ma poitrine s'élargir en reprenant ma promenade sur le trottoir. Qu'elle était bonne à mes poumons, cette brise de la Seine! et que Julien l'Apostat avait bien raison d'aimer sa chère Lutèce!

Il pouvait être neuf heures et demie du soir. Paris était bien loin, en 1829, de ce qu'il est aujourd'hui; mais, en comparaison de celui d'Angers, son éclairage me parut éblouissant. Tous ces magasins projetant sur la rue leurs éventails de lumière me ravirent. J'étais de bonne volonté, du reste : j'avais le parti pris d'être ravi. A la porte d'un café, je trouvai une glace posée de biais, qui me montra ma démarche libre et fière : je fus tenté de me saluer d'un cri de joie.

Il me sembla que j'étais grandi et embelli : mon chapeau neuf m'allait bien, ma redingote des dimanches me pinçait à la taille, mon pantalon n'avait point de genoux. J'aurais donné de l'argent, moi qui en avais si peu, pour rassembler la famille Renouard autour de moi et pavaner ainsi devant elle.

VII

LE NÈGRE JAUNE.

J'avais dessein de pénétrer dans la cour des Messageries en passant rue Saint-Honoré, car mon but était le Palais-Royal, pôle de toutes les boussoles provinciales. Sophie pouvait être à sa fenêtre et me voir. Encore une que j'avais besoin d'édifier sur ma véritable tournure! malheureusement, la grille était fermée, et je dus remettre la partie. J'en fus consolé en lisant, le long du chemin, ces enseignes célèbres que je connaissais par mes livres : *les Américains*, *Véro-Dodat*, *le Pauvre Diable*, *le Caveau Montesquieu*, *le Bœuf à la mode*.

Le Palais-Royal lui-même, enfin, le Palais-Royal! Comme je traversais la cour des Fontaines, mon cœur eut une étreinte solennelle. C'était le péristyle du temple. J'allais avoir l'honneur d'entrer dans ce sanctuaire du plaisir. J'étais au Palais-Royal!

Il faut dire, en parlant de cette ruine, tout le contraire de ce qui se chante sur tous les tons à la louange du reste de Paris : Ceci n'a point grandi depuis le temps, ceci n'a point prospéré, ceci n'a point embelli; cela s'est transformé seulement, passant du fouillis à la symétrie, et cela en est mort.

Dieu me garde cependant de vous faire la description du Palais-Royal de 1829! Ses habitués proclamaient déjà sa décadence à hauts cris. Les fameuses galeries de bois, où le vice étalait des magnificences si effrontées que nos neveux les traiteront de fables, étaient déjà marquées pour la destruction.

Babylone voyait pâlir le plus audacieux fleuron de sa couronne de reine ivre; les murs de Ninive chancelaient, et les architectes

avaient tracé le plan du portique propre et sage qui devait remplacer les grottes d'Armide.

Tel qu'il était encore, le Palais-Royal me transporta, puis m'effraya, puis me mit en fuite. Je rentrai tout pensif à l'hôtel de la rue des Grands-Augustins. J'éprouvai, je m'en souviens, deux sentiments contraires et propres tous deux à ma nature vacillante. Le bon coin de mon cœur était révolté. L'autre avait presque honte de ne se sentir point à la hauteur de ces étourdissantes orgies.

Le lendemain matin, vers sept heures, Bouquet entra dans ma chambre. Je l'entendis qui toussait comme s'il eût voulu m'éveiller discrètement.

— Est-on donc si matinal à Paris? demandai-je en me frottant les yeux.

Au-jour, Bouquet était beaucoup plus jaune et plus triste qu'à la lumière. Il me fit un salut cérémonieux.

— Je demande pardon à monsieur, me dit-il; je ne sais pas bien comment lui expliquer cela, mais monsieur m'excusera : Je me permets de porter de l'intérêt à monsieur.

— Cela n'est pas défendu, vieux Bouquet.

— Si monsieur entendait monsieur me parler avec cette familiarité...

J'étais en veine de bonhomie, et mon nègre jaune me plaisait de plus en plus.

— D'abord, m'écriai-je, supprimons le monsieur, qui fait confusion. Monsieur, c'est le patron, comme ils l'appellent. Moi, je suis M. Fernand, et l'on me parle comme à tout le monde.

— Je parle à tout le monde de la même façon, repartit paisiblement Bouquet. Monsieur m'a recommandé d'appeler tout le monde monsieur, rapport au bon air de domestique de maison, et stylé, et tout dans les manières de la haute.

— Allez donc à votre guise, vieux Bouquet, mon ami, portez-moi de l'intérêt tant que vous voudrez et donnez-moi un bon conseil, s'il se peut, car je commence à croire que j'en aurai grand besoin.

Il me montra ses dents de safran dans un sourire qui dévoilait vraiment toute la bonté de son âme.

— Ça ne vous empêchera pas d'aller où sont les autres, murmura-t-il.

— Mais, vous êtes bien resté, vous!

— Moi et ma femme, oui ; mais il n'y a que nous.

— Ce sont donc de méchantes gens, décidément?

Il ouvrit de grands yeux dont le blanc avait la jaunisse.

— Ciel de Dieu ! s'écria-t-il ; bons comme le bon pain!

— Mais alors...

— Ça n'en finirait plus, monsieur Fernand, laissez-moi dire. S'il y a un grain de méchanceté, c'est dans la maison Durand. Madame Durand est roide et un peu jalouse, parce qu'elle vieillit et qu'elle est la moins riche par son mari. Le mari est pointu comme une alène, mais pas trop méchant. Le fils ne vaut ni son père ni sa mère ; la fille ne vaut pas le fils...

— Ah! ah! il y a une fille?

— Mariée et déjà mûre; elle a trois petits enfants. Pas de danger que la race se perde! Elle est mariée à un gros réjoui qu'elle ne parvient pas à faire enrager. C'est madame Bernard, qu'ils appellent entre eux : *Bougonne.*

Je n'avais pas encore ce nom dans ma collection.

— A part ça, poursuivit Bouquet, rien n'est méchant, rien de rien ! Grand'maman est une sainte sur la terre, Ma Tante, madame Gauthier, la femme du banquier, est douce comme un agneau...

— Belle-et-Bête! murmurai-je.

— Savez-vous déjà cela? Ne faites pas semblant, car il vous en cuirait! C'est chez le banquier que vous allez entrer d'abord, un homme charmant, figurez-vous, et qu'ils ont surnommé le *Marquis* à cause de sa politesse.

— Mais je ne serais pas mal là, Bouquet!

— Si l'on vous y laisse, vous y serez comme le poisson dans l'eau : deux enfants aussi, une fille qui est un ange de douceur et un fils qui ne ferait pas de mal à une mouche... Mademoiselle Aglaé Gauthier, M. Prosper Gauthier : *La Laide* et *Toutou.*

— C'est la maladie des surnoms!

— La sœur cadette, enfin, madame Delaunay, *Ma Chérie...*

— Gendarme?

— Ne jouez pas avec le feu!... Madame Delaunay, le bijou de la famille, femme d'un tout petit homme retiré du commerce, qui a de l'argent gros comme la maison, et mère de Bibi Delaunay, douze ans, enfant prodige...

— Ah çà, Bouquet! l'interrompis-je, vous vous exprimez d'une façon...

— Bien, bien, fit-il en reprenant la froideur qu'il avait un instant dépouillée; monsieur veut m'avertir que je vais trop loin. Je remercie monsieur. Je voulais donner des conseils à monsieur, mais c'est monsieur qui m'en donne.

Et il se saisit de mes habits pour aller les brosser dans l'antichambre.

— Mais vous ne me comprenez pas, Bouquet! m'écriai-je: je voulais seulement vous dire que votre langage s'était tout à coup épuré; que votre style, si vous comprenez ce mot-là...

— Si je comprends le mot *style!* m'interrompit-il avec indignation; ah! monsieur... ah! monsieur... Il faut vivre. Ici, j'ai le pain de mes enfants!

Je crus voir, en vérité, une larme à sa paupière.

J'avais entendu dire que, dans l'Amérique du Nord, ce pays libre entre tous, la loi d'esclavage avait d'incomparables cruautés; je savais l'histoire de ce maître barbare qui avait attelé un poëte mulâtre à sa charrue et imposait ainsi à une intelligence d'élite le métier d'une bête brute qu'on fait marcher à coups de fouet.

Mais, en France, il n'y a pas d'esclaves, à moins que cette dure nécessité de vivre ne soit plus cruelle, par tous pays, que la loi d'esclavage aux États-Unis.

Je crus un instant, un seul instant, que j'étais en face d'un drame mystérieux; mais ce bon Bouquet me détrompa tout de suite.

— Monsieur aime un peu à changer, reprit-il doucement; j'ai fait mes classes jusqu'en cinquième, autrefois, et j'ai tenu la correspondance ici, dans la maison. Oh! oui, je sais ce que c'est que le style! Mais monsieur eut l'idée de me faire étudier la médecine vétérinaire, pour ses bestiaux en Bourgogne. J'étais trop mûr: je ne pus pas, et monsieur fut mécontent; il me nomma son concierge.

Quel étrange despote que ce patron!

— Je voulais donc vous dire, poursuivit Bouquet, qu'il faut vous tenir solidement. Il n'y a ici ni plus ni moins de méchanceté que je n'en ai mis dans mon compte; mais on aime l'argent, et vous en coûterez peu ou beaucoup. En outre, on craint les fantaisies du patron, qui est capable de tout, même de faire un testament. La famille entière sera contre vous, sauf madame Renouard et les Gauthier. Il y aurait bien un jeu à jouer, mais ça nécessiterait de l'aplomb, et vous êtes bien jeune!

— Quel jeu?

— Ça nécessiterait de l'aplomb, du sang-froid et du savoir-faire.

Il me mettait l'eau à la bouche, car je croyais posséder tout cela.

— Quel jeu? répétai-je avec impatience.

Il sourit et remit mes effets sur le pied de mon lit.

— Monsieur aime un peu à changer, reprit-il confidentiellement, mais ce n'est pas là le diable. S'il renvoie, c'est qu'on lui met martel en tête. Eh bien! il faudrait se rendre agréable ou nécessaire à ces gens-là. Le moyen? Ah! ah! si j'étais un jeune cousin!... Voilà. Il faut partir de ce principe : on ne s'aime pas dans la famille; on se porte envie les uns aux autres, on se ridiculise mutuellement. Or donc avec de l'adresse...

— Diviser pour régner! m'écriai-je en sautant hors de mon lit. Très-bien nous connaissons ces grandes maximes!

Bouquet me regarda d'un air singulier :

— Régner! répéta-t-il.

Puis, il ajouta froidement :

— Je ne parlais pas à monsieur de régner, mais de rester.

Plus Bouquet me regardait, mieux sa physionomie timide et mélancolique exprimait l'inquiétude. Il reprit d'un accent effrayé :

— Vous avez l'air d'un jeune monsieur qui va faire quelque sottise... N'allez pas me mettre en avant!

— Fi donc! répliquai-je avec dédain. Ami Bouquet, je vous ai compris mieux que vous ne croyez, et vous en verrez la preuve... Mais il me manque un dernier renseignement; donnez-le-moi : Déteste-t-on aussi le patron?

— Par exemple! Des enfants détester leur père! Seulement on ne l'aime pas beaucoup. . j'entends pas beaucoup beaucoup... comme j'ai vu dans d'autres familles. Mais ça ne paraît pas; on sait bien qu'il ne souffrirait pas celà. Le patron est un homme qui se fait aimer à la baguette.

— On tremble devant lui?

— Non pas, il se fâcherait si l'on tremblait, parce que ce ne serait plus le bonheur de la famille; et il veut le bonheur. Il veut tout : l'affection, la concorde, la paix, et ils se gardent bien de lui rien refuser.

— En face, mais par derrière?

— Il se peut que le diable n'y perde rien, je ne sais pas.

— On se moque de lüi comme des autres?

Bouquet recula du coup, tant la supposition lui semblainsensée.

— Se moquer du patron! prononça-t-il à voix basse, se moquer de M. Renouard aîné! oh! non! Pas un seul membre de la famille; du moins, ni grands, ni petits. Là dedans, si vous descendez tout au fond des cœurs, vous ne trouverez point la vraie tendresse, c'est possible; je n'ai jamais vu ici la religion des enfants vis-à-vis du père, comme cela est autre part, monsieur Fernand, comme cela est dans ma pauvre maison, à moi qui vous parle. Mais j'ai vu autre chose, et vous l'y trouverez; autre chose qui a bien sa force et sa profondeur, quelque chose qui ressemble aussi à une religion... un respect... comment dire cela?... un respect dévot et presque agenouillé de la part des filles, de la part des gendres, de la part des petits-enfants eux-mêmes! Ah! ah! monsieur Fernand, vous qui parliez de style, trouvez-moi un mot pour exprimer cela!

— Mais c'est de la piété filiale.

— Puisque je vous dis que les gendres s'en mêlent!

— C'est alors.,.

— Ne cherchez plus, vous ne trouveriez pas. C'est le culte de l'idole! c'est la génuflexion devant **L'HOMME QUI A FAIT LA FORTUNE!**

Le prote aura beau imprimer ces derniers mots en lettres capitales, il ne rendra pas l'emphase de Bouquet, cet esclave de style. Il y avait là de la raillerie, certes, car Bouquet était de l'opposi-

tion, comme tout esclave; mais il y avait aussi une grande influence subie, et encore un écrasement involontaire devant celui qui avait fait la fortune.

Non point sa fortune, non point fortune, mais *la fortune.*

La proie autour de laquelle toutes les avidités se pressaient. La fortune de toutes les filles, de tous les gendres, de tous les petits-enfants. Bouquet avait eu raison de reculer; on ne plaisante pas avec cela : c'est sacré comme l'arche; à quiconque y touche, il arrive malheur!

Un quart d'heure après, j'étais en route pour Passy, sur le siége d'un de ces équipages sans prétention qu'on appelait en ce temps des coucous. J'allais mettre en œuvre la devise de Catherine de Médicis; j'allais diviser la Vieille, Belle-et-Bête et Gendarme pour régner sans partage sur le cousin Renouard.

VIII

LA DYNASTIE RENOUARD.

Il ne faudrait pas rendre ce bon nègre complice de ma folie. Dans son âme, il gardait bien quelque rancune aux caprices du patron, qui avaient fait tour à tour ses grandeurs et ses décadences, mais il y avait par-dessus tout cela un grand fond d'habitude et de dévouement. Il aurait été le séide du patron si celui-ci avait voulu seulement lui rendre son nom de Robillard. Le conseil qu'il me donnait, du reste, était le plus simple du monde.

Bouquet n'entendait pas me suggérer autre chose qu'un pacifique stratagème. Selon lui, dans cette famille Renouard, où l'esprit de concorde n'était pas en excès, je devais conquérir la bienveillance de chacun séparément, sans me vanter aux uns de l'estime et de l'affection que pourraient me montrer les autres, et sans m'attacher surtout à aucune des petites factions qui s'agitaient dans la famille. C'était de la prudence élémentaire.

Moi, j'y voyais tout un système politique dans l'emploi duquel j'étais appelé à prodiguer des trésors de finesse, d'adresse et de précoce diplomatie. J'étais réellement bien plus enfant qu'on ne l'est d'ordinaire à cet âge. Les choses se présentaient à moi sous l'aspect de jouets; il me fallait en essayer; j'étais fier à la pensée d'accomplir un acte quelconque, pourvu que je pusse le caractériser en moi par une situation ou seulement par un mot puisé dans mes livres.

Mes préoccupations présentes vous apparaîtront dans tout leur néant par la seule devise que j'inscrivais sur mon étendard de conquête : diviser pour régner. J'avais la fièvre dans le sang, c'est

positif, je m'en allais en guerre comme Marlborough, mais je déclare que je n'attachais à mon cri de bataille aucune espèce de sens possible. Je n'avais point d'idée coupable, parce que je n'avais absolument pas d'idée.

Je n'allais point chercher près du père une influence hostile aux membres de la famille, encore moins fomenter la révolte des membres de la famille contre le père, je ne rêvais point la chasse à l'héritage, il n'y avait rien de mauvais ni de bon dans ma cervelle; mais, du haut du siége de mon coucou, je me chantais à moi-même : Diviser pour régner! diviser pour régner!

Et je mourais d'envie d'expliquer au cocher, qui, près de moi, sanglait à coups de fouet ses deux juments poitrinaires, le sens profond de cette maxime historique.

Le hasard m'avait bien servi pourtant, on ne peut le nier. Il y avait douze ou quinze heures que j'étais à Paris, et j'en savais déjà long sur cette famille, qui était le champ de ma récolte. Avec les renseignements que m'avait fournis Bouquet, avec moitié moins sans doute, un autre eût bâti un plan de conduite; moi, rien.

Ces renseignements donnés, dans les meilleures conditions d'impartialité, par un homme à la fois mécontent et ami, ne m'avaient guère frappé que par le côté curieux. J'y voyais un cancan assez divertissant. Cela m'avait amusé comme la découverte des sobriquets doubles, et je n'y attachais pas d'autre importance.

Il est certain que je songeais en cahotant le long du quai de Billy. Voici à quoi : j'étais en pleine toilette; j'avais mes bottes; je tâchais de me représenter l'effet que j'allais produire sur la famille avec tant d'avantages nouveaux. Quelle revanche de la mascarade de la veille! Sans façon, je me trouvais aussi joli garçon que le Basile était laid à mes yeux. Joignez à cela mon esprit, mes études, mon tact, mes manières, et jugez comme j'allais écraser mon ennemi!

Le Basile était mon ennemi dans toute la force du terme : je le sentais à ma propre répugnance.

Je cherchais des phrases bien faites, choisies et variées, pour aborder grand'maman, Maman Mignonne, Ma Tante et Ma Chérie. Je tâchais de trouver d'avance un ou deux mots très-spirituels, afin de les glisser à table. Le besoin de fasciner me reprenait,

plus tyrannique que jamais : non plus le besoin de fasciner un vieux monsieur à table d'hôte ou ma pauvre belle Sophie, mais tout un monde, tout mon monde : la famille Renouard!

Mon coucou s'arrêta place de la Mairie. Grâce aux indications précises de Bouquet, j'eus bien vite trouvé, dans la Grande-Rue même, la porte cochère de style Louis XV qui donnait entrée dans la maison Renouard. C'était à Passy comme à Paris ; le cousin habitait une jolie petite maison au fond de la cour, laissant le corps de logis principal à des locataires. Mais les locataires n'avaient pas le droit d'entrer dans le jardin, et ce jardin, ou plutôt ce parc mesurait vingt et quelques arpents de superficie. C'est maintenant une cité plus peuplée que bien des chefs-lieux de canton ; à la place des royales charmilles, il y a des maisons blanches, et les Parisiens, fous de villégiature, posent leurs nids dans le plâtre, à la place même où, tout en haut des grands ormes, nichaient les oiseaux chanteurs.

Vingt et quelques arpents au beau milieu de Passy, entre quatre rues, avec un magasin de nouveautés en face de sa porte cochère! Le cousin Renouard avait cela. On trouverait encore de ces paradis aux environs immédiats de Paris ; mais ils deviennent de plus en plus rares, parce que chaque pouce de terrain vaut de l'or. Les deux maisons et le parc lui avaient coûté soixante mille francs. J'ai voulu acheter, depuis lors et bien longtemps après, un petit coin là dedans. Ce n'était pas la soixantième partie du terrain, et cela coûtait encore soixante mille francs, comme le terrain tout entier.

Mon homme d'affaires me disait hier que, si j'avais conclu l'achat, j'aurais gagné deux cents pour cent : les terrains ont triplé, après avoir soixantuplé. Les vingt mille écus de mon cousin Renouard ont atteint aujourd'hui une valeur de douze millons. Et personne ne connaît aujourd'hui mon cousin Renouard! Et Nicolas Flamel est dans tous les dictionnaires pour avoir inutilement dépensé toute une vie à trouver les moyens de faire de l'or!

Il y avait déjà deux voitures sous le hangar et plusieurs domestiques en livrée à l'écurie. Le patron était sorti à cheval avec Bon-Ami. Bon-ami était un vieil employé de l'enregistrement que le patron tenait en esclavage plus étroitement que Bouquet

lui-même. Bon-Ami l'accompagnait dans ses courses comme un chien et dînait le dimanche pour sa peine. Les gendres le soutenaient dans la maison et lui faisaient même quelques petits cadeaux. Ils auraient dû l'empailler pour ce qu'il leur épargnait de peine.

Je trouvai au salon madame Renouard avec ses deux filles cadettes : Ma Tante et Ma Chérie. Je regardai Ma Tante avec plus d'attention, parce que Bouquet m'avait dit qu'elle devait être ma patronne. Son surnom de Belle-et-Bête me parut mal choisi. Elle n'avait jamais dû être belle, et certes sa figure, malgré le fâcheux embonpoint qui la chargeait, n'exprimait pas la sottise. La Laide, sa fille, n'était pas jolie; mais je n'ai jamais vu physionomie exprimer plus de douce bonté. Elle eut l'honneur de me plaire; je fis dessein de la protéger, peut-être même de la dégrossir et de lui donner un peu de mon esprit.

Il y avait encore dans le salon le fils de Ma Tante et celui de Ma Chérie : Toutou Gauthier et Bibi Delaunay. Toutou ressemblait à sa sœur : c'était un pauvre grand garçon mal attaché, pâle, bouffi, enflé de lymphe. Bibi Delaunay, au contraire, était joli comme un amour. Il avait douze ans. Il était frisé, corseté, ganté, parfumé; il ressemblait à une de ces femmes de cire des vitrines de coiffeurs, qu'on aurait déguisée en petit homme.

Madame Renouard me fit asseoir auprès d'elle avec bonté : elle me parla un instant de ma mère et appela ses petits-enfants.

— Voilà un camarade, leur dit-elle en me montrant.

Aussitôt Toutou Gauthier vint me tendre sa bonne grosse main; sa sœur se leva et en fit autant, en disant :

— Puisque personne ne prend cette peine-là, mon cousin, je me présente moi-même.

Figurez-vous que cette pauvre Aglaé Gauthier avait la voix la plus pénétrante, la plus mélodieuse, la plus véritablement suave que j'aie jamais entendue. Je crois que cette voix était une pure émanation de son cœur, miséricordieux comme celui des anges. J'ai pensé souvent qu'on pouvait aimer d'amour une femme, même très-laide, avec une voix comme celle-là. Mais elle avait huit cent mille francs de dot. Elle était la proie marquée de quelque notable commerçant ayant petit ménage en ville.

Bibi Delaunay me fit une grimace dédaigneuse et alla s'asseoir sur les genoux de sa mère.

Eh bien! pour entamer mon rôle de politique profond comme l'Océan, ce fut à Bibi Delaunay que je fis mes grâces.

— Quel délicieux enfant! m'écriai-je.

Ma Chérie me sourit du haut de sa grandeur. Aglaé et son frère, loin d'être jaloux, dirent ensemble :

— N'est-ce pas qu'il est bien gentil, notre amour?

Madame Renouard continuait sa conversation avec Ma Tante. Il me fut facile de comprendre qu'on parlait de moi.

— Je crois que le patron s'est entendu avec M. Gauthier, disait la bonne mère. Le jeune homme sera chez vous... Il est bien.

— Il est très-bien, approuva ma grosse patronne.

J'aimais tous ces Gauthier, décidément, la mère, le fils et la fille. J'étais sûr que je plairais au père et que je l'aimerais. Ma foi, l'idée d'épouser la laide me traversa l'esprit,—mais pour plus tard, beaucoup plus tard, quand j'aurais suffisamment vécu la vie de garçon. Tout me riait, ce matin, dans cette maison.

Madame Renouard poursuivait :

— Nous lui donnerons la petite chambre du haut.

— Bonne maman! s'écria Aglaé, qui me quitta pour aller s'asseoir entre ses deux mères, ce sera très-mignon si vous voulez m'écouter : un papier coutil, blanc et bleu, que j'ai vu sur le boulevard; cela aura l'air d'une petite tente.

— Aglaé devient une femme, dit Ma Chérie, d'un ton aigre-doux, la voilà qui perd le goût des poupées.

— Nous choisirons le papier blanc et bleu, répliqua doucement madame Renouard, en s'adressant à sa petite fille, et c'est toi qui iras l'acheter.

Aglaé frappa ses mains l'une contre l'autre. Je trouvai que Ma Chérie ne me récompensait pas assez d'avoir proclamé son Bibi délicieux, et je l'appelai Gendarme au fond de mon cœur.

Je n'entendis plus qu'un mot de la conversation de ces dames. La bonne maman disait :

— M. Gauthier lui donnera peu de chose pour commencer... Il mangera chez nous quand nous serons à Paris et il aura le second déjeuner au bureau.

Entraient la Vieille en costume d'apparat, M. Durand, son époux; madame Bernard, sa fille; monsieur Bernard, son gendre, et mon ennemi le Basile, son fils. Cette famille Renouard s'appelait Légion. Ne vous effrayez pas si vous vous perdez un peu dans la foule; nous n'y resterons pas longtemps. Je suis bien forcé encore de vous présenter les trois petits Bernard qui arrivaient par derrière avec leurs bonnes pour embrasser la bisaïeule. Il manquait, en vérité, bien peu de chose à tout cela pour être touchant et respectable.

— Voilà le jeune cousin, dit le Basile à son père.

Je vis qu'on n'avait pas prévenu M. Durand en ma faveur. Il était aigu comme un cure-dents, cet aîné des gendres, anguleux autant que son fils et ne possédant pas non plus un regard bien droit. Il essuya son binocle en disant : Ah! ah! et me lorgna. Le gros Bernard, gendre du gendre, saisit ce moment pour me donner une tape sur le ventre, en riant de tout son cœur.

— Monsieur Bernard, vous avez un détestable ton! dit une voix aigre à côté de moi.

Je me retournai et je saluai. C'était la sœur du Basile, madame Bernard, *Bougonne*. Elle portait quarante ans, bien qu'elle en eût vingt à peine. Sa figure était celle d'un troisième rôle de mélodrame, au moment où ce troisième rôle vient de commettre le crime que la justice céleste ne manquera pas de punir à la fin du cinquième acte. Du reste, taille distinguée et toilette d'un goût irréprochable.

Bernard, le gros Bernard,—maison de commission, s'il vous plaît, pour la France et l'étranger,—semblait fait tout exprès pour user les dents de scie qui formaient le caractère de sa femme. Il était imperturbable et à l'épreuve. Plus sa femme aigrissait, mieux il riait, et les dissensions de son ménage l'aidaient à engraisser à vue d'œil. Le patron l'aimait beaucoup et lui permettait presque une contradiction de temps à autre. Le gros Bernard avait un surnom à joindre à notre liste; il s'appelait *Sans-Cœur*.

Les trois petits-enfants étaient de vilains marmots orgueilleusement barnachés.

On en était encore aux embrassades, quand un grand bruit se fit dans l'escalier. La voix d'enfant du patron retentissait parmi

des éclats de rire. Pour la seconde fois, je remarquai cet effet bizarre des gaietés du chef de nom et d'armes de la dynastie Renouard. Tout le monde, dans le salon, devint triste. Les conversations se changèrent en chuchotements timides. Il n'y eut que le timbre du gros Bernard qui ne baissa pas sensiblement.

— A table! à table! criait cependant le patron; tout notre monde est arrivé! Nous sommes au complet! Pourquoi ne se met-on pas à table?

Il entra en plein costume de cheval, et je ne saurais dire combien il était drôle avec ses longues jambes grêles, dessinées par le pantalon collant, et son ventre haut-monté qui formait parfaitement la moitié d'un beau petit ballon.

— Bon-Ami s'est flanqué par terre, dit-il en franchissant le seuil; —bonjour, mes enfants! Bon-Ami a pris un billet, mais là, vlan!... Ah! le vieux troubadour! il a voulu me dépasser!

On fit une entrée à Bon-Ami, qui avait quelques taches de boue à sa vieille redingote noire. Bernard lui donna la tape indispensable et ces dames l'entourèrent.

Derrière et bras dessus, bras dessous, les deux derniers gendres, M. Gauthier et M. Delaunay, arrivaient. C'est la fin des portraits : encore trois et nous dirons : Ouf!

Bon-Ami, d'abord, était un pauvre vieux comique, manifestement râpé et dans d'excellentes conditions pour servir de plastron. Il était tout d'une venue, avec une innocente figure, coiffée d'une chevelure jaune clair. Ses yeux timides riaient quand le patron voulait, et il avait sous le nez une bouche en forme de bec de lièvre qui ne prononçait jamais que des paroles commandées.

Il me sembla beaucoup plus subjugué que Bouquet. Ses fonctions, en outre, étaient gratuites.

M. Delaunay, mari de Ma Chérie, avait quatre pieds huit pouces passés et une figure de Chérubin. Je révélerai encore son sobriquet; ce sera le dernier; on le nommait : l'*Amour-en-Culotte*. M. Narcisse Delaunay, retiré du commerce, cent mille livres de rente de son côté et des espérances, coquet, dodu, tiré à quatre épingles, prétentieux, méticuleux et fier de la taille de madame. C'est tout.

Enfin, mon futur patron, M. Gauthier, banque et recouvrements.

Celui-là était presque un vieillard. Dans la famille, il n'allait véritablement bien qu'avec madame Renouard elle-même, en qui aussi il y avait de la race. Ses cheveux presque blancs couronnaient une figure pâle, très-allongée et quelque peu maladive. Il avait l'air pensif et doux. Ses manières polies étaient de la plus rigoureuse distinction. Le patron avait un peu frayeur de lui.

— La main aux dames ! la main aux dames ! Ah ! ce pauvre Bon-Ami, si vous l'aviez vu rouler! Il roule bien, quoiqu'il ne soit pas rond! Bonjour, Fernand ! Toujours tes cheveux! sois galant : la main à ta cousine. J'ai beaucoup pensé à toi, tu vas voir. J'ai une faim dévorante!

Je pris la main d'Aglaé. Quatre regards méchants se croisèrent sur nous avec un regard moqueur. Les quatre premiers appartenaient à la sous-famille Durand ; l'autre à Ma Chérie, qui me parut résolue à voir en moi dès lors le poursuivant de sa nièce. Cela m'importait peu, aveugle que j'étais ; mais, l'idée de contrarier en quoi que ce fût le Basile et ses auteurs m'enchantait.

Le service de table était beaucoup plus riche que celui de Paris. Quant aux mets, c'était la même abondance choisie. Le patron était grand mangeur, et, quoiqu'il fût très-économe, jamais ses épargnes ne portaient sur les objets qui pouvaient satisfaire un goût à lui ou une fantaisie. Sans les sévères avertissements de son médecin, le patron aurait même un peu abusé de son appétit ; mais le souvenir de deux ou trois accidents qui avaient failli tourner mal le tenaient en respect. Il était, du reste, bien portant et d'un tempérament de fer ; sauf quelques taquineries de la goutte, il disait vrai quand il proclamait qu'il *ne se sentait jamais*.

On ne parla point au commencement du repas, parce que le patron mangeait silencieusement. La règle de la maison était rigoureusement : *Regis ad exemplar*. Le gros Bernard tout seul, malgré les terribles œillades de sa femme, se permit quelques mauvaises plaisanteries qui le tinrent en joie. Mais le patron, quand sa première faim fut apaisée, se tourna vers moi, qui étais au bas bout de la table, et me dit avec un soudain attendrissement :

— Féfer, mon ami, j'ai quelque chose à te demander. Veux-tu que je t'appelle Adrien, cela me sera plus commode ?

—Donnez-moi le nom que vous voudrez, mon cousin, répondis-je.

— Très-bien, mon enfant... Que je ne te revoie plus avec ces cheveux!

— Dès demain... commençai-je.

— Et, regarde un peu, Nan-Nand, c'est-à-dire Adrien, m'interrompit-il, regarde un peu autour de toi! Tu viens d'un pays primitif où la corruption de nos grandes villes n'a pas encore pénétré; tu dois sentir mieux que personne ce qu'il y a de grand et de touchant dans le spectacle qui t'entoure : un père, un patriarche environné d'une famille de dix-huit couverts!

Je répète textuellement et sans me permettre la moindre fioriture.

— Ah! Féfer, continua-t-il, c'est-à-dire Adrien... il faudrait avoir le cœur bien sensible..., Bouquet! un verre de mon crû!... débouchez avec précaution... Bon-Ami, là-bas, vous pouvez vous vanter de m'avoir épanoui la rate... Tu es coiffée à ton air, Ma Chérie!... Eh bien, Bouquet!

— Voilà, monsieur, dit le nègre jaune en se hâtant.

Le patron regarda le vin du crû au travers de son verre.

— Vrai Renouard-Chambertin 1821! murmura-t-il.

Puis, en sursaut :

— Bouquet!

— Monsieur...

— Il y a un nom de domestique très-simple et très-convenable; je songeais à cela quand Bon-Ami... Ah! comme il a bien roulé, ce bon ami! Verse à Bon-Ami, Bouquet!

— Est-ce que vous allez encore changer le nom de l'ancien Robillard, patron? demanda Bernard, la bouche pleine.

— Monsieur Bernard! je vous en supplie!... dit sa femme.

— Cela te gêne, toi, Sans-Souci? s'écria le bonhomme gaiement.

Puis il ajouta en fronçant le sourcil :

— Personne ici ne souffrirait que l'on me tournât en ridicule, monsieur! Bouquet! puisque monsieur Bernard ne veut pas que je t'appelle à ma fantaisie... Tiens! c'était Valentin que je voulais : c'est propret. Mais tu es peut-être trop âgé... C'est Féfer, c'est-à-dire Adrien que j'appellerai Valentin : cela me sera plus commode.

Je ne répondis rien, cette fois, parce que ce ballottage de noms

entre un valet de chambre et moi me piquait au vif. Je dus rougir jusqu'aux oreilles, d'autant plus que je rencontrai le regard oblique et triomphant du Basile.

— Bouquet, dit le bonhomme, verse du crû au petit; hier, il n'en a pas eu.

Il me guetta, et pendant que je buvais :

— Comment trouvez-vous cela, mon cousin Leprieur ?

— Incomparable, répondis-je.

L'œil du patron, clignant et scintillant, fit le tour de la table.

— Il a des mots très-frappants pour son âge, remarqua-t-il; c'est touché juste, au centre du rond : incomparable !... Eh bien ! Valentin, nous vous en verserons; vous êtes des nôtres. Croyez bien que je ne sers pas ce nectar au premier venu. Je bois à la santé de mon respectable cousin monsieur Leprieur, votre père!

Je me levai d'un mouvement involontaire, tant j'étais sincèrement et profondément touché. Madame Renouard me sourit et me tendit son verre, où il y avait de l'eau pure, en ajoutant :

— Et à votre bonne mère que j'aime... et à qui je veux que vous le disiez!

Deux larmes roulèrent sur ma joue. J'étais à eux. Je me serais jeté au feu pour leur plaire. Je ne pus que balbutier :

— Merci! du fond du cœur, merci!

— Et moi, à votre santé, petit cousin ! murmura à mon oreille la voix charmante de la pauvre Laide.

Distinctement, j'entendis Ma Chérie qui murmurait à son tour à l'oreille de son voisin :

— Elle lui parle bas !

Le voisin était M. Durand, le père de Basile. J'eus seulement alors une idée vague que là gisait un danger.

Cependant, le patron avait repris avec une activité nouvelle son travail de mastication.

La glace étant désormais rompue, la conversation devint générale. On ne peut pas dire qu'il y eût de la gaieté : je n'ai jamais vu de gaieté vraie autour du patron ; mais le ton de l'entretien arrivait à cette animation qui est le fruit de la réfection même. Quoiqu'on parlât toujours discrètement et presque à voix basse, les répliques prenaient de la vivacité : cela ressemblait un peu aux

repas du collége, bavards malgré la surveillance du maître d'étude. Et la comparaison peut passer pour d'autant plus heureuse, qu'après chaque parole sortant du diapason, les yeux se portaient vers M. Renouard, acharné à son assiette et rouge de son appétit satisfait.

Il est certain que ce tableau avait une couleur patriarcale. Je me serais incliné franchement, j'aurais admiré de toute mon âme, n'eût été ce terrible mot qui me revenait sans cesse à l'esprit.

Le patron n'était ici que le maître, et ce n'était qu'un semblant de famille. Le lien n'était pas dans le cœur, mais bien dans la bourse. Il n'y avait point là de père, mais bien l'*homme qui avait fait la fortune.*

— Valentin! me cria M. Renouard, au moment où mon nouvel ami Toutou m'entraînait au jardin en sortant de table.

Je me rendis à l'ordre immédiatement.

— Bernard, ne sors pas, mon garçon, continua-t-il, et surtout ne fume pas avant de faire ma partie de billard. Toi, Edmond (c'était Basile), tu finiras par me donner la jaunisse avec ton air malheureux!

Il caressa les trois marmots et leur donna à chacun une dragée; il embrassa tendrement Bibi Delaunay, son orgueil, et toucha la joue de Ma Chérie, en murmurant :

— Il nous ressemble, cet amour-là : ce sera un Renouard!

Le joli petit *retiré* Delaunay fit une grimace et pirouetta sur ses talons.

— Il paraît que vous ne partagez pas cet espoir, mon oncle? lui dit tout haut madame Bernard, la traîtresse de mélodrame.

Le petit homme avait cent mille livres de rente. Il fit à sa nièce un signe de tête impertinent et laissa tomber ces seuls mots :

— Bonjour, Minette!

Il suffisait de regarder un peu au dedans de cette grande machine, la famille patriarcale, pour voir que les rouages en étaient graissés avec du vitriol. On s'y détestait avec une cordialité magnifique. Il n'y avait, pour rabattre un peu toutes ces lèvres sur toutes ces rangées de dents qui grinçaient, il n'y avait que la présence de l'*homme qui avait fait la fortune.*

Le patron me prit le bras précipitamment. Il ouvrit la porte-fenêtre qui donnait dans le parterre et poussa, en sentant l'air frais, un sauvage soupir de soulagement.

— J'ai trop de santé, Féfer, me dit-il... Non... Est-ce Adrien ou Valentin? C'est Valentin. J'ai trop de santé. C'est un bon mal, n'est-ce pas? Eh bien! cela gêne. Mais j'ai trop de bonheur aussi. As-tu vu tout cela? Quelle table! Dix-huit couverts! Tout ce monde sorti de mes entrailles, excepté toi et Bon-Ami... Si tu l'avais vu rouler!... Tu rendras compte de cela à ta famile, mon garçon.

Tu nous a jugés, tu diras tes impressions... Elles ont toutes voiture, même madame Bernard, ma petite-fille. Ma Chérie jouit de plus de cinquante mille écus; les Gauthier davantage; les Durand... ce fut la première mariée : la fortune n'était pas ce qu'elle est. Monsieur Durand laisse à désirer, mais ils dépassent quatre-vingt mille francs. Et l'union! et l'affection! et le dévouement mutuel! Jamais un mot! les sœurs s'adorent! les beaux-frères s'idolâtrent! Les jeunes cousins et cousines...

Tu diras ce que tu as vu!... s'interrompit-il. Voilà Bibi qui sera un jeune garçon de quatre cent mille francs de revenu! Moi, j'ai ceci qui ne rapporte rien, mais qui vaudra gros; j'ai onze maisons dans Paris, trois fermes dans le Chartrain et mon domaine de Nogent-le-Rotrou; 1,800 hectares de bois d'un côté, en Bourgogne, 400 de l'autre, en Picardie, et 250 à trois lieues de Paris. J'ai mes moulins de la Ferté et mon usine de Grenelle; j'ai mes actions obligées des Messageries comme administrateur..., et quoi encore? Bah! j'ai le courant! Mon argent de poche et une fortune... j'ai assez, j'ai trop; j'ai un million de revenus!

Il me serrait le bras contre sa poitrine, qui peinait; ses jambes flageolaient un peu, bien qu'il eût à peine trempé ses lèvres dans son verre, au déjeuner. Il était sobre pour boire.

— Dis-leur cela, reprit-il; ce sont de bons parents, cela leur fera plaisir.

Puis, d'un ton caressant :

— Et d'ailleurs, la chose les regarde. Te voilà chez nous, toi, Féfer...; je t'appellerai Féfer, cela m'est plus commode... te voilà de la maison. Tu as le pied dans le fleuve d'or, mon ami; ton sort dépend de toi. Tu comprends bien que nous ne nous sépare-

rons jamais de toi; nous t'intéresserons. J'ai mon idée; écris-leur cela... Bouquet!

Il dégagea son bras, qui était sous le mien, et me tourna le dos si brusquement que je restai tout interdit. Mais je commençais à me faire à ses bizarreries, et ce fût le cœur gonflé d'espoir que je regagnai la maison.

Au moment où je rentrais, Basile, Toutou Gauthier, Bibi Delaunay et Aglaé montaient en voiture pour faire une promenade à Ville-d'Avray, dans les bois réservés. Toutou m'appela malgré Basile qui objectait le manque de place; mais c'était la voiture de Ma Tante, et Toutou fit acte de propriétaire. On se serra.

J'eus un petit coin entre le frère et la sœur. La promenade fut triste : Bibi était maussade, Basile affectait de se démonter la mâchoire à force de bâiller et mon pauvre Toutou n'avait pas une conversation bien suivie. Quant à Aglaé, on eût dit qu'elle se taisait de parti pris et sous le coup d'une contrainte. Quand nous rentrâmes, tous les nuages du ciel étaient accumulés à l'horizon. La maison semblait en deuil. Le salon était silencieux et le patron s'y promenait, les mains dans les poches, au milieu de la famille atterrée.

Que voulait dire cela? Quel grand malheur était tombé sur ce toit naguère si heureux?

Quand Aglaé se pencha vers sa mère pour l'embrasser, j'entendis celle-ci qui murmurait :

— Cet odieux Bernard a gagné cinq parties de suite!

— Jouer avec quelqu'un qui ne connaît pas les coups! s'écria en ce moment le patron, éclatant comme un volcan, c'est un supplice! Pas un coup annoncé, rien de rien! Vols sur vols! Bricoles bêtes comme des ânes! Raccrocs, contres, queutages! Allez donc! Suis-je un mauvais joueur, oui ou non?

— Vous vous rendez malade, mon ami, voulut dire madame Renouard.

— Bouquet!... Fernand! allez dire d'atteler. Votre serviteur très-humble, mesdames : je vais dîner au Café-Anglais. Bon-Ami, en avant!

— Grand-papa, demanda bibi Delaunay, veux-tu que j'aille avec toi?

— Tu ne seras jamais qu'un petit sot, toi, poupard de cire qui sent la pommade! gronda le patron, véritablement ivre de colère; ne me poussez pas, voyez-vous, ou bien je vends tout à fonds perdu! Vlan! Allez!

J'avais consulté du regard madame Renouard pour savoir s'il fallait obéir. Aglaé me dit tout bas : « Vite! vite! » Je m'élançai vers la porte, mais, en chemin, je pus encore entendre le patron qui disait :

— Un jeu d'estaminet! Odeur de pipe! Moi, j'ai marié mes filles, que diable! je ne les ai pas jetées à la tête du premier pataud venu!...

Ceci était à l'adresse de la Vieille; au moment où je rentrai, la Vieille disait :

— M. Bernard ne remettra jamais les pieds chez moi!

Et Bougonne, femme dudit Bernard, ajoutait :

— Ce sera bien fait!

Le patron vint se planter devant elle, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux étincelants, les veines du front gonflées.

— Et vas-tu plaider en séparation, toi, madame Bernard? demanda-t-il.

— Mon bon papa...

— Vous me faites honte!! honte, entendez-vous!! Venez, Bon-Ami, et toi aussi, Fernand!... Vous me faites honte! Ne voilà-t-il pas un grand crime que de voler un peu au billard! Bernard est un bon garçon. Vous êtes des lâches... Restez, Bon-Ami, je ne veux que Valentin. Viens, Féfer!

Il me poussa dehors et sortit derrière moi.

IX

MON PREMIER CIGARE.

Pauvre Sophie, avec ses grands airs de prophétesse! Il n'y avait pas vingt-quatre heures que j'étais à Paris, et déjà mon étoile se levait à l'horizon. Je n'avais pas même eu besoin de mettre en pratique la formule immorale des Médicis : je n'avais rien divisé, et pourtant j'allais régner! Le chef de la maison, le roi, le maître, me choisissait aux yeux de tous pour son favori. Je supplantais du premier coup le vieil Arbate lui même, l'indispensable Bon-Ami!

J'aurais dû faire cette réflexion : peut-être que Bon-Ami, auquel je succédais dans les faveurs du patron, n'avait jamais régné le moins du monde et qu'il était malaisé d'imaginer une physionomie de complaisant plus humble et plus sacrifiée; mais, j'aimais bien mieux triompher et insulter aux prédictions de Sophie. Je songeais à Sophie pour la première fois de la journée; je la souhaitais à mes côtés, non pour m'informer d'elle et savoir comment avait eu lieu l'épreuve de son arrivée, non pour lui serrer la main, non pour voir son bon et franc sourire, mais pour l'écraser de ma victoire si tôt remportée, mais pour jouir enfin de ma supériorité et pour traduire à mon usage la dépêche de César : Je suis venu, j'ai vu, etc.

« Je ne veux que Fernand! » avait dit le patron. Ce vieillard m'appartenait. En descendant l'escalier derrière lui, je pensais : Si je veux, toute cette fortune est à moi : les onze maisons de Paris, l'usine de Grenelle, les trois moulins de la Ferté, les trois mille hectares de forêts et jusqu'au fameux clos Renouard-Chambertin

lui-même! C'est évident, j'ai fasciné. Que je mette en œuvre ici ma volonté intelligente, et tous ces bonnes gens ne sont plus que des déshérités!

Eh bien! proclamons-le à ma louange éternelle, je fus clément, je fus généreux; je ne voulus rien prendre de cet héritage qui ne m'appartenait pas. L'influence, voilà ce que je me réservai expressément, la haute main, la position d'homme nécessaire. Quant à ma fortune, je saurais bien la fabriquer moi-même. Et avant de m'occuper de ma fortune à faire, il me fallait la vie de jeune homme! un peu de bonne vie menée à grandes guides! Tout vieil oncle aime à voir le neveu favori faire un peu ses fredaines.

J'avais bien le droit, moi qui me montrais si généreux envers ces Renouard, j'avais bien le droit d'accepter quelques petits cadeaux. Je dédaignais l'héritage, mais je ne me dissimulais pas qu'une centaine de louis, que dis-je? un millier de louis, de temps en temps, pourrait m'aider à faire mes farces. Et puis les dettes, les dettes mignonnes que le cousin payerait toujours avec plaisir.

Miséricorde! des dettes! Tous mes livres parlaient de dettes! Chose ravissante! Don Juan et M. Dimanche! J'eus une vision: Sophie, glissant de son pied léger sur le trottoir, et moi, la saluant en passant dans mon tilbury, rapide comme l'hirondelle.

Hélas! je ne fis pas même monter Sophie près de moi; je la laissai sur le trottoir, ébahie et suivant de l'œil mon tilbury qui s'envolait...

Au bas de l'escalier, le patron appela Bouquet d'une voix qui me sembla plus sourde et presque abattue.

— C'est bien, me dis-je, je le remonterai au Café Anglais.

Le nègre jaune achevait d'atteler, car il avait coutume d'aider le cocher, pour que jamais le patron ne faillît attendre.

— Bouquet, lui dit M. Renouard, remets les chevaux à l'écurie; prends *Petit-Gris*, que montait Bon-Ami ce matin, et va me chercher le docteur.

— Est-ce que monsieur serait malade? demanda Bouquet.

— Va vite, mon garçon. Pas sur *Petit-Gris*. Prends *Cybèle*, pour aller plus vite!

— Mon cousin... commençai-je en m'approchant de lui.

— Tu verras qu'ils me tueront, Valentin, prononça-t-il avec accablement.

Le dîner au Café Anglais tombait dans l'eau, et je n'en étais pas peu affligé. Mais enfin le lieu importe peu. Evidemment le cousin avait besoin d'épancher en moi le trop-plein de son cœur. J'étais toujours sur les marches du trône. Le patron, en effet, passa son bras sous le mien et s'appuya sur moi lourdement : preuve de confiance. Il débuta ainsi :

— Je n'ai que toi, mon pauvre Adrien...

Mais il s'interrompit avec une soudaine brusquerie et rappela Bouquet.

— Prends *Petit-Gris*, lui dit-il, et sois revenu pour servir à table. Ne surmène pas la bête, ou gare à toi ! Tu diras au docteur..... bien tous nos compliments et qu'il vienne dîner mardi; nous aurons les prêtres.

— Tiens, Féfer, reprit-il, en m'entraînant dans la direction du jardin, je veux te soumettre le cas à toi tout seul, mon ami ! Tu vas voir s'il n'y a pas de quoi perdre le sang-froid !

Nous arrivions devant le pavillon coquet et charmant qui renfermait le billard. Le patron s'arrêta et me lâcha le bras.

— Je sais fort bien que je ne baisse pas encore, mon garçon, me dit-il avec colère; je ne veux pas qu'on ait de ces airs-là avec moi ! Attendez que je sois en enfance ! Et je m'arrangerai bien de manière à ne pas être sous votre coupe, si jamais je tombe en enfance ! Ta, ta, ta ! parbleu ! certes ! certes ! Peuh ! je vous vois venir avec vos gros sabots, je vous aurai amassé de l'argent pour...

Il s'interrompit et jeta sa queue sur le tapis.

— As-tu lu les tragédies de Shakspeare, Fernand ? me demanda-t-il tout bas.

J'avoue que je fus stupéfait d'entendre ce nom dans la bouche du cousin Renouard. Je répondis affirmativement, comme de raison.

— Moi, je n'en ai lu qu'une. C'est Bon-Ami qui me l'avait apportée. Cela s'appelle *le Roi Lear*, et il y a là dedans des choses bien fortes...

— Oh ! oh ! pensai-je à part moi; ce Bon-Ami qui a l'air si naïf et si humble ! Tout le monde se mêle donc d'avoir des intentions !

— Va dire à Bouquet qu'il prenne *Cybèle*, m'ordonna-t-il. Tu me trouveras là dedans. Tu as de l'intelligence, tu vas voir et juger.

Quand je revins, il était auprès du billard, sur lequel il avait disposé les trois billes d'une certaine façon. Il avait la queue en main et son visage était écarlate. Il frappa la bande d'un violent coup de poing.

— Ce roi Léar, poursuivit-il, avait aussi trois filles. Seulement il s'en trouvait une bonne...

Il me regarda. Je fis en sorte que ma physionomie lui criât : « Je vous ouvre mon cœur, comme on tend un chapeau. Versez, cousin, versez vos confidences! N'ayez pas peur, tout entrera! »

En somme, on était aussi bien là qu'au Café Anglais. La solitude nous entourait. Pas une oreille indiscrète pour surprendre les épanchements du patron. Il fit un pas vers moi, il appuya sa main droite sur mon épaule, et me montra de la gauche la bille qui tenait le milieu du billard.

— Voici la sienne, me dit-il, entre la rouge et la mienne. Il est très-grand, mais le ventre lui pousse, et il ne peut plus piquer en officier. Il fallait donc jouer gêné par la rouge, ou risquer le quatre-bandes par la blanche, ou prendre la grande queue : je défie qu'on sorte de là... hein?

O mes espoirs ambitieux! Sophie était vengée.

— C'est juste, mon cousin, balbutiai-je sans pouvoir cacher mon désappointement.

— Qu'est-ce que tu as donc, petit? demanda aigrement le patron, on dirait que tu penses à autre chose! Ma parole d'honneur, je suis bien mal entouré! Voilà un bambin que je fais venir du fond de l'Anjou...

— Mais, mon cousin, l'interrompis-je avec terreur, car je voyais la tempête s'amonceler, je vous jure que vous vous trompez : j'écoute; je fais mieux, je comprends.

— Très-bien. Je suis un peu vif, Féfer; mais, la main tournée, je n'y songe plus. Approche ici.

Il me conduisit sous un grand cadre contenant quatre estampes qui représentaient et démontraient tous les différents coups du jeu de billard.

— Cherche! me dit-il.

— Le bonheur voulut que mon doigt tombât précisément sur la planche qui démontrait le coup en question.

— Parfait! Tu vois, c'est le n° 89. L'auteur traite le coup de quatre-bandes : fin sur la blanche, en dehors, effet de même en coulant et fort! C'est évident! Bon-Ami le ferait! Maintenant, si l'on peut jouer en officier, il y a une méthode plus brillante : la rouge demi-pleine, effet en dedans, trois bandes; enfin, avec la grande queue, tout doucement, par précision, toucher bande deux fois ici et là, pour revenir en plein sur la mienne... N'est-ce pas?

— Clair comme le jour, oui, mon cousin.

— Puisque tu as des dispositions, je t'apprendrai les finesses du jeu. Eh bien! ce Bernard...

Il y avait dans son accent une rancune féroce.

— Ce Bernard... qui n'était qu'un petit commis d'un sou, quand on lui a donné Bougonne. C'est un nom familier. Je n'aime pas ces sobriquets... mais enfin voilà le fait : ce n'était qu'un commis d'un sou; il nous doit tout et je ne sais pas comment il ose regarder sa femme en face! Eh bien, ce Bernard, il joue par la rouge, pleine, en coulant; il évite le contre, en dépit du bon sens, là, car le contre était forcé; il touche la bande ici. Où devait-il aller? Là, n'est-ce pas? cela saute aux yeux. Du tout : sa bille tournaille, fait un effet diabolique dont personne n'a jamais entendu parler, et revient mourir sur la mienne en rassemblant une série!

Il s'essuya le front et se laissa tomber sur un siége. Je n'eus que cela en fait de confidences. Quand je voulus en effet m'asseoir auprès du patron, il me dit :

— Laisse-moi, Valentin, j'ai besoin d'être seul. Ou plutôt va me chercher Bon-Ami. Mais non, tiens! s'écria-t-il en sautant sur ses pieds : qu'on m'amène ce Bernard! je veux lui faire compter les coups. Allons! plus vite que cela, endormi! Bernard! il me faut Bernard!

Au dîner, le patron fut radieux. Il avait, selon son expression, *brossé* Bernard. Bernard n'avait pas pesé une once! Aussi quel bon garçon que ce Bernard désormais! Et quel joueur! M. Renouard n'en connaissait point de pareil.

— Je te l'avais bien dit, Féfer! me cria-t-il effrontément au travers de la table; ce n'est pas le jeu de tout le monde. Il ne suit pas la règle servilement. Il innove, le coquin, il invente..... son coup de la rouge pleine, en coulant, c'est superbe!

— Mais vous le battez, mon cousin, répliquai-je.

— Ah! ah! voilà, comme tu dis, mon enfant. Moi, je suis le représentant du jeu classique, large, fondamental! Sais-tu, Féfer, tu vas coucher ici; je ne veux plus que tu nous quittes!

Le bon Toutou Gauthier me serra la main et sa sœur me dit tout bas : « Bravo, mon petit cousin! » En revanche, tous les Durand me lorgnèrent en dessous, et Ma Chérie dit entre haut et bas :

— Voici Aglaé bien contente!

— Allons! reprit le patron après le dessert; aux petits jeux, mes chers enfants! chez moi, il faut que tout le monde soit heureux et s'amuse. Faites les honneurs au cousin Fernand. Je vous livre le salon; divertissez-vous.

Quand il voulait de la joie, ce roi absolu, il fallait que la joie vînt à la minute. On se leva de table avec une bruyante affectation de gaieté. Ce fut à qui envahirait le premier le salon. Maman Mignonne, Ma Tante, Ma Chérie et Bougonne se mirent de la partie; il n'y eut pas jusqu'aux gendres qui ne daignassent perdre un gage ou deux. Aimez-vous les jeux innocents? Ma pauvre cousine Aglaé les adorait.

Pour obéir au patron, qui avait ordonné de me faire les honneurs, elle me choisit tout le long de la soirée pour payer ses gages et accomplir ses pénitences. Je fus embrassé au moins une douzaine de fois. Les Durand étaient furieux; je les vis tenir conseil et il me sembla qu'on dépêchait Bougonne vers le patron. Il arriva quelque temps après, somnolent mais souriant :

— Au reposoir, tout le monde! s'écria-t-il, j'ai fait atteler les voitures : en route!

Les petits jeux furent brusquement interrompus. Il y eut la bagarre des châles et des chapeaux.

— Toi, me dit M. Renouard, ne vise pas trop haut, Féfer, tu tomberais dans quelque trou... Je sais ce que je sais. Quel gaillard!... J'ai modifié ma première idée : tu vas retourner à Paris et

tu ne reviendras que mardi. Ma Chérie! il n'y a de place que dans ta voiture; je te demande une place pour Valentin.

— Comment donc! avec plaisir, répliqua la plus belle et la plus perfide des filles du roi Léar ; ce cher cousin ! Venez, Fernand, nous partons.

Les embrassades eurent lieu en abrégé. Tout le monde se mit en voiture à la fois. L'équipage de M. et madame Delaunay était une fort jolie calèche, tenant largement quatre personnes. Je faisais justement le quatrième. Mais au moment où j'allais monter, Ma Chérie dit à son cocher :

— André, faites une place à ce jeune homme sur le siége.

Le coup me frappa en pleine poitrine. Cependant je grimpai auprès du cocher, qui fouetta aussitôt ses chevaux. Derrière moi, Bibi Delaunay dormait couché sur la banquette de devant. Gendarme et son petit époux causaient et riaient. Malgré la tristesse de mes réflexions, j'essayais d'entendre, et je saisissais çà et là quelques mots à la volée.

« Les projets de la Vieille et de Sombre-Accueil (M. et madame Durand), l'établissement de ce grand dadais d'Edmond... tout cela dérangé par la venue du petit Lourdaud (moi, votre serviteur)... La Laide qui mordait à la grappe comme une pauvre affamée... Belle-et-Bête qui ne voyait rien... »

Et des rires encore, surtout à l'idée des projets manqués de la Vieille.

Je finis par comprendre que la Vieille avait dessein de marier son fils Edmond en famille et convoitait pour lui les 800,000 fr. de dot de la pauvre Laide. Je n'avais pas été sans remarquer les innocentes préférences dont j'étais l'objet de la part de la bonne Aglaé. J'arrivais au milieu de cette petite intrigue comme un chien dans un jeu de quilles.

— La Vieille en sera pour ses frais! entendis-je encore à bâtons rompus et parmi les rires de cet excellent ménage; laissons donc marcher le petit, qui saura bien se faire mettre à la porte...

— Chut! chut! chut! fit l'Amour-en-Culottes; pas si haut!

— Bah! s'il te gêne, je vais le mettre à pied, cela le fera grandir... André, arrêtez!

Nous étions à l'entrée du Cours-la-Reine, à l'endroit où s'ouvre maintenant le pont de l'Alma.

— Cousin, me dit lestement Ma Chérie, les chevaux sont fatigués; vous avez maintenant une belle avenue jusqu'au pont de la Concorde : nous allons vous souhaiter le bonsoir.

J'étais sur la chaussée avant que ce discours fût achevé. Je saluai et je remerciai.

— Au revoir, cousin. Allez, André!

Je restai d'abord tellement humilié, qu'il me sembla que j'allais me trouver mal. J'avais comme un étau qui me serrait la poitrine. Certes, Sophie, dans ses plus noires prévisions, n'aurait jamais deviné que j'eusse à subir un outrage pareil. Mon Dieu oui, je pensai à Sophie. J'ai toujours pensé à Sophie chaque fois que j'ai eu besoin d'aide et de consolation au fond de mon cœur. Elle était trop vengée désormais de mes moqueries récentes et de mes dédains. Elle n'avait prophétisé que trop juste. Ses paroles, ses propres paroles piquèrent mon souvenir comme un dard aigu : *Vous ne serez jamais un égal pour ces gens-là.*

Un égal! mais traite-t-on ainsi même un inférieur?

La calèche des Delaunay filait, rapide et légère, sur le pavé du quai. Moi, je restais immobile, les pieds dans la boue. Je me représentai tout à coup Ma Chérie avec son rire insolent de grande virago, tournée de mon côté et contemplant ma détresse par-dessus la capote abaissée de la calèche. Je bondis sur place à ce tableau et je m'élançai vers l'avenue du Cours-la-Reine. Là, je pris ma course comme un furieux; on eût dit que les gens de la calèche m'emportaient quelque chose et que je perdais haleine à vouloir les rattraper. J'allai ainsi jusqu'à la place de la Concorde, où je vis encore une fois l'infâme équipage, qui se perdait dans la lueur poudroyante des réverbères.

Je m'arrêtai. J'étais bouillant; j'étais fou. J'avais dans ma bouche, mêlés et mariés, les noms de Sophie et de ma mère. Je m'assis sur le parapet du quai, étanchant mes cheveux baignés de sueur et regardant couler l'eau. Un découragement plus profond encore que celui de la cour des Messageries pesait sur moi. C'était, dans mon orgueil d'enfant qu'on pouvait surtout me frapper. Cette femme m'avait poignardé à l'endroit sensible.

A dessein et par cruauté? Je ne crois pas. Gendarme était tout uniment un robuste et grossier égoïsme. Son être épais ne contenait pas de méchanceté proprement dite. Ceci, à la différence des Durand, qui avaient tous un épanchement de fiel sous la peau.

— Bonsoir, cousin Fernand Leprieur! me cria juste à ce moment la voix détestée de Basile.

Une voiture passait au grand trot. Je m'aperçus que j'étais précisément sous un réverbère. Les Durand m'avaient vu. Ce fut le coup de pied de l'âne.

Je m'en revins à la maison dans un état à faire pitié. J'avais compté écrire à ma mère ce soir; mais que lui dire, sinon des choses désolantes? Je me mis au lit tout de suite, et j'appelai le sommeil pour calmer ma fièvre.

Dans ces cas-là, jamais le sommeil ne vient. Ce fut une nuit laborieuse. Peut-être dois-je faire remonter jusqu'à cette nuit mon premier essai pour naître homme. Certes, depuis lors, j'ai continué bien lontemps encore à m'empêtrer dans mes langes d'enfant; mais ce fut le premier effort et il faut le noter.

Après avoir roulé en moi-même des projets de vengeance absurdes et même coupables, car j'en étais là, je parvins à reprendre un peu de calme et à examiner froidement ma situation.

A ma grande surprise, je ne la trouvai point empirée. Qu'y avait-il de nouveau? Une manifestation hostile de la part de gens que je savais n'être point mes amis. Tous ceux sur qui je comptais me restaient, en définitive. Madame Renouard, qui s'était déclarée tout d'abord ma protectrice; le patron, dans l'esprit de qui je croyais avoir fait d'immenses progrès; enfin, la famille Gauthier, avec laquelle je devais vivre dans des rapports plus étroits et dont tous les membres me témoignaient une réelle bienveillance.

On ne m'avait point, il est vrai, présenté à M. Gauthier le père, mon futur banquier, mais sa figure m'inspirait de la sympathie et du respect : j'étais sûr de lui plaire, parce que je l'aimais déjà. Ce calcul est bon presque toujours.

Il s'agissait de lutter, voilà tout, non point avec les armes folles dont regorgeait mon arsenal, mais par la bonne conduite, le travail assidu, le dévouement et le zèle.

Comment penser mieux et plus sagement? J'allai plus loin, ce-

pendant, et je posai le cas où, malgré toute ma bonne volonté, tout mon courage, toutes mes perfections, en un mot, je serais néanmoins vaincu. Cela pouvait arriver; il fallait résoudre le problème. Je l'abordai résolûment et je me promis de tenter le lendemain une sérieuse et solennelle épreuve. Le lendemain devait être justement un jour de liberté complète; M. Renouard me laissait seul à Paris, j'avais mes coudées franches; je pouvais déjeuner et dîner à ma guise.

Or c'était en cela que consistait l'épreuve. Je voulais voir quel était le plus bas prix possible de la vie à Paris pendant un jour. Cette unité une fois trouvée, je me réservais de calculer le temps que j'avais à vivre avec mes propres ressources. L'idée n'était pas déraisonnable, pourvu que l'unité fût sagement établie, le calcul bien fait et qu'une colonne restât ouverte, dans ce livre de compte, aux faits et gestes du hasard.

Ceci rentrait, du reste, dans les idées de Sophie, ma chère Sophie! Et combien je l'aimais cette nuit! Sophie m'avait dit: Ménagez bien votre argent, qui est pour vous l'indépendance. Elle était vraiment, cette Sophie, beaucoup au-dessus de sa position et de son âge!

J'arrivais à sommeiller légèrement après cette nuit d'insomnie, lorsque j'entendis quelqu'un qui se frottait les manis auprès de mon lit. C'était mon nègre jaune, gai comme un pinson et qui me dit:

— Monsieur n'est pas matinal, aujourd'hui!

Eh bien! poursuivit-il pendant que j'ouvrais les yeux, ça s'est joliment passé là-bas! J'ai cru un instant que monsieur allait avoir sa *fausse digestion*, après l'affaire du billard; mais ça s'est arrangé et vous avez bien mené votre barque pour un commençant!

— Mon vieux Bouquet, répondis-je sous l'impression des dernières pensées de mon insomnie, vous m'avez témoigné un intérêt dont je vous suis véritablement reconnaissant. Si jamais, quand je serai hors de cet enfer et dans une position heureuse, si jamais j'ai besoin d'un serviteur, je penserai à vous.

Il secoua la tête lentement.

— Je mourrai où je suis, monsieur Fernand, prononça-t-il avec

tristesse, mais avec conviction. Je peux bien me plaindre par-ci par-là, mais je suis attaché. Monsieur a besoin de moi et j'ai besoin de lui. Il est drôle, voyez-vous bien; il aime à changer un peu... et n'empêche que c'est vous qui l'avez eu, le nom de Valentin!... Enfin, il a ses *si* et ses *mais*, quoi donc! Mais il a confiance en moi, et c'est flateur de voir un homme de génie tous les jours.

— Comment! Bouquet! me récriai-je, vous qui avez de l'instruction, vous qui m'étonniez hier par la justesse de vos critiques, vous confondez l'argent avec le génie!

— Pas tout à fait si simple, non! L'argent des héritiers ne sera jamais que de l'argent; mais lui! c'est lui qui a fait la fortune!

— A la bonne heure, Bouquet, mon ami! Je commence à savoir par cœur ce refrain-là. Je vous laisserai donc le cousin et je m'en irai tout seul.

Mon nègre jaune prit silencieusement mes bottes et mon pantalon. En me les rapportant, il me dit:

Eh bien! j'ai réfléchi. Si monsieur avait les moyens de se pourvoir ailleurs, ce ne serait peut-être pas trop mal imaginé. Monsieur a bien pris, il n'y a pas à dire, mais ça lui a déjà fait des ennemis dans la maison. Et... quand on a affaire à quelqu'un qui aime un peu à changer...

Je me levai pour commencer ma grande épreuve. J'avais, en outre, tout Paris à visiter. Malgré les doutes que je gardais sur mon avenir et malgré la meurtrissure que laissait à ma fierté l'humiliation éprouvée la veille au soir, ce premier jour de liberté dans Paris reste en mes souvenirs comme un des plus beaux de ma vie. J'allai partout, je vis tout, superficiellement, il est vrai, mais de manière à compléter l'idée générale que j'avais de Paris. Je fis dix ou douze lieues à pied dans les rues, et je revins à la maison, après la nuit tombée, ayant dépensé huit sous.

Mon épreuve était faite! J'avais encore dans le cœur l'orgueil des victorieux. Pour établir mon calcul, il n'était pas besoin d'ardoise ni de papier. Avec mes 460 fr., j'avais de quoi vivre mille jours à Paris. Mille jours! Je ne fus pourtant pas ébloui, et cavant au pire, comme doit faire tout philosophe pratique, je donnai au hasard la moitié de cette longue carrière d'indépendance qui était devant moi.

Je me dis : A cause des besoins qui ne se peuvent prévoir, je réduis mon actif à cinq cents jours; j'ai le temps de parvenir, ou de mourir !

J'avais dépensé à mon déjeuner deux sous de pain et deux sous de fromage; à mon dîner, deux sous de fromage et deux sous de pain; j'avais conscience d'avoir satisfait convenablement mon appétit. Mon estomac était calme; mes deux repas étaient parfaitement suffisants.

Je dois avouer que je ne songeai pas du tout à la question du logement, non plus à celle du blanchissage, non plus à celle du renouvellement de la garde-robe. L'idée ne me vint pas davantage que la continuité de ce régime stoïque pouvait avoir, pour la santé, quelques inconvénients. Mon épreuve était faite; j'avais son résultat acquis : c'était mon patrimoine inaliénable. Le roi lui-même, comme on dit, ne pouvait pas me ravir un seul de mes cinq cents jours !

J'écrivis à ma bonne mère avec cette hauteur de calme qui convient à un homme ayant du pain cuit sur la planche et sûr de son fait. Je ne lui dis rien de mes malheurs, je lui fis de la famille Renouard un tableau assez impartial, et ne laissai rien percer des dangers qui étaient autour de moi.

Je n'oubliai pas, bien entendu, les courtoises attentions de madame Renouard : je comptais sur celle-là; mais j'omis, de parti pris, la santé portée par le patron en l'honneur de mon père, parce que je n'avais pas confiance et que je ne voulais pas donner aux miens une trop grande sécurité.

Je venais de cacheter ma lettre, lorsque le bruit d'espèce particulière qui accompagnait toujours et partout la présence du patron se fit entendre dans l'hôtel.

Le concierge se mit en l'air, les domestiques allèrent et vinrent, Bouquet ouvrit les portes avec fracas, et cette sorte de vagissement, qui était la voix de M. Renouard, retentit dans l'escalier. Instinctivement, je fis disparaître ma lettre sous les revers de mon habit. Bien m'en prit, car le patron entra comme une bombe. Sa fantaisie du moment avait précisément trait à ma correspondance.

— As-tu écrit, Valentin? me demanda-t-il dès le seuil.

— Oui, mon cousin, à ma mère.

— Montre cela ! s'écria-t-il tout joyeux de sa curiosité satisfaite.

— C'eût été de bien bon cœur, mon cousin, répondis-je sans broncher, mais la lettre est à la poste depuis deux heures.

— Ah !... fit-il par trois fois, ah ! ah !

Le dernier ah ! était sur le ton de la colère.

Les occasions où j'ai menti dans ma vie sont rares. Mon excuse est ici que ma letttre à ma mère n'était point de celles qui se peuvent communiquer. Je n'y disais rien contre la famille de Paris, mais je n'y disais rien pour. Le patron aurait trouvé cette impartialité blasphématoire, et peut-être aurait-il eu raison, sauf l'exagération du terme, puisqu'il ignorait la conduite de madame Delaunay à mon égard. En somme, j'avais été traité fort honorablement dans sa maison de Passy.

Mais ma véritable raison n'était point celle-là. Je connaissais déjà le cousin Renouard sur le bout du doigt. Je ne lui aurais pas montré la lettre la plus louangeuse du monde, où ne se fût point trouvée l'énumération exacte et emphatique de ses richesses. Je savais qu'il voulait voir ma lettre pour y lire ses onze maisons de Paris, ses trois moulins, ses forêts, ses vignes, etc., etc., exclusivement pour cela. Or, il n'y avait pas un mot, dans ma missive, touchant les richesses du cousin. Peut-être avais-je un peu de rancune contre elles, moi si pauvre ; du moins les avais-je passées sous silence.

Il jeta son chapeau sur le bureau et tâta le bâton de cire. La cire était déjà dure.

— Va-t-il me fouiller? pensai-je, tant il me semblait que rien n'était impossible à ce brave homme, habitué à dompter tout ce qui l'entourait.

Il regarda la plume, comme le docteur Bartholo dans *le Barbier de Séville*.

— Et tu n'as pas songé, petit, reprit-il d'un accent affectueux, que j'arais du plaisir à voir un peu ce que tu dis de nous à la famille d'Angers?

— Mon cousin, repartis-je avec un bonheur tout particulier, j'avais hâte que ma mère eût la lettre, et la poste ferme à cinq heures.

Il en était sept. Il s'assit et me fit signe de l'imiter.

— Voyons, Féfer, me dit-il, — qu'est-ce que tu leur racontes ?

— C'est le mot, mon cousin, je leur raconte. Ma lettre n'est qu'un récit de mon arrivée et de ma journée d'hier chez vous...

— Tu plais à madame Renouard, m'interrompit-il, et c'est beaucoup. Tu me plais; c'est davantage. Tu plais aux Gauthier; mais... chacun a ses petites affaires, n'est-ce pas? Je ne sais plus si je dois te mettre chez les Gauthier, parce que... parce qu'il y a des choses impossibles... tout à fait! Les Durand sont mes enfants aussi; que dirais-tu si je te plaçais chez les Durand?

— Je vous supplierais de me laisser retourner chez mon père, mon cousin.

Ses yeux se fixèrent sur moi avec étonnement.

— Il est franc comme l'or, ce polisson-là! murmura-t-il. Finis-moi ta lettre, Féfer.

J'avais mes cinq cents jours qui me donnaient un infernal aplomb.

— Eh bien! cousin, répondis-je, voilà! Une journée d'enchantement! J'ai parlé surtout de ceux qui ont été bons pour moi...

— Qu'as-tu dit des Delaunay?

C'était l'écueil; je savais le faible du patron pour Ma Chérie.

— Une charmante mère, un ravissant enfant, répliquai-je.

— Oui, oui, je sais que tu as la plume bien taillée. C'est pour cela que je voulais voir. Sans compter que j'avais envie de lire aussi mon article. Comment m'auras-tu habillé, mon gaillard?

— Oh! mon cousin! y a-t-il deux manières de parler de vous!

Il me frappa sur les genoux du plat de ses deux mains.

— Tu as de jolies reparties, Féfer, me dit-il, je répéterai celle-là à madame Renouard. Mais enfin, spécifie un peu. Tiens, par exemple, si tu m'avais soumis le brouillon, j'aurais pu te mettre à même de donner à ton père un tableau exact de nos petites possessions.

Nous y étions! le cousin avait fait le voyage de Paris exclusivement pour que la pauvre famille d'Angers fût éblouie par la réverbération de son opulence.

— Quant à cela, mon cousin, m'écriai-je, je crois n'avoir rien oublié. Il y a en moi du notaire, et j'épluche assez adroitement les fortunes.

— Voyons, petit, épluche-moi ma fortune !

Il se frottait les mains, et ses yeux étaient clos à demi. Je me mis à compter sur mes doigts.

— Il y en a tant, repris-je, que j'ai pu oublier quelque détail, mais j'ai posé les *et cætera*. D'abord j'ai inscrit les onze maisons de Paris, en leur disant ce qu'est celle-ci, la seule que je connaisse et qui doit bien valoir de dix-huit à vingt mille livres de rentes.

— Vingt-deux mille, petit !

— Voyez ! j'ai donc eu raison d'ajouter qu'en maisons seulement, vous avez plus de cent mille livres de rentes !

— Oui, mon fils, tu as eu raison.

— Ensuite les futaies et taillis : 1,800 hectares en Bourgogne, 300 en Picardie, 250 en Seine-et-Oise.

Il eut une sorte de ron-ron comme un matou qu'on dorlote.

— Trois fermes dans le Chartrain, domaine à Nogent-le-Rotrou, actions des Messageries et autres, enfin le courant, l'argent de poche, qui serait quatre à cinq fois l'aisance d'un conseiller de cour royale, eût-il sept enfants comme mon bon père : en tout, un million passé de revenus ! Il se leva comme un ressort.

— Prends ton chapeau, Valentin, me dit-il; je suis le maître, n'est-ce pas ? Ai-je eu besoin des Durand pour gagner tout cela ? Si les Durand ne sont pas contents, ils iront le dire au grand Mogol ! Je veux que tu sois chez le banquier : je le veux !

J'avais le chapeau à la main. Il se posa devant moi, redressé de toute sa hauteur, et répéta avec un geste noble :

— Je le veux !

M. Gauthier avait ses bureaux rue de Provence, sur le devant, et son hôtel au fond d'un charmant petit jardin. C'était, celui-là, un homme du monde et qui entendait fort bien la vie. Malheureusement, pour le physique, ses enfants avaient versé du côté Renouard. Ce fut une joie quand nous entrâmes, ici le patron était bien sincèrement aimé. Toute la famille était réunie; je peux dire que je fus accueilli par les enfants comme un frère, par les parents comme un ami.

— Patron, dit M. Gauthier, j'avais peur que vous n'eussiez changé d'avis. Cela m'aurait contrarié. On aime l'enfant ici, et je compte le pousser de mon mieux.

— Monsieur Gauthier, répondit gravement le patron, je ne change point d'avis : jamais, entendez-vous! ce qui a fait ma force, c'est l'immutabilité de mes desseins.

— Si vous voulez, reprit le banquier, je le logerai ici et il mangera avec nous.

Toutou et ma pauvre Laide sautèrent tous les deux de joie.

Si le cousin avait dit oui, Paul, il y a dix à parier contre un que je serais maintenant un homme d'argent, peut-être un millionnaire. Je n'avais, vous le savez, aucune vocation arrêtée, et l'ambition, je le crois, m'eût bien vite réconcilié avec le commerce. Mais le cousin ne voulut pas. L'excellent accueil de Gauthier le refroidit même un peu à mon égard, et je me souviens qu'en remontant dans la voiture il me dit :

— C'est à cause de moi, tu sens bien, Féfer, qu'on t'a fait toutes ces chères.

Il avait été convenu que je déjeunerais chez M. Gauthier, avec les commis, et que le reste irait comme par le passé. Dès le lendemain, je fus installé au rez-de-chaussée de la rue de Provence, derrière un grillage, entre l'expéditionnaire chargé de la transcription des lettres et l'homme des comptes de retour.

Nous étions sept dans ce bureau. Il y avait en outre la caisse et la correspondance avec quatre employés : en tout, onze. J'étais sous la coupe du chef de correspondance, pâle jeune homme aux yeux fatigués, à la poitrine sifflante, qui passait parmi nous pour avoir un grand avenir. Il était déjà intéressé et gagnait quatre mille francs d'appointements fixes : mille francs de plus que les conseillers à la cour royale d'Angers.

Nous arrivions à neuf heures, nous sortions à cinq heures.

A midi, on déjeunait avec le pain et le vin de la maison. Je copiais des lettres, je copiais des bordereaux, je copiais des comptes de retour. J'avais bien un certain mépris pour cette besogne qui, réellement ne nécessite pas une forte dépense d'intellect, mais quelques éclaircies de bon sens naissaient en moi et je me disais : c'est l'A B C. Il faut être soldat pour mériter les épaulettes de général.

Je faisais de mon mieux ; je ne riais même pas trop des prodigieuses formules qui fleurissent le style commercial et dans les-

quelles mon chef de correspondance, ce jeune homme de tant d'avenir, excellait incomparablement. Au bout de quinze jours, j'aurais su, tout aussi bien que lui, dire aux correspondants que « nous avions reçu la faveur de leur honorée du 6 courant, dont bonne note, etc. »

Il y avait bien les comptes de retour qui effarouchaient un peu mon honnêteté native. Sur les valeurs faibles, un compte de retour présente parfois, en apparence, du moins, un bénéfice usuraire de 50 à 60 pour cent. Mais je ne demandais pas mieux que de passer condamnation sur mon expérience : je voyais mal sans doute, parce que je ne savais pas. En outre, j'avais foi en M. Gauthier, incapable, assurément, de tout acte déloyal. En somme, mon esprit était tranquille et je ne me trouvais pas malheureux.

Était-ce pour cela, cependant, que j'avais tant rêvé Paris? En revenant du bureau, je traversais les boulevards et je voyais un petit coin de la grande et perpétuelle fête. Mon cerveau travaillait un peu pendant une cinquantaine de pas; j'avais quelque désir de me plonger, ne fût-ce qu'un jour, au beau milieu de ce tourbillon; mais ce désir participait de ma nature. Il n'était fougueux qu'à la surface et manquait de vérité : j'étais tout simplement honteux vis-à-vis de mes livres, parce que je n'avais pas encore nagé une brasse dans ce fleuve de voluptés qu'ils m'avaient promis.

A cinq heures, je rentrais à la maison, ou bien je me rendais à Passy, où je trouvais l'une ou l'autre des sous-familles. Les réunions patriarcales n'avaient lieu que le dimanche. Il y avait des hauts et des bas dans ma faveur auprès du patron; généralement quand M. Gauthier lui faisait des éloges de ma conduite, il me traitait avec une soudaine froideur; au contraire, quand les Durand et les Delaunay eux-mêmes essayaient de m'opprimer, il me défendait bel et bien. Il était de ceux-là qui ont la pasion de protéger. Il aimait à tenir le noyé entre deux eaux pour le secourir toujours et ne le sauver jamais.

Ce caractère est loin d'être rare, et je ne le donne pas pour nouveau.

J'allai au spectacle, pour la première fois de ma vie, le surlendemain de mon entrée dans les bureaux. On jouait le *Marino Faliero* de M. Casimir Delavigne, qui était alors dans sa nouveauté.

Je dus penser comme bien d'autres, à la vue de tant de belles choses : Racine n'est qu'un polisson ! Par bonheur, je n'avais pas encore de plume, de sorte que je ne pus l'écrire. J'aurais tort de railler : cette soirée marque dans ma vie. Ce fut la grande impression de mes débuts à Paris, et peut-être le point de départ de ma vocation tardive. Pendant bien des nuits, je rêvai de *Marino Faliero*. Je me vis auteur et couronné des lauriers dramatiques.

Mais les applaudissements donnés aux acteurs produisaient le même effet sur moi. Je crois que ma vraie vocation était d'être applaudi, de quelque manière que ce fût.

Je passais souvent dans la cour des Messageries, bien que cela me détournât de mon vrai chemin. Pas une seule fois je ne rencontrai Sophie, pas une seule fois je ne la vis à la croisée où j'avais aperçu cette ombre, le soir de notre commun débarquement.

Je désirais vivement qu'elle pût m'apercevoir : j'étais fort propre ; je portais tous les jours ma redingote neuve, mon chapeau et mes bottes. J'avais en outre acheté des gants et une badine. Sophie m'aurait-elle reconnu, elle qui ne m'avait vu que sous ma pauvre défroque de voyage ? J'espérais faire grand effet sur elle.

Les choses étaient ainsi, lorsque le 14 septembre 1829, jour néfaste, j'eus la méchante idée d'acheter un cigare pour me donner *un air* en me promenant un peu sur le boulevard. Je n'avais fumé de ma vie, cela devait me porter malheur de toute façon. A peine avais-je tiré quelques bouffées que je trouvai détestables, en regardant à droite et à gauche pour voir si quelqu'un m'admirait, que j'avisai le Basile, dirigeant sur moi son long corps disgracieux et tout d'une pièce. Ma foi, je ne fus pas fâché qu'il me vît ainsi dans mon beau. Je hâlai sur mon cigare, et je lançai une redoutable bouffée.

Son regard sournois me sembla prendre une expression de triomphe. Il ne me dit pas bonjour : nous étions en guerre déclarée ; mais comme il passait près de moi, je l'entendis qui murmurait :

— C'est bon à savoir !

Je ne fis pas grande attention à ce mot. L'effet toxique du tabac se produisait. La nausée me montait à la gorge ; j'avais le mal de

mer. Par économie, cependant, au lieu de jeter mon cigare, je l'éteignis et je le fourrai dans ma poche, afin de me faire du mal une autre fois. Je rentrai dans un état pitoyable; Bouquet fut obligé de m'aider à me mettre au lit.

— Ça vous apprendra, monsieur Fernand, me dit-il, car il m'avait pris tout à fait en affection. C'est bien fait ! d'autant mieux que monsieur n'aurait pas plaisanté. Moi, je m'en suis déshabitué par rapport à monsieur. C'est de ne pas s'en vanter et de ne pas recommencer.

Le lendemain était un dimanche. J'arrivai à Passy un peu tard, tout le monde était déjà sur le pont.

— Monsieur Théodore, dit le patron, en m'apercevant et avec une amertume que je ne lui connaissais pas, a passé sa matinée à l'estaminet, il faut bien fumer sa pipe !

Théodore, c'était encore moi. Adrien n'était plus, Valentin avait vécu. Stanislas, Alfred et Georges avaient passé comme des ombres. M. Renouard aîné, immuable en ses desseins, m'avait déjà prêté tous les noms du calendrier. Cela, disait-il à chaque baptême nouveau, lui était plus commode.

— Fi ! mon petit cousin, prononça doucement la bonne madame Renouard ; à votre âge, qu'elle mauvaise habitude !

— Il sent beaucoup le tabac, fit observer Ma Chérie, sans y mettre autrement de malice.

— Il empeste positivement ! gronda la Vieille, qui recula sa chaise.

Le patron se précipita sur moi et me sentit comme on flaire un gibier avant de l'acheter.

— Misérable ! s'écria-t-il, la lèvre tremblante de colère ! Misérable ! c'est donc vrai !

— Mon cousin, je vous le jure,.. commençai-je.

Je comptais ajouter : « Que c'est la première fois. » Je n'eus pas le temps d'achever.

— Il jurera tout ce qu'on voudra, dit le Basile, caché derrière sa mère et sa sœur.

— Patron, intercéda cependant M. Gauthier ; voyons ! il y a tant de jeunes gens qui fument... J'ai trois commis...

— Il faut les chasser ! l'interrompit terriblement le patron.

Dans le silence qui suivit, la voix mélodieuse et charmante de ma pauvre Laide se fit entendre.

— C'est étonnant, murmura-t-elle, moi je ne déteste pas cette odeur-là.

— Hein ? fit la Vieille en s'adressant au patron.

Et Bougonne ajouta :

— Est-ce clair ?

Ma Chérie et son petit époux riaient de tout leur cœur. Bibi Delaunay tournait tout autour de moi en répétant : Il empeste ! il empeste ! Mon ami Toutou Gauthier voulut l'éloigner ; il se mit à pousser des cris d'aigle, et la famille Durand tomba sur le pauvre Toutou, qui donna, ma foi, une sincère poussée au Basile. Ma Chérie pria aigrement les Durand de ne point se mêler de son Bibi. La discorde était au camp,

— La paix ! fit le patron.

Tout fut aussitôt calme et silence. Il se tourna vers moi :

— Tu viens de jurer, me dit-il solennellement.

— Mais, mon cousin... protestai-je.

— Tais-toi ! avance ici !

Il plongea sa main dans ma poche et en retira mon bout de cigare. Ce fut un effet de théâtre. Le cousin était comme moi ; il les aimait. Il éprouva une telle satisfaction d'avoir mis la main du premier coup sur la pièce probante, que toute sa colère tomba.

— C'est folie, conclut-il triomphalement, folie pure et simple que d'essayer de me tromper ! Viens déjeuner ! Je crois faire une bonne action en pardonnant à notre jeune cousin... pour cette fois... Je suis comme cela ! mais s'il recommence... Allons déjeuner !

Il me tendit la main.

— Baisez-la ! me souffla madame Renouard. Je ne pus. Je sentis parfaitement que dans cette maison il n'y avait plus d'avenir pour moi.

X

MON PREMIER BAL.

Mes aventures sont toutes ainsi, Paul, entachées d'une désespérante petitesse. Il semblerait qu'une fée moqueuse a présidé au drame de ma vie et en a pris toutes les scènes une à une pour les tourner à la puérilité. J'ai eu des tortures qui vous arracheront des larmes. Quand je me retourne vers mon passé, triomphes et tortures m'apparaissent au travers d'une brume railleuse, et je ne sais quelle voix murmure sans cesse à mon oreille : Comédie ! comédie !

Je devais beaucoup à mon Basile, vous en conviendrez : si j'avais tenu, comme on dit, mon Basile dans un chemin creux, il aurait passé entre mes mains une cruelle demi-heure. Il me faisait face à l'autre bout de la grande table, et je voyais son visage bilieux grimacer de plaisir. Bibi chantait toujours : « Il empeste ! il empeste ! » Le patron le fit taire, et ma Chérie dit :

— Tu fumeras, toi, Bibi, c'est à la mode.

— Pour un jeune homme très-riche, fit observer le patron, qui était en veine de clémence, cela passe.

La première chose que je fis, après le déjeuner, fut d'aller trouver madame Renouard, qui était avec Ma Tante et M. Gauthier. Je leur expliquai l'affaire du serment. J'y tenais. Ils m'écoutèrent avec bienveillance, mais d'une oreille seulement, parce qu'ils avaient à causer. Le gros et grand Bernard me guettait à la porte. Il me dit :

— Si vous éprouviez le besoin de communiquer une volée à

Edmond, mon cher beau-frère, je vous préviens, cousin, que vous ne perdriez pas mon estime.

Il m'ouvrit en même temps sa boîte à cigares, que je repoussai en rougissant.

S'il eût suffi de diviser pour régner, comme on aurait aisément régné sur cette respectable famille ! Elle était toute divisée, en vérité ; à cet égard, il n'y avait rien à faire : on s'y détestait du haut en bas, de long en large et dans tous les sens.

Les dents démangeaient à tout le monde pour mordre, et sans le patron, dont la lèvre en spatule tenait toujours suspendu le *quos ego*, toutes les griffes seraient sorties à la fois du velours. Les Gauthier, gens de cœur, n'échappaient pas à la règle générale : ils ne pouvaient souffrir ni les Durand ni les Delaunay ; les Delaunay méprisaient les Durand et jalousaient les Gauthier ; les Durand, race couarde et venimeuse, m'auraient volontiers broyé dans un mortier, si j'avais été poison, pour me servir en brouet au dîner de famille.

Chose singulière ! au moment où je me sentis chanceler, sur le seuil de cette maison, le désir d'y rester s'empara de moi. Je *fis des frais*, comme me l'avait conseillé ma pauvre bonne mère ; je fus modeste, jeune, empressé, complaisant. Madame Renouard me prit en véritable affection ; les Gauthier s'attachèrent à moi de plus en plus ; le patron lui-même s'habitua décidément à moi ; il n'y eut pas jusqu'à Ma Chérie qui, prise par mes attentions pour Bibi Delaunay, ne conçût pour mon humble personne une sorte de sympathie.

D'un autre côté, je mordais au travail ; mes camarades de bureau m'aimaient et mon chef de correspondance avouait que je n'étais pas trop maladroit pour un garçon qui avait fait ses études.

Il y avait dans tout cela des gages de sécurité ; je prenais racine ; on me le disait ; mon nègre jaune, le bon Bouquet, me félicitait régulièrement tous les matins. Eh bien ! malgré ces symptômes rassurants, l'impression subie lors du fameux serment du cigare subsistait toujours en moi. J'avais conscience de déchoir, malgré mes progrès apparents ; le terrain, chaque jour plus solide, me semblait fléchir sous mes pas. Je perdais confiance, je devenais triste et je ménageais mon argent pour cas de malheur.

Un bruit se répandit, sur ces entrefaites, une rumeur plutôt, car on ne parla que tout bas. Il fut dit à mots couverts, dans les bureaux de M. Gauthier, que les affaires de la maison Durand étaient gravement embarrassées. Nous vîmes sortir de l'argent de notre caisse, à la destination de la maison Durand, bien qu'il n'y eût aucun lien d'affaires entre les deux beaux-frères; nous entendîmes parler d'une mesure extrême, d'une liquidation et d'un projet de faire entrer M. Durand au lieu et place du patron, aux Messageries, comme administrateur. J'eus un mauvais sentiment et, je le confesse, ma rancune encore toute vive me fit contempler ce désastre avec joie; je ne vis là dedans qu'une revanche à moi envoyée par le hasard. Le coup frappait cet odieux Basile : je fus content. Cela me porta malheur.

Un matin, tous les employés de M. Gauthier reçurent chacun une lettre d'invitation pour un grand bal que donnait M. Durand, en son hôtel de la rue Bergère. Cela fit une énorme sensation, et je voudrais avoir le loisir de peindre avec détails, à la façon hollandaise, la physionomie de notre bureau, ce jour-là. Personne, excepté le chef de correspondance, ne s'était trouvé à pareille fête.

Il est bien entendu que je ne perdis pas cette occasion de poser en homme du grand monde, et que je donnai à tous libéralement, mais un peu à l'aveugle, les renseignements sur la marche à suivre. J'appris au sous-caissier à nouer une cravate blanche, à l'aide de mon mouchoir plié autour de mon genou ; j'enseignai à l'expéditionnaire, un bon père de famille qui n'était pas heureux, l'art de solliciter la main d'une demoiselle pour la prochaine contredanse ; je donnai une lecon de valse au compte de retour, et je mis la main-courante à même de se ganter sans faire éclater les coutures du chevreau. Les bordereaux et le grand-livre lui-même s'adressèrent à moi ; j'eus un instant d'enviable et flatteuse popularité.

Le chef de correspondance expliquait, pendant cela, au chef de comptabilité le fin de l'affaire, car le bal était une affaire. Je pus écouter à bâtons rompus. Les Durand avaient deux motifs pour donner le bal : se relever par un coup d'éclat dans l'opinion publique et communier avec la haute administration des Messageries.

Le bal était, en quelque sorte, une bienvenue payée par l'administrateur nouveau. Le patron avait, en effet, donné sa démission et son gendre était accepté à sa place.

La journée fut fiévreuse ; on travailla peu. Le vieil expéditionnaire négligea sa besogne pour se poncer les ongles qu'il avait d'un noir de jais ; le compte-courant sortit dès quatre heures pour aller se faire friser chez le perruquier, et le garçon de caisse fut chargé d'acheter cinq pots de pommade. On nous donna congé général vers cinq heures moins un quart ; nous nous séparâmes en nous disant : Au revoir ! et chacun courut chez soi pour s'occuper de sa toilette. La mienne était toute prête. J'ouvris ma malle avec un sentiment de plaisir et j'étendis sur la couverture de mon lit les différentes pièces de mon costume d'apparat. Rien n'y manquait ; tout était neuf.

Ma bonne mère m'avait fait faire tout cela, l'hiver dernier, par un petit tailleur au rabais, pour que je pusse aller dans le monde. Je n'en avais pas abusé. L'habit avait ses plis vierges, le pantalon de casimir noir n'avait été mis à l'air que pour être battu. Ils avaient tous les deux, et le gilet de satin aussi, une bonne odeur de lavande, de camphre, de poivre et d'autres drogues encore recommandées contre la morsure des mites. Les mites effrayées avaient, en effet, respecté ma dépouille, dont le lustre intact faisait orgueil à voir.

J'allais briller : le Basile n'y pouvait rien ; j'allais resplendir sous son propre toit et l'enfoncer lui-même plus profondément dans son ombre.

— C'est un peu étroit, ça, monsieur Fernand, me dit ce bon Bouquet, qui me servait de valet de chambre, en bouclant mon pantalon ; vous avez engraissé.

— Bah ! répliquai-je, j'aurai la taille plus fine.

— Et un peu court aussi ; vous avez grandi.

Je regardai à mes pieds et je vis que le pantalon de casimir noir découvrait entièrement ma cheville.

— Si ma femme était ici... commença Bouquet.

— Des ciseaux ! du fil ! une aiguille ! m'écriai-je.

J'avais lu dans un de mes livres une scène où le héros découd ainsi le pli de son pantalon. Je ne me sentais pas d'aise. La répa-

ration fut faite en un clin d'œil. Bouquet, ravi, en admiration, laissa échapper cet horoscope :

— Vous avez vite fait un tour et vous irez loin, c'est moi qui vous le dis !

Je pus entrer dans le gilet et dans l'habit. A la question bien naturelle que je posai à Bouquet, pour savoir comment il me trouvait, cet honnête homme me répondit :

— Bien gentil, tout de même, monsieur Fernand.

Vers onze heures du soir, le valet de chambre des Durand criait à haute et intelligible voix, à la porte du grand salon inondé de lumières :

— Monsieur Fernand Leprieur !

Il y avait déjà du monde, entre autres tout le bureau de M. Gauthier au grand complet. La vue de mes pairs aiguillonna mon courage, et, selon moi, je fis une entrée à la fois élégante et convenable. L'expéditionnaire m'avoua, le soir même, que l'avis du bureau avait été unanime : mon entrée était un succès.

Quelle ne fut donc pas ma surprise après avoir salué, non sans grâce les dames de la famille, d'entendre autour de moi un chuchotement mêlé de rires ! Je regardai à droite et à gauche, il y avait là un double rang de jeunes filles et de jeunes femmes qui, toutes et d'un commun mouvement, cachèrent leur gaieté derrière leurs éventails.

Etait-ce donc de moi qu'on riait ?

La voix du patron me tira de ma perplexité, cette voix de bambin en mauvaise humeur qui jamais ne m'avait semblé si discordante qu'aujourd'hui.

— Monsieur Fernand Leprieur, me dit-il, il fallait m'avouer que vous n'étiez pas vêtu. J'aurais pourvu à cela !

Il s'éloigna en haussant les épaules sous le superbe habit bleu à boutons d'or qu'il étrennait ce soir-là.

— Mon cher, me glissa à l'oreille mon chef de correspondance, gourmé dans une cravate monumentale, le fait est que vous êtes un peu ridicule. En province, vos tailleurs dépassent la mode de Paris de telle sorte que, quand la mode de Paris revient sur ses pas, les habits de province ont l'air de machines antédiluviennes. On ne fait plus les queues de morue, mon cher !

Il me quitta. J'avais une queue de morue, et l'on n'en faisait plus ! Le plafond me serait tombé sur la tête que j'aurais été moins abasourdi. Je n'avais pas vu mon habit par derrière. Quel effet faisait cette queue de morue? J'aurais voulu la cacher, la supprimer, l'anéantir ! Et moi même avec elle ! et avec nous le misérable petit tailleur au rabais qui m'avait pendu au dos cette queue de morue !

Etait-elle longue, cette queue de morue, ou large ? Sur mon honneur ! il me semblait la sentir frétiller. Je n'osais la toucher pendant que tous les regards étaient sur moi ; je n'osais bouger, de peur qu'elle ne remuât. J'étais empesé comme la cravate du chef de correspondance ; j'étais empaillé plus que le petit monsieur Delaunay, qui posait sur un pied, semblable à la poule chinoise du Jardin des Plantes : j'étais changé en statue.

Une statue avec une queue de morue, et cent regards de jeunes filles derrière ! Les paroles dures et humiliantes du patron n'étaient rien : c'était la queue de morue qui me tuait. O ma mère ! une queue de morue ! et l'on n'en faisait plus !

J'étais toujours au milieu du salon. Je ne sais pas comment j'eus le courage de jeter un coup d'œil vers le double rang de mes persécutrices. Je vis Basile, tortueux comme un serpent, qui glissait de l'une à l'autre en chuchotant, et parmi le murmure qui montait sur son passage, je crus saisir ces mots :

« Le petit cousin sans le sou. »

L'orchestre préluda. Je m'enfuis et j'allai m'asseoir sur un divan, dans le boudoir, où il n'y avait encore personne ; comme cela du moins, je couvrais ma queue de morue. Elle était prise entre moi et le divan. Nul ne pouvait la deviner. Je respirai et j'essuyai la sueur qui découlait de mon front.

Toutou Gauthier arriva en toute hâte et me cherchant.

— Eh bien ! eh bien ! me dit-il, vous ne faites pas danser ma sœur, Fernand ?

C'était l'homme qu'il me fallait. Je l'attirai près de moi pour ne point quitter l'ottomane, et je lui avouai, les larmes aux yeux, la profondeur de ma détresse. Il voulut me faire lever, mais le divan et moi nous ne faisions plus qu'un : je m'y étais incrusté; il eût fallu m'arracher la peau pour m'en séparer.

— Mais il est très-bien, votre habit, Fernand, me disait le pauvre garçon, il est tout pareil au mien !

Nous étions seuls. Je bondis sur mes pieds et je l'entraînai vers la psyché. Les deux habits furent comparés : ils étaient semblables. Pourquoi ne se moquait-on pas de Toutou ?

Le patron, immuable en ses desseins, entrait à ce moment, avec Ma Chérie à son bras.

— Il est gentil comme cela, tenez, ce Fernand, dit-elle.

— Plus que gentil, distingué, répondit le patron ; je voudrais bien que notre pauvre Toutou...

— Oh ! Toutou ! fit Ma Chérie avec une nuance dédaigneuse.

— Théodore ! m'appela M. Renouard.

Et quand je fus près de lui :

— Je te cherche un nom, mon ami ; Théodore ne m'est pas commode. Va danser, mon enfant. Ton costume te va comme un gant ; tu aurais grand tort d'en changer. Fais danser les laides et les mûres ; cela te conciliera des amis.

— Vous m'aviez dit, cousin, risquai-je, pour mon habit...

— C'est ce benêt d'Edmond ! va !

Encore mon Basile ! J'étais déjà au seuil du salon, le cœur léger et la tête haute, lorsque le patron m'appela de nouveau.

— As-tu vu le style, l'éclairage, tout le décor ? me demanda-t-il à voix basse. Ma bourse sait bien ce que cela coûte, Féfer ! Feuillages partout, cristaux, fleurs des colonies... Il faudra leur dire tout cela au long, là-bas à Angers.

Cinq mille francs d'éclairage ! autant et plus chez le glacier ! Je te prie de remarquer l'orchestre ; te connais-tu en musique ? Et l'escalier, Albert... Tiens ! voilà un nom : prends-le, je te le donne. Il m'est commode. Tu as un calepin ; jettes-y rapidement quelques notes, pour ceux d'Angers. Ils n'ont jamais rien vu de pareil ; cela les amusera. Joins-y mes compliments empressés. Va, Féfer, va, mon enfant, et jouis des plaisirs de ton âge.

Je dansai ma première contredanse avec ma cousine Aglaé, qui jusqu'à cet instant était restée sur sa chaise, malgré ses huit cent mille livres de dot. Je vous exprimerai d'un mot le sentiment que j'inspirai à cette pauvre Aglaé : c'était de la pitié surtout qu'il y avait pour moi dans son excellent cœur. Nous étions des enfants

tous les deux : peut-être s'y mêlait-il un peu d'enfantillage. Aux yeux hostiles de certains membres de la famille, elle se compromettait avec moi.

J'étais sur mes gardes. Ce n'était pas, du reste, dans les circonstances vraiment difficiles que je me comportais maladroitement.

Après ce premier quadrille, je voulus un peu danser pour moi-même, et choisissant dans ce parterre de fillettes la plus jolie fille à mon gré, j'allai lui demander un tour. J'essuyai un refus. Je m'adressai à sa voisine. Nouveau refus. Ces belles petites demoiselles et ces charmantes dames n'avaient pas changé d'avis sur moi, comme le patron. A mesure que j'avançais dans ma quête infructueuse, je pouvais entendre ces mots déjà connus qui couraient derrière moi : « Le petit cousin sans le sou. »

Je m'entêtai ; c'est ma nature. Cela est utile quelquefois ; la plupart du temps, cela ne sert qu'à creuser démesurément le fossé où se fait la culbute. J'insistai : les rires devinrent blessants. Je ne m'arrêtai qu'au moment où mon cœur défaillait encore une fois, étreint par cette humiliation nouvelle. Il restait environ une douzaine de jeunes filles entre la porte et moi. Je n'aurais pas pu en solliciter une de plus, car je sentais un voile sur ma vue, et un murmure sifflait dans mes oreilles. Mes jambes chancelaient sous moi. Littéralement, je n'y voyais plus.

Mais j'entendais encore. J'entendis la voix détestée de ce Basile, qui répétait à deux pas de moi cette phrase que j'avais prononcée vingt fois pendant dix minutes :

— Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi la prochaine contredanse ?

— Oh ! lui, pensais-je, tressaillant au son de sa voix, il ne sera pas refusé !

Mais ce ne fut plus un tressaillement que j'eus en écoutant la voix qui lui répondit :

— Monsieur, je l'ai promise à M. Fernand Leprieur, que voici.

Cela semblait dit juste assez haut pour que je le pusse entendre. Mon cœur sauta dans ma poitrine. Avant de me retourner, j'avais reconnu Sophie. Je ne vis pas le regard haineux que me jetait le Basile : je ne vis que Sophie.

Ce fut un éblouissement. Cherchez un mot plus fort et ne craignez pas d'exagérer. Savez-vous la chose la plus éblouissante que j'ai vue dans ma vie ? Une nuit, nous étions perdus en mer, là-bas, sur la côte de Bretagne, dans une barque de pêcheurs. Le froid glaçait le sang dans nos veines; le vent et la pluie nous aveuglaient. Nous allions dans les ténèbres hérissées de périls, sans direction et sans guide, car le ciel pendait comme une noire coupole sur nos têtes, et quand nous tendions les bras, nos mains disparaissaient dans la nuit.

Les hommes ne manœuvraient plus. Moi, je regardais l'écume que faisaient dans notre sillage nos deux amarres rompues, et j'écoutais machinalement la rumeur sans cesse plus voisine de la lame déferlant sur les rochers.

Tout à coup une voix dit : Le feu ! C'était comme si elle eût dit : La vie ! Je vis le phare d'Ouessant comme une gloire dont les rayons eussent pénétré au travers de mon crâne et fondu mon cerveau. C'est ainsi que je vis Sophie au milieu du naufrage de mon orgueil.

Je ne peux dire que mon œil la reconnut, car je ne l'avais jamais vue.

Entre la Sophie qui était devant moi et mon humble voyageur de la rotonde, il y avait un abîme. Sophie, telle qu'elle était ici, avec une simple robe blanche et quelques fleurs dans ses cheveux, semblait une grande dame égarée parmi la cohue des grisettes; elle était seule de son espèce : son éclat faisait ombre autour d'elle.

Mais si je ne la reconnus pas, je la sentis au battement de mon cœur. Peu importait cette brume qui était au devant de mes yeux. J'avais sa voix dans l'âme. J'étais sauvé : c'était le phare. Car celle-là, j'étais sûr d'elle ! C'était entre elle et moi un pacte presque viril, une fraternité d'armes. Puisque Sophie était là, j'avais de l'aide, j'étais relevé, j'étais vengé !

Au premières notes de l'orchestre elle était debout, et ce fut elle qui me tendit la main. Je sentis sa main froide au travers de ses gants; la mienne brûlait. Elle m'entraîna jusqu'au quadrille, car, moi, je n'aurais pas su l'y conduire.

— Fernand, me dit-elle en chemin, vous êtes venu quatre fois dans la cour des Messageries. C'était pour moi. Merci !

Je lui serrai la main, car je ne pouvais pas parler.

— Je ne vous demande pas si vous êtes heureux, reprit elle.

— Oh ! non, répondis-je, je suis bien malheureux, Sophie.

Ses yeux perçants et doux m'enveloppèrent. Il fallut danser ; la figure débutait.

Au premier repos, je demandai :

— Comment êtes-vous ici, Sophie?

Ma langue n'était pas libre; je ne m'expliquais pas comme j'aurais voulu. Cela voulait dire : Comment Dieu vous a-t-il envoyée dans mon enfer pour m'y tendre la main ?

Elle comprit autrement, et ses sourcils charmants se rapprochèrent. Quand elle était ainsi, elle avait la beauté des reines.

— Votre cousin Durand, me répondit-elle, devient un de nos administrateurs.

Puis elle ajouta froidement :

— Fernand, je vais me marier.

Je n'éprouvai pas d'autre sentiment que la surprise, mêlée peut-être cependant à une nuance d'envie.

— Vous marier, Sophie? m'écriai-je, déjà !

La seconde figure nous sépara. Sophie m'avait suivi de l'œil pendant que je dansais.

— Vous ne me faites pas compliment, Fernand ? murmura-t-elle en reprenant sa place à mes côtés.

— Qui épousez-vous ?

— Un lieutenant-colonel de chasseurs à cheval, le baron Blaise Palher.

— Ah ! ah ! un Allemand?

— Non, un Français d'Alsace.

— Riche ?

— Très-riche.

— Jeune?

— Trente ans.

— Beau?

— Regardez !

Notre vis-à-vis lui tendait la main justement pour la poule ; elle lui donna la sienne en souriant. Je n'avais pas remarqué jusqu'alors notre vis-à-vis. Il portait le costume de ville avec une irré-

prochable élégance ; mais il avait la moustache militaire et cette tournure un peu roide à laquelle il est impossible de se méprendre. Il était grand, bien fait et mâle en tous ses mouvements ; on eût trouvé difficilement un plus joli homme et à la fois un plus beau soldat.

— Peste ! dis-je, vous avez du bonheur !

J'entendis un soupir ; je me tournai vers elle et je la vis très-pâle.

— L'aimez-vous ? demandai-je.

Elle essaya de sourire et me répondit d'une voix qui tremblait :

— Certes, Fernand.

Figurez-vous bien qu'elle était la reine du bal. Tous les yeux se fixaient sur nous. Les petites demoiselles et les jolies dames s'étonnaient visiblement de la conversation suivie qui avait lieu entre nous. Je regagnais cent pour cent dans leur considération. C'était tout ce que je voulais ; je parle vrai : c'était tout. Il n'y avait en jeu que ma vanité. Je n'avais pas encore de cœur.

— Eh bien ! Sophie, m'écriai-je, ma chère petite sœur, je vous félicite de toute mon âme ! Vous avez le gros lot, vous, et vous n'avez pas été longtemps sur la sellette !

— Fernand, m'interrompit-elle avec un sourire contraint et en affectant un enjouement que sa pâleur croissante démentait, si vous étiez très-riche, comme le baron Palher, est-ce que vous m'épouseriez ?

— Oui, assurément, répliquai-je sans hésiter ; vous êtes la plus spirituelle, la plus jolie et la meilleure que je connaisse !

Je crus voir sa paupière humide.

— Mon pauvre Fernand ! soupira-t-elle.

— Pauvre, en effet, Sophie, aussi pauvre qu'est riche votre baron Palher !

Nous fûmes encore séparés par la contredanse. Il me sembla que le beau lieutenant-colonel demandait à Sophie qui j'étais. Cela me flatta, Tout me flattait.

— Ah ! je voudrais bien me marier aussi, Sophie, repris-je ; trouvez-moi une héritière, une veuve, n'importe quoi ! Je suis las déjà ! je n'ai plus de courage. Tout ce que vous m'avez annoncé est arrivé : je souffre, et quand je passe sur les ponts, il m'arrive parfois de regarder la Seine.

Ceci était de trop; mais n'était-ce pas déjà miracle que je fusse arrivé jusque-là sans jouer aucunement la comédie?

Sophie, moins clairvoyante qu'autrefois, ne démêla point le faux du vrai. Je la vis tressaillir.

— Si j'étais riche!... murmura-t-elle.

— Sans doute, l'interrompis je en riant, c'est tout comme moi. vous m'épouseriez. Mais vous êtes pauvre; cercle vicieux!

— Cela ne vous fait donc rien de me voir me marier? interrogea-t-elle brusquement.

La dernière figure m'épargna l'embarras de répondre. Elle prit ma main et me la tint serrée fortement, pendant que je la conduisais à sa place.

— Fernand, me dit-elle d'une voix étouffée, ce n'est pas au revoir qu'il faut nous dire, c'est adieu!

— Pourquoi cela? commençai-je.

Elle me lâcha la main et me fit le salut d'usage, en murmurant:

— Adieu pour toujours!

— Mon gaillard, dit derrière moi le patron, tu choisis assez bien tes danseuses. Vous aviez l'air très-bien ensemble, sais-tu?

— Assez bien, répondis-je du bout des lèvres.

Sophie m'avait donné tout ce que je souhaitais d'elle.

XI

DEUX CATASTROPHES ET UNE PLANCHE DE SALUT.

« *Cela ne vous fait donc rien de me voir me marier?* »

Voici la seule phrase qui me resta de mon entretien avec Sophie. Elle avait dit cela d'un air bien triste. Ne l'avais-je pas félicitée assez chaudement? Pouvait-elle m'accuser d'indifférence ou de froideur? Bonne et chère petite sœur! Je n'étais pas coupable de cette faute.

J'applaudissais sincèrement à son bonheur; seulement, elle m'avait pris à un mauvais moment : un noyé qu'on tire de l'eau n'a pas toute sa présence d'esprit.

Elle aurait dû comprendre cela, elle qui m'avait sauvé,

Il y avait aussi son adieu pour toujours! Les femmes sont romanesques, même Sophie! Et puis, et puis...

Oh! pour le coup, je fus heureux! Elle craignait sans doute que je n'inspirasse de la jalousie à son beau colonel!

Bonne Sophie! chère Sophie! comme je lui savais gré de cela! C'était une idée qui lui faisait honneur. Un homme si grand! avec des moustaches si bien fournies! En repliant mon habit noir, qui avait partagé si étroitement mes triomphes et mes rêves, je me mis à songer à ce magnifique baron Palher. J'ai tâché bien souvent depuis d'analyser mes souvenirs; j'essaye encore à l'heure où je vous parle; j'ai beau faire : je ne trouve rien, ni rancune, ni jalousie, ni même cette vague tristesse qu'on éprouve à voir la sœur bien-aimée passer dans les bras d'un étranger.

Un peu d'envie, par exemple, oh! oui, pour cette superbe taille, pour ces splendides moustaches, pour ce grade brillant, pour cette

fortune. Et mon péché d'envie s'appliquait à Sophie presque autant qu'à son opulent fiancé. Elle était née coiffée, cette Sophie ! Souvenez-vous qu'en diligence, je l'avais provoquée à une course au clocher dont le but était la fortune. J'avais même d'avance un peu chanté victoire. Et voilà que Sophie avait tourné la borne, avant même que je fusse sorti de l'eau bourbeuse du premier fossé.

Pardonnez au vaincu les amertumes de la défaite. Cela ne m'empêchait pas d'aimer bien Sophie à ma façon : seulement je n'étais pas homme.

J'ai oublié de vous dire que je n'habitais plus le cabinet du patron. La mansarde avait été arrangée selon le vœu de la bonne Aglaé, on avait mis sur les murailles du papier-coutil bleu et l'on m'avait dressé sous cette tente un petit lit de fer. C'était bien plus frais assurément, et bien plus joli que mon ancienne mansarde d'Angers; mais ce n'était pas pour habiter une mansarde que j'étais venu à Paris. En outre, il me manquait mon cher pupitre avec sa cargaison de livres.

Il était déjà tard quand je rentrai du bal Durand; mais je n'avais pas sommeil. Je m'assis sur le pied de mon lit, et, laissant de côté Sophie, je me mis à réfléchir à ma propre situation. Elle ne me parut pas éblouissante, mais je ne la trouvais pas, au fond, trop mauvaise. J'étais un étranger admis dans une grande tribu; j'avais pour moi mon chef immédiat et sa tante, les Gauthier; j'avais le grand chef et sa femme, qui m'aimaient, chacun à sa manière. Restaient deux tentes dont l'une les Delaunay, était neutre, et l'autre, les Durand, absolument ennemie.

La majorité semblait en ma faveur et la prépondérance morale aussi. Cependant, je ne me dissimulais pas que mon jeu était semé de détestables cartes. Une seule haine est plus forte que dix bienveillances, parce que la haine est une passion agissante, et que la bienveillance n'est qu'un état de l'âme au repos; il faut un amour pour combattre une haine. Je crois que j'avais dans la tribu un allié de cette catégorie : ma bonne Laide aurait bien fait une campagne pour moi; mais c'était une jeune fille presque une enfant, et son aide m'eût été mortelle.

En outre, parmi mes protecteurs, il fallait compter le patron, et

son caractère étrange faisait de lui le plus dangereux des protecteurs. Au moindre vent son opinion tournait, quoiqu'il fût immuable en ses desseins. Il ne mesurait alors ni ses actions ni ses paroles. C'était, dans la rigueur du terme, un vieil enfant terrible, capable de tout, de tout absolument.

Je voyais clair, cette nuit. Ces nuances m'apparaissaient aussi nettement que je vous les explique. Je posais donc mes prémisses assez bien; malheureusement, je n'avais pas ce qu'il faut pour dégager la conséquence.

Vis-à-vis d'une situation pareille, ou plutôt vis-à-vis d'un pareil caractère, car le patron, lui seul, pesait dans la balance dix fois plus que tout le reste, l'arme convenable et sûre était la force d'inertie : la patience, si mieux vous l'aimez. Il fallait marcher pas à pas, ne porter ombrage à personne et s'imposer par le pouvoir lent et sûr de l'habitude.

Le patron, en effet, aimait assez à changer, comme le disait Bouquet; mais, par une contradiction qui n'est pas rare, l'habitude avait sur lui une puissance très-remarquable : témoin Bouquet lui-même et surtout l'insipide Bon-Ami; témoin encore le gros et grand Bernard, qui était à la fois sa bête noire et son indispensable. Les deux premiers étaient des esclaves, mais le troisième levait à tout propos l'étendard de son indépendance. On pouvait donc, à la rigueur, rester près du patron et rester libre.

Il s'agissait de savoir s'y prendre; il s'agissait principalement de savoir attendre, afin de croître par haut et par bas, par branches et par racines. Ce n'était point mon fait. J'avais l'esprit inquiet; j'étais infesté de cet élément qui produit *le zèle*, si odieux à M. de Talleyrand. Je ne trouvai point, par conséquent, cette solution, la plus simple et la plus certaine de toutes.

Je me dis au contraire : J'ai des ennemis, il faut les vaincre; le patron chancelle, il faut l'étayer. Frapper un grand coup, voilà le salut! Et je me mis à chercher un moyen de vaincre mes ennemis, de fixer le patron et de frapper un grand coup.

Après une demi-heure de méditation profonde, je sautai sur mes pieds et je courus à la petite table de bois blanc qui me servait de bureau; je saisis ma plume et je la trempai dans l'écritoire jusqu'au manche. J'avais trouvé! j'écrivis :

« Ma bonne et chère mère,

« Paris est un monstre difficile à terrasser. Les faibles périssent à la tâche; les forts seulement survivent à la lutte acharnée. Je suis fort, je survivrai.

« Mais je combats, ma mère, mon excellente et tendre mère, je combats sans trêve ni relâche, et parfois je sens que mon courage a besoin d'appui. Où chercher cet appui, sinon en toi qui m'aimes tant? Je viens te demander secours, ma mère, et je suis certain d'avance de n'être point refusé.

« Voici le cas : Je ne t'ai jamais parlé la bouche ouverte de M. Renouard aîné, notre cousin ; j'avais toujours peur que mes lettres ne fussent interceptées, car il est d'une curiosité de femme ; mais, cette fois, je prendrai mes mesures, et je puis être explicite sans danger.

« M. Renouard est un homme qui a fait une immense fortune en partant de très-bas; tu sais cela. Tu te doutes bien, par conséquent, qu'il doit y avoir en lui des qualités d'ordre supérieur, en tant que machine à gagner de l'argent. Il a de l'intelligence incontestablement, il a dû avoir une volonté de bronze; il a du cœur aussi : je crois qu'il peut s'attacher ; il ne manque pas de générosité ; il a même le bon goût d'estimer la glorieuse pauvreté de mon père.

« Mais il est vieux, mais il est vainqueur, mais toutes les qualités que Dieu lui avait données pour la lutte se sont naturellement affaissées dans le succès. L'outil s'use à accomplir l'œuvre : c'est un instrument qui a accompli son œuvre et qui est usé.

« Ma mère, ne t'étonne donc pas, si je te demande vis-à-vis de lui, et non pas contre lui, car j'ai pour lui de l'affection et de la reconnaissance, si je te demande, dis-je, une arme qui te semblera être un jouet.

« C'est un hochet, en effet, qu'il me faut, parce que nous avons affaire à un enfant. Ainsi tombons-nous, hélas! ma mère, tous tant que que nous sommes! Je te parle par expérience, car j'ai vécu ici vingt ans en quelques semaines. Nos puissauces, deve-

nues- inutiles à un certain âge, aigrissent et tournent en puéril orgueil.

« J'ai besoin de flatter l'orgueil de M. Renouard ; j'en ai besoin pour rester dans la maison de M. Gauthier, l'excellent homme chez qui j'apprends le haut commerce : celui-là est un esprit d'élite. J'en ai besoin pour neutraliser le mauvais vouloir de plusieurs membres de la famille, qui me font une guerre lâche et cruelle.

« J'ai dit assez : tu me comprends. Ecris-moi donc une lettre, ma bonne mère, sous ma dictée, en quelque sorte, et n'omets aucun des points que je vais te spécifier, *une lettre qui ait l'air d'être une réponse à des missives enthousiastes que je t'aurais adressées.*

« Félicite-moi de mon bonheur ; loue-moi de la reconnaissance ardente qui emplit mes messages ; dis-moi que tu approuves tous les emportements de ma juvénile gratitude. Tu traduiras tout cela parfaitement.

« Émerveille-toi des détails que je te donne sur la tournure patriarcale de la grande famille, mais glisse là-dessus, et ne vois dans la famille que le patriarche lui-même, ce père puissant comme un roi, ce conquérant devant qui tout s'incline, parce qu'il a fait la fortune de tous.

« Émerveille-toi encore, émerveille-toi du compte que je t'ai fait des éléments divers de cette fortune (ici je plaçais *l'épluchement*), n'oublie ni une maison, ni un moulin, ni un tronc d'arbre, ni une grappe de raisin.

« Émerveille-toi de la somme, après avoir admiré les chiffres partiels ; chante le vin du crû Renouard-Chambertin ; constate que M. Renouard est le premier joueur de billard de l'univers, et que le paradis terrestre était une lande inculte à côté du jardin de Passy.

« Un mot aussi, bonne mère, sur la fête étourdissante, sidérale, impossible, que M. Renouard a donnée dans la maison de sa fille aînée, madame Durand. Étonne-toi, sois même incrédule, si tu veux, aux récits que je t'en fais. Qu'il me croie ivre et affolé, ce sera bien.

« Car, tu me devines, cette lettre est faite exclusivement pour

lui être montrée. Je ferai en sorte qu'il la trouve ouverte quelque part. Sa curiosité le tentera; il lira, il sera heureux, il sera aux anges, et moi j'aurai des armes contre mes persécuteurs... »

Le reste de la lettre importe peu. Je la relus; je la trouvai claire, éloquente et frappante. Je ne doutais pas que ma mère ne voulût bien se prêter à l'innocente comédie que je lui suggérais. Je pliai, je cachetai et je me fourrai entre mes draps. Je dormis comme un juste, et pourtant il me sembla entendre, en rêve, ma porte s'ouvrir et un pas furtif glisser sur le carreau de ma mansarde.

Je me levai juste à temps pour courir au bureau. Bouquet, qui continuait bénévolement de me servir de femme de chambre, me dit :

— Est-ce que monsieur vous a trouvé endormi, cette nuit?

— Monsieur! répétai-je, le patron?..... cette nuit?

— Ils sont restés tard là-bas. Monsieur est venu souper ici, et il a eu fantaisie de voir un peu ce qu'était votre mansarde.

Je me précipitai sur ma lettre. Le cachet était intact.

— Qu'a dit le patron! demandai-je, en poussant un long soupir de soulagement.

— Il a fait remettre les chevaux à la voiture, quoiqu'il fût trois heures passées du matin, et il est reparti pour Passy.

J'eus du froid dans les veines. Je regardai le cachet une seconde fois et plus attentivement : il était intact, bien intact.

Je mis la lettre dans ma poche, et je pris au pas de course la route de la rue de Provence. Il y avait plusieurs boîtes de poste sur mon chemin, mais je ne pris pas le temps d'y jeter ma lettre. J'étais en retard : les bureaux devaient être ouverts depuis une demi-heure.

Comme je passais toujours courant la porte cochère de la maison Gauthier, le concierge m'appela et me demanda :

— Où allez-vous?

— A mon bureau, parbleu! répondis-je; est-ce que vous ne me connaissez pas?

— Vous êtes monsieur Leprieur?

— Certes.

— Eh bien ! allez au fond de la cour, la porte en face : monsieur vous attend.

Mon cœur recommença à battre. Je tournai un regard mélancolique vers l'inscription *Bureaux et caisse*, qui était à droite sous la voûte. L'idée me vint que je ne devais plus franchir ce seuil et que ma carrière commerciale était finie. J'examinai encore ma lettre pourtant, pendant que je traversais la cour pour me diriger vers l'hôtel : le cachet était bien intact !

Je sonnai ; le valet qui vint m'ouvrir me dit :

— Monsieur vous attend.

On me fit traverser la salle à manger ; au travers de la porte entre-bâillée du salon, je vis Aglaé qui prenait sa leçon de piano : elle avait les yeux rouges et bouffis comme quelqu'un qui a pleuré abondamment.

— Monsieur Leprieur! annonça le valet à la porte de la chambre à coucher du banquier.

— Qu'il entre! répondit celui-ci.

Il était assis à son secrétaire et me tournait le dos. Je restai un instant debout derrière lui, sans qu'il parût faire attention à moi. Il lisait une lettre. Il se leva soudain et me regarda.

— Vous allez m'expliquer cela, monsieur Leprieur, me dit-il d'un air froid, sous lequel perçait cependant un reste d'affection. Il faut que ce soit quelque chose de bien grave, de bien coupable même, monsieur ! Et pourtant, je ne puis croire encore que vous ayez absolument forfait à l'honneur.

Il me tendit la lettre qu'il lisait, en ajoutant :

— Mon neveu Durand m'a apporté ceci à mon lever.

Basile était là dedans ! Je parcourus d'un seul coup d'œil le billet, qui était de l'écriture de M. Renouard et ainsi conçu :

« Je prie mon gendre, M. Gauthier, de congédier sur-le-champ le jeune Leprieur, présentement employé dans ses bureaux. »

Le papier trembla dans mes mains. Le banquier dit encore :

— Cela m'étonne d'autant plus, monsieur, qu'hier au soir, en me quittant, mon beau-père me parlait de vous prendre près de lui comme secrétaire intime, à la place de mon neveu Durand, qui va occuper un emploi aux Messageries. Je vous le répète, je désire

savoir. Soyez franc avec moi, j'étais votre ami S'il est un moyen de s'interposer...

Je secouai la tête. Son front se rembrunit

— Je ne vous demande plus rien, monsieur, reprit-il avec sécheresse; il est des aveux pénibles à faire, mais plus pénibles encore à recevoir.

J'ignore ce qu'il pensait. J'avais habité le cabinet du patron, dont le bureau était plein de valeurs. Une idée confuse naquit dans le trouble de mon cerveau et releva mon front, Je tirai de ma poche la lettre à ma mère.

— Elle est cachetée, me dit-il en la prenant.

— Monsieur Renouard est entré cette nuit dans ma chambre à une heure où le cachet devait être encore frais.

— Et vous penseriez?...

— Je vous prie de lire, monsieur. Je ne pense rien, et je ne vous aurais pas donné cette dernière peine si vos soupçons...

Il me montra du doigt un siége, où je tombai aussitôt.

Il lut. A peine avait-il parcouru quelques lignes qu'il me tourna le dos de nouveau et reprit sa place devant son bureau. Je pense qu'il voulait me cacher ses impressions. Je ne voyais plus que son profil, et il me sembla deviner un sourire...

Il fut longtemps à lire, très-longtemps, bien plus longtemps qu'il ne fallait. Quand il eut achevé, il resta silencieux pendant plusieurs minutes.

— C'est un avenir brisé, dit-il enfin avec tristesse, mais de ce ton ferme qui prononce les arrêts, brisé net.

— Mon cousin Leprieur, reprit-il d'un ton très-doux, je préfère cela, oui, de beaucoup : et cependant cela rend notre séparation plus nécessaire et plus irrévocable. Pour toute autre faute, on aurait pu intercéder; pour celle-ci, non. Mon beau-père est très-bon, mais il a de l'orgueil, comme vous l'avez dit, un juste orgueil. Vous devez être à ses yeux un monstre d'ingratitude... Je dis à ses yeux, s'interrompit-il, et cela ne signifie pas qu'aux miens, vous soyez entièrement absous. Le monde vous jugerait avec sévérité, je vous en préviens; mais moi, je connais les enfants et les trahisons de leur style. Jusqu'à vingt ans, le style exagère tout ce qui est mauvais et voile tout ce qui est bon. Vous avez eu tort, mon

cousin Leprieur; vous êtes puni justement, quoique sévèrement. Vous auriez réussi chez nous, et votre lettre elle-même m'en est un gage. Vous avez la parole, et l'œil, et la volonté... Adieu! je vous conseille de retourner dans votre famille.

Je me levai aussitôt et je sortis. Dans la rue, je m'aperçus que j'avais laissé ma lettre entre les mains da M. Gauthier. Je le savais incapable d'en abuser, et, d'ailleurs, qu'importait cela? tout était bien fini.

Le sang me bourdonnait dans la tête. Je n'avais point de remords parce que, bien véritablement et en conscience, je n'avais entendu commettre ni une mauvaise action ni un acte d'ingratitude. J'avais joué la comédie, voilà tout, comme toujours; seulement, cette fois, j'y avais mis de la franchise. Je recevais un coup de massue sur le crâne : c'était bien.

Les sentiments qui étaient en moi à cette heure, je ne saurais pas les analyser. La conduite du patron me sembla peut-être impitoyable, et cependant elle ne m'inspirait, je crois, ni étonnement ni rancune. J'avais, très-développé, le sens de certaines intuitions. Je comprenais fort bien que je n'avais pas fait à l'orgueil de ce vieillard une blessure ordinaire. Il se croyait mon bienfaiteur, et il l'était à un degré quelconque, en définitive. Il ne pouvait entrer dans les souffrances que j'avais éprouvées chez lui, et dont la plupart ne venaient pas de lui.

Mes livres me conseillaient bien de me poser en victime vis-à-vis de moi-même, mais le malheur mûrit. Je n'écoutai pas mes livres. Je courbai la tête, et de cette maison du moins je n'emportai point de fiel

Je me trompe pourtant. Si j'avais rencontré Basile!...

Je ne sais pas si les autres sont comme moi : à mes heures de trouble, je cherche les champs; je veux alors un peu de terre, sous un arbre, pour y vautrer mon découragement.

Je montai la rue du Faubourg-Montmartre, sans trop me rendre compte du chemin que je prenais; je montai la rue des Martyrs et je me trouvai au pied de le butte, où il y avait encore en ce temps-là de l'herbe et des arbres. Je me couchai sous un marronnier non loin d'une guinguette où il y avait des ivrognes qui chantaient. Entre deux cheminées, je voyais tourner les ailes d'un

moulin à vent. Je regardais cela. Il est des instants où le bien suprême consiste à ne pas penser.

Je restai là plusieurs heures de suite immobile. J'avais dans les oreilles les quadrilles du bal Durand, et parmi cette musique sémillante, qui m'irritait, j'entendais un murmure chuchoté, toujours fait de ces mots : *Le petit jeune homme sans le sou...*

Vers midi, j'eus faim et je mangeai d'ignobles gâteaux qu'on vendait à la porte de la guinguette. Puis, je montai encore le long d'un sentier déchiré dans le sable et la pierre; je montai jusqu'au pied du télégraphe. Il y avait là un grand tertre troué de fondrières aux gueules étranges, dont les coupes semblaient faites tout exprès pour les étudiants en géologie. Je m'assis au sommet du tertre et je regardai Paris.

La ville a augmenté de moitié depuis lors, en trente ans; mais c'était déjà une cité gigantesque. Elle avait son voile flottant de fumées qui se mêlent avec les brumes. Cela me parut comme un océan de toits, au-dessus desquels les maisons de Dieu lançaient leurs clochers et leurs tours.

Je promenais sur cette mer mon regard indolent, je ne cherchai même pas à reconnaître les monuments qui perçaient le brouillard. Je percevais confusément cette image confuse, et cela me reposait.

Une pensée me vint; c'était la première depuis le matin. Je me rappelai le conseil de M. Gauthier :

« Retournez dans votre famille. »

C'était, assurément, ce qu'il y avait de mieux; mais cela me fit horreur. Je tressaillis et je souffris depuis la plante de mes pieds jusqu'à la racine de mes cheveux. Retourner à Angers! Il me semblait que c'était la honte suprême : chacun y devait lire écrit en gros caractères sur mon front le mot : *Vaincu.*

Et ce n'était pas le sourire moqueur de la ville que je redoutais le plus; ma famille aussi me faisait peur, ceux-là qui m'aimaient tant et qui me l'avaient si bien prouvé! Je voyais le sarcasme sur ces chers visages. Folie amère des enfants! je voyais le sarcasme jusque dans le regard maternel.

— Oh! oh! Jean-Marie Bodin a cru qu'il mettrait Paris dans sa poche, et le voilà qui revient à Angers tout nu!

J'avais entendu cette phrase-là quand j'étais tout petit. Je ne connaissais pas Jean-Marie Bodin, mais la phrase était restée en moi comme un proverbe. J'entendais Angers tout entier qui chantait :

— Oh ! oh ! Fernand Leprieur a cru qu'il mettrait Paris dans sa poche, et le voilà qui revient tout nu.

— Non ! non ! m'écriai-je, non ! vous riez trop vite ! Fernand Leprieur a brûlé ses vaisseaux ! Il ne retournera pas à Angers ! jamais ! jamais ! Fernand Leprieur est à Paris pour y vivre ou pour y mourir !

Je voyais l'orgueil chez les autres. J'avais démêlé l'orgueil tyrannique et envahisseur au milieu des bizarreries du patron. Savais-je que je respirais par l'orgueil, et que l'orgueil en moi était ce qu'est le grand ressort dans le boîtier d'une montre?

Le sang coulait plus vif dans mes veines. Je souffrais à chaque moment davantage, et cela me disait que je recommençais à vivre. Je voyais Paris maintenant ; j'en embrassais le monstrueux ensemble, et c'était un regard de défi que je lui lançais.

Je disais, et c'était encore comme un rêve :

— Je te dompterai, géant ! va ! je te dompterai !

Pauvre insecte écrasé qui parlait de bataille ! Mon réveil fut un sentiment de mépris pour moi-même, et je raillai ma propre misère en répétant :

— Géant, je te dompterai !

Puis, j'éclatai de rire. Ma tête me brûlait. J'eus en quelques minutes toutes les angoisses de ma vie. J'avais la faim derrière moi qui me cherchait : je ne comptais plus sur mon argent ; j'avais oublié mes calculs ; la vision de mes cinq cents jours s'évanouissait.

Avais-je seulement un mois? une semaine? un jour? Je n'en étais pas sûr. La peur fait oublier au nageur sa science, et tel qui traverserait la Loire se noiera dans un ruisseau. J'avais peur : on se noie aussi dans la foule. Je me voyais perdu avant d'avoir fait le premier pas de ma route ; je mordais la poussière avant d'avoir combattu.

Il me serait impossible de dire comment l'idée de jouer me vint au milieu de ces terreurs ; ce que je sais, c'est qu'elle emplit mon

cerveau comme un éblouissement. La voix de mes livres s'éveilla en même temps, et cent volumes me crièrent à la fois les miracles du hasard.

Mille autres que j'avais lus aussi auraient pu répondre par les désastres du sort; mais je n'entendis que les premiers et quelque chose comme une rivière d'or se mit à bouillonner devant ma vue. Paris changea d'aspect. Ce fut encore une fois mon Paris. Paris sourit aux heureux; j'étais heureux, la veine m'appelait : hurrah !

Il y a à Angers un proverbe qui dit : « La première fois qu'on joue, brelan ! » J'avais mon argent sur moi, parce que rien ne fermait à clef dans ma chambrette. Je decsendis la butte quatre à quatre, au risque de me rompre vingt fois le cou, et je pris ma course au galop par la rue des Martyrs.

En quinze minutes, j'atteignis les galeries du Palais-Royal. Il y avait là une maison de jeu au nº 113. Je le savais. Qui me l'avait dit? mes livres, mes bienheureux livres! J'allai tout d'un temps jusqu'à la porte, mais là je m'arrêtai. Mes livres m'avaient dit aussi qu'il fallait, pour entrer dans ces vénérables enceintes, remplir certaines conditions d'âge qui, dans le doute, étaient fixées par le témoignage du passe-port.

Je n'avais pas l'âge et je manquais de passe-port.

Il fallait entrer cependant, au prix de la vie. J'aurais plutôt escaladé les fenêtres. Ma course avait exalté ma passion. Ma fortune était là, derrière ces murailles qui se faisaient transparentes pour me la laisser voir.

Au lieu de franchir le seuil de l'allée, je passai dans le jardin, où je fis un ou deux tours pour rafraîchir mes sens et calmer ma contenance. Je rajustai aussi un peu ma toilette, qui sentait le débraillé par la vie que j'avais menée depuis le matin. Puis, je fis appel à mes livres pour avoir une idée, un plan, un expédient. Mais les livres sont muets dès qu'on leur demande quelque chose.

A mesure que mon hésitation se prolongeait, ma timidité augmentait, comme il arrive toujours. J'allais renoncer, car je perdais courage, lorsque je vis un groupe de cinq messieurs qui s'arrêtaient devant la porte du nº 113.Je me glissai derrière eux, ou plutôt parmi eux, et, grâce à ce stratagème, je pénétrai dans le sanctuaire comme un paquet de contrebande.

Bon augure, n'est-ce pas? Je triomphai tout bas, et, jetant mon chapeau au garçon comme je le voyais faire à mes compagnons d'aventures, j'allai me planter derrière le quadruple cercle qui entourait le tapis de la roulette. Grâce à ma taille, un peu au-dessus de la moyenne, je pouvais voir ce qui se passait sur la table. J'étudiai le jeu, dont mes livres m'avaient donné quelque teinture, et je ne tardai pas à le comprendre parfaitement. J'avais pour voisin un vieil homme à la face immobile, aux cheveux hérissés, qui gardait les mains dans ses poches et ne jouait pas.

— Monsieur, lui demandai-je, quel est le minimum des mises?

— Quarante sous, me répondit-il.

Je pris dans ma bourse une pièce de deux francs, que je lançai à la volée, entre deux têtes, avec l'intention de la mettre sur la rouge. La pièce roula, fit un crochet et s'arrêta sur le n° 35. Je voulus réclamer, mais la boule tournait dans son bassin et le banquier prononça les paroles sacramentelles :

— Le jeu est fait, rien ne va plus!

Je me reculai, me disant à moi-même :

— Souffler n'est pas jouer. Cela me coûte quarante sous, mais il faut payer l'expérience.

La voix du banquier résonna presque aussitôt après, proclamant l'arrêt du sort avec sa mélopée monotone.

— Trente-cinq, noir, impair et passe!

Je tressaillis et je me levai sur mes pointes, ne pouvant croire encore que j'eusse gagné un coup si chanceux. Mes doutes furent augmentés encore par la conduite du banquier, qui couvrit le n° 35 de larges pièces d'or. J'en comptai trente-six, trente-six napoléons de 40 francs!

Quand il eut lancé la dernière pièce, il demanda :

— A qui les soixante-douze louis?

Je restai coi. Tous les joueurs s'entre-regardèrent. Le jeu fut un instant arrêté, parce que le banquier tenait conseil avec ses deux assesseurs.

— La banque ne tient pas les soixante-douze louis sur cette chance, dit-il, ce serait un coup de 58,000 francs.... A qui les soixante-douze louis?

— J'avais mis deux francs, commençai-je d'une voix timide.

— Et moi les trente-huit autres, si tu veux, blanc-bec, m'interrompit mon voisin à la chevelure hérissée.

— Le fait est, ajouta-t-il en s'adressant au banquier, qu'il s'est trompé de monnaie; c'est à lui les soixante-douze louis Aux innocents les mains pleines, quoi!

Je me souvins que, parmi les pièces d'or de mon frère le légiste, il y avait un double napoléon, et je m'écriai :

— Oui, c'est à moi! c'est bien à moi!

Le râteau du banquier me poussa aussitôt *ma masse*, pour employer l'expression consacrée, et les joueurs qui étaient devant moi ouvrirent un passage à ma main.

— A présent, me dit mon voisin à la perruque hérissée en me prenant sans façon par l'oreille, tu vas aller dire à ta mère qu'elle te mette en pénitence! Et vite! ou je t'emmène à la préfecture!

— Monsieur! m'écriai-je furieux.

— Ton passe-port, l'enfant! m'interrompit froidement mon voisin.

Puis, voyant ma frayeur soudaine :

— Retirez-vous, jeune homme, ajouta-t-il en changeant de ton. Je ne vous demande pas même un grand merci pour le service que je vous rends.

Il me montra du doigt la porte, remit ses deux mains dans ses poches et reprit son inspection. Moi, je me glissai hors du salon de roulette; mais je ne sortis pas, croyez-le bien. Bonté divine! quitter cette maison de cocagne où j'avais gagné quatorze cents francs sans même le vouloir! Il aurait fallu, pour m'en arracher, la force des baïonnettes! Je passai tout uniment dans un autre salon, afin de poursuivre le cours de mes succès.

Là, c'était un monde un peu plus calme, moins mêlé, mieux couvert : les fidèles du trente et quarante. La roulette a toujours été le jeu des fantaisistes et des badauds, tandis que le trente et quarante attire les spéculateurs, les gens qui ont un *levier* pour faire sauter les banques. Il y avait une place vide à table; je m'en emparai gravement et je mis une douzaine de louis devant moi. Mon premier soin fut de me procurer de la monnaie d'argent. Comme dorénavant je possédais un capital, il me plaisait de jouer un jeu sage et serré.

Précisément en face de moi s'asseyait un joueur qui avait devant lui un véritable monceau d'or et de billets de banque. Il pontait par saccades et par poignées, sans compter. A sa droite, un homme à figure froide et dure piquait pour lui.

Dans toute autre circonstance où j'eusse été moins étroitement sous le coup de ma passion personnelle, j'aurais fait grande attention à ce joueur si prodigue et si heureux ; car, dès le premier aspect, j'avais reconnu en lui M. le baron Palher, le futur mari de Sophie. Mais j'avoue que sa vue ne me causa qu'une émotion médiocre.

L'idée qu'il y avait danger pour Sophie à épouser un joueur ne me vint même pas. Son tas d'or me fit plaisir à voir et ce fut tout. Je me mis à ponter sans plus m'occuper de lui que si Sophie n'eût pas existé.

Je fus heureux d'abord : sans cela, je n'aurais jamais réussi à sortir de là les poches vides. En jouant cinq francs d'un coup, comme je le faisais au début, il aurait fallu plusieurs journées pour me ruiner. Mais je gagnai. Ma douzaine de louis fut un instant protégée par un rempart d'écus haut et large. Je doublai ma mise pour profiter de la veine, puis je quadruplai, puis je décuplai. J'en arrivai à jouer dix et vingt louis d'un coup.

Ce fut le bon moment : la fortune me tourna le dos si brusquement, que j'eus à peine le temps de me reconnaître. Mes écus de cinq francs, mes louis, mes doubles louis, tout mon pauvre argent y passa. Quand je me levai, la tête congestionnée et les yeux aveuglés, je n'avais plus que du cuivre dans ma poche.

Je pris le chemin de la rue des Grands-Augustins. Tout à l'heure j'avais eu une vision. Je m'étais promis de rentrer pour la dernière fois dans cet hôtel en calèche découverte, de donner une poignée d'or à Bouquet, une autre à la concierge et de laisser ma défroque à qui voudrait la prendre. Maintenant je ne savais pas comment payer le commissionnaire qui devait emporter ma malle.

L'emporter où ? Je ne savais pas cela non plus. Je ne savais pas où coucher le soir.

Bien véritablement, cette fois, je regardai la Seine en passant le pont, et les tourbillons de son eau laiteuse me firent frissonner jusque dans la moelle de mes os.

Je pris un commissionnaire au coin de la rue Dauphine, et je l'emmenai avec moi. Je comptais faire argent d'un vêtement et sortir au moins de cette maison sans y laisser la trace de ma détresse. En entrant dans ma mansarde, je trouvai sur la table une lettre et un paquet. La lettre était ainsi conçue :

« Mon cher Fernand,

« Vous avez voulu autrefois partager votre petite bourse avec « moi ; je fais aujourd'hui ce que vous vouliez faire alors. Ayez « du courage et soyez heureux ! »

Il n'y avait point de signature, mais j'avais reconnu la main de Sophie.

Le paquet renfermait la moitié du contenu de son gros sac de toile : cinquante écus de six livres.

XII

MON PARADIS.

Vous savez ce que c'est que le jeu : je n'ai point l'intention de vous étonner en disant que ma première pensée fut de retourner au nº 113 avec les écus de six livres de Sophie. Heureusement, je n'étais qu'un joueur par occasion ; la passion n'avait pas eu le temps de prendre racine. Les soins qu'il me fallait accomplir ce soir-là m'arrêtèrent, et le lendemain, mon ivresse était passée. Je n'ai jamais joué depuis lors.

Mais Sophie? Etais-je donc ingrat aussi envers Sophie? Non, sur l'honneur ! Je la remerciais dans mon âme et j'étais heureux de lui devoir la vie. Après ma mère, Sophie était la personne que j'aurais choisie pour lui tout devoir. Je l'aimais sincèrement et si bien, que le service rendu ne pouvait même pas ajouter à mon affection; mais... Vous attendiez ce *mais*. Quel *mais* possible? Toujours le puéril orgueil qui rétrécit le cœur! *Mais* j'aurais préféré être le bienfaiteur et qu'elle fût l'obligée. Donner est facile ; les hautes natures seulement savent bien recevoir.

Je ne me reproche que ce *mais*, car, en conscience, entre nous deux, la reconnaissance devait être tacite. Je n'avais aucun moyen de lui rendre grâces. Elle se mariait, je brûlai sa lettre.

Elle m'avait dit adieu pour toujours : je dus m'abstenir de toute démarche ultérieure pour connaître son sort.

Certes, l'amour ne se serait pas arrêté devant ces barrières. Je réponds que l'amour ne s'arrête devant aucune barrière, et j'ajoute que je n'avais pas d'amour.

Je ne connus point l'époque du mariage de Sophie. Je ne sus pas

si elle avait quitté sa famille de Paris. Je ne sus pas si elle était heureuse.

Revenons à moi, puisqu'il ne reste rien à dire d'elle.

Le soir où j'abandonnai ma mansarde de la maison Renouard, je pris une chambre dans le premier hôtel venu et, dès le lendemain, je me mis en quête d'un logement à bon marché. Ma détermination n'avait point changé : je prétendais rester à Paris. Mes trois cents francs me semblaient suffisants pour attendre jusqu'à ce que j'eusse trouvé un emploi.

Après avoir inutilement couru toute la journée, je dénichai, sur le tard, dans le bas de la rue Saint-Martin, une petite chambre très-jolie et qui me sembla fort proprement meublée. Je l'arrêtai sur-le-champ et je donnai mes arrhes. Cette chambre était située au troisième étage de la maison d'un pâtissier-traiteur qui la louait en garni. C'était une véritable trouvaille : elle ne coûtait que vingt francs par mois. Dès le soir même, j'y fis transporter mes effets et j'y vins coucher.

Ma chambre était un paradis, une fois qu'on avait réussi à s'y introduire ; mais ce paradis était de ce monde, où les plus belles choses ont trop souvent un mauvais côté. On y parvenait difficilement. L'escalier donnait dans la boutique même du pâtissier-traiteur, qui, n'ayant point de garde-manger, suspendait son lard à piquer et ses quartiers de viande tout le long de la rampe.

L'escalier était fort étroit. J'y ai subi parfois, en rentrant le soir, de tièdes embrassements.. Je suis prêt à passer condamnation sur la trivialité de ces détails : mais j'y fus en prison une année tout entière et j'y composai une tragédie intitulée *Genséric*. Il faut bien que ma rancune s'échappe.

Mais n'anticipons pas, comme disaient les romanciers de ce temps là. Ma vie, dans ce paradis hérissé de fricandeaux, fut assez curieuse pour être racontée, ne fût-ce qu'en quelques lignes. C'est de là que j'ai vu le grand monde parisien, le vrai grand monde ; c'est de là aussi que j'ai poussé une reconnaissance au plus épais de cet autre monde qui n'est d'aucun pays, parce qu'il est de tous les pays, et qui tient sa cour au bal de l'Opéra.

J'ai dit quel genre de société ma famille fréquentait à Angers. On ne m'avait pas laissé partir, bien entendu, sans me charger de

lettres de recommandation, presque toutes adressées à des personnes bien placées dans le faubourg Saint-Germain. J'avais de plus d'autres lettres pour plusieurs de nos parents établis à Paris et occupant pour la plupart de belles positions. Pendant que je demeurais chez M. Renouard, il m'avait été impossible de faire usage des unes ou des autres.

Les Renouard avaient pour la noblesse une haine qui tenait de la manie ; Ma Chérie surtout, qui était l'élégance et la distinction de la famille, parlait du faubourg Saint-Germain avec une amertume concentrée. Elle nommait l'aristocratie de naissance *ces gens-là*, et ne perdait aucune occasion de les mordre à belles dents. Quant à nos autres parents, le patron avait manifesté dès l'abord une si ombrageuse jalousie, que je n'avais même pas osé leur rendre ma visite d'arrivée.

Dès la première nuit que je passai dans mon paradis, je fis ce rêve de me lancer à corps perdu dans le grand monde. Cela flattait toutes mes vanités. D'abord c'était une revanche des humiliations que j'avais subies dans la famille parvenue ; ensuite, c'était, à mon sens, un moyen assuré de parvenir moi-même.

Le faubourg Saint-Germain, souvenez-vous-en, n'était pas encore un vaincu cachant ses pertes et ses blessures au fond de sa tente : il dominait, au contraire ; il était le gouvernement et la cour. Un emploi dans la maison du roi ne m'aurait point déplu. J'aurais même accepté quelque chose au conseil d'État ou dans la diplomatie.

Aussitôt que les rayons matiniers du soleil commencèrent à dorer le paysage de la rue Saint-Martin, je sautai à bas de mon lit et je fis la revue de mes lettres de créance. Il y en avait beaucoup. La plupart étaient conçues en termes très-vifs et signées par les noms les plus éminents de la congrégation d'Angers. A l'aide de mon portefeuille ainsi rempli, rien ne m'était plus aisé que de m'introduire dans les salons les plus purs de la rue de Varennes et du pâté-Grenelle.

Quelques-uns de mes livres me chantaient bien qu'il fallait de l'argent, beaucoup d'argent, rien que pour franchir le seuil de ces féeries ; mais certains autres de ces livres affirmaient qu'avec un habit noir et une paire de gants on passait partout, quand on avait

de l'aplomb. Je me dis : « J'aurai de l'aplomb et des gants ; j'ai le fond, l'habit noir. Pour les voitures, les nuits de pluie, nous nous arrangerons, le dieu du savoir-faire et moi. »

Or, il est certain que j'accomplis ici des miracles. Supposez à mon lieu et place un combattant, un véritable athlète visant un but sérieux et conduit par une volonté lucide : celui-là, sans faire absolument autre chose, et même en faisant bien moins que moi, sera un héros de roman de la bonne fabrique. Vous l'admirerez et vous aurez raison de l'admirer, parce que tout être faible qui brise un grand obstacle est assurément admirable.

Ce qui me manquait, c'était le but, le corps sans le costume, la *chose* elle-même, en un mot, ce qui manquait à cet infortuné Vatel pour faire sa suprême friture. Sans le savoir, j'étais séduit uniquement par le rôle à jouer, par l'apparence, par l'extérieur de la comédie. Je ne voyais rien au delà de l'obstacle franchi ; le lièvre faisait défaut au civet.

Ce fut une journée laborieuse et dans l'emploi de laquelle je mis un certain discernement. Je consacrai ma matinée à mes visites de parents, réservant l'après-midi pour ma première tournée noble. Mes bottes furent cirées à miroir, mon petit costume de ville, bien brossé, reprit son jeune lustre. Il faisait beau ; j'arrivai intact à mes diverses destinations, sans autre soin à prendre que de fouetter légèrement mes bottes avec mon mouchoir, en montant les escaliers.

Chez nos parents, je trouvai un parfait accueil ; ils appartenaient, pour la plupart, à la famille de mon père. Quand je voulus parler des Renouard pour expliquer ma conduite, la réponse unanime fut : *Nous ne les voyons pas.*

En effet, parmi la multitude de nos parents parisiens, pas un seul n'avait assisté au fameux bal de la maison Durand.

Quelques-uns connaissaient mon père et lui avaient conservé un souvenir affectueux. Tous me firent de très-bonnes offres de service, et je réponds qu'à la fin de ma tournée, je n'étais pas embarrassé de ma personne. J'avais un cousin au ministère des finances, un cousin à la justice, un cousin à l'intérieur ; j'avais deux cousins au ministère du commerce ; j'avais un cousin notaire, j'avais trois cousins magistrats : je ne compte même pas mes cousins

rentiers, retraités ou propriétaires. Entre les ministères, j'avais le choix, à moins qu'il ne me plût d'être clerc de tabellion.

Ce fut d'un cœur content que je passai la Seine pour nouer mes relations plus illustres. La Seine pouvait couler jaunâtre et lente, sa vue ne m'inspirait plus d'idées funestes. Maintenant que j'avais fait la revue de mon armée de cousins, pouvais-je craindre encore? Paris n'est funeste qu'au dénûment solitaire. Moi, j'avais tout un peuple d'amis!

J'aurais pu dîner deux fois tous les jours, rien qu'en acceptant une fois par semaine la cordiale et invariable invitation qui, pour moi, s'était répétée dans toutes ces maisons. Mon couvert était mis partout. J'avais presque regret de ne pouvoir me dédoubler.

Le faubourg Saint-Germain, cependant, pouvait servir de revers à cette brillante médaille, et je n'étais pas sans le redouter quelque peu. Mais j'avais tort de craindre : il est d'heureuses journées, et celle-ci pouvait être marquée d'un caillou blanc, sans tache. Les signatures de mes lettres étaient bonnes, à ce qu'il paraît, car mon passage au travers du noble faubourg fut une série de charmants triomphes.

Je fus accueilli partout : comtes et marquises firent à mon égard assaut de bienveillante courtoisie. Je remarquai seulement qu'on me félicita partout sur la pureté de mes opinions politiques et sur ma ferveur religieuse. Je pensai que c'était la mode du pays et je me laissai faire, attendu, en définitive, que je n'étais ni jacobin ni athée.

En regagnant mon paradis de la rue Saint-Martin, l'orgueil et la joie m'étouffaient. J'étais *lancé* : la chose me semblait plus claire que le jour. Je bénissais la bienheureuse indiscrétion qui m'avait chassé du purgatoire pour me donner accès au ciel. Le Paris que j'avais entrevu par les meurtrières de ma prison Renouard, ce n'était pas Paris. Le voile se déchirait à mes yeux pour la première fois. Le Paris de mes rêves était enfin devant moi avec ses portes grandes ouvertes, qui me montraient au loin tout un horizon de féeriques enchantements.

Je songeai ainsi en longeant la file de cadavres suspendus dans mon escalier; je songeai encore ainsi en dînant avec deux sous de pain et deux sous de fromage. Le seul nuage qu'il y eût à mon

firmament, c'était le souvenir du nº 413. La figure de l'homme aux cheveux hérissés passait parfois devant moi comme un remords. Je sentais que la leçon serait profitable ; mais elle m'avait coûté trop cher!

Le lendemain, je dînai chez le notaire, le surlendemain chez l'avocat général, le jour suivant au ministère des finances, et ainsi de suite. En quinze jours, je dépensai dix francs et je vécus assez bien. Je déclare que, pas une seule fois, il ne m'arriva de penser que la langue vulgaire a un mot énergique pour caractériser cette existence, et que les pique-assiettes ne sont pas tout ce qu'il y a de plus estimé en cet univers.

Le seizième jour, je reçus deux plis satinés, cachetés chacun d'un bel écusson. Le premier m'invitait à passer la soirée chez madame la marquise de B....; le second me faisait savoir qu'un sermon de charité serait prêché par l'abbé Cœur, en l'église Saint-Sulpice, et que madame la vicomtesse d'A... recevrait mon offrande avec plaisir. Mes livres m'avaient parlé des sermons de charité et des billets de loterie. Je n'avais absolument pas les moyens de payer ce charmant et gracieux impôt que le mauvais cœur et le mauvais goût se donnent le grand tort de railler. N'est-il pas, en effet, ravissant à penser que le monde, avec tous ses défauts et toutes ses faiblesses, ait du moins le mot magique qu'il faut pour dénouer les cordons triplement serrés de toutes ces bourses égoïstes?

Certes, mais ma bourse à moi n'avait que les cordons. Je vais vous faire un aveu bien délicat : j'allai au sermon de charité ; je me glissai jusqu'au tronc des pauvres de la paroisse, où je laissai tomber une pièce de dix sous. Ceci était l'expiation préalable, car un demi franc, c'était deux fois et demi le prix d'un de mes repas. Voici maintenant le crime : je revins, la tête haute, vers la porte, où m'attendait madame la vicomtesse avec sa bourse de velours, et j'y glissai sans vergogne un centime tout neuf, qui ressemblait à une pièce d'or.

Dieu puisse-t-il me le pardonner!

Au bal de la marquise, la vicomtesse me remercia et me dit qu'elle quêterait encore l'année prochaine.

A dater de ce moment, les invitations se succédèrent à peu près

régulièrement. La saison était commencée. Les réponses à mes lettres de recommandation pleuvaient, sous forme de ces plis satinés et blasonnés largement. J'étais un objet d'admiration pour mon pâtissier et surtout pour sa femme, bonne créature un peu épaisse, comptant de trente à quarante hivers et adonnée à la lecture des romans de Ducray-Duminil.

J'avais trouvé une fois sur son comptoir : *Alexis ou la Maisonnette dans les bois*, un des livres où se trouve le plus souvent répétée la saisissante formule si bien faite pour éveiller l'intérêt : « Mais n'anticipons pas ! » Mon pâtissier et surtout sa femme entr'ouvraient souvent mes invitations pour les lire. Je pense qu'ils me regardaient quelquefois comme un prince déguisé. On avait trouvé dans ma chambre des débris de pain et de fromage. Quel mystère ! Un jeune homme qui allait toutes les nuits au bal, — dans le faubourg Saint-Germain ! — *Victor ou l'Enfant de la forêt* n'était pas plus intéressant que cela !

Je passais mes nuits au bal, en effet, et c'était ma pâtissière qui venait m'ouvrir, au matin, la porte de la boutique. Jamais de plainte ! Vous souvenez-vous que j'avais parlé à Sophie, dans la rotonde de notre diligence, d'une échelle dont chaque degré devait être un cadavre de femme ? Cette romanesque pâtissière allait-elle être mon premier échelon ?

Je me levais tard, comme de raison ; je sortais en toilette ; je mangeais un petit pain dans la rue ; je faisais des visites et j'allais dîner chez un cousin. Les jours de pluie, je restais à la maison, où je me contentais stoïquement de mon pain et de mon fromage.

Je me formais. Tout ce qui est science extérieure, apparence, jargon, a toujours trouvé en moi d'incroyables dispositions. J'apprenais rapidement à parler aux femmes, ce qui passe pour un art difficile. Je dépensais à tenir ma toilette à jour des trésors d'imagination, de patience et d'art.

J'avais des amitiés de duchesses, je dis : positivement. Les petits succès ne me manquaient point, et peut-être, si j'avais été, au fond, plus avisé, aurais-je eu les honneurs de quelque brillante institutrice. Mais, en cela comme en tout, je n'étais que surface. J'avais sous mon aplomb apparent une timidité d'enfant : je n'osais ni ne savais. Croyez que le rôle de Jéhan de Saintré m'aurait plu

passionnément. Il y avait autour de moi des occasions souriantes; je ne les vis point, ou je les vis trop tard.

Je restais pur avec la bonne volonté de jeter aux orties ma robe virginale. Je vous apprends, si vous ne le savez pas, la position vraie d'un très-grand nombre de jeunes gens qui passent pour des scélérats achevés.

Je n'étais pas non plus sans avoir fait des camarades. Je vivais dans une sorte d'intimité avec une douzaine de vicomtes et de petits marquis; mais ceci dans le monde seulement et la nuit, car, le jour, je disparaissais comme l'Amour dans la fable de *Psyché*. Peut être vous paraîtra-t-il invraisemblable qu'on me laissât vivre de cette double vie : l'inquisition mondaine a d'ordinaire les yeux très-perçants; c'est exact, mais j'avais pris mes mesures, et mon moyen, si naïf qu'il puisse vous paraître, était souverainement habile.

J'avais posé mes jalons dès les premiers jours; ma passion était le grand air, l'espace, les hauts plafonds, les larges boiseries. Il me fallait un de ces vastes appartements qui ne se font plus. On trouve cela au Marais; mais qui demeure au Marais? Mes finances de jeune homme, d'un autre côté, ne me permettaient pas de louer dans le faubourg Saint-Germain un appartement de quatre à cinq mille francs.

J'étais donc allé me réfugier à Versailles, où, pour quinze cents francs, j'avais les salons d'un courtisan du grand roi. Je faisais de cet appartement fantastique des descriptions assez réussies; j'y plaçais quelques dessus de porte peints par le vieux Vouet et des frises dans le goût du Primatice.

Que vînt l'été, je comptais bien y recevoir ces messieurs; mais, dans la mauvaise saison, je ne voulais point leur imposer ce voyage pénible.

Mon vrai logis, mon paradis de la rue Saint-Martin n'était que ma boîte aux lettres. J'avais là un pâtissier et sa femme, anciens serviteurs de ma famille, qui me rendaient ce bon office.

Dans cette comédie, je nageais en pleine eau; je m'y plongeais avec délices. Elle ne me servait à rien absolument : c'est ce qui peut m'absoudre, et aussi ce fait qu'elle ne nuisait à personne.

Il y avait déjà deux mois que cela durait. J'avais encore cent

quarante francs dans ma bourse et je ne devais rien. Je proclame le fait prodigieux.

Un soir, après le dîner, mon cousin le notaire me demanda fort amicalement.

— Quel âge avez-vous, Fernand?

— Dix-sept ans, mon cousin.

— Et que diable faites-vous à Paris ?

— Je vais dans le monde, vous savez...

— Oui, je sais; mais après?

— Je cherche un emploi.

— Quel emploi ?

Je dus rougir, car il me prenait sans vert. Je répondis pourtant :

— Un emploi convenable... au ministère... ou dans la carrière des consulats.

Il secoua la tête.

— Je croyais à tout le moins, reprit-il, que vous comptiez faire votre droit.. ou toute autre chose enfin. Un jeune homme ne reste pas comme cela les bras croisés. Mais, mon cousin Fernand, s'interrompit il, ceci vous regarde, en définitive. C'est dans votre intérêt que je me suis permis de parler. Croyez bien qu'il n'y a rien de blessant dans ma pensée.

L'entretien en resta là. Je fus bien près de demander au cousin s'il voulait me donner des rôles à copier. Ce n'était pas la paresse qui me tenait ; loin de là, j'avais grand désir de travailler; mais l'orgueil me ferma la bouche.

L'orgueil! singulière aberration ! Je m'étais posé de telle sorte chez tous les parents de mon père, qu'il m'en eût coûté de dire : « J'ai besoin ! » Et qui sait ? si je m'étais posé autrement, m'auraient-ils accueilli comme ils l'avaient fait ? Il faut tenir compte de ces cercles vicieux qui sont, hélas ! la vérité de la vie.

Je ne retournai jamais dîner chez mon cousin le notaire. Je lui fis seulement des visites ; il en vint à me recevoir froidement : je ne le vis plus.

Mais, bien avant que j'eusse cessé de le voir, des compliments à peu de chose près pareils me furent faits chez les divers parents où *j'avais mon couvert mis.* Aucun d'eux, j'en suis presque cer-

tain, n'avait l'intention de m'éloigner. C'était de leur part une question naturelle et presque forcée. Ils savaient que mon père n'avait pas de fortune : que faisais-je à Paris ?

Parbleu ! j'essayais de parvenir. J'étais convaincu que j'essayais de parvenir ! Comment ? je l'ignorais ; à quoi ? je n'en savais pas le premier mot ; mais j'essayais de parvenir ! La vérité vague et vide était dans ma réponse au notaire. Il me semblait que les ministères devaient à la longue m'ouvrir leurs portes, ou bien que le corps diplomatique aurait un jour besoin de moi.

Je dis le mot ; c'était ainsi. Je ne voyais pas ces portes de l'administration ou de la diplomatie ouvertes autrement qu'à deux battants. Je ne voulais pas de surnumérariat ; j'étais au-dessus du stage. Il me fallait une entrée victorieuse et faite exprès pour moi.

Il n'y avait pas un seul de mes cousins qui, par lui-même ou par son entourage, n'eût pu me trouver les moyens de gagner ma vie ; il n'y en avait pas un seul qui ne l'eût voulu. Je n'ignorais point cela ; je rangeais moi-même cette certitude au dernier rang de mes espoirs, comme un sûr et triste pis-aller ; mais je ne voulais point de ce pis-aller présentement, parce qu'il aurait fallu dire : J'ai besoin, et que mes fantastiques succès dans le grand monde avaient exalté ma vanité jusqu'au délire.

Je me regardais comme étant beaucoup au-dessus de mes cousins, qui étaient des bourgeois. Peut-être que ma sottise n'allait pas jusqu'à me faire croire que j'étais gentilhomme, mais je n'étais pas non plus un bourgeois. J'avais froid jusqu'au fond de mes veines en songeant que la marquise pourrait savoir un jour que je copiais des rôles et que j'alignais des bordereaux, même au ministère. Mon passé me semblait déjà bien assez lourd à supporter. Si quelqu'un eût appris que j'avais été apprenti banquier !

Grand Dieu ! songez-vous à cela ?

Je m'éloignai de tous mes cousins, l'un après l'autre ; je devins maigre ; j'appris ce que valaient mes dîners de pain et de fromage. J'eus faim, et moi, qui avais ces délicatesses que vous savez, j'acceptai certains petits cadeaux... venant de qui ? de ma pâtissière..

Oui bien, elle fut le premier échelon ! Elle me donna ce que don

Juan ne demanda jamais aux femmes : des pâtés et des gâteaux, à l'insu de son mari. C'était une trahison tout comme une autre, quoiqu'on n'ait pas encore traité dans les livres la question de l'infidélité conjugale circonscrite ainsi dans une affaire de tartes et de bouchées à la reine.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai payé tout cela plus tard, et fort cher. Ce que je veux constater, c'est que je descendis jusque-là, moi qui dédaignais les notaires ! Je dînai plus de vingt fois et le double peut-être avec le caprice de cette Kitty Bell sur le retour. Et si le tort que je fis à son mari se résuma étroitement en une question de petits pâtés, il faut en attribuer le mérite au dos de la bonne dame, qui supportait une gibbosité dont l'aspect très-drôle nous sauva tous les trois du dernier malheur.

Je l'avais conquise : elle était mon esclave. Le symptôme de sa chute morale était la lecture de plus en plus acharnée de Ducray-Duminil. Quand elle avait fini un volume de cet émouvant écrivain, elle le recommençait avec une rage nouvelle et, tout le long du jour elle avait les yeux en pleurs. C'était elle qui me montait mes invitations. Elle me disait alors :

— Ah ! monsieur Fernand, je ne suis pas si décolletée que vos marquises, comme de juste !

Je renonce à peindre l'accent qu'elle prenait pour soupirer ces mots-là. C'était la douceur même ; mais elle eût refait 93 pour guillotiner toutes mes marquises.

Il faut vous dire pourtant jusqu'à quelles splendeurs peut monter le dévouement d'une femme. Vous croyez le savoir peut-être? vous êtes dans l'erreur. L'admirable esclavage de celle-ci était aussi grand que ma misère.

Il arriva un jour, vous le pensez bien, où, malgré mes privations de tout genre et l'héroïsme de mon économie, mon dernier écu de six livres s'envola. Bientôt, la plupart de mes effets furent en gage ; je ne gardai que ma stricte toilette de bal. Je devais trois termes à mon hôte, et Dieu sait ce que la pâtissière avait inventé pour pallier le *déficit*. C'était un soir du commencement de mars, un mardi gras : il y avait bal chez la vicomtesse, tout au bout de la rue Saint-Dominique. Je m'étais étourdi toute la journée, au fin fond de ma détresse, avec l'idée de ce bal.

Le malheur rend superstitieux : il me semblait que, dans ce bal, le dernier peut-être auquel je pusse assister, je trouverais un élément qui changerait ma destinée. Je restai au lit depuis le matin, quoiqu'il eût fait beau soleil ; je comptais m'habiller seulement pour sortir. Je me disais : « Les pavés seront secs, j'arriverai aussi frais que si j'avais un équipage ! »

Vers huit heures, un bruit sinistre me fit sauter hors de mon lit. Le vent fouettait la pluie contre les carreaux de mon paradis. J'aurais mieux aimé qu'il tombât des glaives : au moins cela n'eût pas mouillé les pavés ! Depuis quatre mois, voilà quelle avait été ma plus cruelle ennemie : la boue ! Je la combattais par tous les moyens ; mais, plus forte que moi, elle m'avait bien souvent retenu à la maison.

Dans les commencements, et à de rares intervalles, je me permettais une voiture quand la pluie tombait à torrents ; d'autres fois, quand il ne s'agissait que d'éviter les flaques d'eau et les éclaboussures, je passais une paire de bas par-dessus mes escarpins. J'avais acquis un talent de sauterelle qui tenait de l'invraisemblable. Vous eussiez dit que j'avais la faculté de m'enduire comme les mouches, et que l'humidité ne me touchait pas.

Dans les derniers temps, par des nuits de tempête comme celle qui se préparait, j'avais dû trois fiacres à l'inépuisable générosité de ma pâtissière. Je savais que ces générosités mêmes l'avaient réduite à l'extrémité. Je fis néanmoins le signal qui l'appelait dans ma chambre et je lui dis :

— Il me faudrait une voiture, vous voyez bien.

Elle voyait bien : la pluie ruisselait sur les vitres. Mais à l'impossible nul n'est tenu, pas même l'esclave. Elle baissa la tête et retourna des deux mains les poches de son tablier.

Je dis encore, mentant comme un misérable, car j'avais perdu là dedans les trois quarts de ma virilité naissante :

— Il faut que j'y aille pourtant ! mon avenir en dépend !

Les larmes lui vinrent aux yeux.

— Depuis avant-hier, murmura-t-elle, Hardy ne me laisse plus la clef du comptoir.

C'était avant cela le meilleur des ménages. Je ne fus point touché : mon caprice me rendait féroce.

— Alors, je suis perdu! soupirai-je en regagnant mon lit.

Elle sortit précipitamment. Je savais qu'elle allait revenir. J'attendis. Son absence dura plus d'une heure. Quand elle revint, elle me dit avec découragement :

— J'ai fait tout ce que j'ai pu... comme de juste!

Qu'avait-elle essayé, la pauvre créature? Je ne m'occupai pas de cela. Je rugis de colère. C'était une vaillante femme qu'on ne pouvait prendre que par la pitié.

— Oh! oh! me dit-elle irritée à son tour; croyez-vous qu'on soit dupe? Votre avenir dépend de cela comme du Grand Turc! Comme de juste, c'est pour aller avec vos marquises!

Elle se dirigeait vers la porte.

— Ah! madame Hardy! m'écriai-je, et vous aussi, vous m'abandonnez!

D'un saut elle fut auprès de moi.

— Je ne peux pourtant pas me hacher par morceaux, me faire cuire et me vendre! prononça-t-elle tout bas avec une énergie extraordinaire.

Puis elle ajouta en montrant le poing au ciel :

— Ah! si j'étais riche!...

Sophie aussi avait dit cela une fois. Mais Sophie était riche, en effet, maintenant. Elle m'avait oublié.

Tout à coup madame Hardy me regarda d'un air sournois.

— Dame!... fit-elle, et il y avait presque un sourire autour de ses lèvres, — si votre avenir en dépend, sans menterie...

— Je vous jure!...

— Ah bah! les enfants! ça trompe sa mère! Habillez-vous toujours. Hardy ferme à onze heures, parce qu'il veut faire le mardi gras. Nous allons voir : habillez-vous toujours!

J'obéis, pensant qu'elle avait découvert un moyen de m'avoir un fiacre. A onze heures, la pluie tombait de mieux en mieux. Je vis entrer dans ma chambre une créature étrange, qui me dit avec la propre voix de ma pâtissière :

— C'est mardi gras... comme de juste!

Elle avait endossé le costume qui servait à l'apprenti pour rouler la voiture à la halle. Elle était gaie; elle se mit à danser devant moi.

— Pourquoi ce déguisement? demandai-je.

— En route ! fit-elle, au lieu de me répondre.

Je descendis derrière elle. La boutique était fermée, sauf l'espèce de trou au chat qui était sous la porte et par où je rentrais la nuit. Elle sortit la première, après avoir éteint la lampe, et je la suivis. Elle avait ouvert un parapluie au-dessus de ma tête.

Devant la porte, la charrette aux provisions attendait. Vous connaissez ces petits corbillards qui servent aux boulangers pour porter le pain en ville : la voiture de madame Hardy était ainsi.

— Allons ! me dit-elle, donnez-vous la peine de monter... puisque votre avenir en dépend !

L'idée de me rendre chez la vicomtesse en pareil équipage me confondit d'abord, puis m'enchanta.

— Parbleu ! pensai-je, c'est une jolie chose à mettre dans mes Mémoires... plus tard... quand on est arrivé... un chapitre intitulé: *Comment j'allai au bal de la vicomtesse en corbillard...*

J'étais déjà un copeau d'homme de lettres quoique je n'eusse rien écrit.

— Et qui va me traîner ? demandai-je.

— Montez toujours. C'est approprié en dedans, et vous trouverez ma mante pour vous coucher dedans.

Je montai. Elle s'attela, et fouette cocher !

Il y a loin de la rue Saint-Martin au bout de la rue Saint-Dominique ! Quand je soulevais le couvercle de mon corbillard pour respirer un peu, je la voyais peiner, je l'entendais souffler. Elle ne fut guère plus de trois quarts d'heure à faire le chemin.

Nous restâmes en place deux ou trois minutes pour attendre un instant où personne ne pût me voir opérer mon débarquement.

Elle me donna enfin le signal, et comme je sautais sur le pavé, elle me dit en s'essuyant le front à tour de bras :

— Ce n'est pas vos marquises, monsieur Fernand, comme de juste, qui vous aimeront de même !

XIII

LE PARADIS PERDU.

Grâce au parapluie, qui avait de nouveau joué son rôle jusqu'à la porte cochère, j'entrai dans le salon de la vicomtesse sans la moindre éclaboussure. Personne assurément n'était assez sorcier pour deviner quel genre d'équipage m'avait amené jusque-là. Je pus donc pavaner en paix et attendre cet événement qui, selon ma récente assertion, devait décider de mon avenir.

Il était temps que mon avenir se décidât, car mon présent était à bout. Je n'avais littéralement que le pain du lendemain.

Je venais de causer avec la marquise de B..., qui m'avait demandé à quelles eaux je comptais donner la préférence en été, et qui avait fort approuvé mon inébranlable résolution de me partager entre Spa, Aix-la-Chapelle et Bade ; je cherchais la vicomtesse pour faire mon acte de présence, lorsque je me sentis frapper sur l'épaule assez rudement :

Était-ce mon destin qui venait ? Je n'avais à me reprocher aucune action coupable ; mais ma position dans ce monde où je jouais mon inutile et audacieuse comédie, était de celles où l'on tressaille aisément. Je me retournai, déjà ému, sinon effrayé, et je me trouvai en présence d'une figure barbue qui m'était parfaitement étrangère. La barbe était alors une excentricité. Les favoris étaient seuls de mode.

Au faubourg Saint-Germain surtout, il était rare de rencontrer une paire de moustaches. Le mouvement barbigère se faisait à l'autre bout du monde, parmi les artistes et les gens à gros effet, qui étaient plus ou moins entichés des exhumations du moyen âge.

Je crus que ma figure barbue se trompait. Je le lui dis :

— Ah ! ah ! vieux Fernand ! s'écria le porteur de cette figure barbue, tu as oublié comme cela les amis !

Cette exclamation, accompagnée d'une très-violente odeur de pipe, n'élucida point mes souvenirs. Je fus seulement étonné qu'un personnage si odoriférant eût ses entrées à l'hôtel d'A..., qui tenait dans le faubourg le bout exclusif et délicat.

— Eh bien, vieux, puisque tu ne me reconnais pas, s'écria la barbe, tu payes un gage ! Je m'ennuie comme un mort, depuis une grande heure, chez ma respectable cousine; donc j'ai le droit de m'en aller. Pour ta peine, tu vas venir avec moi !

C'était un cousin de la vicomtesse : explication de la barbe et de l'odeur d'estaminet. Les cousins peuvent se permettre toutes sortes de choses, quand ils sont riches et de province surtout.

Tout cousin de province, riche, est un Jeau Bart, garni d'incommodes priviléges.

Une vague idée me venait, un ressouvenir confus. Il me sembla tout à coup deviner sous cette barbe terrible une figure d'enfant, naïve et un peu trop innocente.

— Vous êtes d'Angers ! m'écriai-je tout à coup pendant que mon cœur battait, lançant le rouge à mes joues. Tu es Henri !

— Parbleu ! fit le cousin de la vicomtesse; monsieur le comte Henri de Mautors, étudiant en droit de première année.

Le titre de comte avait été jeté modestement et du bout des lèvres, mais celui d'étudiant retentit comme un son de clairon. Il était évident que Henri était bien plus étudiant que comte. Je ne veux pas dire par là qu'il étudiât quoi que ce soit : au contraire.

C'était, au collége d'Angers, mon meilleur camarade, un enfant timide et doux, peu laborieux, mais fort aimé des maîtres à cause de sa débonnaire obéissance. Nous étions de la même classe et voisins d'étude : seulement, il était venu faire sa rhétorique et sa philosophie au collége Bourbon, à Paris. Il y avait, par conséquent, près de trois ans que je ne l'avais vu.

— Voilà ! reprit-il, et puisque je retrouve une tête si chère, je m'enfonce de plus en plus dans ma détermination de quitter incontinent cet assommant asile pour me plonger là-bas au sein des ris, des grâces et des amours !

Cette phraséologie était à peu près nouvelle pour moi : je n'avais vu que le monde des fonctionnaires et le grand monde. Il y avait bien aussi une sorte de jargon dans les bureaux de monsieur Gauthier, mais ce n'était pas le même. Le bureau de monsieur Gauthier avait de bonnes raisons pour ne pas faire la caricature du style classique. Il ne le connaissait pas.

Ce sont les étudiants qui ont tué la tragédie, à force de la connaître.

Je regardai Henri, mon ancien *copin,* avec un commencement d'admiration.

— Où ça, là-bas ? lui demandai-je.

— Parbleu ! au bal de l'Opéra.

Je dus pâlir. Si j'avais ici-bas un désir passionné et rendu furieux par l'abstinence, c'était la soif de voir un bal de l'Opéra. Il vous suffira de vous reporter à ma situation pour comprendre que ç'avait été jusque-là chose impossible. J'étais sage dans ma folie.

Pour aller au bal de l'Opéra, il fallait d'abord acheter un billet, ensuite louer un costume : c'était, au plus bas mot, une vingtaine de francs à dépenser. Vingt francs ! J'aurais donné deux palettes de mon sang pour vingt francs ! Je m'étais privé, passant les yeux baissés devant les affiches de l'Académie royale de musique et n'osant regarder les lanternes des costumiers.

Car on ne comprenait alors le bal masqué qu'en costume, à l'âge que j'avais du moins. On avait dix-huit ans jusqu'au premier jour de la dix-neuvième année. Cette burlesque invention, le bambin sérieux, était encore dans les limbes, ainsi que l'obscur ennui qui submerge maintenant Paris aux jours du carnaval.

— Au bal de l'Opéra ? m'écriai-je avec une joie d'enfant.

Puis, me reprenant aussitôt ;

— Non, Henri, ajoutai-je, je ne peux pas aller au bal de l'Opéra.

— Parce que ?

— Parce que... répondis-je en hésitant, parce que je n'ai pas de costume.

— Peuh ! fit monsieur le comte de Mautors avec un superbe dédain.

— Et parce que je n'ai pas d'argent, Henri, achevai-je.

— Peuh ! fit-il encore, viens-nous-en !

Il m'entraîna dans l'antichambre, où un valet lui jeta sur les épaules son vaste et chaud manteau.

— Et le tien? me demanda-t-il.

— J'ai oublié le mien, balbutiai-je.

— Arrive ! nous ferons comme Paul et Virginie : description de l'orage !

Dans l'escalier, Henri reprit :

— Ledit manteau, seigneur Fernand, doit être chez la sœur de papa ?

— Mon père n'a pas de sœur, répliquai-je de bonne foi.

Il éclata de rire et me donna un bon coup de poing dans le dos, en ajoutant :

— Bonhomme, nous ne sommes donc pas dégourdi du tout, du tout, hein ?

Je voulus protester, car j'avais à cet égard d'immenses prétentions.

— Mais du tout ! continua-t-il en m'interrompant. Nous ne savons pas encore le petit nom de ma tante !

Cela devait pourtant se trouver dans mes livres !

— Nous posons nos effets au clou, poursuivit-il encore, comme monsieur Jourdain faisait de la prose, sans savoir comment l'amitié appelle ce porte-manteau philanthropique. Traduction de la question qui précède : Ta draperie est au Mont-de-Piété, vieux ?

Je n'avais jamais eu de manteau, mais je me hâtai de répondre :

— Hélas, oui ! avec mes bijoux et bien d'autres choses !

— Le philosophe y peut tout accrocher prononça solennellement M. le comte, excepté sa pipe, sa soif et son honneur !

— Holà ! cria-t-il en atteignant le perron, y a-t-il ici un cocher fidèle, comme sur les enseignes de cabaret? Cent sous pour nous conduire rue Saint-Germain-des-Prés !

Deux ou trois équipages armoriés s'ébranlèrent.

— Je n'en veux qu'un, dit Henri ; tirez à la courte paille ! Monte, Fernand et mets-toi à la place de M. le duc. Je ferai la duchesse à cause de mes moustaches.

— Bonhomme, reprit-il quand la voiture fut fermée, l'institu-

tion des monts-de-piété remonte au quinzième siècle; ainsi le chevalier Bayard y a pu mettre sa tabatière. Cela m'est égal. Ce qui m'enchante, c'est que tu connaisses le chemin de cette fontaine. Par cela seul, tu deviens digne d'entrer dans notre confrérie!

— Est-ce que j'y connais quelqu'un dans votre confrérie?

— Il y a Malherbe, le fils du maire d'Angers.

— Malherbe... Grippe-Soleil! m'écriai-je.

— Il donne maintenant des coups d'épée à ceux qui lui rappellent ces doux souvenirs de son enfance, me dit Henri; il y a le jeune marquis d'Ardois, bête comme jadis et comme jadis célèbre par sa laideur; il y a Gauvain...

— Le bottier!

— C'est son père, le bottier. Lui sera Marcellus! il l'a promis!

— Un bottier! répétai-je cependant, car j'avais encore mes fiertés.

— Il est le plus fort pompier de la compagnie; il a quatre cents francs de pension par mois. Sa femme est belle comme un démon...

— Sa femme! il est marié?

— Bonhomme! bonhomme! décida M. le comte après m'avoir caressé d'un regard souverain; tu es quatre-vingt-seize fois plus cordonnier que lui!

L'équipage ducal s'arrêtait à la porte d'un petit hôtel garni de la rue Saint-Germain-des-Prés.

— Porte, s'il vous plaît! cria Henri lui-même.

Une petite vieille vint ouvrir.

— Six francs à ce fonctionnaire, s'il vous plaît, madame Bourbache, ordonna Henri; vous mettrez cela soigneusement sur mon compte.

— Encore six francs! gronda la bonne femme.

M. le comte ajouta :

— Madame Bourbache, avez-vous entendu dire qu'un véritable ami est une douce chose?

— De quoi?

— Comment! de quoi! Faites monter un bol de vin chaud dans mes appartements, madame Bourbache, et souvenez-vous que je n'y suis pour personne!

— Pardié, grommela la bonne femme, à une heure du matin!

— Il suffit, madame Bourbache ! Dormez bien cette nuit et soyez bercée par de doux rêves !

C'était du respect que m'inspirait maintenant ce Mautors. Il me paraissait doué d'un esprit incomparable. Mes livres eux-mêmes ne m'avaient jamais montré un si radieux mauvais sujet.

Ah ! que je me sentais petit vis-à-vis de ce jeune héros de la vie parisienne ! Et combien j'étais disposé à m'attacher à lui pour prendre de ses leçons !

Le bol de vin chaud fut monté par madame Bourbache elle-même. Mautors, gardant toujours vis-à-vis d'elle ce même air superbe et moqueur, lui ordonna de trouver un fiacre, à quelque prix que ce fût, et de payer d'avance. La vieille sortit en murmurant. Je ne pus m'empêcher de dire à mon ami :

— Sais-tu que c'est bien commode une hôtesse comme cela?

— Elle est riche comme un puits et voleuse comme une pie, me répondit Henri en remplissant nos verres. Je lui donne plus de cinq cents francs tous les mois.

— Tu as donc une bien forte pension?

— Cent louis par an, réglé comme un papier de musique!

— Et avec cent louis?...

— L'industrie, bonhomme! Tu n'es pas dégourdi du tout ! Quel est le plus vermeil des légumes? la carotte, genre d'ombellifères. Nous t'apprendrons à battre monnaie; sois tranquille !

Il y avait déjà quelque tems que je n'avais dîné chez les cousins. Le vin chaud me fit plaisir. M. le comte alluma une énorme pipe allemande et me la présenta fraternellement.

— Merci, lui dis-je, je ne fume pas.

Pour le coup, son regard exprima une dédaigneuse stupéfaction. Le cousin Renouard avait été sur le point de m'exiler jadis parce que j'avais fumé; celui-ci était tout près de m'excommunier parce que je ne fumais pas. L'homme est une bête intolérante. Cette anecdote me paraît illuminer l'histoire de toutes les guerres civiles qui ont désolé l'humanité.

— Alors, habille-toi, reprit Henri, car je suis sûr que tu es lambin comme presque tous les crustacés et la généralité des coquillages. Va dans le cabinet, tu trouveras des loques en quantité et tu choisiras.

Les appartements de M. le comte consistaient en une petite chambre flanquée d'un trou noir. Mon quatrième verre de vin chaud était avalé. Je me sentais très-gai. La manière dont il me traitait ne me formalisait pas du tout.

J'entrai dans le cabinet noir, d'où je retirai une pleine brassée de fouillis : pantalon de bazin, bragoubras bretons, culottes à la française, jupons de matelot, vestes de velours avec galon d'argent, justaucorps de hussard, corsage de femme, souliers à la poulaine, coiffures de sauvage en plumes, et casques de carton.

Tous les débutants ont la même envie ! *un joli costume!* Se déguiser pour eux, c'est s'avantager. Les vétérans seuls connaissent le prix du burlesque dans les joûtes amoureuses du carnaval.

Je me choisis un aimable petit costume, genre jeune premier, que je composai d'un beau pantalon rouge à galons d'or, de la veste de hussard et d'une ceinture de soie bleue. Mautors, qui fumait toujours, m'approuva d'un signe de tête et me dit :

— C'est bon pour toi. Tu ne saurais pas porter la guenille.

J'étais presque habillé, lorsqu'il secoua tranquillement les cendres de sa pipe. En un tour de main, cette toilette de deuil, que nous prenons pour nous amuser dans le monde, fut dépouillée, et ses différentes pièces parsemèrent le plancher. L'habit noir tout neuf alla sous la table, le pantalon de fin casimir se bouchonna sur le tapis du foyer, le gilet blanc comme neige trempa dans le vin chaud.

Un autre tour de main, et M. le comte avait sur le corps une vieille culotte de cuir, un habit à la française en satin jaune clair, une cravate style directoire, les souliers à la poulaine aux pieds et le casque romain sur la tête.

Quel homme étonnant ! Il m'éblouit : il était superbe ! Je bus un cinquième verre; ma tête avait de légères ardeurs. J'eus cependant le soin de faire proprement un paquet de mes effets et de les glisser dans l'armoire.

Nous descendîmes. Le fiacre était à la porte et madame Bourbache nous attendait sur le seuil, sa chandelle à la main. Je vis avec étonnement M. le comte l'entourer de ses bras et l'embrasser

sur les deux joues avec effusion. Sur la face grondeuse de la vieille, il y eut comme une souriante éclaircie.

Puis, tout à coup, tâtant son tablier :

— Ma bourse, monsieur Henri! Il y a le terme du n° 37! trente francs! et la pension du n° 2, vingt francs à compte! et la note du n° 3, vingt-cinq francs... et...

— Arrêtez! prononça solennellement M. le comte; vous iriez trop loin. Je vous la prends pour trois louis. Est-ce dit?

— Miséricorde! rendez-moi ma bourse!

— Je suppose, dit mon compagnon avec sensibilité, que, sous les pas de nos coursiers, se trouve un bonne d'enfant avec son précieux fardeau. Consentiriez-vous, madame Bourbache, à ce que je n'aie pas de quoi payer l'apothicaire qui prodiguera les premiers secours?

— Ma bourse!

— On peut aussi casser un carreau, madame Bourbache. Ce simple argument est plus à votre portée... Voyons, j'ai dit trois louis.

Il vida le contenu de la bourse dans le creux de sa main. Il y avait quarante-cinq francs.

— Marquez trois louis, sorcière, s'écria-t-il en sautant dans le fiacre, et que le diable vous emporte!

Il était deux heures du matin environ quand nous franchîmes le seuil de l'Opéra. La cohue était dans toute sa splendeur. J'aurais beau me battre les flancs, toute description serait au-dessous de l'étourdissant effet produit sur moi par cette orgie. La langue n'a pas de mots pour cela.

J'étais ivre dès ce premier pas, et ce fut à corps perdu que je me jetai au plus fort de ces turbulentes démences. Ce que je fis, je n'en sais rien au juste; je dansai, je me battis; beaucoup de femmes se moquèrent de moi, je bus avec beaucoup d'hommes. Les lumières tourbillonnaient devant mes yeux, le lustre avait d'immenses balancements. L'orchestre faisait rage au dedans même de mon cerveau et juste entre mes deux oreilles.

Je me souviens vaguement que je montai sur une table au café, pour faire l'éloge de Jules-César, premier historien d'Angers. On me porta en triomphe. J'embrassai mes voisins en pleurant, puis

je dansai encore. Je tombai après une explication à coups de poing, et deux cents couples me passèrent sur le corps sans que j'en éprouvasse la plus légère douleur

Je fis la cour à un domino de soixante ans; je me traînai aux genoux d'un gendarme pour le prier de servir la France avec honneur; je perdis une de mes bottes; je gagnai une bosse au-dessus de l'œil droit; je m'entendis hurler, je fus attaqué de frénésie; je m'amusai comme cent rois réunis, et je m'éveillai, le lendemain matin dans le ruisseau de la Courtille, au milieu de mes camarades de collége, qui me portaient sur une planche au cabaret.

Il y avait autour de nous une foule énorme: j'avais presque autant de succès que lord Seymour. Mes camarades étaient fiers de moi, et Mautors se rengorgeait parce qu'il m'avait inventé. Quand je prononçai le fameux: Où suis-je? la foule battit des mains avec folie. M. le comte avait l'air de dire: « Vous voyez bien, il parle; il n'est pas en porcelaine! »

On me conduisit ainsi dans un lieu de délices dont j'ai oublié le nom. Ce devait être sur le boulevard du Temble, Deffieux, peut-être; peut-être le *Cadran-Bleu*. On me posa à la place d'honneur devant une table très-bien servie; j'étais tout à fait remis. J'avais un appétit d'enfer, que je satisfis avec une sauvage énergie. Mes anciens camarades de collége me regardaient manger. Quand je parus un peu calmé, M. le comte me dit:

— Fernand, tu as été superbe, c'est vrai, mais il ne faut pas faire le fier. Dis un peu bonjour à ces messieurs et à ces dames.

Ces messieurs étaient Malherbe, Grippe-Soleil, fils unique du maire d'Angers, le jeune marquis d'Ardois, Gauvain, héritier du plus honnête cordonnier qui fût chez nous, et d'autres encore, presque tous mes anciens condisciples.

Ces dames étaient leurs *femmes*, pour employer le style du quartier des Écoles. Il y avait madame la comtesse de Mautors, madame la marquise d'Ardois et madame Gauvain. De son petit nom, madame la comtesse de Mautors s'appelait Corniche; la marquise, Gibraltar, et madame Gauvain, Girafe. C'était comme chez les Renouard. Je ne peux pas dire combien je trouvais cela charmant!

Je donnai d'abord des poignées de main à tous mes camarades, ensuite je permis à ces dames de m'embrasser pour payer ma bienvenue. Girafe était une admirable brune avec des yeux d'Andalouse ; Corniche avait les plus jolis cheveux blonds du monde et un sourire d'enfant, qui m'alla au cœur; Gibraltar, ma foi, Gibraltar fit ma conquête ! Tant pis pour le marquis d'Ardois ! Il y eut, ce matin, un divorce et des noces nouvelles. Ce coquin de Mautors nous maria, Gibraltar et moi, au bruit des fourchettes battant les verres à grand fracas.

Quoi que vous pensiez, ami, je n'ai pas eu en ma vie beaucoup d'heures triomphantes. Ne me reprochez pas d'avoir mis sous vos yeux cette extravagante ovation. J'ai souvenir, moi, des moindres applaudissements. Je suis gourmand de gloire et non pas gourmet. Je mets la quantité avant la qualité des couronnes.

J'étais heureux et je me carrais sur mon piédestal ; chaque parole qui tombait de ma bouche était ramassée comme une perle. Ce festin était pour moi ; j'en étais le roi ; Henri, lui-même, qui naguère m'inspirait un si vive admiration, Henri n'était plus qu'un petit garçon auprès de moi ; je le dominais et je l'écrasais.

Ce festin dura huit jours. Pendant huit jours entiers, bien que nous fussions en carême, je ne dépouillai point mon premier costume de carnaval. Le jour, nous dormions pêle-mêle à l'hôtel de la rue Saint-Germain-des-Prés ; la nuit, nous allions faire tapage dans les rues, gagnant ainsi de l'appétit pour l'interminable ripaille.

Toutes les pensions y passèrent, tout le crédit aussi qu'on avait chez madame Bourbache et encore toutes les garde-robes, qui prirent le chemin de cette institution datant du xve siéle, au dire de M. le comte de Mautors : « La sœur de papa. »

Au bout de huit jours, quand il n'y eut plus rien à manger, rien à boire, quand l'inspection des tiroirs, faite avec minutie, démontra que le Mont-de-Piété nous fermait son cœur, le torrent finit par rentrer dans son lit. Corniche, Girafe et Gibraltar s'envolèrent, hélas ! oui, Gibraltar aussi ; je crois même que Gibraltar ouvrit le vol. Nous restâmes seuls. Nous étions réveillés ; je songeai à mon paradis et je frémis.

J'avais contribué sans le vouloir aux frais généraux de cette

longue fête, sans le vouloir et sans le savoir. Mon petit paquet, plié avec tant de soin, ma pauvre panoplie de danseur, mon gilet noir, mon pantalon noir et mon habit noir n'étaient plus dans l'armoire de M. le comte. Ils avaient suivi le fil de l'eau : le débordement les avait emportés.

Un soir, je quittai le petit hôtel de la rue Saint-Germain-des-Prés, triste et non accompagné. J'avais toujours mon costume de mardi gras, et le corbillard de ma bonne pâtissière me manquait pour cacher aux passants le ridicule de ma toilette.

Je m'en allai, la tête basse, le long des maisons, évitant de mon mieux les rues fréquentées. Si la rivière eût conduit directement de la rue Saint-Germain-des-Prés à la rue Saint-Martin, je crois que j'aurais fait la route entre deux eaux.

Il faisait justement une gelée magnifique; tout Paris était dehors. J'eus à subir, le long du chemin, les rires des grandes personnes et les huées des enfants. Dans ma vie, si pleine d'embarras et de déconvenues, je ne me souviens pas d'avoir été jamais si tristement embarrassé.

Le pire, c'est que, malgré les angoisses de la route, je n'avais pas grande envie d'arriver. J'augurais mal de la réception qu'on allait me faire. Ma situation était loin de ressembler à celle de l'enfant prodigue. Heureux enfant prodigue! un cœur de père guettait son arrivée.

J'entrai dans la boutique de mon pâtissier, choisissant le moment où il n'y avait point d'acheteurs. Ma protectrice n'était pas au comptoir. La servante, qui la remplaçait, poussa un grand cri à ma vue et s'enfuit en brisant plusieurs assiettes de gâteaux. M. Hardy s'élança hors de sa cuisine, un tranche-pâte à la main. Dès qu'il m'aperçut, il recula tout tremblant :

— Je savais bien qu'il n'était pas mort, moi! s'écria t-il en se remettant; ces graines-là, ça ne meurt jamais!

Aussitôt, derrière sa vaste carrure, j'avisai la figure bouleversée de madame Hardy. Sérieusement, il y avait dans son costume et dans sa tenue quelque chose qui indiquait l'intention de porter une sorte de deuil. Elle poussa un grand cri et joignit les mains :

— Il n'est pas mort! dit-elle; revenir après huit jours, quand sa chambre est louée de ce matin! et dans un pareil état!

Il y avait pourtant ici de la joie, et ce fut comme une goutte de baume sur la meurtrissure endolorie de tout mon être.

Elle disait vrai : ma chambre était louée de ce matin. On avait mis la poignée d'effets qui me restaient dans un cabinet noir, au fond du corridor. J'obtins, non sans beaucoup de peine, la permission de m'y retirer, car M. Hardy avait d'abord juré, sous les serments les plus redoutables, qu'un polisson tel que moi ne coucherait pas dans son établissement.

J'eus de la joie, oui, une joie pure et profonde en passant sous la frange de fricandeaux. Ces choses ne sentaient pas bon, mais elles avaient pour moi une odeur de patrie. Elles m'annonçaient un gîte, à moi, qui avais craint un instant d'être rejeté dans la rue avec mon misérable costume, en proie aux intempéries de l'air et aux injures plus cruelles de la foule!

Ma joie ne fut pas de longue durée. Quand je me trouvai seul et sans chandelle dans ce cabinet, plus sombre que le plus noir cachot, je m'assis sur ma malle aux trois quarts vide, et je tombai tout au fond de mes méditations découragées. J'avais été fou pendant huit jours, et, au sortir de ce rêve, je me trouvais en face de ma situation, s'il se peut plus désespérée.

Mais, je n'étais pas sorti entier de cette orgie. J'avais laissé parmi ce monde qui n'était qu'insensé, car tous ces jeunes gens avaient, à la rigueur, les moyens d'assouvir leur soif de désordre et de plaisirs, j'avais laissé une partie de moi-même, la meilleure, la seule bonne peut-être, ma fierté. Huit jours auparavant, mes réflexions auraient été sans but; aujourd'hui, elles portaient un fruit honteux et amer.

Je rêvais aux moyens de me procurer de l'argent. Henri ne m'avait pas fait une promesse vaine : j'avais appris quelques-uns des moyens qu'ils avaient pour battre monnaie.

Mais quelle différence entre eux et moi, mon Dieu! Leurs stratagèmes, coupables qu'ils étaient, battaient en brèche, du moins, des familles riches...

Voilà bien longtemps, Paul, que je ne vous ai parlé de ma famille; j'ai tardé tant que j'ai pu.

Depuis bien longtemps aussi, les lettres de ma mère ne contenaient plus qu'une pensée, sans cesse paraphrasée par

son amour : Reviens, mon fils, mon Fernand chéri, reviens à nous!

C'est là qu'était attendu l'enfant prodigue.

Les mères devinent tout. Jusqu'à cette heure, je le répète, j'avais gardé toute ma fierté, ou, pour parler mieux, toute mon honnêteté. Je n'avais rien demandé à tous ceux-là qui m'avaient dit en partant : « Si tu as besoin d'argent, n'écris qu'à moi. » Mais les mères devinent; ma mère savait que je souffrais.

J'avais raconté dans le temps l'histoire vraie de ma mésaventure dans la maison Renouard. Depuis lors, mes lettres parlaient seulement de mes démarches pour trouver un emploi; je donnais même à entendre qu'en attendant je me livrais à quelque travail modestement retribué.

Mais on ne trompe pas les mères. A toutes mes lettres, ma mère répondait : Reviens, mon Fernand, nous t'attendons et nous t'aimons!

Elle savait pourtant, et cela non pas seulement par moi, que j'allais dans le monde, que je m'y tenais bien et que j'y étais bien reçu; cela flattait son côté faible, mais dans sa joie il y avait le soupçon : les mères ont le don de seconde vue.

Jusqu'à cette heure donc, j'avais été coupable envers ma mère, mais comme peut l'être un homme. Ma faute était l'entêtement de mon orgueil, et voilà tout. Ma faute n'entamait point l'honneur.

Cette nuit, je reconnus que j'étais arrivé, dans la voix fausse où je marchais, à l'extrême limite du possible.

Il fallait rentrer dans le vrai du bien ou entrer dans le vrai du mal, puisque je ne pouvais plus louvoyer entre deux.

Le bien, c'était de quitter Paris, où nulle vocation honorable ne m'enchaînait.

Le mal, c'était de rester à Paris, où je n'avais aucun moyen d'existence, et de tirer de ma famille des moyens d'existence que je n'avais pas.

J'hésitais. Mon bon génie m'appelait vers ma mère. Ma misère domptait mon orgueil, et ce n'était plus la crainte de la moquerie provinciale qui me retenait. Non, j'ai peine à l'avouer, mais cela est, le vice avait déjà pris racine en moi. Malgré le déplorable dé-

noûment de mon équipée, je frémissais d'aise et de désirs à la pensée de ces huit jours d'orgie.

Il faut si longtemps pour faire un homme! ne faut-il qu'un jour pour faire un bandit? J'avais èu huit jours de leçons. Je sortais de l'école fumeur endurci, buveur solide et don Juan d'estaminet. C'était pour tout de bon cette fois; je connaissais les femmes : je connaissais du moins trois êtres que Dieu avait créés femmes et qui s'étaient faits étudiantes : Mesdames Corniche, Girafe et Gibraltar.

Mon ami, je n'avais que dix-sept ans. Le bon génie fut vaincu en moi. Dès le lendemain, j'écrivis à ma mère pour lui demander de l'argent. J'eus de l'argent. On me rendit ma chambre, où je commençai ma tragédie de *Genséric* pour augmenter mon crédit auprès de madame Hardy!

La bonne femme aimait la tragédie presque autant que les romans de Ducray-Duminil. Je lui lisais des scènes de *Genséric*, et nous étions tous deux d'avis qu'il y avait là dedans une fortune. Sur cette fortune future, elle continuait à m'avancer des pâtés.

Avec mon argent, je retournai à l'hôtel de la rue Saint-Germain-des-Prés. On me fit fête de nouveau. C'était un nid de vauriens que cet hôtel : toute la bande y demeurait, et madame Bourbache n'était pas sans passer de terribles quarts d'heure. Il y avait des moments de ruine générale qui mettaient l'établissement à deux doigts de sa perte; mais la bande rentrait alors sous sa tente, afin de procéder à *l'extraction d'une molaire.*

Tel était le mot inventé pour exprimer l'idée du billet de cinq cents francs conquis sur un vieil oncle ou *arraché*, en effet, à la faiblesse d'un père. Gauvain, le cordonnier était le plus éminent opérateur de toute la compagnie; il enlevait des chapelets de dents à ceux-là mêmes qui n'avaient plus que les gencives. C'était lui qui, d'ordinaire, se chargeait de trouver le *truc*, car tout le monde se servait du même : M. le comte, le simple marquis d'Ardois et les autres se bornaient, les juveigneurs qu'ils étaient, à copier les morceaux d'éloquence adressés par ce Gauvain à son cordonnier de père. J'en ai lu de ces lettres qui étaient de chefs-d'œuvre.

Gauvain savait faire aussi la lettre à l'oncle, à la tante, au tu-

teur, au vieil ami de la famille. C'est une plaie pour une cité que de produire un si habile garçon ! Gauvain mit, à ma connaissance, huit ou dix ans à faire son droit, qu'il ne finit jamais. Il eût continué de faire ainsi son droit jusqu'à l'âge le plus avancé, si la mort de son père ne l'eût rappelé à Angers, où il exerce maintenant avec talent et économie l'industrie paternelle. Il ne vend qu'au comptant.

Je mets en fait que, pendant ses dix années de droit, Gauvain a coûté plus de cent mille écus à sa ville natale. Il avait fini par tenir boutique de *trucs*, et tous les fils de famille angevins égarés à Paris allaient chez lui acheter l'outil qui *extrait* les *molaires*.

Je n'eus pas besoin d'abord des leçons de Gauvain. Dieu sait si tous ceux qui m'aimaient là-bas étaient disposés à donner. Il me suffit pour obtenir des envois successifs d'employer l'expédient indiqué par mes parents eux-mêmes. Chacun d'eux m'avait dit au départ : N'écris qu'à moi. J'écrivis à tous en particulier, en disant à chacun : Je n'écris qu'à toi. Mon père, mon frère, mes pauvres sœurs, fournirent tour à tour leur contingent à mes folies. Dans l'intervalle des envois, et lorsque la réponse tardait un jour ou deux, il y avait *Genséric* qui fonctionnait toujours assez bien.

Je pus croire un instant que la source de mes revenus était inépuisable, tant j'éprouvai peu de difficulté à faire rentrer mes fonds. Je perdis la tête absolument ; je me noyai de parti pris dans cette vie du faux étudiant, qui est, sans comparaison aucune, la plus abrutissante de toutes. Je m'endurcis, je m'abêtis, je mis définitivement ma gloire dans le mal et je perdis jusqu'à la salutaire souffrance du remords. J'étais en ce temps-là le chef de la bande.

Quoique j'eusse conservé mon paradis, je couchais habituellement à l'hôtel de la rue Saint-Germain-des-Prés, soit chez Mautors, soit chez tout autre, car chacun se faisait l'honneur de me donner l'hospitalité. J'étais positivement le plus mauvais de tous. J'en avais l'air; je m'étais débraillé par système, je portais l'uniforme des bandits de l'école: j'avais une barbe, un béret et un tuyau de pipe hors de ma poche.

Vous le devinez bien, je jouais un rôle : je me divertissais furieusement à dépasser les bornes de l'extravagance commune. Ma célébrité au Prado et à la Chaumière était faite : j'en jouissais avec un sauvage transport.

Vers ce temps, le hasard a toujours de ces moqueries, je trouvai plusieurs occasions de me placer honorablement. Mes cousins, que je ne voyais plus, n'avaient pas perdu toute affection pour moi. Je reçus différentes lettres où l'on m'engageait à dîner pour parler affaires. Quelques-unes, plus explicites, m'annonçaient des démarches faites et couronnées de succès. Je n'allai point, je ne répondis même pas. J'étais fou, misérablement fou !

Quant au monde, il n'en était plus question, bien entendu. On ne va pas dans le monde avec un pantalon écossais à blouse et un béret couleur de feu. Le paquet fait, la nuit de mon bal masqué, n'avait jamais été retiré du Mont-de-Piété. Du faubourg Saint-Germain aussi, je reçus des lettres! L'une d'elles, qui était de la vicomtesse, m'accusait avec bienveillance et gaieté d'avoir débauché son petit cousin Henri de Mautors.

Cette lettre m'enfla comme un ballon. Allais-je être célèbre aussi dans le faubourg, comme débaucheur de cousins? Je la lus en séance publique à l'hôtel de la rue Saint-Germain-des-Prés. J'y répondis sur la table même où flambait le bol de punch. Quelles impertinences contenaient ma réponse? Je ne sais plus.

J'arrive au dernier mot, qui dira pour vous toute la profondeur de ma chute. *Je ne lisais plus les lettres de chez nous*. Je m'en vantais. Peut-être, suprême degré de la misère morale, peut-être ne le faisais-je que pour m'en vanter! Je ne vous apprendrai pas que la passion de poser peut mener au crime.

J'ai pleuré des larmes de sang depuis, car j'ai retrouvé cachetées des lettres de ma mère!

Je les ai lues bien longtemps après, hélas! Elles ne contenaient point de reproches, mais elles semblaient écrites avec des pleurs. Qu'a-t-il donc, ce Paris, pour que tu l'aimes mieux que nous? Reviens, Fernand, reviens, enfant chéri! Ton père vieillit et devient triste : il parle souvent de sa fin prochaine,..

Si je les avais décachetées alors... Eh bien! non, je ne mentirai pas! Elles ne m'auraient point sauvé! Il y avait autour de mon

cœur un rempart trop épais de démence et d'orgueil. Ce n'aurait été qu'un blasphème de plus peut-être. J'aime mieux les avoir lues à cette heure, où elles furent la pénitence pleine d'angoisses qui sanctifia mon repentir.

La vicomtesse ne se trompait point. J'avais débauché son cousin après avoir été débauché par lui. Il est dans ma nature d'enchérir toujours. Mon entrée dans la bande avait donné une allure nouvelle à l'association. Avant moi, on s'amusait dans cette confrérie d'étourdis; une fois que je fus là, on s'évertua, on raffina, on eut le parti pris de reculer les bornes de l'extravagance. L'ivresse devint sauvage; le plaisir se fit labeur : on se mit en quatre pour mal faire; il y eut des lois; je fus le législateur.

Quand l'un de nous recevait son argent, on collait sur la glace de Mautors une large bande de papier noir où ressortait en blanc ce mot : BOMBANCE ! En même temps, on attachait à la barre du balcon un nœud de faveurs roses fanées qui avaient orné le chapeau de bergère de madame la marquise d'Ardois, au temps du carnaval. Tout le troupeau des étudiantes connaissait cet étendard.

Les premières qui se présentaient étaient admises, après un scrutin préalable; nous étions huit associés; quand il y avait huit associées, on ôtait les faveurs roses et la danse commençait. Madame Bourbache, convoquée à grands cris, était chargée des provisions. Elle nous recommandait en général la sagesse, mais elle nous fournissait en abondance les éléments de folie.

Après le festin, qui se prolongeait fort avant dans la nuit, on sortait pour le sabbat. Nous avions deviné les halles bien avant que les romanciers les missent à la mode; nous connaissions les coupe-gorges qui étaient dans les champs, au bas de Montmartre, à la Nouvelle-France et derrière la Villette.

Nous vaguions, nous faisions du bruit, ce qui est la principale joie des enfants méchants, nous engagions des batailles, nous poursuivions, nous étions poursuivis. Je n'étais pas éloigné de penser, pour ma part, que je ressucitais les fredaines de Fronsac et de Lauzun.

Nous y allions de si bon cœur, que la joie finissait par venir.

On rentrait, dans quel état! Bombance! disait la glace. La nappe, souillée, était de nouveau couverte de plats, et le festin recommençait. Parfois, nos caprices de sultans allaient jusqu'à faire tout à coup maison nette, et l'on remettait la faveur rose à la barre du balcon. Cela durait jusqu'au dernier sou de l'envoi. Alors, nous allions nous coucher.

Rien n'est éternel en ce monde ; il arriva un moment où j'avais mis à contribution tous les membres de la pauvre famille. Ma dernière sœur m'avait envoyé le prix de ses humbles bijoux, car c'était avec cela, Paul, que je faisais bombance! J'eus tout simplement recours aux talents de Gauvain. En moi-même, il ne fut pas question de m'arrêter. Gauvain, comme tous les grands praticiens, agissait avec méthode.

Nous dressâmes un tableau des *molaires* possibles, c'est-à-dire de tous les gens qui, de près ou de loin; pouvaient s'intéresser à moi. Ce tableau fut un chef-d'œuvre. Pas une relation n'y fut oubliée. Gauvain m'apprit à ce propos qu'on n'agit pas avec les collatéraux comme avec la famille; il faut compter là sur des non-valeurs; en conséquence, il est d'une bonne politique de lancer à la fois plusieurs lettres de change. Tant mieux s'il y a plusieurs hameçons de mordus!

Nous fîmes d'abord mon frère le capitaine de frégate et mon frère l'agriculteur, qui ne m'avaient jamais rien donné. Bonne terre, rendement excellent : nos espérances furent dépassées. La glace eut son écriteau pendant plus de huit jours.

Nous en vînmes aux tantes. Gauvain se *surpassa* dans la rédaction des missives; c'était à fendre le cœur. Trois lettres furent envoyées à la fois, toutes trois terminées par la prière de garder le secret pour ne point affliger ma mère. Je reçus trois réponses, trois fleurs stériles qui n'avaient point de fruits.

Mes trois tantes, aussi fortes que Gauvain, prétendirent dans leurs lettres que je leur devais encore de la reconnaissance pour le secret qu'elles allaient me garder.

Gauvain fut troublé. Néanmoins, nous risquâmes quelques cousins : ceux-ci ne nous répondirent pas du tout.

Je ne tentai même pas les amis de la maison. Ma royauté chancelait à l'hôtel de la rue Saint-Germain-des-Prés.

Nous descendîmes enfin jusqu'aux oncles. Vous avez connu de ces honnêtes bourgeois qui, loin de donner aux pauvres les menacent en passant du sergent de ville. Mes oncles étaient de cette religion. Ils répondaient à l'unanimité : Encore une lettre, et nous l'envoyons à ton père! Ma royauté mourut.

Sur ces entrefaites, notre dernière bombance fut interrompue par un coup de tonnerre : c'était une autre royauté qui tombait. Le peuple de Paris tirait sur les Suisses de Charles X. On était au 27 juillet 1830.

XIV

GENSÉRIC,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

A la différence d'un illustre ami et confrère, je ne peux pas me vanter d'avoir fait tout seul la révolution de Juillet. Je dois même avouer qu'elle se fit absolument sans moi. J'eus bien l'idée de prendre un fusil, et je crois même que nous commençâmes une barricade dans la rue Saint-Benoît, où personne ne passait, mais Gauvain nous fit observer que nous appartenions tous à des familles royalistes, et nous allâmes voir un peu la révolution s'accomplir, en curieux.

Le 1er août circulaire générale des parents, qui rappelaient leurs brebis au bercail. On coupait les vivres sur toute la ligne : il fallut obéir. L'écriteau de la glace fut incendié; la faveur rose fut jetée au vent. Tout était fini. L'hôtel de la rue Saint-Germain-des-Prés se vida du jour au lendemain ; je restai seul.

Elle fut encore bien triste, la route que je fis pour regagner mon paradis au travers des rues pleines de barricades et des places dépavées. Je trouvai mon pâtissier sur le seuil de sa boutique. Il avait son fusil à la main et parlait terriblement de poursuivre le restant des Suisses jusqu'à Genève.

Son idée fixe était de faire un pâté avec un garde du corps. J'ai souvent admiré depuis cette merveilleuse fièvre qui court les boutiques, le lendemain de la mêlée. La femme est en transes, mais le mari veut massacrer quelqu'un. Il voit rouge; la réaction de ses terreurs le fait anthropophage. Garez-vous de lui, je parle sérieu-

sement : il est capable de boire le sang d'un vaincu de cette bataille qu'il n'a point livrée.

Cela ne dure pas, il est vrai. La laine du mouton perce sous cette peau de tigre : quelques heures encore et sa femme, rassurée, va lui arracher une à une toutes ses griffes d'emprunt. Mais, je le répète, dans le premier moment, garez-vous.

M. Hardy se mit au-devant de moi comme j'allais passer.

— Je ne vous ai pas vu dans les rangs du peuple, vous! me dit-il.

— Hardy, murmura ma constante protectrice, comment l'aurais-tu vu dehors puisque tu es resté chez nous?

Je crus qu'il allait la mettre en joue. Je le pris par l'épaule et je l'écartai sans façon. Il y avait au fond de moi-même une tempête qui couvait. Il ne fallait pas non plus jouer avec moi.

Dans ma chambre, je trouvai sur la table une lettre de ma mère. Celle-là, je la décachetai. Je croyais d'avance savoir son contenu : on me rappelait là-bas comme avaient fait tous les parents de mes camarades. Et cette fois, je me sentais ébranlé. J'étais à bout de ressources; le grand ébranlement qui venait d'avoir lieu me fournissait en abondance des prétextes pour sauvegarder mon orgueil. Cette révolution avait brisé bien d'autres carrières ! Je n'avais qu'à dire : J'ai quitté Paris à cause de la révolution. Les curiosités de province, même les plus insatiables, n'auraient point cherché au delà.

Mais il y avait longtemps, comme je l'ai dit, que je n'avais lu les lettres de chez nous. Je devais avoir perdu les transitions et je fus frappé, consterné, blessé du style de cette lettre, où j'avais vu d'abord un refuge. Ce n'était pas, au dedans, l'écriture de ma mère, ou plutôt il n'y avait de ma mère que le *post-scriptum* en deux lignes : c'était ma sœur cadette qui avait écrit sous la dictée de mon père.

Aux premiers mots, je tressaillis, car ces paroles étaient sévères et presque dures. Je ne fis point réflexion que j'avais arraché volontairement bien des pages de la correspondance paternelle; je ne songeai point qu'entre cette lettre, sèchement impérieuse, et la dernière que j'avais lue, il y avait des semaines et des mois, c'est-à-dire huit ou dix autres messages. J'accusai mon père de cruauté,

moi qui aurais mérité si bien d'avoir un père véritablement cruel, je l'accusai de barbarie parce que la première atteinte du châtiment tombait sur moi à l'heure même où je me louais d'un rudiment de repentir.

La lettre me disait :

« Fernand, vous avez abusé de nous. Je vous ordonne de revenir, sinon je me retire de vous comme vous vous êtes retiré de nous. Ceci est le dernier avertissement. Si vous me résistez, je ne vous soutiendrai plus, car j'ai fait pour vous beaucoup plus que je n'aurais dû faire, dans l'intérêt de vos frères et de vos sœurs. Il est encore temps : revenez si vous voulez retrouver en moi le père qui vous aime.

« N'essayez plus de nous tromper; je sais tout par vos cousins. Je puis vous pardonner si vous m'obéissez, mais je puis éloigner de mon cœur jusqu'à votre souvenir si vous persistez dans votre révolte entêtée... »

Je dois ici une explication : Jusqu'au dernier moment, toutes mes lettres à ma famille montraient un emploi fantastique, tantôt l'un, tantôt l'autre, toujours à portée de ma main et sur le point d'être saisi.

Je ne parlais, dans mes messages, que de mes efforts infatigables qui devaient enfin être couronnés par le succès. Cette phrase : *Je sais tout par vos cousins*, signifiait seulement qu'on avait dénoncé à mon père ma vie oisive.

Si le pauvre vieillard, saint et droit comme il était, avait connu la vérité tout entière, je ne sais pas ce qui fût arrivé.

Voici le *post-scriptum* de ma mère :

« Mon Fernand, ils ne savent pas que je t'embrasse. Reviens, au nom de Dieu. Ton père n'est pas si fâché qu'il le dit; il sera au bas de l'escalier, les bras ouverts, reviens si tu nous aimes. »

— Ma mère, me dis-je, est obligée de se cacher pour m'envoyer un baiser. Je suis proscrit dans ma famille. Ils n'ont pas eu de jeunesse; ils ne savent pas ce que c'est que la jeunesse. Je n'irai pas; je mourrai loin d'eux; ils apprendront ma mort par une main étrangère et je serai vengé.

Vengé! seigneur, mon Dieu! Vengé de mon noble et bon père!

Vengé de mes sœurs si tendres et si dévouées ! Vengé de ma mère ! de ma mère !

On ne sait pas où va cette folie des enfants. Oui, cette idée leur vient parfois, leur vient souvent, l'idée de se venger !

Et cependant, j'avais les larmes aux yeux, parce que le *post-scriptum* de ma mère me poursuivait comme si c'eût été sa propre voix. Tout en parlant de vengeance, ce que j'avais de cœur s'amollissait. Je voyais cette pauvre image, ce rêve de l'amour maternel : les bras ouverts de mon père au pied de l'escalier...

Je ne cherche jamais à m'excuser, vous le savez ; je vais dire la vérité : je n'étais pas encore tout à fait perdu. Ce qui me condamna, ce fut une lettre du légiste qui me fut montée à l'heure même par madame Hardy.

Le légiste avait peut être le droit de me parler comme il le fit. Il avait été mon meilleur ami, mon second père, plutôt que mon frère. Je n'accuse pas son intention, mais je déplore son imprudence. Sa lettre me prenait de trop haut. Il avait cru sans doute me réduire en m'accablant ; il me redressa, demi-dompté que j'étais ; il voulait mon bien, il me fit du mal.

« Ah çà ! me disait-il entre choses, il y aura donc dans la maison Le Prieur un membre dont on n'osera plus prononcer le nom ! Celui pour qui nous avons prodigué tous les sacrifices déshonorera donc notre famille tout entière ! Nous n'oserons pas répondre quand nos amis nous demanderont : « Que fait celui d'entre vous qui est à Paris ? »

« Car celui-là ne fait rien, sinon des dettes probablement et pis que cela peut-être ; car celui-là, qui nous a tous trompés, doit avoir aussi trompé tous ceux du dehors qui ont eu confiance en lui ; car je sais qu'après s'être adressé à nous tous un à un, en demandant à chacun le secret, comme les Frontins de comédie, il n'a pas craint d'écrire à l'un de nos amis la lettre d'un enfant abandonné par les siens... »

C'était vrai, n'est-ce pas ? C'était trop vrai ; ce n'était même pas tout le vrai. Eh bien ! ne faites jamais cela si vous avez un enfant en péril ! Ou du moins avant de le faire posez-vous à vous-même cette double question : « Quelle est ma volonté ? Le sauver ou le perdre ? »

Si votre colère va jusqu'à vouloir la perte du coupable, faites.

Mais, si vous restez père, et l'on reste toujours père, ne faites pas! oh ne faites pas! ceci est le coup mortel, je vous le dis, moi dont il brisa l'âme, moi dont il ferma la conscience. Ceci est le signal de la révolte implacable. Les lettres ne sont pas comme la parole : elles gagnent en sécheresse ce qu'elles perdent en autorité. Allez chercher l'enfant prodigue et prenez le au collet pour le ramener sur votre cœur. Mais n'écrivez pas! la poitrine ne bat pas dans une lettre. Sous le châtiment infligé à distance, il n'y a ou du moins l'on ne voit ni l'angoisse du juge ni sa miséricorde.

Mon père n'aurait pas écrit cela. Et pourtant mon frère m'aimait autant que mon père. Que lui manquait-il vis-à-vis de moi? Cette grâce et aussi cette autorité dont Dieu environne la fonction paternelle : il n'était pas mon père.

Je pris les deux lettres et je les foulai sous mes pieds avec fureur.

Je saisis ma plume et j'écrivis à mon frère que je le méprisais, que je le haïssais, que je lui défendais une lettre ou une parole.

J'écrivis à mon père que ma place était à Paris, et que j'y resterais.

J'écrivis à ma mère que je saurais lutter contre mon sort et mourir à la tâche.

Puis je me couchai sur mon lit, où je passai quatre jours de fièvre.

Le cinquième jour, je me levai. J'avais pris un grand parti. Le courage, le vrai courage naissait en moi. Il n'était pas trop tard, au point de vue de mon âge, puisque je n'avais pas encore dix-huit ans.

Mais il était bien tard au point de vue de ce que j'avais déjà semé sur ma route de relations brisées et d'occasions perdues Je fis résolûment, ce jour-là, le tour de mes anciennes connaissances. Je me présentai chez mes cousins avec convenance et j'avouai mes torts comme il faut. Je dis à tous — mais non plus en l'air, — je dis à tous sincèrement et sérieusement :

— Je veux travailler !

A ceux qui me demandèrent ce que je voulais faire, je répondis :

— Tout ce qui se peut faire honorablement, tout !

Je ne peux pas dire que je fus mal reçu, loin de là. Je rencontrai partout des visages approbateurs et de bonnes paroles, mais le moment n'était pas propice. On ne trouve pas comme cela du travail tout prêt au lendemain d'une révolution. Le premier résultat d'une révolution est d'arrêter le travail, tous les travaux, excepté celui du boulanger et celui du marchand de cocardes. En outre, les positions sont brusquement changées. Chez mes cousins des ministères, je trouvai le deuil des emplois perdus. Le magistrat inamovible gardait sa robe, mais qu'allait-il advenir? Les commerçants attendaient en tremblant les résultats de la crise; le notaire se croisait les bras en l'absence de tout testament, de tout contrat de mariage, de tout acte de vente; il faisait, je m'en souviens, cette remarque, qui est loin d'être nouvelle, à savoir qu'en temps de révolution, non-seulement on ne traite pas, non-seulement on ne se marie pas, mais encore qu'*on ne meurt pas*.

Tout chôme, jusqu'aux pompes funèbres. En voyant la vie s'arrêter, la mort courtoise fait une pause et la regarde, Puis, l'une et l'autre ensemble, elles reprennent leur course, la vie se démenant, la mort fauchant. Elles se dépêchent toutes deux et, en fin de compte, il n'y a pas beaucoup de temps de perdu.

Je tombais mal; tous ceux qui pouvaient s'intéresser à moi me répondirent à l'unanimité :

— Ce n'est pas le moment !

Il y avait confusion aux ministères, pris chaque jour d'assaut par une cohue de solliciteurs qui, tous, eux aussi, avaient fait seuls cette bienheureuse révolution. C'était à se demander comment elle avait duré trois jours, puisque tout le monde s'était battu du même côté, et ferme, je vous prie de le croire! Le commerce renvoyait ses employés. Le notaire n'avait pas un traître rôle à copier.

— Ah! si vous aviez voulu, dans le temps!

J'entendis chanter ce refrain vingt fois dans la même journée, et ce fut à peu près tout ce que j'obtins.

En somme, on me conseilla de persévérer dans mes bonnes résolutions, de me tenir prêt, d'attendre.

C'est le seul moyen, voilà la vérité. J'ai vu beaucoup de malheureux s'indigner contre ce mot : Attendre! Veulent-ils donc qu'on leur donne ce qui n'est pas? Mais, hélas! attendre! n'est-ce pas là précisément ce qu'on venait chercher : de quoi attendre? On sollicite, d'ordinaire, par cela seul qu'on ne peut pas attendre. Ceux qui peuvent attendre attendent et ne se dérangent pas. « Tout leur vient à point, » dit le plus sincère des proverbes. Et cet autre proverbe hausse les épaules en répondant : « L'eau va toujours à la rivière... »

Éternellement, oui! La loi de gravitation existe dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. Celui qui n'a rien n'attire rien.

Il y eut pourtant un petit cousin, directeur de je ne sais quelle compagnie d'assurances, qui me donna un portefeuille vert, plein de petits papiers, et qui me chargea d'aller dans les maisons exhorter les gens à lui payer tribut chaque année. J'essayai. Le moment n'était point propice : on ne s'assure pas en temps de révolution.

Je rentrai enfin chez moi brisé de fatigue et plus brisé encore par le découragement. Je mis ma tête entre mes deux mains et je fis appel à mon cerveau, lui demandant une idée qui ne pouvait pas venir, une idée de salut.

— Monsieur Fernand, me dit la pâtissière en entrant, voilà un monsieur qui vient pour vous acheter la tragédie.

Il n'y a, mon ami, que ceci d'invraisemblable dans toute mon histoire. Je prends la peine, en conséquence, de vous garantir l'entière authenticité du fait : il y avait un monsieur qui voulait m'acheter ma tragédie. Comme à tous ceux qui ont péniblement abordé la vie littéraire, il m'est arrivé, depuis lors, de vendre différentes choses à ces messieurs ; ce n'est pas à vous qu'il faut apprendre cette particularité que certains messieurs achètent leur talent et leur renommée comme d'autres payent leur râtelier mécanique, leur décoration étrangère ou leur danseuse indigène ; mais une tragédie! mon *Genséric!* une tragédie faite exclusivement pour ma pâtissière! Mon premier mouvement fut de croire à une

mystification, bien que la pauvre madame Hardy fût incapable de rien de pareil. Puis, malgré mon abattement, je ne pus m'empêcher de sourire, et je dis :

— Voyons le monsieur qui veut acheter ma tragédie.

Il entra. C'était cela. On ne se figure pas de deux manières le monsieur qui veut acheter une tragédie. Vous le voyez d'ici : lunettes timides, long nez malheureux, oreilles désourlées, bouche meublée à fendre le cœur. L'âge seul peut varier : le mien avait juste quarante ans du 29 juillet dernier. Son jour de naissance était désormais une date. Cela lui avait donné l'idée d'être quelque chose : il voulait se faire nommer secrétaire général de l'instruction publique. Cela et non pas autre chose. Il y a des gens qui s'étonnent; lui, non. Il avait bien réfléchi; les renseignements même étaient pris. On lui avait dit qu'il fallait avoir fait ses preuves pour être secrétaire général de l'instruction publique; il venait m'acheter ma tragédie, pour faire ses preuves. Au fond, c'est simple comme bonjour.

Il s'appelait Maillot et n'avait pas réussi comme vétérinaire.

— Causez! lui dit madame Hardy, voilà l'enfant. Ça se voit dans ses yeux, pas vrai?... comme de juste!

Ce qui se voyait dans mes yeux, c'est que j'avais fait la tragédie. Mon monsieur resta un instant à me contempler.

— Causez, répéta la pâtissière, il ne vous mangera pas.

— Jeune homme,... commença M. Maillot.

Puis il toussa abondamment et releva ses lunettes pour essuyer ses yeux.

— Jeune auteur,... reprit-il.

— C'est mieux, ça! applaudit la bonne femme.

M. Maillot, content de ce succès, se tourna vers elle et lui dit :

— Expliquez la chose, ce n'est pas difficile.

— Voilà! s'écria madame Hardy, qui déborda aussitôt comme un vase trop plein. — Pardié non! c'est pas bien malin. M. Maillot est donc le voisin d'en face à l'entre-sol. Il a le matin un plat de chez nous et deux le soir : cinquante-cinq francs. Est-ce cher? Il s'est donc dit, rapport à la date mémorable dont il est dorénavant natif après quarante ans, que ça pourrait lui valoir quelque chose dans

le gouvernement. Les rois, c'est comme la galette : quand il n'y en a plus, il y en a encore. Le nouveau roi est justement de son opinion politique : ça se trouve bien, n'est-ce pas? Alors, la place de secrétaire à ce ministère-là lui plaît; il la veut, comme de juste; c'est naturel. Voyant qu'il cherchait une tragédie, je lui ai fait dire, en portant son plat froid du matin : « La personne qui les fait demeure chez nous. » Il a demandé combien; l'apprenti ne savait pas; j'ai dit : « Moi non plus, mais ça doit être chaud, en plus que celle-ci est jolie, avec des amours et une jeune princesse enlevée par les Romains! Ça se passe dans le pays au lieu d'être à Carthage, comme dans les anciennes. L'enfant vous dira le prix. » Voilà!

— Sauf quelques irrégularités grammaticales où je ne serais pas tombé, voilà! approuva M. Maillot, qui me salua de son plus timide sourire.

— Monsieur, lui dis-je fort embarrassé, je suis un débutant...

— C'est égal! m'interrompit madame Hardy, c'est joli! La scène où le Romain est arrangé par le Gaulois de ce temps-là... c'est joli, ça doit coûter cher!

— Sans doute, répliquai-je, mais...

— D'abord, interrompit encore la bonne dame, comme de juste, si ça n'est pas payé à mon idée, ça ne se fera pas.

J'eus un rêve de billets de banque. En somme, une tragédie, cela ne vaut rien, mais cela vaut tout l'or du monde, selon le point de vue. Ma bonne étoile m'envoyait cette aubaine : c'était le salut que tout à l'heure je demandais au ciel, le moyen d'attendre, l'indépendance, le point de départ peut-être d'un grand avenir. Le prix de quatre mille francs me vint aux lèvres; mais j'hésitai, parce que cela ne faisait pas mille francs par acte.

— Il n'ose pas, voyez-vous! s'écria ma pâtissière; ça a besoin d'argent! Il est capable de demander quinze à vingt francs... Voisin, je fais le prix, moi, c'est à prendre ou à laisser : cinquante écus!

M. Maillot, je ne le cache pas, parut positivement effrayé; il fit même un mouvement pour déguerpir; mais madame Hardy lui glissa :

— Vous n'en trouverez pas une autre dans tout le quartier!

Cela parut le déterminer; il lui fallait une tragédie. J'allai prendre mon *Genséric* dans mon tiroir, je le livrai, et, en échange, j'eus cent cinquante francs espèces sonnantes. Marché inouï et le seul avantageux que j'aie conclu dans ma vie littéraire!

Je crois que mon monsieur fut nommé préposé à l'octroi de la barrière d'Italie.

Quant à moi, j'avais enfin ma vocation, et certes, pour avoir tardé à naître, elle n'en était que plus respectable. Je regardai le portefeuille du cousin assureur avec un dédain sans bornes; je me dis :

— On peut se passer de ces gens-là! Parents et amis vous manquent tout à coup au moment du besoin et du danger. La fable de l'Alouette et de ses petits a raison : il ne faut compter que sur soi-même. Voilà l'ami qui ne me manquera jamais : c'est moi. Je prendrai l'état où l'on tire tout de soi, la matière première et la main-d'œuvre. Mon esprit sera tout à la fois ma charrue, ma semence et mon champ, et je récolterai la fortune avec la gloire!

Que ceci fût sage ou non, comment ne me l'étais-je pas dit plus tôt? Je ne me blâme point d'avoir attendu. Je crois qu'au point de vue de la maturité, j'aurais pu encore bien longtemps attendre; mais je m'émerveille ici, comme toujours, en voyant la persistance de cette puérile fatalité qui présida à ma destinée.

Il fallut un incident grotesque pour me mettre la plume à la main, et il est certain que le vague de ma première détermination littéraire contint le projet de composer ainsi des tragédies pour les personnes qui pourraient en avoir besoin. Charrue, semence et champ que je comptais être, je devais produire tous les ans *Genséric*, afin que Maillot, friand de cette moisson, la vînt acheter sur pied.

Vous froncez le sourcil, Paul. Vous ne voulez pas que je me raille ainsi moi-même, ou bien peut-être pensez-vous que cette moquerie est encore mon rôle et que je vous cloue ici pour écouter des lambeaux de mon éternelle comédie? Il se peut, et pourtant je ne le crois pas. Je mets ma coquetterie à vous traiter mieux que ma propre conscience, à qui, parfois, je n'ai pas dit la vérité. J'essaye d'être vrai, ce qui est aussi malaisé que la franchise est facile. Je sais que tout à l'heure ma parole va prendre un profond

intérêt pour vous. Vous qui m'aimez, vous allez vous pencher sur ma poitrine ouverte et suivre avec passion le travail mystérieux et grand qui s'accomplit en moi.

Je n'étais pas hors des choses vulgaires. Maillot descendait lourdement l'escalier, et je pouvais entendre la voix éclatante de la bonne madame Hardy qui lui vantait le marché qu'il avait fait. L'argent venu par cette porte burlesque était encore sur la table. L'envie m'avait pris de danser autour, tant cette aubaine inespérée m'enchantait. Le chiffre ne fait rien, vous savez. Je n'avais eu aucune peine à descendre des cinq mille francs de mon rêve aux cinquante écus de la réalité. C'était toujours le produit de ma plume, et le meilleur de ma joie était dans cette pensée même.

L'argent n'est certes pas le but de celui qui prend la plume; l'homme de lettres ne peut être un homme d'argent qu'à certaines conditions de médiocrité ou d'immoralité: c'est-à-dire que le talent ne peut spéculer qu'à l'aide d'un abaissement systématique qui le fait métier, ou à l'aide d'un calcul coupable qui le porte à exploiter d'autres talents.

Cela ne signifie pas du tout que l'homme de lettres ne puisse être riche par son talent ou par son génie et même faire, à l'aide de l'instrument que Dieu lui a donné, une considérable fortune. Il y a telle plume qui est d'or, tout naturellement. Si la main qui la tient n'est pas prodigue, la fortune viendra d'elle-même. Seulement, et Dieu soit loué ! presque toutes ces mains sont d'or aussi et toujours ouvertes.

Mais si l'argent n'est pas le but de l'écrivain, il est une partie de son armure, La guerre non plus n'a pas l'argent pour but, et cependant, on dit de l'argent qu'il est le nerf de la guerre. Ce sont des cœurs de mauvaise foi qui crient : « L'homme de lettres ne doit pas songer à l'argent! »

Ce sont des aveugles, des jaloux ou des ennemis,— car c'est un fait redoutable et curieux à la fois que le nombre d'ennemis inconnus acharnés à mordre les prétendues félicités de l'homme de lettres!

Moi qui ai baigné mes mains dans l'or et qui ne possède rien sur la terre, j'ai peut-être le droit de traiter ces matières avec quelque autorité. Moi qui n'ai rien prodigué, moi qui n'ai

rien gardé, je puis parler de ces choses, la voix libre et la tête haute.

L'homme de lettres doit songer à l'argent. L'argent est son bouclier, si la plume est son épée, l'argent est le calme de son esprit; l'argent, à nos époques malades où tant de mains sont tendues, est encore la consolation de son cœur. L'argent est son indépendance littéraire toujours, et l'argent est parfois son honneur politique.

Il y en a, m'objectera-t-on avec la colère qui plaide les mauvaises causes, il y en a qui sont pauvres et qui sont indépendants, qui sont pauvres et qui ont de l'honneur; il y en a qui mourraient plutôt que de faillir à leur conscience!

Pour les vivants, je ne sais : je ne parle pas des vivants: mais je connais, en effet, les noms de ceux qui étaient ainsi et qui sont morts. Je demande en faveur de quelle opinion leur martyre témoigne?

Quant à ceux qui ont fléchi sous cet horrible poids du besoin, et que je n'insulte pas, moi, parce que je les plains, mais que beaucoup foulent aux pieds; quant à ceux qui ont crié grâce un jour à la misère trop poignante, et qui ont, comme cela se dit, *vendu leur plume*, ils ne sont pas, ces autres martyrs, je le suppose, ils ne sont pas non plus un argument contre la thèse que je défends!

Dût-on nier la clarté du jour et l'évidence de ma vie entière, dût-on m'accuser, moi qui n'ai pas toujours mon lendemain, d'être aussi un homme d'argent, je chercherai le plus haut toit pour y monter et pour crier : « L'homme de lettres doit songer à l'argent! »

Le monde est ainsi fait, non pas seulement dans ce siècle, mais depuis que le monde est monde. L'argent est roi. On met sur les pendules des bronzes qui représentent Hippocrate repoussant les présents d'Artaxercès ; cet acte de désintéressement a vingt-trois siècles de date; il faut que les actes pareils soient rares pour que la statuaire, dans un si long intervalle, n'ait pas trouvé à remplacer celui-ci! Et encore, le père de la médecine, le divin vieillard de Cos, était entretenu aux frais du trésor public d'Athènes!...

S'il est permis d'affirmer que l'héroïsme n'est pas la loi com-

mune de l'humanité, l'homme de lettres doit songer à l'argent. Sa voix s'entend au-dessus des autres voix, il faut qu'il en soit maître; il faut qu'il ait à lui sa conscience qui sert de guide à d'autres consciences. Allez plus loin, admettez l'héroïsme : qu'Athènes soit tutrice, alors! Eh bien! je ne veux pas de l'héroïsme en tutelle.

Certes, je ne raisonnais pas ainsi devant les cent cinquante francs de *Genséric*. Mais ce que je n'exprimais pas par des paroles, peut-être le sentais-je. Il faut, à tout le moins, le germe de ces instincts libres pour porter un homme à saisir la plume. Malheur à ceux qui la prennent au hasard et comme ils essayeraient tout autre outil! Vous savez que je n'avais point eu cette présomption : mon respect un peu exagéré pour la plume prouvait déjà en faveur de ma vocation latente. Je n'avais pas osé : donc je comprenais.

En toute autre matière, je n'ai jamais péché par excès de modestie. Vous n'avez pas oublié mes fanfaronnades de la diligence; c'est là ma vraie nature; mais, en présence de la solennelle pensée que je sentais poindre derrière le comique du moment, toute ma fanfaronnade tomba. La sueur froide me vint aux tempes et j'eus comme un vertige.

Puis, mon cœur se gonfla en voyant à mes yeux des pleurs involontaires. Je ne crains pas de profaner le plus pur de mes souvenirs en disant que j'éprouvai une émotion presque semblable à celle de l'enfant pieux qui va faire sa première communion. Ce fut cela, je n'ai pas à choisir : aucune autre parole ne rendrait la nature exacte du sentiment qui naquit en moi.

Nous sommes déjà bien loin du Fernand d'hier, n'est-ce pas? et le néophyte tremblant qui aborde une carrière comme on se convertit à une religion ne ressemble guère à l'adolescent débraillé, faisant du vice pour l'honneur et enchérissant sur la démence de ses compagnons d'orgie. Hélas! nous retomberons sans doute de ces hauteurs. Mais qu'importe ce qui suivit? Je vous fais l'histoire de l'heure la plus solennelle et la plus ardente qu'ait eue ma jeunesse.

J'étais digne de l'épreuve, puisque la pensée de l'épreuve m'anéantit avant de m'enflammer. Fi du jeune chevalier qui n'a

pas tremblé la fièvre en ces nuits graves qu'on appelait *la veillée des armes!* Fi de l'imprudent qui va toucher l'arche à l'étourdie et qui s'étonne de tomber foudroyé!

Ce fut devant mes yeux éblouis la longue procession de mes maîtres. Je vis passer tous ces pâles visages, couronnés de lauriers : de grands fronts marqués par l'angoisse du génie, des bouches souriantes dans la douleur, des yeux profonds comme des âmes.

Ce fut, dans la solitude de cette pauvre chambre, une obscurité soudaine et remplie de splendeurs. J'étais debout et mes bras croisés sentaient battre ma poitrine. Les statues étaient là comme les saints d'une cathédrale immense, qui était l'église de la gloire.

Homère aveugle et long vêtu de blanc, le trio des tragiques derrière lui et semblant écouter l'éternelle fatalité du sang d'Atrée, — Virgile sonore comme une lyre, — Horace couronné de fleurs, — Térence et Plaute, — et César qui tailla son œuvre par le glaive, — Tertullien l'éloquence, — saint Augustin l'amour, — Chrysostome, Origène, auteur de la Parole qui dicta l'Évangile aux quatre plumes prédestinées ; — puis l'Italie renaissante : Dante, Arioste, Tasse, Pétrarque ; l'Espagne : Guilhem de Castro, père du Cid; Lope, Cervantes, Calderon ; — l'Angleterre : Milton le puritain, aveugle comme Homère ; Shakspeare, grand autant que ceux qui chantaient Thyeste ; — et les nôtres : Montaigne, Rabelais, Molière, Corneille, La Fontaine; — et ceux d'outre-Rhin : Leibnitz, Gœthe, Schiller ; — et les autres encore qui avaient toutes les couronnes, excepté celle de la mort : Chateaubriand, le dernier croyant ; Byron, le premier malade des fièvres de ce siècle ; Hugo, tout jeune et dont le coup d'essai avait été un coup de tonnerre...

Hélas! encore, dirai-je, que me voulaient ces demi-dieux? A quel degré leur puissance était-elle parente de ma faiblesse? Que devais-je faire qui pût motiver l'emphase de ces prémisses? Fallait-il élever jusqu'au ciel cette montagne de gloires pour qu'elle accouchât d'une souris littéraire? Et qu'avaient à faire les architectes de tant d'édifices immortels au baptême du nouveau-né dont la plume hâtive allait jeter au vent banal de la publicité quelques poignées de feuilles volantes?

Je répondrai de nouveau : Qu'importe le résultat? J'eus mon beau songe et je le chante! Je rêvai un instant que j'étais des leurs. Il faut cela pour oser. L'archer vise au delà du but par cela même qu'il se défie de la portée de son arme. Ici comme ailleurs, du reste, les humbles font le piédestal des glorieux.

Je restai debout la nuit tout entière; je m'interrogeai, je me sondai, avant de prononcer mes vœux. Une fois le premier pas fait dans la route, je sentais que reculer serait comme une apostasie. Je n'avais pas reculé dans mon sentier stérile et frivole; c'était une faute sans doute, mais c'était aussi un gage.

J'avais fait mes preuves d'entêtement : l'entêtement, quand on marche dans la droite voie, change de nom et s'appelle fermeté. La maison dormait, la ville aussi; le silence était au dehors, comme au dedans; je prononçai, en présence de Dieu tout seul, avec ma pensée pour témoin unique, le serment de vaincre ou de mourir.

On n'a pas deux fois dans toute une existence ce mâle enthousiasme ni cette plénitude de cœur; on ne respire pas deux fois ce premier souffle de la virilité. Les uns le donnent à l'amour, car chacun va où la passion le mène, les autres à la patrie, les autres à l'ambition ; le mien fut à la gloire.

La brise matinale se levait au dehors. On eût dit que l'aube discrète grattait aux carreaux de ma croisée. Je fis un paquet de tout ce que j'avais, et cela tint dans une serviette nouée. Mon intention bien décidée était de quitter la maison ; je ne voulais plus rien qui eût touché à mon ancienne vie. Ceci était le cocon où j'avais sommeillé chrysalide : j'avais des ailes, je perçais ma prison.

Avais-je des ailes?...

Je descendis au moment où j'entendais ouvrir la boutique. L'apprenti était habitué à me voir sortir avec des paquets. Il savait où j'allais quand j'emportais comme cela quelqu'une de mes nippes.

— Peste! me dit-il, tout cela d'un coup!... Mais le Mont-de-Piété n'est pas encore ouvert!

Je répliquai d'une voix qui chevrotait :

— A vous revoir, Bastien!

Et je tournai le coin de la rue Saint-Merri en marchant à grands pas.

J'avais laissé sur ma table une lettre adressée à la bonne madame Hardy, avec une reconnaissance de la somme que je lui devais. Mon trésor était intact dans ma poche.

XV

SONATE.

C'était une charmante matinée d'août. Je ressens assez vivement l'influence des objets extérieurs. Si le temps avait été brumeux et sombre, il m'eût semblé qu'un présage mauvais menaçait la réussite de mes projets ; mais le ciel souriait, au contraire, entre la double rangée de maisons rechignées et grises. Je cherchais d'instinct un horizon plus large, afin de voir mieux ce dôme d'azur qui saluait mon premier pas sur la route du travail et de la liberté. Je pris à gauche en sortant de la rue Saint-Merri et je descendis vers le quai.

Les rues étaient encore solitaires. Il me restait bien un poids sur la poitrine, à la pensée de l'excellente madame Hardy que je ne reverrais plus : c'était le dernier lien qui ressemblât de loin à la protection de la famille ; mais mon malaise allait rapidement s'allégeant. Quelque chose, en vérité, me poussait.

Les quais étaient inondés par les premiers rayons du soleil ; le pavé, remis à neuf après les convulsions de la bataille, se couvrait de sable fin et donnait à tout le quartier un aspect de propreté inaccoutumée. Les marchands du quai aux Fleurs arrivaient avec des drapeaux tricolores à leurs charrettes ; il n'y avait pas jusqu'aux chiffonniers perambulants qui n'eussent pavoisé un peu leurs hottes. Les trois couleurs pendaient à toutes les fenêtres et, de loin, je pouvais apercevoir le large étendard qui flottait sur les Tuileries conquises.

Sur l'honneur, le duc Louis-Philippe d'Orléans, devenu roi,

n'était pas mon cousin, et je ne risque rien en affirmant que j'avais le cœur plus léger que lui.

Je passai les ponts, j'achetai une rose à une belle petite paysanne, qui me sourit par-dessus le marché. Je mis la rose à ma boutonnière, et je m'en allai, sans trop savoir, jusqu'au parvis de Notre-Dame.

On ouvrait les portes de la vieille cathédrale. J'entrai. Il y avait déjà longtemps que je n'avais franchi le seuil d'une église. Je restai là près d'une heure avec Dieu et la pensée de ma mère ; je priai bien ; il y eut comme une voix qui me dit d'avoir courage.

Mon paquet ne me gênait pas beaucoup. Je suivis les quais, au sortir de Notre-Dame, et je remontai la rivière. J'allai déjeuner, vous savez comme, sur un banc au Jardin des Plantes. Je passai la chaleur sous le bosquet, aux environs du grand cèdre. Le temps courait pour moi un train de poste, tant ma tête était pleine.

Il était près de quatre heures quand je songeai enfin à chercher un gîte pour la nuit. Le quartier m'importait peu, mais je désirais une maison tranquille d'où l'on pût voir au moins quelques arbres. Je repassai la Seine, parce que le voisinage de la Halle aux vins me repoussait, et je cherchai, le long du quai des Célestins, aux environs de l'Arsenal.

Je trouvai beaucoup d'écriteaux portant : « Appartement à louer. » Ce n'était pas mon fait ; je dus passer franc devant ceux même qui annonçaient plus modestement « une chambre. » Ce qu'il me fallait, c'était le plus humble de tous les réduits, « un cabinet ». J'avais déjà fait le tour de l'Arsenal, lorsqu'en revenant par la rue de la Cerisaie, le mot *cabinet* frappa enfin mes yeux, écrit sur un carré de papier large comme la moitié de la main. Ce devait être un symbole de l'exiguïté du logement...

Je regardai la maison, qui était un assez bel hôtel de la fin du règne de louis XIV, avec de grandes fenêtres à embrasures profondes et une corniche presque monumentale. Je m'adressai à la concierge pour savoir le prix ; la concierge me plut. Le cabinet était de 12 francs par mois ; je désirai le voir.

Il était, bien entendu, au faîte suprême de la maison, immédiatement sous le toit. Il n'y avait pas un seul fricandeau dans l'escalier,

vaste, bien propre et bien tenu. Croirait-on que je soupirai? La concierge me dit :

— Ici, c'est tout personnes comme il faut. Un colonel au premier avec sa dame et voiture, un bibliothécaire de l'Arsenal au second, des employés rangés au troisième. Au quatrième, il n'y a que des chambres de bonnes et le cabinet.

Ce cabinet était grand comme un fiacre, à peu près; il avait pour mobilier un petit lit, une petite chaise et une petite table, mais il était charmant. Immédiatement au-dessous de la fenêtre s'étendait une bande de jardins frais et plantés de beaux arbres qui longeaient le clos des Célestins. Au delà, c'était l'immense cour de la caserne, dont les bâtiments n'empêchaient point de voir le paysage du Jardin des Plantes. Je payai incontinent une quinzaine d'avance.

—Vous serez là comme un petit saint, me dit la concierge; c'est moi qui est censée la propriétaire du cabinet, étant dans mes profits. Le colonel éclaire l'escalier jusqu'au premier : vous en avez le bénéfice, avec la vue superbe et la musique du régiment de chasseurs à cheval, et la cour pour la manœuvre, qu'est intéressante à seule fin de tuer un quart d'heure de temps. C'est-il là votre valise?

— Je ferai transporter mes autres effets, répondis-je en rougissant.

— Pour le tort que vous me ferez, commença-t-elle, payant toujours d'avance...

Elle se reprit et ajouta :

— Pas de bruit, débauche ni vie de garçon! Dix sous d'amende après onze heures du soir, et les eaux dans le conduit sur le derrière. Mon mari fait les raccommodages.

Par la fenêtre ouverte, j'écoutais un piano qui chantait au loin une délicieuse mélodie. Je ne suis pas fou du piano de la voisine, en thèse générale : je ne saurais dire pourquoi le son de celui-ci me charma. Charmer est le mot. La mélodie pénétrait en moi par tous les pores et m'imprégnait le cœur. Mais tout m'enchantait aujourd'hui : le jour était heureux.

— C'est la dame du premier, me dit la concierge. Il y en a un aussi au second, de piano, en palissandre, à queue.

Elle sortit sur ce dernier mot, me laissant maître de ma cellule.

Le piano chantait toujours, variant le thème de sa suave mélodie, que je reconnaissais maintenant pour l'avoir admirée sous les doigts de Frédéric Kalkbrenner, chez madame la marquise de B... C'était la deuxième sonate en *la* majeur de Mozart, ce chant mélodieux et doublement balancé qui semble un souffle de l'exil aspirant à la patrie. Je l'aimais mieux encore aujourd'hui que jadis; il allait chercher je ne sais quel coin sensitif de mon âme et me disait, comme la voix de la patrie : Courage !

Il me faisait penser à ma mère aussi, parce que tout ce qui m'impressionnait tendrement et profondément me rappelait ma mère. Pour faire pleurer ainsi les cordes inanimées, il fallait un cœur d'artiste, un grand cœur. J'étais reconnaissant envers celle qui communiquait ainsi à mon être la chère vibration du souvenir. Elle devait être jeune pour sentir avec cette exquise puissance ; elle devait être belle si son âme avait son reflet dans ses yeux. Oh ! oui, elle était belle sans doute, et brillante et bien aimée.

Brillante !... moi, je fis mon dîner comme j'avais fait mon déjeuner.

Et je me couchai sur mon petit lit, bien net, mais dur comme une pierre, où, pour la première fois depuis bien des nuits, je dormis en paix jusqu'au lendemain matin. J'eus un rêve, cependant, comme à l'heure du départ. Elle me souriait au travers de ses larmes, tandis que le chant de la sonate descendait du ciel.

Un son belliqueux me jeta hors de mon lit ; c'était le trompette du régiment de chasseurs à cheval, mon voisin, qui appelait le réveil. « Bravo ! pensai-je, il n'y aura point ici de paresse possible. Tous les matins, je m'éveillerai ainsi à la trompette. Il n'y a pas loin de mon lit à ma table ; je serai au travail avant que la trompette ait fini de sonner. »

Je m'assis donc sur ma petite chaise, devant ma petite table de bois blanc, où j'avais disposé la veille mon écritoire, mes plumes et mon papier. Il s'agissait de travailler ; j'étais plein d'ardeur et d'espoir. Je trempai ma plume dans l'encre et je me recueillis en moi-même.

Je ne veux pas m'amoindrir à vos yeux : à cette heure du début,

je ne manquais pas absolument d'idées, et l'effort que je faisais était plutôt pour retenir ma plume, qui voulait bondir sur le papier; je cherchais ma forme, non point dans le sens élevé que la critique moderne a donné à ce mot, mais dans la signification tout unie qu'il avait dans le langage de nos pères; j'en étais à l'hésitation, au choix : que j'eusse dans le cerveau un bloc de marbre, un billot de bois ou seulement un pain de terre glaise, j'en étais à me demander : Sera-t-il Dieu, table ou cuvette?

Je ne voulais pas recommencer *Genséric*. Bien que mon étoile, depuis que j'étais à Paris, ne m'eût mis en rapport avec aucun homme de lettres, je n'étais pas tout à fait sans savoir le *goût du jour* (c'était l'expression consacrée), et les éléments d'un choix utile ne me faisaient pas plus défaut que les idées. J'avais lu beaucoup de journaux, beaucoup de revues, beaucoup de brochures; toutes les productions nées de la nouvelle tendance littéraire m'avaient passé entre les mains. Je n'étais novice, en vérité, que dans la pratique : *Genséric* ne devait point avoir de frère.

Mais par quel bout prendre l'art, *Genséric* étant mis de côté? Que faire de mon bloc? un pot, un guéridon, un Jupiter? Allais-je commencer un roman à la Walter Scott, un poëme en prose dans la manière de Chateaubriand? Allais-je tenter le drame byronien, la féerie charmante que Nodier mettait à la mode, les grands procédés historiques de Schiller, le conte comme l'entendait Ludwig Tieck, ou le récit fantastique comme la jeune école prétendait l'entendre?

La première forme qui s'offre au débutant, séduisante et facile, c'est la dissertation. Le débutant prend un mot pour une idée et paraphrase, croyant créer. Cette route mène à la critique. A de rares exceptions près, en effet, la critique n'est qu'un douloureux pis-aller. On n'est pas, croyez-moi, critique par vocation: c'est la nécessité. Toute nécessité engendre une rancune; de là les amertunes de la critique. Dans un parterre qui siffle, il y a toujours beaucoup de gens qui n'ont pas pu être comédiens.

En 1830, on faisait beaucoup d'*articles*. L'article joue sur un fait ou autour d'une idée, comme la dissertation s'alourdit sur un mot. Quelques-uns de ces articles sont restés comme des chefs-d'œuvre. Charles Nodier, Jules Janin et d'autres firent de gros

livres, on pourrait dire de beaux livres, entièrement composés d'articles. Le roman lui-même, cette chose qui n'existe qu'à la condition de toujours raconter, de toujours peindre, de toujours mettre en scène, le roman, pris de la maladie régnante, enfila des dissertations, des articles : tantôt des perles, tantôt des marrons d'Inde.

C'est dans le monde des idées surtout que sévissent les épidémies. Je me souviens que ma plume fut enfin la plus forte et dansa malgré moi sur le papier ; elle dansa ce pas réglé que j'appelle une dissertation.

Je ne sais plus au juste sur quel tremblement ma pauvre plume trépigna ainsi sa première gavotte, mais ce dut être une sérieuse affaire : *amour*, par exemple, *jalousie :* « Oh! la jalousie, ce poison subtil et brûlant... » ou bien encore : « Cette main de fer dont l'étreinte funeste... » ou bien aussi : « Ce dard aigu et barbelé qui se tourne de lui-même dans la plaie... » Après *amour* et *jalousie*, il y a *trahison, agonie, mort.*

Je parierais pour une de ces cinq choses : cinq beaux sujets, du reste, et qui prêteront éternellement à la farandole de la plume.

Tudieu ! je ne m'échauffais pas à demi ! J'étais là pour travailler, je travaillais à tour de bras, avec une satisfaction pleine d'orgueil.

A midi, piano de la voisine : non pas le piano d'hier, un autre, le piano en palissandre, à queue, de la dame du second. Elle était forte comme un Turc sur son instrument, cette femme de bibliothécaire. Je m'arrêtai furieux en secouant comme un barbet qu'on a jeté à l'eau par la peau du cou, cette pluie de notes qui m'aveuglait.

Qui donc inventa le piano? Qui donc infligea aux penseurs cet odieux et imbécile supplice? Le bibliothécaire devait être un homme studieux, intelligent, savant peut-être. L'homme n'a-t-il plus droit sur la femme? Pourquoi le bibliothécaire laissait-il vivre ce piano? Faiblesse ou bien égoïsme, car, de l'Arsenal où il était, le bibliothécaire ne pouvait pas entendre le piano de sa femme...

Je pris une feuille blanche et j'entamai incontinent un autre article intitulé : *Piano ;* car il faut saisir l'inspiration aux cheveux.

Cette seconde fantaisie fut brillante comme un assaut d'armes. Je bondissais sous la grêle de notes et je renvoyais coup pour coup: un mot pour un arpége! Ma plume était aussi agile que ces doigts ennemis. Morbleu! j'avais mon instrument, moi aussi, et je m'y sentais déjà virtuose. Nous allions tous deux, la femme du bibliothécaire et moi : elle bourrant la mesure de son morceau *difficile;* moi précipitant à l'envi mes cascades bavardes. Nous allions!

Quand elle s'arrêta enfin, j'abandonnai ma plume. Son morceau était achevé; mon article pouvait se passer de queue, puisqu'il n'avait point de tête. J'ignore si la femme du bibliothécaire était lasse, mais, moi, je n'en pouvais plus. La sueur me baignait le front, et mes doigts roidis me faisaient mal. Je m'accoudai sur ma table afin de me reposer. La rêverie vint, aussi féconde, je ne crains pas de le dire, que mon double travail de la matinée avait été stérile et vain.

Je regardai ces feuilles éparses et déjà dédaignées; je me dis : « Ce n'est pas avec la plume qu'on s'efforce; écrire, c'est avoir pensé. »

Il vous paraîtra singulier peut-être que j'aie eu besoin d'un effort quelconque pour arriver à cette évidence; mais toutes les évidences ne sautent pas aux yeux. Il me fallut, pour lire en moi cet axiome, le piano en palissandre. Je parierais volontiers que les trois quarts et demi des débutants écrivent avant de penser.

Du reste, le piano de ma voisine me rendit de bien autres services. Presque toutes les bonnes leçons qu'on reçoit dans la vie nous viennent par un canal ennemi.

Le palissandre vibrait encore que je me disais déjà, frappé d'une crainte prophétique : « Je gage que la dame du second joue toujours le même morceau. »

Elles ne réunissent, en effet, ces odieux tours de force qu'à la condition de les répèter sans cesse. J'étais condamné. Toutes mes matinées devaient subir une de ces averses contre lesquelles il n'y a point de parapluie. Ma colère naissante fut détournée par cette question, que je me fis soudain et qui contenait certes une induction vraiment littéraire.

— Est-ce que moi aussi je ferai chaque matin le même article?

Cela me frappa très-vivement. Je crus d'abord que je faisais confusion entre deux ordres de choses absolument distinctes : non pas seulement entre le piano et la plume, mais aussi entre l'invention et l'exécution.

Mais mon idée persistait; il me semblait qu'elle avait raison contre la rigueur même des arguments que je lui opposais. Je relus ma première dissertation non sans un pauvre petit mouvement d'orgueil; je relus ma seconde, qui me parut de beaucoup plus colorée, plus vive, meilleure enfin, et je mis ma tête entre mes mains, songeant :

« Le plus qu'on peut accorder, c'est le nombre deux : il y a deux articles à faire : le dithyrambique et celui qui a tournure de pamphlet : en un mot, l'analyse en beau et l'analyse en laid. J'ai fait ces deux articles. Je puis les refaire mieux en m'exerçant comme ma voisine, en pianotant de la plume, en rompant mes doigts novices aux gammes et aux arpéges du style; mais je ne peux pas en faire d'autres, parce qu'il n'y en a pas. »

J'ai lu depuis lors l'aveu d'un éloquent journaliste qui n'allait pas comme moi jusqu'au nombre deux, et qui pleurait, s'accusant d'avoir dévoré sa vie à refaire toujours le même article.

A jouer le même morceau. Certes, il le jouait bien!

Et je ne suis pas peu fier, quand j'y pense, d'avoir eu, dès le premier jour, cette notion très-complexe et très-subtile qui n'est à l'ordinaire que le résultat d'une expérience fatiguée.

Ce ne fut pas à sa première cure que Broussais maudit la médecine impuissante, et l'éminent journaliste dont je parle ne laissa tomber cette larme qu'à son soixante-quinze millième article.

Je dus cette initiative au piano à queue. L'autre piano, le cher piano du premier, ne m'aurait appris rien de semblable : la jouissance n'instruit pas.

Elle inspire, du moins. A la même heure que la veille, au moment où le soleil couchant descendait dans la pourpre des nuées, un long accord résonna, je ne dirai pas dans l'air, mais dans le cercle même de ma pensée, qui avait quitté les subtilités littéraires pour s'envoler au pays des rêves. Comme la veille, mon cœur vibra au premier son de cette voix. Deux instruments faits du

même bois et du même métal peuvent-ils donner à l'âme des impressions si contradictoires!

Il y eut une échelle de notes aériennes qui s'élança jusqu'au ciel comme un vol de ces brillants oiseaux nés sous le tropique. C'était Rossini, le trompeur sublime qui joue avec l'oreille avant d'étreindre l'âme. Je reconnus le prélude de la romance du *Saule*, et je sentis encore mon moi tout entier qui se fondait en une étrange et triste volupté.

Elle n'était pas forte, celle-là qui traduisait avec une simplicité touchante et profonde ce chant du cygne, coloré doucement comme l'arc-en-ciel du soir; elle n'était pas forte du moins à la façon terrible de la femme du bibliothécaire! Elle n'avait que cinq doigts à chaque main, mais elle avait son cœur qui électrisait les touches; je sentais dans le son qui montait les pulsations de sa poitrine : c'était comme une belle âme, écho sonore et pur d'une belle pensée.

Écoutez : j'avais tort en disant que la volupté n'instruit pas; j'avais tort, et j'étais ingrat, car la colère ne m'avait donné qu'une science négative, et voilà que l'amour faisait naître en moi le besoin et le pouvoir de créer!

Cette voix, c'était l'amour inconnu; l'amour me montrait au loin un point lumineux qui éclairait la nuit ou le vague de ma pensée; l'amour m'apportait aussi un enseignement, et sa leçon, à lui, était féconde.

Oh! ce n'était pas un *article*, ce cri déchirant et sauve à la fois! ce n'était pas une dissertation, ce chant magistral de la douleur! Il y avait là une femme, une agonie, une poésie, une mort! Il y avait là l'eau qui coule murmurante sous le saule, ruisseau limpide et froid qui va se changer en linceul. Il y avait la couronne de fleurs : le costume, le décor, le drame, le corps et le cœur; l'action tout entière. L'action! les entrailles mêmes de l'art.

Écoutez encore! Leurs dissertations vous ont-elles jamais fait pleurer ou même rire, sinon du bout des lèvres? Devinez-vous comment et pourquoi je compris? Je pleurais.

Tous mes souvenirs évoqués groupèrent autour de moi un tableau synoptique. Au théâtre, dans les livres, qu'ils fussent poésie ou prose, dans la musique dans la peinture, dans la statuaire

elle-même, je vis que toute grandeur venait de l'action qui est à la fois la source et le but de l'idée.

Je vis l'action dans l'éloquence de Démosthènes comme dans l'autorité des apôtres du Christ; je vis l'action dans les fresques de Michel-Ange comme dans les symphonies de Mozart; l'action m'éblouit débordant des poëmes homériques et venant jusqu'à nous au travers de l'histoire universelle tout entière, comme un grand fleuve que les siècles n'ont pu tarir; l'action se dressa devant moi, gigantesque comme l'œuvre de Shakespeare, mâle comme le génie de Corneille, profonde comme la gaieté de Molière.

Je ne vis rien hors de l'action sans laquelle toute beauté de forme est puérile, toute chaleur vaine, toute passion morte. Je ne vis rien, sinon l'action, qui est le marbre ou le bronze dont sont faites toutes ces impérissables statues.

Desdemone pleurait au bord de l'eau. Je ne saurais plus vous exprimer le mélange des sensations et des réflexions qui se heurtaient en moi. Il y avait l'émoi du drame lui-même, la saveur du beau, la mystique influence du maître et l'influence plus proche de l'être inconnu qui me versait à pleine coupe, à moi, pauvre enfant perdu dans mon désert de quelques pieds carrés, la passion avec l'ivresse.

Non je ne saurais plus vous compter cette histoire pleine d'angoisses heureuses et d'enchanteresses lassitudes. Devinez, vous qui êtes plus jeune, et reportez-vous à l'heure recueillie où toutes ces initiations m'inondèrent à la fois.

J'étais ici pour cela. J'avais évoqué à grands cris la poésie. La poésie descendait pour moi du ciel et m'aveuglait de ses rayonnements.

Chose singulière et qui est propre aux impressions musicales, la sonate de Mozart avait déjà succédé au chant de Rossini, balançant avec lenteur son andante angélique, et il me semblait que Desdemone ne m'avait point quitté. Seulement, elle ne pleurait plus, et, derrière les perles humides suspendues à sa paupière, je voyais naître le sourire.

Pour moi, la sonate n'éveillait plus les idées d'hier, car on trouve tout dans la musique comme dans les nuages; c'était main-

tenant une tristesse résignée et tout près de la consolation. J'y voyais ma mère dans un autre adieu. Ce n'était pas moi qui partais, c'était elle qui nous laissait en ce monde pour s'en aller dans sa patrie meilleure. Elle était si belle et si blanche sur son lit, que je ne songeais point à pleurer.

Nous l'entourions tous, mes frères et mes sœurs ; ses yeux ne se fixaient que sur moi, parce que j'étais l'enfant prodigue Elle nous disait :

— De là-haut, les mères aiment leurs enfants...

Il faisait nuit. Depuis longtemps déjà le piano se taisait : j'allumai ma petite lampe et je choisis une feuille de papier blanc, en tête de laquelle j'écrivis, sans savoir ce que je faisais, le mot *sonate*.

C'était assez dans le goût du temps ; on transposait volontiers l'idée d'un art à l'autre. Je suis certain d'avoir lu des livres ou tout au moins des chapitres intitulés comme cela : *Statuaire, paysage, symphonie.* Mais, je le répète, il n'y avait en moi aucun parti pris ; j'agissais sous la tyrannique impression de mon rêve.

Sonate! Sous ce titre, j'écrivis une page. Mon cœur dictait le chant qu'il avait entendu : c'était l'adieu d'une mère chrétienne à la famille rangée autour de son lit. Je pleurais en écrivant ; mais il y avait pourtant dans ce que j'écrivais un arrière-goût de joie sereine. On sentait battre déjà les ailes de l'âme, heureuse du terme de l'exil. Minuit sonna au lointain clocher de Saint-Paul que j'écrivais encore. Je relus tout haut cette page dans le silence de ma cellule et je tombai sur mes deux genoux.

— C'est beau ! c'est beau! m'écriai-je, levant mes mains jointes vers Dieu. C'est beau, et je suis poëte.

C'était beau. Le tableau était sobre ; la figure de la mère avait des dons célestes. Tout ce que Mozart m'avait dit était là.

Au milieu de mon enthousiasme, j'eus cependant le frisson, parce que je me demandai comment j'avais pu traiter un sujet pareil. Cette mère, c'était ma mère ; je n'avais pas à le nier vis-à-vis de moi-même.

Je fis comme aux jours de mon enfance, où je savais trouver mon pardon pour toute faute. Je pris sur mes lèvres un baiser que j'envoyai vers Angers, afin d'obtenir ma grâce : jadis, n'obtenais-

je pas tout avec un baiser? et je m'endormis dans la pensée de ma mère vivante et réconciliée, qui me disait aussi : « C'est beau, Fernand, c'est bien beau! »

Je ne m'étais pas trompé : le lendemain matin, l'autre piano, le piano de palissandre, après un généreux contingent de gammes et d'exercices capables de donner le mal de tête au régiment de chasseurs tout entier, hommes et chevaux, commença le *morceau brillant* à grandes difficultés. J'avais mon plan, je pris vivement l'escalier et je m'enfuis au bord de la rivière, où l'on voyait encore alors ces grands peupliers qui bordaient le mail de Henri IV.

En somme, je n'ai jamais entendu qu'une fois le morceau brillant que la femme du bibliothécaire exécutait si bien. Qu'il fît beau temps ou qu'il fît de la pluie, je délogeais au moment précis où s'entamait le prélude. L'excellente dame était réglée comme un chronomètre ; sa gymnastique durait juste deux heures. J'employais ce temps à *chercher* en me promenant sous les arbres, et je rentrais en toute sûreté dans ma chambrette tranquille.

La dame du premier était loin d'être aussi régulière. Cependant, son moment était toujours entre deux et six heures du soir. Quand elle tardait, j'avais peur, je devenais triste et je cessais d'écrire. Celle-là, je ne l'entendais jamais assez. Je ne dirai pas qu'elle était le seul bonheur de ma solitude, car je me trouvais parfaitement heureux, et ma vie de travail m'enchantait, mais elle faisait partie de mon bonheur : j'avais besoin d'elle et de ses chants. Si j'avais cessé de l'entendre, la maison m'eût paru vide et j'aurais cherché mon gîte ailleurs.

Quand le premier accord de son piano vibrait, c'était fête dans ma chambrette. Je déposais ma plume et je prenais une attitude commode pour l'écouter. Souvent même, je m'étendais sur mon lit comme un vrai sybarite. Je fermais les yeux alors et mes oreilles devenaient insensibles à tous autres bruits. Je me laissais bercer paresseusement, tandis qu'il se faisait en moi un travail d'abeille. Jamais, en effet, une seule fois, mon divin concert ne s'acheva sans me laisser la tête et le cœur gonflés du besoin d'écrire.

Avez-vous été comme cela, Paul? Pendant bien longtemps, il m'a fallu un prétexte pour prendre la plume. Je m'exprime mal, et je

ne sais si je parviendrai à me faire comprendre. Il m'a fallu longtemps, disais-je, un agent étranger en quelque sorte à ma pensée, un atome de levain, un mot enfin qui, inscrit en tête de ma page, fixât mes yeux et irritât mon cerveau.

Sonate! avais-je écrit le premier jour. Depuis lors, et jusqu'à l'événement qui changea du noir au blanc mon existence, comme je vais bientôt vous le raconter, j'inscrivis chaque soir, en tête de ma page, le même mot : *Sonate!*

C'était sans doute une manie. Cependant, il y avait un lien entre ces feuilles volantes, un lien étroit, sinon dans les idées qu'elles contenaient, du moins dans l'origine même de ces idées. *Sonate* exprimait cette origine commune. Si mon inconnue, en effet, était capricieuse dans le choix de ses heures, elle restait fidèle à Mozart. La sonate en *la* était son morceau favori, comme il était la plus chère caresse de mes rêves. Nous avions cet amour commun.

Nous avions tout commun, devrais-je dire, du moins en ce que je connaissais d'elle : et d'elle je connaissais bien peu : le son de son piano. Mais son piano me confiait ses goûts, et j'étais toujours en extase devant l'exquise délicatesse de ses préférences. Jamais de faux pas ! jamais d'erreur ! Tout ce qu'elle m'envoyait était une élite adorable, triée dans la grande musique des maîtres.

J'avais craint un instant qu'elle ne fût un bas-bleu musical, une exclusive, rejetant tout un côté de l'art, par exemple toute la musique moderne, pour s'entêter aux anciennes écoles.

Mais non, mon inconnue avait bien trop de tact pour cela.

Elle puisait davantage assurément chez les maîtres anciens, parce que, étant donnée la haute simplicité de son goût, il y a là bien plus à prendre; mais elle n'excluait rien, sinon les répugnantes excentricités de l'*école pianiste*, la difficulté niaise, l'ondée des notes, le bruit vain et vide, la prestesse du doigt érigée en culte et le clavier traité comme la peau d'âne d'un tambour, à la force du poignet !

Elle allait en Italie comme en Allemagne chercher la fleur quotidienne dont elle me donnait à respirer les parfums : elle la cueillait même souvent en France dans les vieux parterres de Gluck et de Lulli, ou chez Grétry encore, ou dans ces semis de fraîches

marguerites cultivées par notre Boïeldieu. Mais elle revenait toujours à Mozart, le roi de l'inspiration musicale, et, dans Mozart, toujours à sa sonate favorite.

Je ne l'avais jamais vue. Parfois, ma voisine du second mettait sa tête à la fenêtre ; j'avais aperçu ses cheveux blonds tressés ; mais, à la fenêtre de mon inconnue, il y avait une volière. Ma chambre n'ayant point de croisées sur la cour, je ne pouvais la guetter quand elle montait en voiture. Il m'était arrivé de descendre exprès lorsque j'entendais les chevaux piétiner dans la cour, mais le hasard ne m'avait point favorisé. Je ne l'avais jamais vue.

Une fois, cependant, un soir que je rentrais, j'aperçus d'en bas, sur le carré du premier étage, une forme jeune et svelte. Avant que je fusse à moitié de la volée, la porte s'était refermée sur elle. Etait-ce elle? Trois domestiques, qui lui appartenaient, habitaient des chambres qui entouraient la mienne. Bien entendu, je ne causais pas avec eux. Restait la concierge, qui aurait pu me dire son nom, à tout le moins ; mais je faisais mon petit ménage moi-même, et la concierge ne me parlait plus,

Je pouvais bien l'appeler mon inconnue, car je ne savais rien d'elle, et pourtant une part d'elle était en moi, la meilleure peut-être : son côté poétique et charmant. Quand le rossignol vous a prodigué son chant, que lui demandez-vous ?

Je m'occupais d'elle, cependant, plus que je ne puis vous le dire. Il m'arrivait de me poser à son sujet toutes les questions qui se peuvent poser à propos d'une femme. Puis je riais de moi-même et je me disais : « Que m'importe? Je demeure au même étage que ses valets ! »

Et certes, aucun de ses valets n'aurait voulu de ma chambrette.

Il y avait des jours où, me souvenant de mes splendeurs passées, je pensais : « Je la connais peut-être; peut-être l'ai-je vue dans le monde, causé avec elle, dansé avec elle... » Mais alors un autre sentiment me prenait. Loin de chercher à me trouver près d'elle, j'avais peur de la rencontrer. L'état de ma garde-robe n'était pas enviable et cadrait assez bien avec le mobilier de ma chambre. J'aurais eu honte.

Non! non! il fallait attendre. C'était de ce réduit que j'allais m'élancer vers la renommée. Combien me fallait-il de temps pour devenir son égal et peut-être son supérieur? Mieux valait attendre.

Quel dessein faisais-je pour cet heureux temps où je serais l'égal de mon inconnue ou peut-être son supérieur?

Ce fut le sujet d'une de mes *sonates*, car j'écrivais tout ce qui avait trait à elle. Vous l'avez lue bien souvent. C'est la petite nouvelle intitulée: *Si le gland devient chêne...*

Il grossissait, mon cahier de sonates; j'en avais déjà plus de trente. Elles ont toutes été imprimées depuis, et mes amis les regardent comme la meilleure part de mon pauvre bagage littéraire. J'en avais porté dans tous les journaux et dans toutes les revues; j'attendais patiemment les réponses des directeurs, et j'étais loin de désespérer, car je vivais de rien, et la conscience que j'avais de mes progrès me soutenait.

Malheureusement, ma santé n'allait pas comme mon courage. J'éprouvais souvent une sorte de faiblesse en me levant. J'y faisais médiocrement attention. Comme je n'avais point de miroir dans ma chambre, je ne pouvais constater le dépérissement qui s'opérait en moi.

Un jour pourtant que j'étais allé porter une nouvelle à la *Gazette de France*, je me vis par hasard dans une glace à la porte d'un café du passage Delorme. Je ne me reconnus pas d'abord, puis je me fis frayeur à moi-même. J'étais maigre à inspirer de la compassion; les couleurs un peu trop fraîches de mes joues avaient fait place à une mortelle pâleur : il y avait déjà deux mois que je vivais de pain et de fromage.

Je rentrai chez moi triste. J'avais été dans divers journaux chercher une réponse, et l'on m'avait répondu que mes articles n'étaient pas examinés encore. En écoutant, ce jour-là, le piano de mon inconnue, l'idée me vint qu'on pouvait succomber à la tâche que j'avais entreprise. Mozart fut pour moi plein de pensées plaintives, il me parla de mort, solitaire et découragée...

Je fis une sonate, ma nouvelle intitulée : *Le temps d'attendre.*

Puis cette idée passa, et le courant de ma vie reprit. Un autre mois s'écoula. Trois journaux me retournèrent mes envois. Les autres n'avaient pas encore examiné.

Novembre vint. Dans ces chambrettes qui sont sous les toits, le froid est vif, surtout quand on est faible et qu'on jeûne. Ma faiblesse avait beaucoup augmenté. Je n'avais plus que vingt francs. Le matin, quand je m'éveillais, j'étais une grande demi-heure à me trouver moi-même.

Marcher me fatiguait horriblement, et je perdais le souffle à monter mon escalier. Cela ne m'empêchait pas de travailler. Je m'enveloppais le corps dans la couverture de mon lit et je m'obstinais à l'ouvrage. Tout ce que j'ai écrit jusqu'au deuxième jour de novembre de cette année 1830 a été publié.

Le 2 novembre, à trois heures de l'après-midi, un bruit inaccoutumé m'attira à ma croisée. Il y avait des ouvriers au premier étage qui enlevaient la volière de la fenêtre, à cause du froid. La fenêtre fut fermée. Quelques instants après, je saisis comme un lointain murmure : c'était le piano de mon inconnue, que j'entendais ainsi. Je ne pouvais plus saisir le son. Mon cœur se serra. Je tombai sur ma chaise. J'étais seul.

Seul! entendez-vous, seul! L'homme ne vit pas seul. Jusqu'alors, à mon insu, j'avais un compagnon, bien mieux encore, une compagne. Cela me faisait vivre! A cette heure, je le sentis bien. Maintenant, ma compagne me délaissait; elle était à cent lieues de moi derrière cette fenêtre fermée.

Je ne la sentais plus dans mon air; je ne l'entendais plus; elle n'était plus pour moi. Je tombai tout au fond de ma solitude, j'étais brisé d'avance; ce coup était au-dessus de mes forces. Cette soirée et la nuit qui suivit furent les heures les plus rudes de mon agonie, car dès le lendemain j'eus un soulagement inespéré. Ma sensibilité était partie. Ma raison elle-même avait beaucoup faibli; je ne souffrais plus.

Paul, vous connaissez, comme tous nos amis, ce lugubre et charmant épisode de ma vie qui m'autorise à dire que je suis mort déjà une fois. Je vous en raconterai seulement ce qu'il faut pour suivre le fil de mes souvenirs.

Le 3 novembre, j'eus encore le courage d'aller dans les journaux. Ils n'avaient pas examiné. Dans deux on me dit : « Si vous êtes trop pressé, vous pouvez reprendre vos manuscrits. » Mais je n'eus garde.

En revenant, j'eus la triste fantaisie de passer devant ma glace du café Delorme. Je restai immobile devant cette ombre qui était mon image et je me dis : « Auparavant, je voudrais bien revoir ma mère. »

Vous devinez ce que signifiait *auparavant.*

Mon premier soin, à mon retour, fut d'écrire à ma mère une lettre où je l'adjurais de venir me voir. Cette lettre ne fut jamais mise à la poste. Elle resta sur ma table parmi mes papiers.

Je voulus ensuite reprendre mes travaux, mais j'écoutais toujours pour saisir un son de piano. Ce que j'écrivis avait comme un voile de folie douce. Je ne mangeai point parce que je n'éprouvai pas le besoin de manger.

Dès le lendemain, je commençai à attendre ma mère. Je croyais que la lettre était partie. Je ne mesurais plus le temps.

Il me semblait que ma mère était avertie depuis plusieurs jours; je la voyais dans la diligence, puis dans la rue, je la voyais qui se hâtait, qui se hâtait...

Je ne crois pas que j'eusse de fièvre. J'écrivis beaucoup, ce jour, qui était le 5 novembre : ce que j'écrivis n'avait aucune espèce de sens.

Le 6, il faisait chaud. La fenêtre fut ouverte, la fenêtre du premier étage. J'entendis la sonate de Mozart. Pour moi, ce n'était plus une voix de la terre : c'étaient des anges balancés dans les nuages et qui emportaient les âmes dans le ciel.

Chose incroyable ! j'écrivis encore.

Et j'eus faim pour la première fois depuis trois jours. Je voulus me lever pour aller chercher mon repas. Je vis que j'étais enchaîné à ma chaise. Jusqu'alors, je n'avais pas eu conscience de mon excessive faiblesse. Je parvins à ramper jusqu'à mon lit, où je m'étendis épuisé pour ne plus me relever.

J'eus faim toute la nuit et jusqu'au lendemain midi. Ce n'étaient pas des souffrances aiguës. A dater de midi, je restai dans un assoupissement inerte. Vers deux heures, je m'éveillai, parce que ma mère montait l'escalier en m'appelant par mon nom. Elle ouvrit la porte et tomba dans mes bras. Tout cela, c'était le piano de l'inconnue.

Elle cessa de jouer Ma mère recula lentement vers la porte et disparut, quoique je l'appelasse en lui disant :

— Je crois que je vais mourir.

Puis le piano reprit. C'était la sonate de Mozart.

J'arrivai à Angers. A mon tour, je me hâtais dans les rues. J'entrai dans la chambre de ma mère, qui était sur son lit de mort, comme je l'avais vue en écrivant ma première sonate. Mes frères et mes sœurs l'entouraient ; elle ne regardait que moi. Je me penchai sur elle; ses bras froids me prirent, et je sentis bien que c'était pour m'emporter avec elle, mais je fus heureux de mourir ainsi.

... Je n'entendis pas cette fois la fin de la sonate de Mozart. J'avais glissé hors de mon lit dans mon suprême effort pour embrasser ma mère, et j'étais tombé roide sur le carreau sans pousser un seul cri.

XVI

SOPHIE

Il y avait maintenant plus de trois mois que j'avais quitté mon logis de la rue Saint-Martin ; depuis lors, je n'avais vu personne de mes anciennes connaissances. Si quelqu'un de mes parents ou de mes amis était venu, par hasard, me demander là-bas, madame Hardy n'avait pu donner ma nouvelle adresse, puisqu'elle l'ignorait elle-même. Depuis trois mois, je vivais séparé du monde entier; le seul être qui eût franchi jamais le seuil de ma chambre, c'était la concierge, et deux mois, au moins, s'étaient écoulés depuis sa dernière visite.

Je n'aurais pas été plus misérablement isolé au fond d'une forêt vierge du Nouveau Monde ou dans un désert africain. Je n'avais pas, non certes, une chance contre mille d'être secouru. L'absence de secours, c'était la mort, car ma chute ne provenait pas d'une syncope ordinaire ; ce n'était pas seulement la faiblesse et l'inanition qui m'avaient terrassé; je subissais en outre la première crise d'une terrible et mortelle maladie.

Pour que le secours arrivât jusqu'à moi, il fallait en quelque sorte un miracle. J'avais appelé ma mère : ma mère m'a dit depuis qu'elle m'entendait l'appeler, et que, dans ces premiers jours de novembre, elle avait prié pour moi avec plus d'ardeur encore qu'à l'ordinaire. Le miracle vint sous une forme vulgaire, il est vrai, mais qu'importe la forme? Il s'agissait de faire monter quelqu'un dans ce réduit où personne ne montait jamais.

J'avais sur ma bougie un de ces abat-jour en fil de fer qu'on descend au fur et à mesure que la bougie brûle. Je n'étais plus là

pour veiller à l'abat-jour, qui s'emflamma et tomba. Le feu prit aux draps de mon lit, et l'on enfonça ma porte.

Ceci me fut raconté plus tard. On me trouva la tête sous le lit, avec une légère blessure au front. Le feu n'avait pas encore atteint mes vêtements.

Le médecin appelé me rendit le souffle et un semblant de vie; mais je ne repris connaissance qu'au milieu de la nuit.

Quand j'ouvris les yeux, je rêvais encore, car je vis Sophie assise auprès de mon lit et tenant ma main dans les siennes.

C'était la première fois que Sophie venait dans mes rêves. Je m'étais souvenu de Sophie plus d'une fois assurément, et non point avec indifférence; mais ma pensée avait glissé loin d'elle, parce que je la croyais heureuse.

Tant que je fus debout, je n'eus qu'une préoccupation : mon œuvre, et dans cette préoccupation rentrait le platonique amour que l'inconnue m'avait inspiré : car c'était bien de l'amour, quoiqu'il fût à la fois exempt de désirs et dépourvu d'espoir : songez que celle-là était mon inspiration même! Quand, au contraire, ma force fléchit et que je m'affaissai sous le fardeau trop lourd de mes privations et de ma solitude, je n'appelai que ma mère.

L'inconnue pour vivre, ma mère pour mourir. Il n'y avait pas de place pour Sophie.

Que venait faire Sophie dans mon délire? Je me demandai cela, tant je croyais bien rêver.

J'étais d'une indescriptible faiblesse, mais j'avais ma connaissance, ou du moins la faculté de penser, puisque la pensée de mourir était toujours en moi.

Je m'étonnais en moi-même qu'il fallût pour mourir tant et de si longues hallucinations.

Je gardais parfaite conscience des visions qui avaient précédé ma chute, — ma fin, pourrais-je dire; la seule chose, en effet, qui me défendît de croire à mon passage dans un monde autre et plus calme, c'était la vue de ma chambrette.

— Et puis, songeais-je dans la fatigue inouïe de ces raisonnements, ce serait ma mère qui serait là si j'étais mort. Sophie n'est pas morte.

Le lien, le pacte enfantin qui avait existé un jour entre Sophie

et moi, elle-même l'avait rompu. Cette année écoulée depuis lors était pour moi longue comme toute ma vie. Que venait-il faire à cette heure si grave, ce frivole et lointain souvenir?

Sophie était belle comme autrefois, belle et jolie. Elle portait une robe de deuil, et cela me frappa. Je la voyais toute jeune et d'un œil de vieillard. Après le premier moment passé, je fus content de la voir. Je me dis : Sans doute tous ceux qui ont pris part à notre vie passent devant notre mort.

Je me rendais compte de ce fait que Sophie m'avait témoigné toujours plus d'affection que je ne lui en avais rendu. Mes yeux restaient fixés sur elle. Je me disais encore : Comme toutes ces visions sont plus belles que les réalités!

Sophie, elle, me regardait avidement. Ses lèvres s'entr'ouvrirent : j'entendis sa voix qui me demandait, anxieuse et tremblante comme la voix d'une mère :

— Fernand, me voyez-vous et m'entendez-vous?

Je souris, non pas à cette question, mais à l'idée des formes persuasives que peut prendre le rêve. Ne voyais-je pas, en vérité, Sophie? Ne sentais-je même pas ses mains? Mais n'avais-je pas senti aussi autour de mes reins les bras froids de ma mère?

Ce fut ma première question quand ma langue se délia :

— Où est ma mère?

— Deux larmes jaillirent des yeux de Sophie :

— Il parle! s'écria-t-elle.

Puis elle appela :

— Laurent! Laurent!

Il y eut le bruit de la porte qu'on entr'ouvrait; mes yeux ne pouvaient se tourner de ce côté. Laurent était sans doute sur le seuil.

— Le docteur est-il encore en bas? lui demanda Sophie.

— Il a fait le whist avec M. le baron, répondit Laurent.

— Allez vite, et qu'il monte sur-le-champ!

Je fermai les yeux. Je m'énervais à suivre ces complications; et puis, ma fatigue profonde reculait peut-être devant l'idée de la réalité qui voulait naître.

Et puis encore, cela m'importait peu qu'il y eût réalité ou rêve. Il faut à l'âme le corps : mon corps trahissait mon âme.

Que n'est-il possible de rendre, comme on les a éprouvées, ces prodigieuses sensations de la mort! Elles sont voilées et amoindries souvent jusqu'à l'insaisissable; elles ressemblent aux sensations de la vie comme la note sur laquelle pèse la sourdine ressemble à la note éclatante et claire dont elle est le mourant écho.

Plusieurs pas attaquaient lourdement les marches de mon escalier. Avant même que la porte fût ouverte de nouveau, je sentis une violente odeur de cigare qui offensa la faiblesse de mon cerveau.

— Un homme mort de faim! dit-on dans le corridor; quelle diable d'idée!

— Et madame la baronne jouant le rôle d'ange de charité, ricana une autre voix, c'est touchant.

Ils devaient être trois ou quatre. Je pense qu'on me regarda du seuil comme une bête curieuse, mais il n'y en eut qu'un à entrer.

— Docteur, il a parlé, lui dit Sophie.

— Et c'est pour cela que vous avez coupé notre rob! s'écria une des voix du dehors.

Sophie parla tout bas à celui qu'elle avait appelé docteur. Il retourna vers la porte et j'entendis les pas qui descendaient. Sophie répéta :

— Il a parlé!

Puis elle demanda très-bas.

— Est-ce bon signe?

— Chère madame, répondit le docteur, encore une fois, ne vous gênez pas pour parler devant ce malheureux, il ne vous entend pas; s'il vous entend par hasard, il ne vous comprend pas. En outre, n'exagérez pas la compassion : il n'y a pas lieu, ce garçon ne souffre pas.

C'était vrai, ceci. Je n'éprouvais aucune espèce de souffrance, si ce n'est la fatigue morale. La fatigue physique n'existait pas. Le besoin de manger, lui-même, avait disparu.

— Quant à des signes bons ou mauvais, reprit le médecin, il n'y a pas à se faire illusion le moins du monde. Le pauvre diable mourra d'épuisement si sa fièvre cérébrale ne l'emporte pas. Il

faudrait fortifier pour l'anémie, c'est clair, et il faudrait saigner pour les symptômes cérébraux. Donnez des aliments, vous tuez par le cerveau; ôtez du sang, vous arrivez à l'atrophie et vous tuez encore. Voyez-vous, chère madame, nous ne sommes pas des sorciers. Du moment qu'un malade, dans la position de celui-ci, ne peut pas *faire les frais d'une saignée*, je donne ma démission.

J'ai retenu la phrase même que choisit le médecin. Voyez le mystère de cet état, où l'intelligence noyée garde cependant sa faculté de perception, où la mémoire engourdie fonctionne encore sourdement et peut ajouter, quand le vouloir est déjà mort, à sa provision de souvenirs !

Oh ! non, ils ne sont pas sorciers ! Le docteur alla reprendre sa partie de whist et n'ordonna rien, ce à quoi j'attribue la conservation de ma vie. Le poids d'une plume fait basculer la balance équilibrée; il eût suffi du plus innocent de ses remèdes pour me lancer dans l'éternité.

Je ne sais trop comment la transition s'était opérée, mais j'avais désormais conscience de mon état. Tout ce qui m'entourait était réel, je le savais. La seule illusion qui me restât était l'espoir que ma mère allait venir. Il n'y avait plus là aucun symptôme de délire puisque je croyais ma lettre partie.

J'entendis qu'on sanglotait auprès de moi; je n'ouvris même pas les yeux. Rien n'étonne à ces heures. Il me paraissait tout naturel que Sophie fût ma garde-malade, et je me disais : Je la renverrai quand ma mère va venir.

Je m'endormis et je dus sommeiller fort longtemps. Je fus éveillé par la voix de Laurent, le valet, qui disait :

— Monsieur veut absolument que madame descende.

Un jour grisâtre était dans ma chambre. Était-ce le temps brumeux, ou avais-je un voile sur la vue ? Je l'ignore. Sophie se leva et sortit.

Laurent resta au milieu de la chambre, dont il fit l'inventaire d'un coup d'œil dédaigneux. Il avait une bonne figure pourtant, et je l'entendis murmurer :

— C'est drôle ! moi, j'aurais été dans la rue et j'aurais crié : J'ai faim !

Ce fut ce dernier mot qui resta dans mon cerveau plus malade,

car je recommençais à souffrir. La nature luttait. Je sentais une angoisse qui serrait les parois de mon estomac.

— Mon ami! appelai-je.

Il vint aussitôt à mon lit. Je parvins à prononcer :

— Un peu de pain!.. et un peu de vin!

— Oui, parbleu! petit, s'écria-t-il. Du pain frais et du bon vin!

Il descendit l'escalier quatre à quatre et revint l'instant d'après avec un biscuit dans un verre de bordeaux.

— Huit francs la bouteille, mon fils, dit-il; ça réveillerait un mort!

Je suçai le biscuit, le vin me brûla comme si c'eût été de l'esprit pur. J'étais si faible et il y avait si longtemps que je ne buvais que de l'eau!

— Eh bien! fit Laurent, comme je lui rendais le verre à peine entamé, ça ne vous va donc pas?

Ma tête retomba sur l'oreiller, mais au bout de quelques secondes le vin fit son effet sur moi. Je me sentis plus fort et je rappelai Laurent, qui s'en allait.

— Qui est cette dame? demandai-je avec une liberté de parole qui me surprit.

— Madame? c'est la baronne Palher.

— Où demeure-t-elle?

— Ici, parbleu! au premier.

— Joue-t-elle du piano?

Laurent me regarda d'un air inquiet.

— Le voilà qui bat la breloque, pensa-t-il tout haut. Faut-il peu de chose pour griser un quelqu'un qui s'en va!

— Oui, oui, reprit-il, comme on parle aux enfants, tous les jours, l'après-midi, des machinettes qui ne sont pas régayantes, et toujours la même, pour finir!

Il chanta d'une voix moqueuse et nasillarde le motif de la sonate de Mozart.

Si ce n'était vous, Paul, je ne m'attarderais pas à décrire la singularité du sentiment qui me prit.

Je n'avais jamais aimé Sophie, vous le savez bien, et cela venait, sans doute, de la supériorité même de Sophie, qui avait pesé sur moi dès le début de notre rencontre.

En ce moment, tout l'amour que j'avais pour mon inconnue entoura l'image de Sophie comme un féerique manteau; ou plutôt, Sophie disparut pour se transfigurer en l'inconnue. Ce serait bien si c'était tout; mais, l'instant d'après, l'auréole s'envola; je ressentis une défaillance et un désappointement qu'il me faut bien traduire par ces mots qui vont vous blesser : CE N'EST DONC QUE SOPHIE!

La joie aurait dû me ressusciter, n'est-ce pas? Il m'arrivait là un de ces bonheurs qu'on ne trouve que dans les livres, où ils font sourire le lecteur. Je parlais tout à l'heure de miracle; c'était là un miracle joli et bien ménagé autant que pas un de ceux qui faisaient pâmer la bonne Mme Hardy à la lecture de Ducray-Duminil. Retrouver Sophie dans mon inconnue, dans mon rêve d'amour! Devoir à Sophie tous ces beaux songes qui avaient enchanté ma solitude! Avoir pris d'elle et dans son cœur toutes mes inspirations, toute ma poésie!

Eh bien! non! ma destinée était de l'aimer et de n'aimer qu'elle sur la terre, mais l'amour ne saisit pas encore cette occasion si belle d'entrer dans mon cœur. Il fallait pour que j'aimasse, moi qui étais l'égoïsme, un attrait qui fût mon propre orgueil, qui fût moi-même en quelque sorte.

Ce ne fut qu'un acheminement, et j'exprime désormais en deux mots cette curiosité psychologique en vous disant que Sophie, en devenant mon inconnue, gagna pour moi une sorte de rayonnement mystique qui déjà la faisait reine dans mon imagination, sinon dans mon cœur, mais que mon inconnue, en devenant Sophie, perdit une part de son romanesque prestige.

Elle vint deux fois dans la journée, mais elle resta peu. Ses yeux étaient rouges. Je ne lui parlai point, parce que la réaction était arrivée après les quelques minutes d'énergie que m'avait données le breuvage de Laurent. Je la contemplai seulement avec d'autres regards. Je détaillai toute sa personne malgré mon anéantissement, et ceci était énorme; je la vis belle, admirablement belle, et pour la première fois l'idée qu'elle appartenait à quelqu'un me blessa.

Cette idée ne pouvait manquer de naître, car, à trois reprises, ce jour-là, Laurent vint la chercher de la part de monsieur.

En d'autres circonstances, le ton que ce Laurent prenait avec elle m'aurait frappé, sans nul doute. C'était du respect affectueux sous lequel perçait une sorte de compassion.

Il y avait là dedans et aussi dans les paroles prononcées, la nuit dernière, au seuil de ma porte, lors de la visite des joueurs de whist : « Mme la baronne jouant son rôle d'ange de la charité... C'est touchant! » il y avait, dis-je, de quoi éveiller toute une série de craintes. Qui avait prononcé ces paroles, dont l'accent augmentait l'amertume? Que se passait-il, en un mot, là-bas, dans cette maison, qui était celle de Sophie et d'où elle remontait toujours avec les yeux plus fatigués de pleurs?

Le soir, je lui tendis la main de moi-même, afin de la remercier. Elle la mit sur son cœur et me demanda encore :

— Fernand, m'entendez-vous et me comprenez-vous?

Je lui fis un signe de tête affirmatif. Elle ajouta :

— Quand la force va vous venir de me parler, Fernand, ne m'appelez point Sophie. Nous sommes rarement seuls derrière cette mince porte de corridor. Appelez-moi madame et remerciez-moi comme vous devriez rendre grâce à une étrangère qui eût fait pour vous ce que j'ai fait.

Des pas sonnaient justement dans le corridor, et je fis un effort pour lui dire :

— Madame, vous êtes un ange sauveur!

Les pas s'arrêtèrent et un éclat de rire s'étouffa.

— A ce jeu, dit la voix de la veille, les femmes s'amusent comme des bienheureuses!

Ce qui me restait de sang me monta au visage, car deux larmes roulèrent sur la joue pâle de Sophie. L'amour serait-il venu sans l'incident que je vais raconter? J'essaye de le croire parfois, mais je manque de confiance en moi-même. Souvenez-vous, Paul, que c'est ici la plus grande preuve de tendresse que je vous aie jamais donnée, car je déchire le dernier lambeau du voile, et je vous laisse voir tout le misérable secret de mon cœur.

C'était la seconde nuit depuis mon réveil; il pouvait être deux heures du matin; j'étais seul et je ne dormais pas. Comparativement à la nuit précédente, ma faiblesse était peut-être moins grande, parce que Sophie m'avait fait prendre quelques cuillerées de bouil-

lon avant de se retirer. Je pensais à l'arrêt prononcé par le docteur, et je regardais ma fin certaine avec une indifférence où l'image de Sophie mêlait déjà peut-être un vague regret.

Un autre regret perça : celui-là bien plus vif. Je touchai mon front comme Chénier mourant. Hélas! il n'y avait plus rien que confusion et tristesse, mais je me disais : Il y a eu!

Tous mes pauvres efforts, je les passais en revue; mes *sonates* me revinrent une à une, en même temps que grandissait en moi la pensée de celle qui, à son insu, les avait inspirées. Devinez-vous le désir naïf mais touchant qui naquit en moi? Je ne me blâme point de l'avoir eu, c'est la nature même... Paul, je n'aurais pas voulu mourir sans connaître ce plaisir d'avoir au moins un lecteur!

Rien qu'un lecteur pour ces pages que j'avais dédiées à des milliers d'âmes.

Un lecteur, un seul! une main pour cueillir ces premières fleurs du jardin de ma pensée, un cœur pour en respirer les parfums.

Cette idée prit possession de moi et me domina. Je n'avais que Sophie à qui m'adresser et j'étais bien sûr que Sophie exaucerait ma prière. Seulement, je n'étais pas sûr de sa franchise, parce que je la voyais déjà combattue par sa pitié. Dit-on à l'agonisant ce qu'on pense de la faiblesse de son œuvre? Moi, je voulais savoir! Pour savourer l'éloge, je voulais risquer le blâme et je me disais : Je fermerai les yeux, je guetterai, je devinerai...

Les minutes désormais me semblaient des heures. J'attendais le jour, qui devait m'envoyer Sophie. Et combien cruellement le jour tardait!

Tout en bas de l'escalier, un bruit lointain et léger se fit. J'avais, quel que fût à ce sujet l'avis du docteur, une incroyable acuité de sens. Le bruit, qui était celui d'une porte ouverte et refermée avec une excessive précaution, monta jusqu'à moi. J'écoutai : mon cœur battit. Oh! j'écoutai!

Un pas furtif glissa doucement sur les marches, un pas de fée; il approchait : je ne doutai pas un instant que ce ne fût Sophie. Pourquoi Sophie à cette heure, et sans doute en fraude de l'autorité conjugale? Je ne me fis pas cette question : Sophie venait. Hélas! comme au bal Durand, ce n'était pas Sophie que je voulais de Sophie!

Ma fantaisie était autre, mais c'était encore moi seul qui étais sous ma fantaisie. Sophie venait ; je la sentais venir, pas à pas, marche à marche, et je la remerciais, et je l'aimais ; — oui, je l'aimais enfin d'un peu de cet amour dont je m'entourais moi-même.

Je me recueillis, cherchant des paroles pour lui demander ce que j'attendais.

Le pas furtif était dans le corridor. La porte tourna sur ses gonds, produisant à peine le bruit d'une plume qui eût frôlé le carreau. Sophie entra et jeta un regard sur mon lit. Mes yeux restaient fermés, parce que je cherchais toujours une formule qui ne trahît pas trop crûment l'enfantillage de ma passion. Elle me crut endormi. Au lieu de prendre sa place ordinaire, elle alla droit à la petite table où étaient mes papiers.

Je retins mon souffle. Il peut y avoir des choses qui soient à la fois puériles et solennelles. Ce fut ici un des solennels moments de mon existence.

J'aimai Sophie, à cette heure, je l'aimai pour la pensée qu'elle avait d'interroger ces papiers qui étaient tout le reste de moi. Mais je tremblai devant elle, car elle était mon juge ;

Le seul juge peut-être qui, remplaçant pour moi la foule souveraine, pût me chasser du temple ou me décerner la couronne !

Oh ! je l'aimai, car sa main frémit en dérangeant mes papiers. Et je la craignis. Et qui sait ? cela était nécessaire peut-être pour que je l'aimasse. J'avais été trop sûr d'elle pour l'aimer.

Elle prit quelques feuilles au hasard parmi toutes ces feuilles. Elle s'assit. Je sentis en ce moment qu'elle pouvait me tuer d'un seul sourire de pitié ou de raillerie, aussi sûrement et aussi vite qu'avec un poignard qui m'eût traversé le cœur.

Et je l'aimai mieux encore, mieux mille fois, elle qui tenait mon souffle dans sa main, elle qui était l'arbitre de mon bonheur ou de mon malheur.

Bonheur d'un jour, malheur dont le terme était proche ; mais n'appliquez jamais la mesure du temps au bonheur ni au malheur quand il doit durer autant que la vie. La dernière minute du mourant a pour lui la même valeur exactement que le demi-siècle promis à l'adolescent dans sa force.

Avant de lire, Sophie laissa échapper cette parole :

— Voilà ce qui l'a tué !

Ma poitrine se serra. Etait-ce déjà de la commisération ? Cela signifiait-il : Mourir pour si peu !

Mais, tout de suite après, Sophie prononça, tout haut et comme en un cri étouffé, le titre de la page : *Sonate*. Elle répéta ce mot plusieurs fois ; je voyais bien qu'elle cherchait à lier en gerbes la série de ses idées fugitives. *Sonate !* Elle devina peut-être. Sa main toucha son cœur comme on presse une blessure.

Sonate! Croyez-vous que je n'eusse point de remords ? Il n'y avait pas une de ces pages qui fût à elle, Sophie ! Son nom n'y était pas écrit une seule fois. Jamais, chose qui me paraissait maintenant étrange et presque dénaturée, jamais le chant de l'inconnue ne m'avait parlé de Sophie. C'était un oubli complet et une complète ingratitude.

Quel cœur plus aimable, quel plus charmant esprit, quelle affection plus gracieuse et plus désintéressée avais-je donc rencontré sur ma route ? Aucun ni aucune. C'était sans aimer que j'avais été ingrat ; c'était sans lui donner une rivale que j'avais oublié Sophie. Cela m'étonnait et me blessait : mon cœur nouveau-né d'aujourd'hui ne comprenait déjà plus mon cœur d'hier, qui était encore dans les limbes.

Oh ! oui, mon cœur naissait ; il apprenait de nouvelles souffrances en même temps que des délices ignorées ; il s'élançait enfin, lui qui allait cesser de battre, vers un autre cœur qui était son ciel !

Sophie lisait. J'attendais avec une anxiété plus terrible, car mon juge était maintenant la femme que j'aimais. L'amour avait grandi en moi d'un jet. Avais-je le temps ? Et ne me fallait-il pas vivre toute ma vie dans cette dernière heure ?

Je trouvais que sa lecture était lente.

Elle acheva la première feuille et la déposa sur la table, — sans rien dire.

Quelle feuille avait-elle lue ? Etait-ce une des bonnes ?

Sa main délicate et blanche pressa ses deux tempes et un soupir profond s'échappa de sa poitrine.

Que signifiait ce soupir ?

— *Sonate!* lut-elle tout haut en tête de la seconde page.

Et cette fois, feuilletant rapidement le paquet qui était dans sa main, elle put voir, en tête de toutes les pages, le même mot : *Sonate!* Toujours le même.

Elle leva au ciel ses beaux yeux humides.

A la fin de la deuxième page, elle joignit ses mains et les appuya contre son front.

— C'est beau ! c'est beau! murmura-t-elle ; il eût fait un grand écrivain et c'était un poëte !

Elle entendit un sanglot et se leva en tressaillant. J'avais ma couronne, je venais de m'évanouir dans mon triomphe.

Douce et sainte erreur d'une âme tendre entre toutes les âmes! Mes amis ni mes ennemis n'ont point ratifié cet arrêt qui me donna pour un instant la joie des élus! Elle me jugeait avec son cœur prévenu. Elle trouvait cela beau ; elle croyait que j'eusse fait un grand écrivain ; elle voyait en moi un poëte.

Mon évanouissement dura quelques minutes à peine, et je la trouvai près de mon lit, épouvantée. Je lui dis merci en tremblant.

L'amour m'avait changé de toute façon. J'avais envie, j'avais besoin de lui parler sans cesse, et je n'osais plus. Elle, qui n'était point changée et qui ne savait pas ce qui se passait en moi, gardait toutes ses prévenances d'autrefois.

Je ne parle pas de celles qu'une sœur de charité a toujours au chevet d'un malade, je fais allusion à cette posture d'inférieure qu'elle avait prise vis-à-vis de moi dès le début.

Cela m'offensait. Je ne me comprenais plus qu'agenouillé devant elle; je me disais, la voyant toujours libre en ses miséricordieuses attentions : Elle ne m'aime pas puisqu'elle est sans crainte !

Ma sœur, toujours ma sœur ! Je pleurais en moi-même, désespérant de savoir jamais lui dire que moi je n'étais plus son frère.

Une fois qu'elle voulut relever mes cheveux qui gênaient mon front, je la repoussai avec un mouvement de colère folle.

— Fernand, me dit-elle vers le matin, que signifie ce mot *sonate?*

Déjà bien des fois cette question était montée jusqu'à sa lèvre.

Je fus du temps avant de répondre, parce que les paroles ne me venaient point.

— C'est un mot à la place d'un nom, répliquai-je enfin.

— Vous souveniez-vous donc de moi, Fernand? murmura-t-elle.

Je désespérai de lui faire comprendre l'énigme de cette infidélité, qui était de la constance, et je dis, menteur et sincère à la fois :

— Je vous écoutais et j'écrivais.

Elle rougit, puis je la vis qui devenait très-pâle. Je crus que je l'avais offensée et je ne parlai plus. Ce fut elle qui m'interrogea de nouveau.

— Vous ne m'aviez rien dit de ce projet d'écrire, reprit-elle; vous ne l'aviez donc pas en quittant votre famille?

— Je suis certain, répliquai-je, qu'il a toujours été en moi; mais seulement il s'est révélé tout à coup.

— Comment? demanda-t-elle avec vivacité.

J'étais devenu bien timide, car je ne vis point là le désir qu'elle avait d'être pour quelque chose dans ma vocation. L'eussé-je vu, je ne l'aurais point trompée.

— Cela m'est venu tout seul, répondis-je.

— Quand?...

— Un jour que mon oisiveté m'a fait honte et que la misère m'a fait peur.

— Et vous avez écrit ainsi tout de suite, Fernand?

— Dès que vous m'avez fait la dictée, Sophie.

Elle rougit encore, mais elle sourit. Je vis une joie d'enfant dans ses yeux.

— Alors, murmura-t-elle, ce que vous aimez le mieux, c'est la sonate?

Je murmurai, mais bien plus bas qu'elle :

— Ce que j'aime le mieux, c'est vous.

XVII

ADIEU A LA VIE.

Mon état ne me semblait progresser ni en bien ni en mal. J'étais habituellement tranquille; dans les intervalles où je souffrais, ma souffrance était supportable. Ce que je craignais le plus, c'était une sorte de vertige qui me prenait souvent et balançait les objets autour de moi. Je pensai que la mort devait venir ainsi dans l'état d'indicible faiblesse où je me trouvais. Je n'attendais ni tortures ni convulsions pour ma dernière heure; je me disais: Mes pauvres yeux vont se voiler, mes oreilles bourdonner, mon cerveau s'engourdir; elle me croira endormi, et je serai parti déjà pour le grand voyage.

En dépit de l'opinion du médecin, j'aurais gardé quelque espoir si j'avais pu manger, car je croyais sentir que mon mal gisait surtout dans l'épuisement absolu de mes forces. Mais la vue même du moindre aliment me soulevait le cœur et me donnait ces vertiges dont j'ai parlé. Mon estomac, graduellement rétréci par le jeûne, en était arrivé à ce point de refuser toute nourriture. Ce que Sophie m'apportait me causait une sorte d'horreur. Je ne vivais guère que du vin de Bordeaux que le bon Laurent me montait en cachette. Le docteur avait dit une fois que le vin me serait mortel.

Laurent m'avait pris en amitié, tout à fait. J'ai souvent trouvé des sympathies parmi les domestiques. Sans parler de notre Madeleine d'Angers, Bouquet et Laurent ont été pour moi de véritables amis. Quand je réfléchis à la démoralisation croissante de cette classe, qui remplit nos logis de larrons, d'ennemis et de calomniateurs, je ne puis m'empêcher de penser que, pour faire ce

peuple de détestables valets, il a fallu tout un peuple de mauvais maîtres.

Quand Laurent me montait mon bordeaux, je croyais toujours que j'allais le boire avidement et même avaler le biscuit qui trempait dedans. Mais, à la première gorgée, je me sentais rassasié. Le biscuit m'étranglait, le vin me brûlait. J'eus l'idée, moi-même, de faire couper avec de l'eau ce breuvage trop fort et d'y ajouter du sucre. Ce fut ma nourriture.

Le matin de ce troisième jour, Sophie et Laurent se rencontrèrent dans le corridor. Nous n'avions plus parlé beaucoup, Sophie et moi, après la dernière réponse que j'ai rapportée. Le souffle me manquait. Au travers de mes paupières baissées, je croyais lire dans les yeux de Sophie tantôt le pardon d'une offense, dicté par la pitié, tantôt cette joie qui se recueille en elle-même pour être mieux savourée. Je n'aurais pas osé poursuivre de moi-même l'entretien que Sophie ne soutenait plus.

— Je le trouve un peu mieux, dit-elle à Laurent. Y a-t-il du nouveau ?

— Ils sont rentrés tard, repartit Laurent. Monsieur avait sa figure de grande perte. Le major et lui ont bu jusqu'au petit jour. Le major lui a expliqué un moyen pour faire sauter la banque.

J'eus souvenir de ma rencontre avec le baron Palher, à la maison de jeu du n° 113 au Palais-Royal. Depuis lors, cette circonstance m'avait complétement échappé. J'avais un cœur maintenant, car mon premier sentiment fut une amère tristesse : Sophie n'était pas heureuse. Mais était-ce un bon cœur que j'avais? Sur ce premier sentiment, une autre émotion se greffa. En l'analysant, on y aurait trouvé une secrète joie. Au fond de ma conscience, avais-je désir que Sophie fût heureuse?

Pour être heureuse, il faut aimer. Aurais-je pu souffrir désormais que Sophie fût heureuse à ce prix?

Le major! il y a des choses qui frappent, on ne saurait dire pourquoi. J'ignorais jusqu'au nom de cet homme et il me semblait que j'avais la longue habitude de le haïr. J'aurais affirmé qu'il était le même que ce piqueur de cartes assis à côté du baron Palher, devant la table de trente et quarante, le jour où j'avais tenté la fortune ; j'aurais affirmé, en outre, que j'avais entendu sa voix pen-

dant ma maladie, la voix qui raillait dans le corridor et qui disait : *Elle joue à l'ange de charité, c'est touchant !*

Je devinais que cet homme avait fait déjà bien du mal à Sophie.

En outre, la manière même dont Sophie parlait à Laurent, son valet, me disait qu'il y avait dans cette maison une maladie d'intérieur ancienne déjà et cruellement douloureuse.

Laurent me demanda en me présentant mon bordeaux :

— Est-ce que vous connaissiez madame avant tout ça !

Je ne me défiais pas de lui et cependant je répondis :

— Jamais je ne l'avais vue.

— Alors, pensa-t il tout haut, pour sûr et pour vrai c'est une sainte !

— Tiens! tiens! s'interrompit-il en prêtant l'oreille, voilà trois jours qu'elle n'avait pas joué sa machinette. Il ne fait pas chaud pour garder sa fenêtre ouverte à l'heure qu'il est!

— Mon bon Laurent, j'étouffe! murmurai-je; de l'air par pitié!

Il tourna vers moi un regard presque soupçonneux et alla ouvrir ma croisée.

Mon chant divin entra comme un bel oiseau, secouant doucement ses ailes. Il m'inonda le cœur. Ce n'était plus un cri d'adieu ni une plainte de l'exil : c'était l'hymme radieux des premières amours. J'avais les yeux fermés. Je m'enlevais dans ces molles ondulations jusqu'au bleu du ciel. Oh! je l'avais bien dit, dès la première fois : c'était une âme, ce chant; une âme! un charme vibrant, une extase sonore. J'étouffais, cela était bien vrai. Tout mon être énervé ployait sous le faix accablant et délicieux de cette ivresse. Je m'en allais et je le sentais, et j'étais heureux de suivre par la main cet ange des mortelles voluptés qui m'entraînait au delà de la vie.

Vers le milieu de la matinée, après un sommeil qui était peut-être un évanouissement, j'ouvris les yeux et je vis plusieurs personnes dans ma chambre : Laurent, Sophie, le médecin et une femme étrangère. J'avais autour du poignet une pression qui m'irritait : c'était la main du docteur : il me tâtait le pouls.

Laurent disait à l'étrangère :

— Vous reviendrez ce soir, à huit heures, et vous passerez la nuit près de lui.

— Il me faut mon café noir, vous savez, répondit la femme.

Le médecin me quitta et reprit son chapeau. Sophie s'approcha de lui.

— Ce jeune homme a-t-il des habitudes religieuses? Demanda tout bas le docteur.

Le tressaillement douloureux qui agita tout le corps de ma pauvre Sophie ne m'échappa point.

— Moi, vous comprenez bien, chère madame, reprit le docteur, je ne verrais pas du tout la nécessité de le tourmenter. Mais je sais, par les moqueries de M. le major, que vous allez à confesse. Les moqueries de M. le major ne sont pas toujours de bon goût. Moi, je suis tolérant pour les dévots comme pour les païens : chacun sa mode. J'ai donc cru devoir vous prévenir que le pauvre garçon est à bout, et que si votre envie est de le faire administrer, c'est le cas ou jamais.

Il sortit. Je n'eus pitié que de Sophie. Laurent s'éloigna aussi avec la femme étrangère. Sophie vint s'asseoir à sa place accoutumée au chevet de mon lit. C'était une chose cruelle que de voir ce sourire qui essayait de dissimuler son angoisse. N'eussé-je point entendu le médecin, je crois que j'aurais deviné son embarras et son désir, car je lisais maintenant sa pensée au travers de ses yeux.

— Comment vous trouvez-vous, Fernand? me demanda-t-elle, et cette question n'avait évidemment pour but que d'entamer l'entretien.

— Je me trouve bien répondis-je, mais je suis très-faible.

Elle soupira, tâchant de garder son sourire.

— C'est aussi l'avis du docteur, dit-elle; très-faible... mais la force reviendra .. avec le temps; il faut de la patience.

— Tant que vous ne m'abandonnerez pas, Sophie, je n'aurai pas besoin de patience.

— Vous abandonner, Fernand! Pourquoi cette idée?

— Cette femme que je viens de voir...

Elle baissa les yeux

— Je ne suis pas ma maîtresse, prononça-t-elle tout bas. M, le baron a dit : Je veux.

Après un silence, je repris .

— Je suis content que cette femme me veille. Cela vous épargne une fatigue : je suis content.

L'entretien n'allait pas où elle voulait le conduire. Elle prit un autre chemin.

— Fernand, me demanda-t-elle avec plus de tristesse, avez-vous remarqué que je porte le deuil ?

— En effet.

— Vous savez pourquoi je venais à Paris et quel était mon but en me mariant. Dieu ne veut pas que l'on ait en se mariant d'autre but que le mariage lui-même. J'ai été punie sévèrement.

Elle vit l'éclair allumé dans mes yeux et se hâta d'ajouter :

— Dieu a rompu tous les liens si chers qui motivaient mon sacrifice, Fernand.

— Quoi ! m'écriai-je, votre aïeule...

— Morte.

— Mais vos jeunes frère et sœur ?

— Morts tous les deux.

Elle eut comme un soulagement à ne plus cacher ses larmes.

— Fernand, poursuivit-elle, j'ai perdu tous ceux que j'aimais. La maladie est entrée chez nous un jour, là-bas, et n'est sortie qu'en laissant notre pauvre maison vide. Cela m'a rapproché de Dieu, Fernand...

— N'étiez-vous pas pieuse comme un ange ?

— Je suis plus pieuse que je ne l'étais, parce que j'ai plus besoin de consolation. On ne revoit bien les personnes chères qui sont mortes que dans la pensée du ciel...

Sa voix tremblait.

— Si votre sainte mère était ici, Fernand, continua-t-elle, je crois qu'elle vous parlerait de Dieu... non point que vous soyez en danger, au moins... mais parce que, dans ces grandes maladies, Dieu peut tout... Dieu tout seul... Fernand !... mon cher Fernand, moi qui suis votre sœur, ne dois-je pas remplacer votre mère absente ?

J'aurais pu lui épargner toutes ces paroles, dont chacune déchirait en passant sa pauvre poitrine, car mon intention et mon désir étaient d'accomplir mes devoirs religieux ; mais elles m'étaient chères, ces paroles, et je voulais n'en perdre aucune.

Elle rapprocha son siége et prit ma main qui était sur la couverture.

— M'avez-vous compris, Fernand? demanda-t-elle.

— Oui, répondis je; il faudra bientôt nous quitter, Sophie.

Elle eut un sanglot; mais le courageux sourire revint à ses lèvres.

— Ce n'est pas cela, dit-elle. Oh ! ce n'est pas cela !

Je fis effort pour attirer sa main jusqu'à mes lèvres, elle me résista; mais ce fut pour placer la mienne contre son cœur en murmurant :

— Mon frère, Fernand ! mon frère !

Maintenant, dans sa bouche, ce nom me causait une impression de froid. Je me hâtai de dire :

— Sophie, je veux mourir dans la religion de ma mère et dans votre religion. Envoyez chercher un prêtre.

Elle se leva aussitôt, murmurant un *merci* qui s'adressait à Dieu peut-être, et peut-être à moi. Elle appela Laurent et lui parla tout bas. Laurent descendit à pas lents. Sophie revint et me dit :

— Prions ensemble et recueillez-vous.

Elle sortit de sa poche une *Imitation de Jésus-Christ,* dont elle lut un chapitre à haute voix; puis elle se tut, me laissant à moi-même.

Je me recueillis, en effet, de bonne foi et au plus profond de ma conscience. Était-ce à Dieu que je pensais? Oh! certes, je lui demandais un monde meilleur où retrouver Sophie.

Le prêtre vint : une vénérable et douce créature, qui fut mon ami à l'instant même, parce que j'étais un affligé. Je me confessai à lui de tout mon cœur. Il me mit un baiser au front après m'avoir donné l'absolution.

Puis l'enfant de chœur entra avec la croix, et derrière l'enfant de chœur Laurent, la concierge et plusieurs servantes de la maison. Ma pauvre chambre, jadis si solitaire et si vide, n'était plus assez grande ; il restait des assistants dans le corridor.

Tout le monde s'agenouilla. Sophie, qui avait son visage entre ses mains, resta auprès de la fenêtre. Devrais-je dire ce détail? Il y avait dans le corridor d'autres personnes que les assistants sérieux. J'entendis encore cette voix sarcastique du major qui

disait au baron Palher, sans doute : « *Elle adore ces représentations! elle s'amuse comme une bienheureuse!*

Les autres priaient, répondant à haute voix les versets récités par le prêtre. Je distinguais bien entre toutes la voix brisée de Sophie. Oh! oui, celle-là s'amusait comme une bienheureuse! Du moins eût-elle laissé pour la douleur présente tous les plaisirs que peut donner l'univers.

Le prêtre m'aspergea, et tout le monde après lui : la main du bon Laurent tremblait; Sophie avait l'air d'une morte. Puis la croix repassa le seuil, et tous les assistants après elle.

Je vous le rapporte comme cela fut : j'étais prêt. Hormis la pensée de Sophie, il n'y avait plus rien de terrestre en moi : j'avais conscience que la pensée de Sophie en moi n'offensait point Dieu. N'était-ce pas Sophie qui m'avait ramené à Dieu?

Quand nous fûmes seuls, je lui dis :

— J'ai une grâce à vous demander. Mes torts envers ma famille sont grands; je suis l'obligé de tous ceux que j'aimais, et j'ai rompu avec eux pour une parole de juste remontrance. Il me semble que ma mère serait moins malheureuse si elle apprenait mon sort par votre bouche.

— Votre sort sera de vivre, Fernand, me répondit-elle et d'aller porter vous-même votre repentir aux pieds de votre bonne mère.

— Il se peut que cela soit ainsi, Sophie, répliquai-je; mais si cela est autrement, laissez-moi vous dire ma volonté dernière, le dernier souhait qui reste en moi. Ils doivent être bien inquiets là-bas, et bien chagrins aussi, car, depuis le tiers d'une année, ils n'ont point reçu de mes nouvelles...

— Vous n'avez point répondu à leurs lettres, Fernand! m'interrompit Sophie avec reproche.

— Je ne les ai même pas reçues. Ils ignoraient où je suis. Je ne sais rien de ce qui leur est arrivé dans cet intervalle... Sophie, quand je ne vais plus être là, vous accomplirez le devoir que je vous lègue. Vous n'implorerez pas mon pardon; je les connais, il est accordé d'avance; vous direz seulement que mes derniers jours sur la terre ont été des jours de travail; que j'ai souffert un peu pour expier mes fautes passées; surtout, Sophie, car là sera la

consolation de ma mère, dites-leur que j'ai quitté cette vie réconcilié avec ma religion, et que j'ai pu prier pour eux avant mon dernier soupir.

Elle ne répondit pas. Sa gorge sifflait, et je voyais ses yeux qui combattaient contre les larmes.

— Vous n'aurez rien de moi, Sophie, poursuivis-je encore, car je ne possède plus rien qu'une médaille bénite. Ma mère me l'a mise au cou quand je partis d'Angers, en m'ordonnant de ne m'en séparer jamais. En cela, j'ai obéi ; vous la trouverez sur ma poitrine et vous la rendrez à ma mère, avec mon dernier, avec mon tendre et filial baiser.

Elle se leva de son propre mouvement et me tendit son front, que j'effleurai de mes lèvres.

Je ne prétendrai pas que cet acte de Sophie me laissa sans émotion : c'était l'abandon de son pieux mensonge, c'était l'aveu de sa croyance à ma fin prochaine. Je l'entendis ainsi, et ce suprême espoir qui se cache on ne sait où, dans les recoins de notre être, s'éteignit. Pouvais-je espérer, quand Sophie elle-même me condamnait ?

— Mais, je le répète, j'étais prêt.

Sophie me dit simplement :

— Fernand, si Dieu vous appelle à lui, je vous promets de faire le voyage d'Angers.

Elle avait prononcé ces paroles sans pleurer; mais ses larmes éclatèrent aussitôt après, à la pensée de celle qui recevrait le message de deuil, et elle cria au travers de ses mains, crispées sur sa face :

— Pauvre mère ! pauvre mère !

— Non, non ! c'est impossible ! Il est trop jeune ! Mon Dieu ! vous ne pouvez pas le laisser mourir !

Elle levait, éplorée et si belle, que ce souvenir me gonfle encore le cœur; elle levait ses mains jointes vers le ciel. Le calme n'était plus. Le sang colorait violemment ses tempes et ses joues. Ses yeux brûlants séchaient les larmes au passage. Il fallut ma voix pour faire tomber le délire de cette fièvre.

— Sophie, lui dis-je, je me suis trompé : j'ai encore quelque chose, et ce quelque chose est à vous.

Elle tourna vers moi son regard ivre et troublé.

J'ai vu une fois en ma vie une jeune mère essayant de retenir le souffle sur les lèvres d'un pauvre petit enfant agonisant. Cela m'est resté dans le cœur comme une empreinte cuisante. Ce n'était plus le regard d'une femme, c'était, oui, je dis bien, c'était le regard sublime de la bête qui aime ses petits parce que Dieu l'a voulu. Tout l'invincible matérialisme de la maternité était dans ce regard fauve qui partait de l'âme à la torture, mais aussi des entrailles saignantes. Je compris dans ce regard l'amour fatal qui rive la mère à l'enfant.

— Eh bien! il y avait aussi dans le regard de Sophie quelque chose qui n'était pas humain. J'étendis mon doigt vers la table; son regard suivit mon doigt et s'éclaira.

— Les sonates! murmura-t-elle en se laissant glisser à deux genoux près de mon lit.

— Elles viennent de vous, Sophie, elles sont à vous.

Son corps charmant s'affaissa, tandis qu'une larme unique rafraîchissait l'ardeur de sa paupière. Elle s'accroupit; elle sourit, toute rouge et tout émue, comme on fait dans le premier âge au cadeau imprévu, à la *surprise* du nouvel an. On eût dit, en vérité, qu'un vent de douce folie passait en elle et la calmait par l'oubli.

— J'en ferai un beau livre, se dit-elle à elle-même, je l'aurai avec moi; je le lirai toujours. La pensée ne meurt pas... Ou plutôt j'irai dans une imprimerie: j'en veux des milliers d'exemplaires; des milliers! tout le monde le lira; tout le monde dira: Si jeune! si jeune!

Elle cacha sa tête dans la couverture. Je ne voyais plus que les masses frémissantes de ses admirables cheveux. Ma main, à mon insu, s'égara dans leurs boucles. Sophie eut un tressaillement profond, mais elle ne bougea pas. Moi, il me parut qu'un flux de vie remontait dans mes veines.

— Une grâce encore, Sophie, balbutiai-je, les lèvres tout près de son oreille, une grâce implorée à genoux... et puis je ne vous demanderai plus rien!

Elle se redressa brusquement au son de ma voix changée. Ses yeux grands ouverts exprimèrent l'étonnement, puis une sorte de

crainte. Elle regarda ma main qui venait de se baigner dans sa chevelure et qui tremblait.

— Fernand!... dit-elle avec une nuance de reproche.

— Une grâce! répétai-je, suppliant de l'œil et mes deux mains jointes; l'amour qui inspira ces pauvres pages inachevées...:

— Vous venez de sanctifier votre conscience, Fernand! m'interrompit-elle en s'éloignant de moi. Je suis mariée.

— Et moi je suis mourant, Sophie, répliquai-je. Il y a des amours si pures, que l'œil de Dieu lui-même les sonde en souriant. Il y a des amours qui ramènent à Dieu : vous le savez bien, puisque vous m'avez rendu d'un seul mot la foi et les espoirs de mon enfance. Ne vous éloignez pas de moi, Sophie, car vous emporteriez peut-être ma religion avec tout mon bonheur. Dieu a voulu que vous fissiez vibrer mon être à votre fantaisie. Vous m'avez fait croyant après m'avoir fait poëte, et vous ne voulez pas que je vous dise : « Je vivais en vous et pour vous; j'ai eu besoin de vous pour comprendre l'art et pour adorer Dieu ; soyez l'ange de ma mort comme vous avez été l'ange de ma vie. » Sophie! Sophie! je vous aimais, je vous aime! Jusqu'à cette heure, j'ai voulu anéantir mon secret avec moi : c'était folie! Mon secret s'échappe profitant des suprêmes faiblesses de ma volonté! Sophie! Sophie! mon rêve sur la terre! mon espoir dans le ciel! mes minutes ici-bas sont désormais comptées. Ayez pitié! un regard avant que mes yeux se voilent, une parole avant que mon oreille ait cessé d'entendre, un baiser avant que ma lèvre soit paralysée pour jamais!

Elle avait la tête haute et les paupières baissées. Ses sourcils se froncèrent lentement.

— Dieu fait bien ce qu'il fait, prononça-t-elle d'une voix très-altérée et en évitant de me regarder; vous ne pouviez pas vivre sans que je fusse coupable. Mourez, Fernand, je vous suivrai bientôt...

Ma tête tomba sur l'oreiller, et ce fut comme si son vœu eût été exaucé. L'effort que je venais de tenter avait épuisé ce qui me restait de vie. Le souffle me manqua et je sentis le sang qui se retirait de mes joues.

J'entendis un cri. Un baiser brûla le froid de ma bouche; une

haleine pénétra en moi comme l'être lui-même, tandis qu'une voix disait à mon oreille :

— Ne meurs pas! je t'aimais ! depuis la première heure, depuis cette larme qui me montra ton cœur! Ne meurs pas ! je t'aimais ! je t'aime! je suis à toi si tu veux vivre! à toi, entends-tu, Fernand, au prix de mon honneur sur la terre et de mon bonheur dans le ciel !

XVIII

CONVALESCENCE

Je ne mourus pas, puisque me voilà pour vous raconter cette histoire. Rien ne m'arrachera cette croyance que Sophie me donna ce jour-là son souffle et la chaleur de son cœur. Il y a la transfusion du sang, qui est un miracle touchant et charmant; je vécus par la transfusion de l'âme. Il faut bien que je bénisse un peu ce brave docteur et son abstention vis-à-vis d'un malheureux dont les veines ne pouvaient pas *faire les frais* d'une saignée.

Aucune de leurs monstrueuses drogues n'empoisonna ma faiblesse; on ne fit subir à ma pauvre chair, qui n'en valait plus la peine, ni l'outrage ignoble du séton, ni ces tortures sauvages et variées qu'on appelle des moxas, des ventouses et des vésicatoires. Ma jeunesse et la nature furent abandonnées à elles-mêmes : je vécus.

Je puis rendre avec une certaine précision ce qui se passa en moi et autour de moi, à cette heure où je fus en équilibre entre la mort et la vie. Je mets la mort la première, parce que, dans cette lutte, les chances étaient véritablement pour elle. Après ce trouble soudain, qui m'avait jeté à la renverse, et dès que je pus entendre la voix de Sophie, j'eus l'exercice passif de mes sens. Passif, vous comprenez bien : je pouvais entendre, et voir, et sentir ; mais je ne pouvais ni remuer ni parler

Je pensais avec une grande lucidité; je regrettais amèrement l'existence, ou plutôt Sophie et le bonheur dont j'entrevoyais l'aurore à l'instant même où il me fallait tout quitter; je faisais

effort, je puis l'affirmer, effort sensible, et j'allais dire utile, *pour ne pas mourir*.

La sensation physique qui représentait pour moi l'imminence du dénoûment, c'était comme un vide où le froid pénétrait. Ce vide était partout, dans les membres comme dans la poitrine et dans la tête. Je ne l'éprouvais pas cependant aux pieds ni aux doigts de mes mains, parce que je ne les sentais plus.

Dans ce vide, le froid montait peu à peu des extrémités de mon corps à son centre; et à mesure qu'il montait, ce froid, un gonflement inerte, spongieux, plus terrible que ne le peut dire la parole, se produisait au creux de mon estomac, comme si le vide environnant eût sollicité cet organe et l'eût exagéré dans tous les sens. Pour moi, c'était ce gonflement qui allait m'étouffer, déjà transi et perclus que j'étais.

Voilà pourquoi j'ai dit que Sophie me donna *son souffle* et la *chaleur de son cœur*. Ce n'est pas ici de la poésie; c'est le fait même, exprimé au mieux des mots que la langue me fournit. La voix de Sophie m'éveilla, ou plutôt m'empêcha de perdre entièrement connaissance; elle provoqua l'effort dont j'ai parlé, mon effort à moi; le contact de ses lèvres qui s'appuyaient contre les miennes produisit un choc intérieur, et le vent de son haleine tumultueuse fut inhalé de force par mes poumons.

Elle me serrait dans ses bras, elle me fit mal : c'était la sensibilité revenue; sa bouche m'étouffait après m'avoir rendu le souffle. Ma première respiration naquit de ma réaction désespérée. Alors, un poids immense débarrassa ma poitrine et je sentis son cœur qui battait contre le mien. Je sentis ses deux bras qui m'étreignaient comme une ceinture de vie; partout où elle me touchait, j'avais un feu qui fondait la glace de mon sang. Je le dis encore, ma poitrine eut son souffle, et mes veines la chaleur de son cœur.

Et j'entendais, oh! j'entendais les paroles entrecoupées qui jaillissaient de son âme à son insu. Celle-là savait aimer, celle-là était l'amour même. Il ne faut point essayer de traduire ces plaintes inouïes, ces mots qui ne disent plus rien quand ils ne sont que répétés, ces cris sourds, ces étranges murmures, toutes ces voix de l'angoisse et de la tendresse

J'entendais, je sentais, je souffrais!

Oh ! et je savourais déjà cette souffrance qui était la vie ! Etait-ce bien une souffrance ? Sait-on la ligne qui sépare ces deux excès : la fièvre des tortures et les enthousiasmes de la volupté ? J'entendais, je sentais, je souffrais l'amour. L'amour est un dieu. Sous sa main, la mort vibre. Je ressuscitai dans l'amour.

Quand mes deux bras se nouèrent autour du cou de Sophie, elle poussa un long soupir et tomba inanimée.

Cette nuit, je dormis un sommeil paisible, auprès de ma nouvelle garde qui, certes, reposa aussi tranquillement que moi. Elle s'était fait apporter un vaste fauteuil presque aussi grand que ma chambre. Chaque fois que je m'éveillai, ce fut grâce aux graves et puissantes modulations de ses ronflements. Elle cria, dès le matin, pour avoir son café et son eau-de-vie ; puis elle partit, afin d'aller prendre, dit-elle, une heure ou deux de bon sommeil. Paris n'offre point de classe plus intéressante que celle des gardes-malades.

Moi, je m'éveillai, très-faible encore, mais dans un sentiment d'énergie extraordinaire. La pensée de Sophie ne me quittait plus. J'avais une pleine certitude de vivre, une profonde conviction d'avoir été sauvé par Sophie. La foi est le plus puissant de tous les auxiliaires, parce qu'elle change la faiblesse en force. Laurent fut étonné de mon regard.

— Est-ce que nous allons *repiquer*, monsieur Fernand ? dit-il joyeusement.

— J'ai faim, lui répondis-je.

— Bravo !... je vais chercher le bordeaux.

— Non pas ! un bouillon et du pain dedans. Pas mal de pain.

— Saperlotte !

Laurent, qui m'avait donné du vin en cachette et malgré toutes les prescriptions contraires, n'était pas homme à me marchander un potage. Il descendit l'escalier en deux temps et revint au bout d'un quart d'heure avec un bol de soupe qui eût fait le déjeuner d'un maçon.

— J'ai fait semblant que c'était pour moi, me dit-il en clignant de l'œil.

L'odeur du bouillon m'enfla les narines, et je me mis sur mon séant sans aide.

— Saperlotte ! saperlotte ! répétait Laurent émerveillé.

Je plantai vaillamment la cuiller dans le potage. Je crus, en vérité, que j'allais vider le bol, tant la première cuillerée me donna de plaisir. Mais les choses ne vont pas ainsi, et les miracles de l'amour ne peuvent rien contre le rétrécissement de l'estomac. Après la quatrième cuillerée, je sentis que j'avais fait un copieux déjeuner.

— C'est égal, dit Laurent en reprenant le bol presque plein, c'est gentil pour commencer, pas vrai? Paris n'a pas été bâti en un jour, et n'empêche que sans ma goutte de vin par-ci par-là, vous seriez loin, à l'heure qu'il est, monsieur Fernand.

Il s'assit et me tint compagnie en mangeant le reste de ma soupe.

— Et madame? demandai-je après avoir cherché quelque temps la forme de ma question.

— Merci... un peu malade ce matin.

Puis, haussant les épaules :

— Ils l'auront, reprit-il, vous verrez qu'ils l'auront!

— Je ne vous comprends pas, commençai-je.

— Ah! je crois bien! grommela le bon valet, qui baissa la tête sur son bol; ça ne se devine pas, ces choses-là!... et on n'est pas dans les maisons pour bavarder sur ce qui s'y passe... Mais ça fait perdre patience, voyez-vous, monsieur Fernand... Ça n'empêche pas les sentiments, d'être ancien chasseur à cheval.. Une sainte du bon Dieu, quoi! qui ne se plaint jamais et qui se cache pour pleurer, et qui pâlit, maigrit! et qui étouffe en montant les escaliers!

Il se remit à manger sa soupe. Je ne savais comment l'interroger.

— Est-ce que madame,... dis-je, voyant qu'il ne parlait plus, madame, qui mérite si bien d'être heureuse?...

— Ah! je vous en réponds! mais des brutes, quoi!... c'est-à-dire une brute et un propre à rien!... Ils l'auront! voilà du temps que je le dis! Et il faut voir ça l'arme au bras! Pas moyen, voyez-vous, pas moyen de souffler le mot!

Il se leva brusquement, haussa les épaules encore et sortit.

Le malheur était donc dans cette maison, si peu dissimulé, si patent, que les domestiques eux-mêmes en avaient connaissance! Je savais déjà que Sophie avait la pitié de ses valets, mais jamais

je n'en avais entendu si long. Une brute et un propre à rien! Propre à rien, dans un certain langage, signifie tout simplement coquin. Je l'entendais ainsi et je me disais : « La brute, c'est le mari; le coquin, c'est l'ami du mari. »

Le major! Je devinais toute une tragédie bourgeoise : un Faust en ménage, un Faust à épaulettes et à moustaches, livré aux mains d'un Méphistophélès aigrefin.

Je cherchais à me rappeler les traits de ce major; je voyais un bilieux visage avec des yeux errants sous un front bas, un nez de vautour et une bouche sans lèvres.

L'indignation me prenait; j'avais le cœur serré. Mais cette colère généreuse était-elle en moi bien profondément? Je revivais tout entier; je n'avais pas laissé mon égoïsme derrière moi dans mon agonie. Il s'augmentait, au contraire, de toute la force de ma passion J'aimais. Aurais-je voulu que Sophie eût un mari qui l'aimât?

Je reculai tout de suite devant cette pensée. Cette plaie nouvelle m'effraya et je ne voulus point la sonder. J'en restai de parti pris aux surfaces et à ma colère, qui me donnait le droit d'aimer mieux et d'être mieux aimé.

Et de ma colère, je glissai tout doucement aux joies de mon triomphe, au bonheur de me sentir renaître. J'écoutais dans le lointain de ce passé d'hier les paroles de Sophie. Elles me revenaient toutes : Sophie m'aimait, Sophie m'avait toujours aimé. Aveugle que j'étais! comment ne l'avais-je pas deviné autrefois, dans la diligence, et surtout à ce bal où sa main avait tremblé, si froide, dans la mienne?

Comme elle m'avait dit cela : « Fernand, je vais me marier! » Aveugle! aveugle! Et fallait-il que cet amour fût robuste déjà pour avoir résisté au ridicule de ma conduite, pendant ce long tête-à-tête où j'avais agi, parlé, *posé* comme un imbécile enfant! Le rouge me venait aux joues tandis que je me souvenais de tout cela.

Cette larme, la fontaine d'amour! je l'avais raillée jadis. N'étais-je donc point meilleur aujourd'hui, puisque le sourire revenait encore à mes lèvres? Si fait, j'étais meilleur; mon sourire avait beau railler, je sentais mes yeux se mouiller. Pauvre larme! pauvre Sophie! L'aïeule était morte maintenant; les deux enfants aussi.

Sophie n'avait plus que moi. Quel devoir heureux et charmant que de me dévouer à elle et d'être son tout sur la terre!

J'étais meilleur, puisque j'aimais. Mon égoïsme, à tout le moins, embrassait dans son cercle un autre moi-même.

J'aimais, cela est certain; Sophie était ma seule pensée. J'écoutais avec d'incomparables délices l'écho de sa dernière parole : « Je suis à toi. » Je l'attendais, en proie à une fiévreuse impatience; il me semblait qu'elle tardait; j'étais inquiet; au moindre bruit dans l'escalier, je me disais : C'est elle.

Alors, j'avais tout à coup frayeur. N'allait-elle point retirer les paroles prononcées? On parle pour sauver un ami qui se meurt. Allais-je la revoir hautaine et plus sévère, prenant la revanche de sa faiblesse d'un instant? ou allait-elle entrer, riante, le baiser aux lèvres, heureuse de la glace rompue et profitant des bénéfices de l'amour avoué.

Je la voyais ainsi deux fois. La première vision faisait froid dans mes veines, mais la seconde, en me charmant, me blessait le cœur.

Elle vint enfin, et il me sembla que ma chambrette joyeuse avait de soudaines clartés. Son aspect pourtant ne relevait pas mes espoirs, mais il ne donnait pas raison non plus à mes craintes. Elle entra souriante et bonne comme toujours. C'était l'amante, la pression furtive me le dit; mais c'était encore la sœur par le chaste baiser qu'elle déposa sur mon front. Sauf l'émotion grave qu'elle avait dans les yeux, on eût dit que rien ne s'était passé. Ce fut au point que j'eus la tentation de lui faire un reproche.

Je me contins seulement parce que je la trouvai très-changée.

Elle me regarda longtemps avant de parler.

— J'ai bien prié cette nuit, Fernand, me dit-elle enfin : j'ai demandé à Dieu pardon pour vous et pour moi. Je ne sais s'il est permis à notre conscience de nous tromper, mais la mienne m'a dit qu'il n'y avait point de crime dans un amour pur. Je suis devenue craintive depuis que j'ai fait l'aveu de ma faiblesse à vous et à moi-même. Notre amour sera pur, Fernand; c'est à ce prix que Dieu vous a rendu à moi et à votre mère.

Elle se défendait déjà de moi, qui ne l'attaquais pas. Le miracle de ma résurrection ne semblait plus être pour elle qu'une préoc-

cupation secondaire. Elle était tout entière à une seule pensée : la pensée de son danger, et pour le fuir, dès ce premier moment, elle se réfugiait derrière l'image évoquée de ma mère !

Selon ma coutume, je ne vis rien de tout cela ; je ne vis que le fait apparent qui justifiait mes inquiétudes, et je dis avec amertume :

— Avez-vous peur déjà, Sophie, de m'avoir donné trop de bonheur?

Il me sembla voir dans son regard une nuance plus prononcée de tristesse.

— C'est à ce prix, poursuivit-elle, que je puis garder moi-même l'espoir de vivre près de vous et pour vous.

Il était manifeste, par l'accent même qu'elle prêtait à ces mots, qu'ils ne contenaient point toute sa pensée.

— Expliquez-vous, Sophie! m'écriai-je. Pourquoi menacer votre esclave ?...

— Je ne menace pas, Fernand, m'interrompit-elle avec fermeté : je vous dis ce qui est. Je suis à vous ; mon cœur ouvert a laissé tomber cette parole, et je la répète dans le calme de ma volonté : Je suis à vous. Mais je suis mariée. Sachez, maintenant, et souvenez-vous plus tard que ma vie est entre vos mains.

Il y eut entre nous un long silence. Mon cœur était plein de choses qui ne se peuvent exprimer.

Je trouvais que cette explication, à laquelle tout prétexte manquait, ne rentrait pas dans le caractère de Sophie ; bien plus, je trouvais qu'elle enfreignait cette loi de dignité et de délicatesse qui enseigne aux femmes à garder pour l'heure de l'attaque l'usage des armes défensives.

Je ne voyais pas, je ne comprenais pas cette pauvre âme timorée et déjà bourrelée d'un remords imaginaire, demandant grâce d'avance, longtemps d'avance, parce qu'elle sentait sur elle le poids d'une fatalité. Je ne comprenais pas, je ne comprenais rien. Elle m'aimait trop ; elle était trop au-dessus de moi !

Il y a des moments poignants et sombres où je crois n'avoir jamais bien aimé que sa mémoire !

Ma convalescence ne fut pas d'un jour. Il fallait de longs soins avant que je pusse seulement descendre de mon lit et prendre le

soleil couchant à ma fenêtre, donnant sur la grande cour des Célestins. Rien ne me manquait. Bien que mon état ne permît plus ces visites de charité qui se font en plein jour et à la face de tous, Sophie trouvait moyen de me voir.

Laurent, l'ancien chasseur à cheval, avait pour elle un dévoûment qui tenait du culte, quoiqu'il y eût parfois dans ses manières une sorte de rudesse. D'un autre côté, Laurent m'aimait beaucoup moi-même. Il fut le complice, sinon le confident de ces innocentes amours. Quand Sophie était chez moi, Laurent faisait le guet dans l'escalier ou dans le corridor. Il me dit une fois :

— Il y en a plus d'un qui croirait ceci et ça, pas vrai ? Moi, je mettrais ma main au feu. Je sais que c'est un ange !

J'étais debout. Mon ancien caractère perçait en même temps que mes forces revenaient. J'eus toutes les peines du monde à réprimer un lâche sourire qui eût été le pendant de la réponse que j'avais faite au conducteur de la diligence d'Angers à Paris.

Si j'avais souri comme je le dis, Laurent n'aurait pas compris; mais si Laurent eût compris, tout valet qu'il était, il m'en eût fait repentir.

J'aimais, cependant; les preuves d'adoration abondent dans mon souvenir et me consolent. Je faisais comme Sophie le voulait : elle avait sur moi un empire absolu ; nous vivions ensemble comme le frère et la sœur. C'étaient de longues causeries que son doux esprit faisait charmantes. Nous parlions bien souvent de l'avenir, jamais de *notre* avenir, hélas ! ni du sien, mais du mien toujours. Elle me voyait grandir et rebâtissait plus beaux tous mes premiers rêves. Elle m'admirait dans le peu qui tombait de ma plume ; elle m'encourageait ; elle faisait mieux : elle me prodiguait sa pensée, qui devint mon talent : car ce que j'ai produit, tout ce qui a une valeur, du moins, appartient à Sophie.

Quand je voulais ramener la conversation vers elle et sonder le mystère de sa vie intérieure, elle devenait taciturne et triste. Cependant, d'après le peu qu'elle me dit, mais surtout à l'aide des indignations de Laurent, je parvins à construire l'histoire de son mariage et de son ménage.

Le mariage était l'œuvre de son oncle, le contrôleur aux Messageries Laffitte et Caillard. Cet excellent parent, aimant beaucoup

sa nièce et rempli des meilleures intentions, avait cru trouver un trésor en ce jeune lieutenant-colonel si beau, si riche et pourvu d'un titre de baron. Il avait accueilli sa recherche avec empressement : c'était, malgré la beauté de Sophie et sa parfaite éducation, une bonne fortune inespérée.

Sophie, elle-même, n'avait manifesté aucune répugnance. Vous savez avec quelle ferme résignation, elle m'avait parlé de son destin ; c'était précisément ce destin-là qui s'accomplissait : Sophie allait être la bienfaitrice de son aïeule, de son petit frère et de sa petite sœur.

Il est bien vrai qu'un pareil dévoûment n'est pas une excuse, quand il s'agit d'un acte comme le mariage. Mais tant de mariages se font par des motifs moins honorables et plus frivoles, pour l'argent seulement, par exemple. Le proverbe dit qu'ils ne sont pas tous malheureux.

On avait eu sur le lieutenant-colonel Palher des renseignements fort suffisants. C'était le fils d'un riche industriel de Mulhouse qui avait bel et bien acheté son titre de baron : preuve qu'il lui appartenait légitimement. Il avait avancé dans l'armée avec une extrême rapidité, bien qu'on ne lui connût pas de qualités transcendantes ; mais il les avait peut-être à l'état latent, et son grade d'ailleurs était là.

Il avait une bonne santé, ce qui produit la plupart du temps un bon caractère ; il était un peu fastueux dans ses goûts, mais sans néanmoins dépasser les possibilités de sa fortune, qui montait à quatre-vingt mille livres de rentes. On ne lui connaissait ni dettes ni histoires de femmes : c'était un parti d'or.

L'oncle contrôleur avait coutume de dire qu'il n'aimait pas les maris qui avaient l'air d'avoir inventé la poudre. A cet égard, le baron Palher présentait toutes les garanties désirables.

Mais les renseignements ne disent pas tout et ne peuvent pas tout dire, parce qu'il y a bien des choses que les gens ne vont point raconter à ceux qui donnent des renseignements.

Les renseignements se turent sur un vice et sur un ami que le baron Palher avait. Le vice, c'était d'être joueur ; l'ami, c'était le major.

Le major Torini, natif de quelque part, là-bas, dans la belle

Italie, où il en naît des quantités, absent de sa patrie pour une raison ou pour une autre, vivant de ceci ou de cela, cherchant volontiers querelle à ceux qui, précisément, voulaient savoir ce qu'était cela ou ce qu'était ceci, duelliste à la main malheureuse, queue de première force au billard et inventeur de plusieurs martingales infaillibles : vous connaissez ?

Seul j'aurais pu parler à temps non point du major Torini, dont je ne soupçonnais pas du tout le mérite, mais du jeu. Quand même j'aurais cru devoir le faire, un homme n'est pas perdu d'honneur pour avoir été rencontré, les coudes sur un tapis vert. Une fois d'ailleurs peut n'être pas coutume.

D'ailleurs encore, entre ces deux malheurs : le jeu et Torini, le jeu n'était qu'une plaisanterie. Le jeu est assurément une chose terrible, mais Torini !...

Je ne sais plus dans quel livre, en trois traits de sa plume tranchante comme un burin, Gozlan a esquissé le major de la légion étrangère. Le major de Gozlan fait rire et trembler : c'est bien cela. Je pense que Gozlan avait rencontré Torini avant de buriner son major de la légion étrangère.

Le major avait absolument les mêmes goûts que son ami le baron : il aimait le jeu, les chevaux, la table, etc. Cette conformité d'attraits allait très-loin, puisque le major partagea aussi le sentiment que le baron Palher avait pour sa femme. Son dévoûment fut poussé jusque-là. Ne croyez point que je raille : ce major était un chien pour le dévoûment ; il suivait son baron Palher, partout, lui choisissait ses chevaux, lui goûtait son vin, lui piquait sa carte, et remplissait enfin, avec un empressement attendrissant, tous les devoirs d'un parfait Achate.

Aimez-vous les gens *obligeants?* Moi, j'ai à leur sujet de légères défiances. Mais quand les gens obligeants dévalisent quelqu'un, je ne plains jamais ce quelqu'un, parce que je le méprise. Il faut déjà être tout à fait stupide ou à moitié perdu pour avoir besoin des gens obligeants.

Le mariage eut lieu ; le jeune ménage s'installa ; il y eut une lune de miel. Ici, j'avoue que le malheur ne vint pas du mari ; la lune de miel fut toute de son côté. Sa femme ne l'aimait pas d'amour. Il faut tenir compte de tout ceci, et ceci est triste à dire : si

la femme eût aimé son mari d'amour, elle eût triomphé peut-être de la passion du jeu et du major Torini.

Peut-être. Il suffit de ce peut-être pour que la robe nuptiale de la femme n'éclate pas de toute sa blancheur. On ne doit pas, en effet, se marier quand on n'aime pas ; il faut l'amour pour écarter certaines pierres d'achoppement qui embarrassent la voie conjugale.

Le baron Palher aurait voulu de l'amour ; il eût été longtemps par lui-même à s'apercevoir que sa jeune femme ne pouvait lui donner que de l'amitié, du dévoûment et de l'obéissance. Le major Torini lui rendit le service d'ouvrir ses yeux. La lune de miel prit fin brusquement, et les croupiers du 113 saluèrent avec plaisir le retour de la brebis égarée.

Le baron Palher avait été un mois entier sans mettre le pied dans une maison de jeu : Sophie avait eu le salut de cet homme entre les mains. Dussiez-vous m'accuser de radotage, je vous répète qu'on se marie pour soi d'abord, ensuite pour son mari, et jamais pour son aïeule et ses petits frères. Cela n'excuse pas le baron Palher, qui n'eût pas compris un mot de cette discussion ; cela n'accuse pas l'enfant de dix-sept ans, cédant à la chevaleresque générosité de ses affections de famille ; mais cela prouve en faveur de ma thèse inflexible, à savoir : qu'il n'y a point, même en ce monde, de punition absolument imméritée.

Sophie vit l'éloignement de son mari sans en éprouver du chagrin ; elle accepta trop aisément sa condamnation à la solitude : elle resta la femme soumise et souriante. Le baron Palher n'eut même pas à se dire que ses absences laissaient un chagrin à la maison. Torini fut le maître au dehors ; il s'arrangea de manière que le baron restât toujours dehors, jusqu'au moment où la dernière influence de la femme, patiemment annihilée, le laissât maître aussi au dedans.

Alors se révéla en lui un talent de femme de ménage véritablement extraordinaire ; il s'imposa jusque dans les plus minces détails ; il fut le majordome qui régente les valets, l'homme d'affaires qui s'arrange avec les fournisseurs, l'intendant qui gère les biens et qui procure de l'argent dans les moments difficiles : il fut en un mot et rigoureusement l'indispensable du baron Palher, qui ne

voyait plus que par ses yeux et n'entendait plus que par ses oreilles.

Sophie s'émut, non point de tout cela, mais d'une démarche insultante que le major tenta auprès d'elle. Elle se plaignit. Elle dénonça le major à son mari. Le mari, en définitive, était militaire et n'avait pas perdu tout sentiment d'honneur.

Torini fut appelé ; une explication eut lieu en présence de Sophie, et il résulta de l'explication que Sophie, convaincue d'avoir calomnié ce cher major, reçut de son mari une brutale réprimande. Il ne l'avait jamais maltraitée jusqu'alors. En ces matières, une fois le premier pas fait, l'habitude se prend vite : Sophie eut à souffrir presque journellement des manières de son mari.

Le major avait été généreux et galant ; il pouvait aisément se passer d'elle, et cependant il lui avait proposé un traité d'alliance. Pour les hommes de son espèce, dépourvus de tous préjugés, il n'est pas vraisemblable qu'on repousse l'infamie uniquement parce que c'est l'infamie ; ces messieurs cherchent toujours un autre motif.

Sophie n'aimait pas son mari ; le major savait cela, et cependant Sophie avait rejeté avec mépris ses offres, à lui, le major Torini : donc elle avait un autre amour. Partant de là et pris de cette haineuse rancune qui suit, chez ses pareils, tout échec amoureux, il résolut de se venger. La conduite de la généralité des femmes, dans la position de Sophie, rend ces vengeances aisées : elles ont coutume de se livrer elles-mêmes aux coups de l'ennemi ; mais avec Sophie, ce fut différent ; l'existence de Sophie, présent et passé, défiait si hautement la médisance, que le major ne put trouver un seul défaut à sa cuirasse. Où la médisance ne peut, reste la calomnie, que rien n'arrête.

Le major connaissait le maniement de cette arme ; on calomnie par des paroles, on calomnie par des demi-mots ; il n'est pas impossible de calomnier même par le silence. Ce fut ce dernier moyen que choisit le major, parce qu'il n'expose pas, et que tout bravo sachant son métier frappe par derrière avant de tenter ce pis-aller naïf qui se dit : attaquer en face.

Il eut, en parlant de Sophie, des expressions de visage équivo-

ques, des regards malicieux, des sourires étranges. Il se permit même, en sa présence, des mines sarcastiques et de ces mots inconvenants dont vous avez eu déjà plusieurs échantillons, et dont le type peut être pris dans cette impertinence dite au lit du mourant :

— Elle s'amuse comme une bienheureuse !

Il n'y a que le mari qui puisse protéger la femme. Du moment que le mari a déserté sa tutelle ou que la femme a démérité la protection conjugale, vous ne pourriez trouver dans le monde entier un être aussi misérablement abandonné. Sophie tenta de se réfugier dans la solitude de son intérieur ; mais là, d'autres soucis vinrent la chercher. Un jour, un créancier impatient fit du bruit dans l'antichambre, et à dater de cet instant des scènes semblables se renouvelèrent incessamment.

Il existe, en effet, une sorte de boulevard autour de l'homme riche ou de l'homme qui a été riche ; mais dès qu'une brèche a été faite à ce rempart, qui a nom *le crédit*, tout le monde s'y précipite, et les respects passés sont la juste mesure de l'insolence présente. On dit : « Plat comme un valet, » dans le langage usuel. Pourquoi cela? Le rez-de-chaussée et même l'entre-sol de notre civilisation parisienne pullulent de gens qui sont beaucoup plus plats que des valets.

Le baron Palher avait des dettes qu'il ne pouvait pas payer. Mange-t-on, cependant, quatre-vingt mille livres de rentes en quelques mois? Le baron Palher avait donc trompé la famille de Sophie? Mon Dieu, non : les quatre-vingt mille livres de rentes du baron existaient bien réellement, comme son titre et comme son grade de lieutenant-colonel. Alors, il avait des maîtresses ?

Il se peut ; mais Torini était là pour rogner les griffes de ces dames. Le baron jouait furieusement ?

Certes, mais dans ces maisons publiques, sauvegardées du moins contre l'escroquerie, on gagnait parfois, si l'on perdait souvent. Quatre-vingt mille livres de rentes! Figurez-vous bien qu'en 1830 tout le monde n'était pas encore millionnaire. Quatre-vingt mille livres de rentes formaient alors une magnifique fortune qui ne semblait point susceptible d'être mangée dans un appartement, même très-beau, de la rue de la Cerisaie, derrière l'Arsenal.

Mais Torini, vous entendez, Torini! auprès d'un pauvre garçon comme notre gentilhomme d'Alsace, est une machine à ruiner plus puissante que le jeu, que les femmes, que les folies de toutes sortes et de tous calibres Ces autres mécaniques sont vieilles : Torini est de l'âge de la vapeur. Force de cent chevaux! Torini spécule; et, comme il est l'obligeance même, il ne spécule qu'avec l'argent de ses amis.

Le baron Palher avait sa fortune en rentes; et que de toiles imprimées son père avait dû brocanter pour devenir un si gros créancier de l'Etat! Les rentes furent vendues parce qu'elles ne rapportaient pas assez. Torini vous trouvait des placements uniques! Il savait des entreprises qui devaient tripler leur capital en cinq ans, tout en donnant des intérêts superbes et des dividendes qui étaient des bénédictions!

On pouvait jouer, en vérité, et poursuivre ces martingales qui devaient amener à la fin l'explosion de la ferme des jeux; on pouvait boire, aimer les femmes chantées par le vaudeville et faire courir les chevaux tout à son aise: les entreprises de Torini suffiraient à tout; c'était le Pactole intarissable!

En somme, que dire à Torini, quand son Pactole se dessèche tout à coup? Il a fait pour le mieux et l'homme est sujet à errer.

Le baron avait des dettes criardes; le baron n'avait plus ses quatre-vingt mille livres de rente; le baron signait des lettres de change et Torini les négociait: voilà quelle était la situation.

Laurent me dit un jour:

— Monsieur a été mandé à la guerre. Le ministre ne plaisante pas : tout ça finira mal!

Ce Torini ne m'avait rien fait personnellement, et pourtant je l'exécrais bien mieux que je n'avais détesté mon Basile. A Angers, j'avais fréquenté la salle d'armes en cachette de mon père; je maniais l'épée passablement, mais j'étais surtout un remarquable tireur de pistolet. Je m'endormais tous les soirs en massacrant ce Torini.

Mes forces revenaient rapidement et j'aurais savouré dans toute sa plénitude le bonheur des convalescents, n'eût été la tristesse croissante de Sophie. Mes inquiétudes pour elle allaient grandis-

sant chaque jour : sa santé s'altérait; en même temps, sa religion devenait plus timorée et la pureté même de notre liaison emplissait sa conscience de scrupules.

— Pourquoi nous sommes-nous dit comment nous nous aimions, Fernand? me répétait-elle parfois.

J'étais bien loin de la réalisation de nos espérances, mais je l'aimais et j'aimais en outre ce sentiment de compassion qui se mêlait à mon amour. L'espoir vague de protéger Sophie dans l'avenir et de la faire heureuse m'exaltait. Mes instincts, bons et mauvais, se réunissaient ici pour chauffer ce rêve jusqu'à l'enthousiasme.

Je commençais à sortir depuis une semaine environ, et la pensée de ma famille me tourmentait sérieusement. J'avais essayé d'écrire à Angers deux ou trois fois : ma plume s'était arrêtée sur le papier; une méchante honte me retenait de laisser parler tout mon cœur. Un soir, j'allai jusqu'à l'Hôtel de Ville en descendant la rue Saint-Antoine.

Une fois là, je songeai que j'étais tout près de mon ancien paradis. Des lettres de ma famille avaient dû parvenir à cette adresse : c'était certain. La bonne madame Hardy me les avait gardées : c'était plus certain encore. Une impulsion irrésistible m'entraîna vers la rue Saint-Martin; j'avais le cœur gonflé ; il me semblait que j'allais vers ma mère.

Mais, à mesure que je marchais, ma pensée s'attrista. Il y avait maintenant près de six mois écoulés depuis que je n'avais eu des nouvelles de ma mère. Que s'était-il passé là-bas dans ce long intervalle?

J'eus peur de savoir, et cependant je poursuivis ma route.

J'arrivai dans la rue Saint-Martin, et d'autres répugnances me prirent. Passer le seuil de cette maison ! j'avais honte, mais j'allais toujours. Je me trouvai bientôt en face de la boutique du pâtissier, sur le trottoir opposé. Je glissai au travers des carreaux un regard furtif.

Si M. Hardy avait été à son comptoir, je ne serais pas entré, car je songeais déjà à Laurent et au moyen d'avoir mes lettres par ambassadeur. Mais M. Hardy n'était pas à son comptoir ; il n'y avait que la bonne femme, qui me sembla plus reine qu'autrefois

et qui portait le deuil. Je ne sais pourquoi ce deuil s'associa en moi à la pensée de ma mère.

Je traversai la rue en courant, et je me précipitai dans la boutique. La bonne madame Hardy faillit tomber du haut de son siége; la voix lui manqua un instant; mais Dieu sait que ce ne fut qu'un instant.

— Ah! mauvais sujet!. s'écria-t-elle en se précipitant sur moi et en m'embrassant abondamment devant tous ceux qui regardaient ses friandises à travers les carreaux, qu'êtes-vous donc devenu? Avez-vous passé sous terre? J'ai été rue de Jérusalem, au bureau des garnis, et, pour le coup, j'ai cru que vous aviez fait la fin de vous! Comme de juste, ça arrive aux gens qui ont des idées plein la tête... Mon pauvre Hardy n'en avait pas de trop; mais il s'est en allé des fièvres de l'automne. Ça a règné dans le quartier: la femme du liquoriste a eu son enterrement le même jour... Mais comme il est changé! Il a encore grandi. Quand je vis votre lettre et le billet de la somme, figurez-vous, le feu me monta; je me dis: « Encore un filou! » Le premier moment, vous savez... Le pauvre Hardy m'envoya chez le commissaire, mais je fis semblant, comme de juste...

— Cette somme vous sera payée, madame Hardy, voulus-je l'interrompre.

— Payée? Il y a lontemps que c'est fait, mon chérubin! Vous ne savez donc pas? vous ne savez donc rien?

— Non, dis-je, je ne sais rien: je venais pour savoir.

— Ah! ah! reprit-elle, c'est un brave homme que votre frère aîné! Il a de vous dans la figure; oui, ça me frappa tout de suite...

— Vous avez vu mon frère aîné? balbutiai-je.

— Et c'est un original, j'en réponds! Il vint donc vous chercher vers le mois de septembre... Tenez! quinze jours avant mon pauvre homme: les fièvres le prirent en octobre... Il ne connaissait pas Paris, votre frère, j'entends; il était comme une âme en peine dans les rues. C'est avec lui que j'ai été au bureau de la préfecture. Il pleurait en revenant et il disait entre ses dents: « Le misérable! le scélérat! le gredin! » Ah! ah! n'empêche qu'il vous aime bien, monsieur Fernand!

— Et il partit? prononçai-je avec effort.

— Comme de juste, puisqu'il a un état là-bas.

— Et que vous dit-il en partant?

— Ah! pour vous aimer bien, ça y est! Il dit : « Cherchez encore et, si vous le trouvez, donnez-lui de l'argent tant qu'il voudra; ça me regarde. » Comme de juste, il avait payé tout ce que vous deviez chez nous... et mon pauvre Hardy chantait que c'était du bien trouvé, car il n'y comptait guère. En voilà un qui ne vous aurait pas prêté cent mille francs sur parole! Écoutez donc, il avait gagné durement le morceau de pain qu'il avait...

— Et l'on ne m'a plus écrit depuis ce temps? l'interrompis-je encore.

— Ah! par exemple! se récria-t-elle, il y en a une botte de lettres là-haut, dans le tiroir!... Parce que je lui avais dit, j'entends au frère aîné, que vous reviendriez toujours une fois ou l'autre, si, par cas, vous n'étiez pas défunt. Alors, il m'avait prié de recevoir les lettres, affranchies, comme de juste.

— Et ces lettres, ma bonne madame Hardy, ces lettres?

— On va vous les chercher... quoique ça ne vous ait pas beaucoup pressé de venir les prendre.

Elle monta le fameux escalier où pendait encore la même frange de draperies comestibles, et redescendit aussitôt après, versant sur la route un véritable déluge de paroles. En son absence, j'avais jeté un regard autour de moi : rien ne manquait, sauf « le pauvre homme ». Les volumes de Ducray-Duminil, un peu plus gras, étaient encore sur le comptoir; l'un d'eux, entr'ouvert, me montra son titre : *Célina ou l'Enfant du mystère.*

Je pris des mains de madame Hardy le paquet de lettres et je les retournai toutes, l'une après l'autre, avec un serrement de poitrine. C'était pour examiner les cachets. Pas un seul des cachets n'était noir. Un cri de reconnaissance envers Dieu jaillit de mon cœur; je baisai une de ces lettres qui était de ma mère, et je m'enfuis, poursuivi jusque dans la rue par cette bonne Hardy, qui en avait long encore à me conter. J'avais hâte et je voulais être seul. Que m'importaient désormais les plaintes ou les reproches? Il n'y avait pas de cachet noir.

Ma première pensée avait été de regagner vivement ma cham-

brette, afin de dépouiller à mon loisir toute cette chère correspondance. Mais j'étais bien faible encore et mon émotion m'avait brisé plus que la fatigue de ma première course, déjà trop longue pour ma position. Je vis que je marchais avec une extrême lenteur; l'impatience me prit : je m'approchai d'une devanture de magasin et je décachetai une lettre au hasard.

Des plaintes? mon Dieu! des reproches? Oh! combien je les connaissais mal, moi qui croyais si bien les connaître! Cette première lettre décachetée était de ma troisième sœur, celle que je regardais comme la moins aimante de toutes. C'était un cri du cœur qui fit jaillir les larmes de mes yeux, comme si j'eusse entendu la voix de ma mère elle-même.

Dieu bon! vous m'aviez donné cette famille qui vivait par les saintes amours, je faisais partie de cette gerbe d'âmes généreuses et dévouées! Pourquoi mon âme n'était-elle pas comme leurs âmes? Pourquoi l'idée et le besoin de m'envoler hors du nid? Pourquoi, moi seul, esprit errant et inquiet parmi ces tranquillités, heureuses de se presser les unes contre les autres?

La seconde lettre était de mon frère le légiste, qui me demandait pardon. Lui, à moi! Les autres lettres, saurai-je vous dire? toutes bonnes, toutes tendres, toutes pleines de caresses et de prières!

J'arrivai à la dernière, qui était de l'écriture de ma mère, et je me préparai à en savourer le contenu. C'était le dessert de ce festin d'amour. Entre toutes ces tendresses qui venaient de me parler, celle-ci savait le mieux le chemin de mon cœur. Je baisai encore l'adresse et je rompis le cachet. Un papier rose s'échappa de l'enveloppe et tomba à mes pieds sur le trottoir. Je le ramassai. C'était un bon de poste de cent francs; pourquoi?

Ma vue se troubla. Je pus néanmoins lire la lettre, qui ne contenait que ces mots :

« Mon pauvre enfant, puisse mon appel arriver jusqu'à toi! Si tu veux avoir la bénédiction de ton père mourant, viens vite! »

La lettre s'échappa de mes mains. J'avais vu la date : elle avait huit jours. C'était bien la dernière. Je restai foudroyé.

Puis un grand cri sortit de ma poitrine, rassemblant les pas-

sants, auxquels je ne prenais point garde et qui voyaient en moi un fou. Je disais :

— Mon père est mort! mon père est mort! j'ai laissé mourir mon père! Ils étaient tous là! moi seul je manquais! Mon père est mort! mon père est mort!

XIX

MA FAMILLE

Je perçai la foule, qui m'entourait déjà, et je pris ma course au hasard. Ma faiblesse n'était plus ; j'allais comme le vent. Où allais-je? Non plus chez moi, certes, car je tournais le dos au quartier de la Bastille : mais où? Je ne savais. A ces heures, c'est l'instinct qui pousse, et il va droit. J'arrivai à la porte des Messageries Laffitte-Caillard. Je me dis : C'est ici. J'entrai. Le départ pour Angers avait lieu dans une heure. Le hasard me servait, mais je maudis le hasard : une heure! Il me semblait que les chevaux, attelés, devaient m'attendre et battre le pavé de leurs pieds impatients. Une heure d'attente! Pour une heure perdue, on manque la bénédiction de son père!

Que d'heures pourtant et que de jours j'avais perdus!

J'entrai dans un cabaret et j'écrivis quelques lignes à Sophie. Je ne sais pas ce que je lui dis. J'eus cependant assez de connaissance pour adresser la lettre à Laurent. Je l'envoyai par un commissionnaire.

Ce voyage fut la plus longue et la plus insupportable de toutes les tortures. La faim ne m'avait pas fait souffrir ainsi. Je ne sais pas quels furent mes compagnons de route. Je vis des gens inconnus autour de moi, dans un intérieur de diligence; et pourtant il me sembla que j'étais seul, seul avec mon père, qui sans cesse m'appelait et que je voyais dans un lointain sombre, sur son lit d'agonie, les deux bras hors de sa couverture et tendus vers moi.

— Je viens! je viens! disais-je.

Je venais, mais si lentement! J'avais parfois envie de sauter sur la route ; car, à pied, selon moi, j'aurais dévoré l'espace. Les retards du voyage exaspéraient ma fièvre. Je souffrais, j'étais dans l'enfer ! Trois longs jours avec trois longues nuits !

Enfin, la roue retentit sur le pavé d'Angers. Pendant qu'on pesait la voiture à l'octroi, je me ruai hors de la caisse et je m'enfuis, courant follement. J'arrivai, épuisé de force et de souffle, à la porte de notre maison. Là, je m'affaissai avant de soulever le marteau. La nuit était tombée. Je tâtai avec mes mains, cherchant quelque chose que je trouvai : des marques fraîches dans la maçonnerie de la porte, des marques de clous.

J'avais vu autrefois un enterrement dans notre maison ; je savais où se fixaient les tentures ; les marques y étaient : il y avait eu un enterrement. Ma tête heurta contre la pierre du seuil, et je ne souffris plus...

J'étais couché tout habillé sur le lit de ma mère ; ma mère était auprès de moi et pressait mes deux mains dans les siennes. Autour de nous tous mes frères et sœurs se tenaient debout. Il ne manquait personne.

— Il ne manquait que moi ! murmurai-je en refermant les yeux.

— Mon Fernand chéri, me dit ma mère dans un baiser, — et je sentais ses larmes rouler sur ma joue, — tu n'aurais pas pu venir... quand même tu aurais eu des ailes... Dieu nous l'a pris le soir même où ma lettre fut jetée à la poste.

J'entendis mes sœurs qui pleuraient.

Ma mère aimait son mari de ce grand, de ce puissant, de ce respectueux amour qui fait la solidité des familles. Elle avait le cœur brisé ; mais quand je rouvris les yeux, je la vis sourire. Mes sœurs aussi souriaient dans leurs pleurs, et tous mes frères me souriaient parmi la grave douleur qui pâlissait leurs visages.

Tous : ceux aussi que je n'avais pas vus depuis l'enfance, le marin et l'agriculteur.

Je ne voyais que du noir, car ma mère avait déjà le deuil de veuve, et les autres leur deuil d'enfants ; je ne voyais que du deuil, que des pleurs, que de la tristesse ; et tout cela naguère devait avoir l'aspect déchirant de la maison mortuaire ; mais, mainte-

nant, sur ce noir, parmi ce deuil, derrière ces larmes, le sourire fleurissait comme la fleur qui croît sur les tombes, le sourire de la tendresse mélancolique, le rayon qui perce les nuages, la joie du retour, au milieu des angoisses adoucies de la séparation.

Comme ils m'aimaient, Paul ! ils souriaient !

Ma mère ajouta, en posant ses deux mains sur mon front :

— Il m'a dit de te bénir pour lui.

Je l'attirai contre mon cœur et je l'y tins pressée en sanglotant. Mes lèvres ne pouvaient se détacher de son front. Elle murmurait, elle, étouffée sous mes baisers :

— Je vous disais bien !... je vous disais bien !...

Et avec triomphe, quand elle fut libre de mon étreinte :

— Je vous disais bien qu'il nous aimait !

Je tendis mes bras vers le groupe qui m'entourait, en criant :

— Si je vous aimais, mes frères, mes sœurs chéries ! Ah ! c'est bien vrai ! vous m'avez comblé de preuves d'amour, et moi je ne vous ai jamais fait que du mal !

Ce fut alors autour de moi comme un tumulte de caresses. Ils voulaient tous à la fois mettre leurs lèvres sur ma joue ; leurs mains se disputaient les miennes ; j'entendais toutes ces voix qui chevrotaient, disant :

— Fernand ! Fernand ! Fernand !

Et tout était dans ce nom, tout ce qui peut se dire de tendre. Paul, comme ils m'aimaient !

Et que de joie peut réchauffer la désolation d'un cœur fait ainsi de beaucoup de cœurs ! Et quel baume dans l'amour des familles ! La bénédiction de Dieu est là, et là seulement. Où donc ailleurs le deuil pourrait-il s'éclairer d'un sourire ?

Puis chacun prit son tour ; j'eus à l'oreille une parole de chacun, car chacun de ces amours existe en dehors de l'amour commun : il a son nom ; il est distinct des autres ; on le connaît, on le savoure à part. C'est le bouquet des tendresses de famille, où chaque fleur a son parfum chéri. Le cœur est grand : il contient tout cela.

Mais il y a le cœur de tous, réuni en un seul cœur : la mère, le splendide chef-d'œuvre de la bonté de Dieu ! la mère, le centre où battent toutes les artères, l'amour de tous et le lien entre tous ; la mère, l'abri profond, le sanctuaire et l'âme de la famille !

Je connais des joies qui énervent : celles-ci réconfortent. Il y avait à peine une heure qu'on m'avait trouvé gisant en travers du seuil, que déjà j'étais debout et promenant avec mon frère le légiste, qui avait désiré me parler seul à seul. Notre explication fut abrégée beaucoup par ce fait que je connaissais l'histoire de son voyage de Paris. Ce voyage n'avait pas d'autre but que moi-même.

Néanmoins l'explication m'apprit plusieurs choses ignorées de moi : d'abord la source de cette subite colère de tous les miens, dont l'effet avait été de me mettre en pleine révolte. La source était une lettre anonyme, fort habilement rédigée, qui m'accusait des choses les plus honteuses. Il y a longtemps que je ne vous ai parlé de mon Basile. J'ai reçu dans le cours de ma vie littéraire une énorme quantité de lettres anonymes; quelques-unes contenaient des encouragements ou des conseils, quelques autres des déclarations d'amour, mais l'immense majorité ne contenait que des injures. C'est le sort. Tout succès soulève une masse de colères, qui est toujours en raison directe de son retentissement dans le public.

Parmi les lettres anonymes que j'ai reçues, j'ai toujours parfaitement reconnu celles de Basile : Basile a le don des lettres anonymes ; il les fait bien. Très-peu de personnes sont dans ce cas, parce que très-peu possèdent au même degré que Basile la perfection de la couardise et le raffinement des curieuses méchancetés. Je soupçonne que Basile avait écrit de sa meilleure encre la lettre anonyme qui mit ainsi le trouble dans notre pauvre maison d'Angers. Je n'affirme rien, cependant, sinon qu'il en était capable.

Ce que disait la lettre n'est pas de nature à être répété. Le légiste avait le rouge au front en me demandant pardon, non pas d'avoir cru, mais d'avoir eu un doute, si léger qu'il fût.

En second lieu, et ici mon ignorance vous paraîtra plus étrange, quoiqu'elle soit au fond tout aussi naturelle, mon frère m'apprit que trois journaux avaient inséré des fragments signés de mon nom, et qui avaient produit à Angers un certain effet. Ces journaux étaient la *Revue centrale*, le *Courrier français*, la *Quotidienne*. Il y avait du temps déjà que ces articles étaient publiés,

puisque mon père en avait eu connaissance. Mon frère me rapporta qu'au repas de famille mon père avait dit un soir :

— Si Fernand travaille son style, ce sera un écrivain...

Mon frère ajouta qu'en mourant mon père avait désiré qu'une somme me fût remise pour surmonter les difficultés de mon début littéraire.

— J'ai lu tout cela, moi aussi, Fernand, ajouta le légiste, et j'ai le même avis que notre père : travaille ton style, le fond y est.

Quand je rentrai au salon, maman s'empara de moi.

— Moi, je n'ai pas cru, Fernand, me dit-elle.

Et comme je dévorais ses mains de baisers, elle ajouta :

— J'ai lu, c'est bien beau! Est-ce bien toi qui as fait cela, mon Fernand ?

Je sais des débuts brillants, éclatants, magnifiques; je ne donnerais pas le mien pour ces débuts-là. Je pouvais compter, il est vrai, les suffrages favorables, mais je pouvais aussi les peser : Sophie d'abord, mon père ensuite et mon frère, ma mère, enfin!

Il n'y avait plus d'opposition. Ma première victoire était la plus chère entre toutes celles que j'ai remportées; elle me donnait l'appui des cœurs les mieux aimés. Dès le soir même, au souper, le capitaine de frégate m'appela « l'auteur, » et tout le monde le suivit.

Sophie m'avait dit « poète. »

Il manquait à ce repas, pour être joyeux, la douce et belle sérénité de celui qui présidait nos repas autrefois. Nous étions habitués à ne le voir qu'à table, car le travail prenait tous ses autres moments : ce fut donc à table que le vide se fit sentir le plus énergiquement. L'aîné de mes frères occupait sa place; à ses côtés, comme jadis aux côtés de mon père, mes deux sœurs aînées s'asseyaient. Ma mère baissa ses paupières humides pour ne point regarder ce siége où elle avait coutume de voir celui qui, pendant plus de trente ans, avait été son soutien, son guide et son meilleur ami; puis elle me regarda et dit :

— Quelle fête c'eût été pour lui de te voir, Fernand!

Elle récita son *Benedicite;* son visage se colora vivement, tandis qu'elle ajoutait :

— Ne nous gênons point pour parler de lui, mes enfants. Je le sens bien souvent au milieu de nous, quand nous sommes tous ainsi réunis. La vie n'a qu'un moment; nous le rejoindrons, s'il plaît à Dieu, les uns après les autres : parlons de lui pour qu'il soit content, s'il nous écoute.

A dater de cet instant, mon père ne nous manqua plus ; son souvenir, qui remplissait déjà la maison, se traduisit en paroles. Il fut là tout entier, car l'amour de chacun le ressuscita pour une part. Je le connus mieux par ce qu'on en dit à cette table que par mes souvenirs personnels. Je vous l'ai avoué déjà, Paul, je n'avais eu jamais bien le loisir de voir mon père. La tâche ardue qu'il s'était imposée le retenait loin de nous. Et, au temps où j'étais encore à Angers, je n'apportais pas au repas de famille les sentiments qu'il fallait pour juger mon père. Je l'aimais sur parole, en quelque sorte, et je le respectais par instinct; ce fut seulement dans ces entretiens, où revenait sans cesse son souvenir, que je connus toute l'étendue de notre perte.

J'écoutais, moi qui n'avais rien à dire. Vers la fin du repas, ma mère m'appela ; je tressaillis.

— Est-ce que ta pensée n'est déjà plus avec nous, mon Fernand ? me demanda-t-elle.

— Ma mère..., voulus-je répliquer.

— Tu as l'air soucieux, m'interrompit elle.

— Elle n'avait pas dit *triste*, car la tristesse ici appartenait à tous.

Elle avait dit *soucieux*, — et c'était triste pourtant que j'étais.

Mais il y a différentes sortes de tristesses, et l'œil clairvoyant de ma mère avait deviné que la mienne n'était point celle de mes frères et sœurs. Elle avait bien vu. Est-ce à dire que j'ai encore une fois à m'accuser, même dans ce solennel instant? Non, je ne crois pas que ma distraction fût coupable : je songeais à Sophie, Sophie avait droit sur moi comme tous ceux qui étaient là : je ne peux m'accuser d'avoir eu souvenir de Sophie.

J'étais triste, et soucieux aussi peut-être, plus soucieux et plus triste parce que je sentais mieux les joies austères et douces de cette réunion. Je me disais : Il y a des jeunes gens heureux qui ont ainsi dans leur propre maison, sous l'œil de leur mère et parmi

les caressantes prévenances de leurs sœurs, leur femme ou leur fiancée...

Je ne me disais que cela, et pensez-vous que cela ne fût pas suffisant pour me rendre soucieux et triste?

Sophie ne devait jamais s'asseoir à cette table, elle qui était si digne de communier avec tous ces cœurs! Sophie ne devait jamais avoir les baisers de ma mère, ni les caresses de mes sœurs! Et pourtant comme elles l'eussent aimée, pour moi d'abord, pour elle ensuite et bien plus pour elle que pour moi! Sophie était des leurs: pieuse comme elles; Sophie leur aurait plu par sa distinction charmante autant que par la pureté de son cœur. Ma mère eût été fière de cette autre fille, qu'elle eût appréciée d'un coup d'œil...

Et jamais, jamais ma mère ne devait voir Sophie!

Je ne pouvais même pas lui parler de Sophie! J'étais condamné à rester comme une barièrre entre mes deux amours, les séparant éternellement l'un de l'autre: ma famille d'un côté, de l'autre Sophie.

Sophie était mariée: pour elle, la porte de la maison de ma mère était un mur.

Je ne pouvais même pas, tant l'abîme était profond entre deux, avouer à ma mère la cause de ma tristesse!

Je me tus et j'entendis ma mère qui murmurait à l'oreille du légiste:

— Ce Paris ne nous les renvoie jamais tout entiers. Notre Fernand a quelque chose qu'il ne veut pas nous dire!

Elle resta sous cette impression pendant tout le temps de mon séjour à Angers. Au milieu même de nos caresses, je la voyais souvent rêveuse. Que n'aurais-je pas donné pour lui ouvrir mon cœur, quand je voyais une question, toujours là même, suspendue ainsi à ses lèvres?

Bien des fois sa bouche s'entr'ouvrit pendant qu'elle bouclait mes cheveux d'une main distraite; bien des fois, je lus dans ses yeux la parole qui voulait jaillir. Mais toujours elle se tut, bâillonnée par mon silence.

— Ah! soupirait elle alors, quand je m'étais éloigné, je l'ai bien vu dès le premier jour: notre Fernand a quelque chose qu'il ne veut pas nous dire!

Mes sœurs souriaient ; mes frères faisaient : Bah !

Mais ma mère reprenaient en secouant sa tête pensive :

— Non ! non, ce n'est pas cela. Mon Fernand est bien changé. C'est quelque chose qui me fait peur !

Elle se mit à tourner autour de mon secret. Ne fallait-il pas qu'elle sût, jour par jour, heure par heure en quelque sorte, l'histoire de son fils à Paris ? Quelle mère n'est ainsi après la longue absence? surtout quand la brebis égarée a souffert jusqu'à se coucher, mourante, au bord du chemin. C'étaient des examens étranges, où la passion de savoir n'interrogeait jamais, où le besoin de s'épancher mettait sans cesse l'aveu au bord des lèvres et toujours le retenait,

Ma mère connut ma vie de Paris dans tous ses détails et ne connut point le fait principal ; je la conduisis au travers de mes humbles aventures, depuis ma descente de diligence jusqu'à mes heures d'agonie ; elle sut par cœur les Renouard, la bizarre campagne que j'avais faite au faubourg St Germain ; elle connut même, car on peut gazer cela, les folies de ma vie d'étudiant, elle n'ignora rien de mon réveil, ni de la lutte courageuse et solitaire que j'avais livrée au malheur ; je lui dis tout : mais Sophie manquait partout.

Cette providence, qui m'avait envoyé les 300 francs après ma perte à la maison de jeu, s'appela un *ami*, et ma mère n'y put faire plus d'attention qu'aux cinquante écus de cet homme politique qui avait acheté ma tragédie. Mon inspiration eut nom *Mozart* ; l'ange penché sur mon lit mortuaire : *une vision charitable*. Tous mes récits étaient comme un corps privé de son âme.

Elle écoutait, elle cherchait ; au moment même où elle pleurait sur mes misères et sur moi, quelque chose manquait à son émotion inquiète. Et combien de fois l'entendais-je murmurer quand je m'arrêtais :

— Et encore, mon Fernand ?

Et encore ! cela ne signifiait certes pas : Tu n'as pas assez souffert à mon gré. Toutes les souffrances de mon passé, de mon présent, de mon avenir, ma mère aurait voulu me les prendre et les endurer à ma place. Cela signifiait toujours :

— Mon Fernand, il y a quelque chose que tu ne veux pas nous dire !

Mon frère le légiste aussi voulait savoir, mais il s'y prenait autrement que ma mère; c'était un infatigable marcheur. Pour *me refaire*, comme il disait, il m'entraînait à d'énormes promenades dans ces belles prairies qui verdissent entre la Sarthe et la Mayenne, ou jusqu'à la pointe de ce riant delta qui est au confluent de la Maine et de la Loire. Je ne pense pas que l'objet de sa curiosité fût le même précisément que l'objet des curiosités de ma mère. Ma mère avait deviné Sophie, et le légiste, homme pieux, dont on pouvait dire dans toute la force du terme qu'il n'avait pas eu de jeunesse, croyait deviner autre chose.

J'ai remarqué souvent, avec un étonnement toujours renouvelé, les bizarres curiosités de la vertu à l'endroit du vice. Le légiste s'accrochait à mes histoires d'étudiant comme la bonne Mme Hardy aux dramatiques in-12 de Ducray-Duminil; l'hôtel de la rue Saint-Germain-des-Prés, avec la glace de Mautors et son large écriteau : *Bombance*, avait pour lui un intérêt fantastique; Girafe, Gibraltar et toutes ces autres petites bêtes sans cervelle dont les noms m'échappent le jetaient dans des surprises infinies. Il en était presque à regretter que sa faculté de Rennes ne produisît point de ces curieux animaux. Mais l'épisode qu'il aimait le mieux, c'était mon arrivée chez la vicomtesse, en corbillard. Cela l'enlevait; il en riait encore en entrant à la maison.

Il disait à mes sœurs avec admiration :

— Le gars a des idées du diable !

Mes sœurs, elles, s'informaient de la partie féminine de la maison Renouard; il leur fallait le portrait en pied de toutes nos cousines de Paris. Elles m'exhortaient à retourner dans le monde, mais non point dans la voiture aux provisions de Mme Hardy. Elles me disaient que j'avais bien pris au faubourg, et qu'il fallait renouer ces relations qui mènent à tout. En disant cela, mes sœurs répétaient un dicton de province, mais il se trouve que ce dicton est une vérité, presque un axiome. Oui, le monde mène à tout, excepté peut-être à la gloire solide et sérieuse. J'ai vu dans ma carrière littéraire des exemples tout à fait frappants de l'influence que peut avoir le monde, non pas seulement le grand

monde, mais le moyen, mais le petit, mais aussi celui qu'on appelle (révérence parler) le demi-monde.

Seulement, il est très-rare que ces divers mondes servent autre chose que la médiocrité. C'est tout simple : la force dédaigne l'aide, et tous ces mondes n'aiment à protéger que ceux qui demandent l'aumône de leur protection. La force a raison de dédaigner l'aide; en agissant autrement, elle enfreindrait sa loi. Mais la médiocrité n'a pas tort d'agir autrement que la force. Il peut lui arriver d'acheter ainsi des succès, de très-grands succès éphémères. Le monde, je dis n'importe quel monde, a ce pouvoir de transformer la plus lourde des chutes en un triomphe de quelques semaines.

Je restai un mois à Angers. J'y retrouvai ma santé complète. J'étais si heureux près de ma bonne mère et de tous ceux qui m'aimaient, que j'aurais prolongé volontiers mes vacances, mais Paris m'appelait. Je n'avais pas de nouvelles de Sophie. A mesure que les jours passaient, la pensée de Sophie prenait plus de place en moi et me rendait cet immense besoin de Paris dont j'avais été possédé autrefois. Ma mère dit la première, en me voyant triste un matin :

— Voici Fernand qui a envie de nous quitter.

— Déjà ! (Ce mot fut dans toutes les bouches.)

— Oui, déjà ! répliquai-je. Ces instants de bonheur ont été en effet bien courts. Mais maintenant que j'ai fait le premier pas, j'espère que la route littéraire va m'être moins rude. Si le succès récompense mon travail, il n'est aucun de vous à qui je ne doive une part de ce succès. Je reviendrai chaque année vous dire mes progrès ; j'emporterai de vous un courage nouveau.

— Il serait orateur s'il voulait ! dit le légiste.

Mais ma mère soupira :

— J'aime mieux quand il parle comme nous. Tout cela est pour jeter de la poudre dans nos yeux. Fernand, donne-moi encore trois jours.

Je passai ces trois derniers jours presque tout entiers avec ma mère. Elle ne voulait plus me laisser à mon frère pour nos longues promenades. Ces trois jours étaient à elle; il les lui fallait. Elle me faisait signe après le déjeuner et m'emmenait dans sa chambre.

Là, elle se mettait dans son petit fauteuil et me faisait asseoir sur un tabouret à ses pieds. Elle ne prenait point son tricot, qui ne la quittait jamais, son tricot pour les pauvres ; elle voulait être toute à moi, comme elle s'emparait de moi tout entier.

Il fallait parfois recommencer mes histoires, mais le plus souvent elle faisait le compte de ce qui me manquait.

Déjà mes sœurs et elle m'avaient refait un trousseau ; mais, mon ménage ! Oh ! si l'on avait pu transporter à Paris tout ce qui était dans la maison, ma mère n'eût gardé que les quatre murailles ! Chaque fois que ses yeux se portaient sur un objet, elle disait : Tu n'en as pas ; il faut pourtant que tu en aies ; et tout est si cher là-bas !

C'étaient des regards de convoitise qu'elle jetait sur son lit et sur tous les meubles de sa chambre : convoitise à rebours, désir de donner et non pas de prendre.

Puis, parfois, il y avait entre nous de longs intervalles de silence. J'avais ma tête sur mes genoux, ou posée entre ses deux mains. Elle me regardait.

Aimais-je Sophie autant que ma mère? Question bizarre, pensez-vous. Ce sont deux amours distincts. On n'aime pas sa femme comme on aime sa mère. Cette question, pourtant, je me la suis adressée bien souvent malgré moi, pendant que les doigts de cette pauvre sainte femme lissaient mes cheveux sur mon front. Je l'aimais mieux que Sophie, et pourtant Sophie m'attirait loin d'elle. Sophie, c'était Paris. Écoutez: il me semblait que j'eusse mieux aimé Sophie si j'avais entendu son nom tomber des lèvres de ma mère.

Sophie n'était pas ma femme, Sophie n'était pas ma fiancée, Sophie n'était pas non plus ma maîtresse. Oh! ma mère savait bien que je songeais à cela, durant ces longs silences ! Elle ne connaissait pas Sophie, mais elle devinait la maladie de mon cœur. Jusqu'au dernier moment, elle espéra que je parlerais. Le pouvais-je? Pendant la dernière heure, elle attendit, les yeux sur les miens, et ses yeux m'imploraient.

Ce fut la signification de sa dernière larme à l'instant du départ.

Elle était au milieu de ce groupe en deuil, composé de tous ses

autres enfants, devant le bureau des Messageries. Quand la diligence s'ébranla pour remonter le quai, je la vis qui me suivait de ses yeux avides. Je lui envoyai un baiser.

— Au revoir! au revoir! crièrent-ils tous.

Elle prit le bras de mon frère, et je devinai bien au mouvement de ses lèvres le pauvre refrain qui tombait :

— Ah! notre Fernand a quelque chose qu'il ne peut pas nous dire!

J'emportais mon secret avec ses douleurs et ses joies. Non, je n'avais pas pu le dire! Et ç'avait été comme une tache sombre sur la pureté de nos joies, pendant ces quelques jours heureux.

Je restai avec eux tous pendant les premières heures du voyage; puis ma mère vint toute seule près de moi, puis Sophie, et je fus entre Sophie et ma mère. J'eus ce rêve : Sophie et moi nous partagions cette place, que naguère j'occupais seul ; nous étions assis tous deux aux pieds de ma mère, dont les deux mains caressaient nos cheveux. Il me semblait qu'elle aimait Sophie mieux que moi, et j'étais pénétré de toutes les joies du ciel!

Ce n'était qu'un rêve. La colère me monta au cerveau. Pourquoi n'était-ce qu'un rêve? Quel crime avions-nous commis pour être ainsi cruellement condamnés? Comment avait-elle mérité cet exil? Et ma mère, comment avait-elle mérité ce malheur? Sophie manquait à ma famille, et ma famille manquait bien davantage à Sophie. Pourquoi cette dure peine de la séparation infligée à tous, tant que nous étions? Moi, pour aimer, il me fallait trancher en deux mon cœur. Elles ne se connaissaient pas ; elles ne pouvaient pas se connaître ; l'infranchissable obstacle se dressait entre deux : Sophie était mariée!

Dieu juste et Dieu d'amour! C'étaient là des bonheurs tués dans leur germe, pourtant, car elles se fussent passionnément aimées! Ma mère et Sophie! les deux plus tendres cœurs que mon regard ait sondés! Ne se pouvait-il point que vous fissiez un miracle!

Elle était seule, là-bas, Sophie. Ils étaient ici tous réunis. Ma mère avait son peuple d'enfants, mes sœurs avaient ma mère. Sophie n'avait que moi.

Fallait-il choisir? Eh bien! je choisissais la plus malheureuse,

la solitaire et la déshéritée. Puisqu'elles ne voulaient point de Sophie, moi je ne voulais que Sophie!

Aimais-je Sophie autant que ma mère ? Vous comprenez maintenant. Et vous excusez jusqu'à ma révolte contre l'arrêt de la Providence!

Paul, j'étais dans la période généreusee et bonne de ma jeunesse. Mon cœur avait atteint toute sa croissance en ce temps-là. Oui, tant que Sophie souffrait, j'aimais Sophie autrement mais autant que ma mère.

Sa pensée s'empara bientôt de moi sans partage, parce que je l'avais non pas oubliée, mais refoulée, pour faire plus de place à ma mère. Je lui avais écrit trois fois d'Angers ; mais elle ne m'avait point répondu : je m'attendais à cela. Sa lettre eût été un trouble dans la maison. Il ne m'étonnait point d'elle, qui avait toutes les délicatesses, qu'elle eût senti de loin la gêne qui était, à cause d'elle, entre ma mère et moi. Elle n'était pas de celles qui se dissimulent leur propre malheur ; elle n'était pas même de celles qui le sous-entendent. « Je suis mariée ! » C'était elle qui m'avait dit cela : « Je suis mariée ! »

Je la voyais dans cette maison indigne et gouvernée par un scélérat, je la voyais près de cet homme, qui n'était pas encore un scélérat lui-même, mais qui était neutre et qui n'avait ni le pouvoir ni la volonté même de la défendre. Je la voyais seule dans le triste abandon de sa solitude, et ceci n'était rien, car les heures de sa solitude étaient ses bonnes heures. Mais, je la voyais aussi quand il fallait jouer son rôle dérisoire d'épouse et de maîtresse de maison, au repas, où tout mets était pour elle empoisonné par l'insulte, où l'eau de son breuvage était rendue amère par l'outrage ; je la voyais, silencieuse et résignée, ne comptant plus les coups lâches qui tombaient sur son cœur meurtri. Je la voyais, je voyais dans son pauvre cœur ma pensée et mon image, qui n'étaient pas, hélas ! une consolation, parce que la conscience les voilait !

Je l'aimais autant que ma mère, je vous le dis. Pour la faire heureuse, j'aurais donné plus que mon sang. Et si ma mère, du haut de son autorité sainte, m'avait commandé de la délaisser, j'aurais désobéi à ma mère.

Ma dernière lettre à Sophie lui annonçait mon retour et lui

disait l'heure de mon arrivée. J'étais tout jeune et je n'ai pas le courage de me reprocher l'effort que je fis pour secouer des pensées trop tristes et trop hautes. J'appelai à mon aide le rêve du plaisir prochain et je me plus à disposer en moi-même tous les chers détails de ma petite scène d'arrivée.

Sophie était libre dans son esclavage, parce que ses deux maîtres vivaient hors de la maison. Il y avait surtout des heures où jamais elle n'était exposée à leur visite : les heures du jeu ; je savais bien cela, puisqu'elle avait pu passer de longues journées à mon chevet. Je me disais : « Elle fera tout ce qu'elle pourra pour venir à ma rencontre, le moment est propice : trois heures de l'après-midi. Incidemment, je bénissais le progrès qui commençait à se faire dans l'industrie du transport.

Depuis l'an dernier, la diligence de Paris à Angers avait gagné trois heures. A cet instant de la journée, le baron et son major devaient être au jeu de toute nécessité. Sophie serait là, j'en étais presque certain, non point dans la cour sur laquelle donnaient les croisées de son oncle le contrôleur, mais au détour de la voûte, dans la rue Saint-Honoré, au fond d'une voiture dont les stores baissés la protégeraient contre l'indiscrétion de tous les regards.

Comme je comptais bien inspecter les voitures arrêtées là, le long du trottoir, et surtout celles dont les stores seraient fermés !

Etait-ce la première? la seconde? la troisième? Comment savoir? Quel signe allait-elle me faire? Sa petite main gantée sur l'appui de la portière? Elle était en deuil : gants noirs; c'était bien cela, il n'y avait pas à s'y tromper.

Moi qui étais parti pour Angers sans même avoir un paquet sous le bras, je m'en revenais avec deux énormes malles. Je n'en finirais pas s'il fallait dire tout ce que ma mère m'avait donné. Il était nécessaire de prendre un fiacre pour ces malles; cela m'embarrassait; je trouvais gauche et malséant de quitter mon fiacre pour me glisser dans la voiture de Sophie; je trouvais impossible que Sophie quittât sa voiture pour monter dans mon fiacre.

Il y avait là positivement un problème à résoudre et j'y employai une bonne partie du voyage. Je ne sais rien de précieux, en cer-

tains cas, comme ces problèmes. Il m'est arrivé d'en forger quand je n'en trouvais pas sous ma main.

Je dois avouer qu'après mes longues et laborieuses recherches, je ne parvins pas à découvrir pour mon problème une solution plus heureuse que celle-ci : descendre de mon fiacre, etc. Il n'y en avait peut-être pas d'autre.

Mais une fois descendu de mon fiacre et une fois monté près de Sophie, quel poëme! Comme j'allais être heureux de son bonheur encore plus que du mien! Ce qui allait la frapper d'abord, c'était le changement opéré en moi par cette bonne vie de famille. J'étais frais comme une rose, j'étais leste, dispos, j'étais fort.

Allait-elle laisser ses mains dans les miennes? allait-elle plutôt me réduire à ce froid baiser fraternel?

Pauvre Sophie! J'étais trop sûr, moi, de ne pas voir sur ses joues les brillantes couleurs de la santé. Ce n'était pas chez elle une maladie comme la mienne, maladie dont on revient et qui s'en va tout entière. Pour guérir la sienne, il ne lui eût fallu rien moins que le bonheur, ce souverain remède. Et tout accès vers le bonheur ne lui était-il pas fermé?

Encore ces pensées tristes! Je n'en voulais pas; je les repoussai violemment cette fois. Paris me montrait déjà au lointain ses clochers et ses dômes, noyés dans la brume qui est sa propre haleine. Je saluai Paris avec calme, et j'eus un sourir dédaigneux pour les transports enfantins de ma première arrivée. J'allais combattre désormais, dans ce champ clos, avec des armes sérieuses : j'avais ma plume taillée et la porte entr'ouverte de la publicité; j'avais l'expérience, et j'aimais Sophie.

En approchant de la cour des Messageries, l'idée que Sophie m'attendait avait tellement pris possession de moi, que je penchais ma tête hors de la portière pour regarder toutes les femmes qui passaient sur le trottoir. Il n'était pas probable qu'elle fût à pied, mais à la rigueur c'était possible : je ne vis point Sophie parmi les femmes qui passaient sur le trottoir et je la louai en moi-même de n'avoir pas eu cette fantaisie. Je descendis d'un air serein et fier ; où était mon naïf embarras d'autrefois? Je crois que je donnai quelques conseils à des voyageurs novices. J'étais Parisien et les Parisiens savent tout.

Je reconnus mes bagages selon l'art ; je fis avancer un fiacre et j'ordonnai au cocher de m'attendre dans la cour même, ce qui était alors permis et ce qui rendait la cour impraticable. Je sortis par la voûte de la rue Saint-Honoré, et j'allai mettre fin à l'attente inquiète de Sophie. Peut-être était-elle là depuis longtemps : la diligence, pour ne point déroger à ses vieilles habitudes, était en retard d'une grande heure.

Il y avait des voitures le long du trottoir, plusieurs ; j'en comptai pour le moins une demi-douzaine. La première était vide, la seconde aussi, les autres de même et les six cochers en chœur me demandèrent :

— Bourgeois, vous en faut-il une ?

Je ne répondis pas aux cochers, fort innocents pourtant de mon désappointement ; Sophie n'était pas encore arrivée. D'où venait ce retard ? Jamais les femmes ne sont prêtes. C'est pis que les diligences !

J'attendis et je me mis à examiner les voitures qui venaient du côté de la rue de l'Arbre-Sec. J'en inspectai cent, l'une après l'autre. Je ne vis point Sophie. Une heure se passa. Sophie ne devait pas venir, c'était clair. Alors, Sophie était malade, ou il y avait un malheur. Cette idée me toucha l'esprit comme un choc. Je revins en courant dans la cour des Messageries, je sautai dans mon fiacre et je donnai mon adresse, rue de la Cerisaie. Vingt minutes après je m'arrêtais devant la belle porte cochère de mon ancien domicile.

Mon premier regard fut pour les fenêtres du premier étage. Les logis abandonnés se reconnaissent d'un coup d'œil : il n'y avait plus de rideaux aux croisées. Mon cœur se serra : que s'était-il passé derrière ces fenêtres hautes et étroites qui avaient maintenant pour moi je ne sais quel sombre aspect ? Je gagnai la loge de la concierge à pas lents et comme si désormais j'eusse marché avec répugnance.

Dans la cour, les écuries étaient grandes ouvertes et vides ; la remise également ne contenait plus rien.

— L'appartement du premier est donc à louer ? dis-je en entrant dans la loge.

— Cinq chambres à coucher, me répondit la concierge, qui ne

me reconnaissait pas, grand salon, petit salon, salle à manger d'été, *dito* d'hiver, billard, salle de bain avec eau de Seine, buanderie, cuisine, office, antichambre, écuries et remise; 5,500 francs et le sou pour livre.

C'était l'âge d'or des locataires. Pour cinq mille cinq cents francs aujourd'hui, on a un petit coin de ruche, composé de quatre ou cinq alvéoles; place pour coucher à deux, pour danser à huit, pour dîner à douze, le tout à l'étroit, pianos dessus, dessous, devant, derrière, à droite, à gauche. Une fortune immense à faire, ce serait d'inventer des pianos qui se plieraient en quatre comme des serviettes.

— Je ne viens pas pour louer, l'interrompis-je, je viens...

Elle me regarda mieux et s'écria :

— C'est le petit du quatrième !... Benoît, viens donc voir ! En voilà un qui est revenu de loin, par exemple !

Benoît, le concierge mâle, arriva, ses lunettes sur le nez et son carreau à la main.

— Tiens ! tiens ! fit-il.

— Moi qui le prenais pour quelqu'un qui venait voir le premier ! poursuivit la femme en se tenant les côtés.

L'homme lui donna un bon coup de coude et prononça tout bas avec sévérité :

— Du noir ! Tout neuf, de la tête aux pieds ! Un héritage.

— C'est pourtant vrai, marmotta la concierge.

Puis, se précipitant vers son armoire, elle ajouta :

— J'ai gardé fidèlement la clef de monsieur. La chambre a pris l'air de deux jours l'un. Monsieur retrouvera tous ses objets; rien n'y manque.

Je la laissais dire, parce que je réfléchissais, cherchant un moyen de m'informer.

— Monsieur reprend sa chambre? poursuivit la femme.

— Allons donc ! fit l'homme ; il y a le petit appartement du troisième fraîchement décoré, glaces partout...

— Je ne sais..., dis-je, je voudrais savoir...

L'homme et la femme repliquèrent à la fois :

— Tout à la disposition de monsieur !

Ils avaient été quatre mois sans me regarder. Il est donc bien

vrai que, même au Marais, cette contrée qu'on dit être si près de l'Arcadie, l'habit est tout, l'homme n'est rien. Les respects de ce brave couple finirent par me donner de l'aplomb et j'achevai en raffermissant ma voix :

— Je désirerais savoir ce qu'est devenue cette jeune dame si charitable et si bonne, qui m'a secouru pendant ma maladie.

Les deux époux se regardèrent et haussèrent les épaules à l'unisson.

— Si charitable! dit l'homme.

— Si bonne! ajouta la femme.

Puis tous deux ensemble :

— Faut d'abord être honnête et payer ses dettes!

— Je vous demande..., commençai-je.

— On vous entend bien, pardié! on vous répond que c'est un vilain peuple.

— Et de vilain monde! appuya la femme.

— Ça a filé en devant trois termes...

— Et les yeux de la tête au boulanger...

— Et au boucher...

— Et à l'épicier...

— Et au carrossier, et au marchand de chevaux, et au tailleur, et au tapissier, et au marchand de vins fins. Ça ne buvait pas de bière, quoique ça vînt d'Alsace! Et au frotteur, et au bottier, et au marchand de bois... et au vitrier deux francs cinquante pour un carreau. — un père de famille! — et aux domestiques, quoi! Et à Dieu! et aux saints! et au diable!

Ce dernier couplet avait été un ensemble. L'homme reprit tout seul :

— Un vilain peuple, je vous dis!

La femme :

— Et un vilain monde!

— Des ordures plein la cour!

— Jamais d'argent, mais des sottises tant qu'on en voulait.

— Le mari, un ivrogne!

— La femme, une sainte n'y touche!

— Ça jouait!

— Ça faisait une vie d'enfer!

— Et un beau jour, patatras!
— Gare dessous!
— Du papier timbré, un boisseau!
— Des gardes du commerce, des recors, des gendarmes!
— Le monsieur est dégommé!
— La dame déshabillée!
— Les chevaux au marché...
— Les voitures à l'encan...
— Et la clef sous la porte!

XX

LA DOT DE SOPHIE

Je ne consentis pas à visiter le petit appartement de garçon au troisième, fraîchement décoré de glaces partout. Je montai à ma chambrette. J'avais un vague espoir de trouver quelque chose de Sophie, un mot, un indice, que sais-je? Il n'y avait rien. Mes pauvres nippes étaient dans un coin, et mes papiers sur la table comme je les y avais laissés. Je fis mon petit paquet moi-même et je le descendis. Mon cocher me demanda :

— Bourgeois, où allons-nous?

— Je n'en sais rien, répondis-je.

Et je me jetai au fond du fiacre, cédant enfin à ce poids terrible qui pesait sur moi depuis que j'avais franchi le seuil de cette maison.

Le cocher était du grand vieux style. Il croisa ses mains sous son carrick et attendit philosophiquement que j'eusse appris où je voulais aller.

— En route! criai-je impétueusement au bout de quelques secondes; cour des Messageries !

— D'où nous venons?

— Oui, d'où nous venons... et un bon pourboire si vous menez grand train!

Mon cocher philosophe, sans faire la moindre observation, partagea un maître coup de fouet entre ses deux rosses, qui partirent en sursaut.

J'avais appris, en effet, où je voulais aller. Une idée avait traversé mon cerveau. L'oncle contrôleur !

Nous n'avions pas fait trente pas dans la direction de la rue du Petit-Musc, quand je m'écriai de nouveau et plus impétueusement :

— Arrêtez!

Mon cocher serra les rênes sans mot dire. Il y a longtemps qu'on n'en fait plus de pareils.

— Laurent! Laurent! appelai-je avec une joie folle.

Laurent, qui nous avait dépassés déjà, se retourna. Il me reconnut, revint sur ses pas, ouvrit la portière et s'assit près de moi.

— Commission faite, dit-il. J'allais là-bas pour voir si vous étiez arrivé. Bonjour, monsieur Fernand! vous allez très-bien, ça se voit... tant mieux!... Ça n'est pas tout à fait de même à la maison.

Dans cette volubilité qui ne lui était pas habituelle, il y avait une émotion extraordinaire.

Je voulais interroger; je faisais, pour parler, des efforts impuissants. Aucun mot ne pouvait sortir de ma gorge.

— Allons-nous toujours là-bas, bourgeois? demanda le cocher.

Ce fut Laurent qui répondit :

— Rue de la Clef, la porte auprès de Sainte-Pélagie.

Sainte-Pélagie, qui était, en ce temps, la prison pour dettes, avait bien plus de réputation que n'en a maintenant Clichy.

Il n'était pas un enfant dans Paris qui ne connût pas la destination de Sainte-Pélagie. Je parvins à balbutier :

— Elle n'est pas en prison, n'est-ce pas?

— Oh! non, me répondit Laurent, pas elle. Ce n'est pas l'embarras; s'ils avaient pu la mettre en cage, la vendre en bloc ou la débiter par morceaux, il y a longtemps que ce serait fait. Mais les femmes ne vont pas en prison pour dettes : c'est le baron qui est en cage.

Il y avait dans cette parole, un accent de sauvage satisfaction. Or, Laurent, ancien soldat dans le régiment du baron, avait eu pour lui jadis un véritable attachement.

— Mais que s'est-il passé, Laurent? m'écriai-je, retrouvant enfin la parole; au nom de Dieu, que s'est-il passé?

— Rien de bon, monsieur Fernand, me répondit-il en tournant la tête; rien de bon, c'est sûr!

Je crus qu'il allait se refuser à me donner des détails plus explicites : mais c'était seulement une bouffée de sourd découragement qui étouffait sa colère. Quand la colère reprit le dessus, il s'écria tout à coup et de lui-même :

— Voilà ! vous avez bien fait de partir : ça vous aurait fendu le cœur, car vous êtes un bon jeune homme. Et puis, dame ! vous lui devez bien de l'aimer un petit peu : sans elle, vous seriez loin !

— Elle ne doute pas de ma reconnaissance ? l'interrompis-je.

— Pour quant à ça non, car elle a dit : Allez voir là-bas s'il est revenu. Moi, j'ai répondu : Pourquoi faire ? Aussi bien, n'est-ce pas, vous n'y pouvez rien ? Quinze cent mille francs de déficit comme ils disent... sans compter les dettes du quartier..... procès, destitution, roide comme une balle ! Enfin, le fossé, quoi, la culbute et le reste !

— Non ! s'interrompit-il en fermant violemment les poings ; M. le baron n'était pas méchant ! M. le baron était un brave militaire et un honnête jeune homme. Il n'y en a besoin que d'un pour inventer la poudre, quoi ! et M. le baron avait trouvé la poudre tout inventée. C'est lui ! lui seul ! c'est ce scélérat d'Italien ! Cette couleuvre, cette bête plate et rampante qui a tout fait, mais tout ! Est-ce que le baron avait assez d'esprit pour dépenser comme ça, en un an, quatre-vingt mille livres de rentes et quinze cent mille francs. Je veux bien être pendu si j'en mangerais le quart, moi qui suis pourtant plus fin que lui ! C'est l'autre qui l'a endoctriné, c'est l'autre qui l'a entraîné, c'est l'autre qui l'a volé, tonnerre ! On peut bien lâcher le mot, puisque l'autre n'avait pas le sou et qu'il a de l'argent, tandis que le baron, qui était millionnaire, n'a plus le sou à l'heure qu'il est.

— Mais, que va-t-elle devenir ? pensai-je tout haut.

Laurent eut un sourire sec.

— Le major Torini lui a proposé un sort, répondit-il, ça fait deux fois.

Il ajouta entre haut et bas :

— La troisième fois, elle n'a qu'à me faire signe, et je lui casse la tête !

Il vit mes dents serrées derrière mes lèvres tremblantes.

— Bien ! bien ! murmura-t-il. Je ne voudrais pas vous voir mêler

de ça, monsieur Fernand. C'est coquin comme défunt Cartouche, voyez-vous, et quelque petite chose avec! Les duels de ces oiseaux-là sont toujours des assassinats. Ça triche sur le terrain tout aussi bien qu'aux cartes : c'est le métier qui veut ça.

— Oh! fis-je, le major Torini a de l'argent?

— Puisqu'il a proposé à madame de l'enlever et de lui assurer dix mille livres de rentes!

— Et le baron ne sait pas? commençai-je.

Laurent prit un ton grave et me dit :

— Monsieur Fernand, quand un homme de ce pays-là a quelque chose dans la tête, frappez dessus avec un maillet, vous casserez le maillet. M. le baron est de l'Alsace, M. le baron n'ignore rien, car on lui a tout dit.

— Qui lui a dit cela?

— Moi, répondit Laurent.

Il ajouta énergiquement :

— Et j'ai parlé la bouche ouverte, je vous prie de le croire!

— Qu'a fait le baron? demandai-je.

Laurent prit un air sombre et répliqua tout bas :

— Le baron a levé la main sur moi.

Nous étions dans la rue de la Clef. Mon fiacre s'arrêta devant une petite maison basse et noire, sur la porte de laquelle étaient écrits ces mots : *Pension bourgeoise*. Nous descendîmes, Laurent et moi. Vous connaissez aussi bien que moi la physionomie particulière de ce quartier et l'aspect mélancolique de ces maisons qui ont l'air de moisir sur pied, depuis qu'elles sont bâties. Laurent me fit traverser une longue allée, un tout petit jardin humide et planté d'acacias rachitiques, une longue allée encore, puis une antichambre qui ressemblait au parloir d'un hôpital. Cette antichambre servait en effet de parloir à la pension bourgeoise, qui, en effet aussi, était un hôpital. Elle donnait sur un escalier déjeté dont les marches versaient à faire frémir. Au premier étage, en face de l'escalier, était la porte du logement de Sophie.

Sophie occupait une chambre déjetée comme l'escalier, et dont les murs avaient un luisant produit par l'humidité. L'ameublement était vieux, propre et triste. La vieillesse, qui choisit ces réduits pour mourir, choisit mal! Elle y trouve la tranquil-

lité, sans doute, mais une tranquillité qui est déjà celle du tombeau.

Sophie n'était pas là pour mourir, elle y était pour souffrir. Je la trouvai moins changée que je ne l'avais craint. Elle me reçut les larmes aux yeux; mais il était aisé de voir sous ses larmes toute la joie que lui causait mon retour. Il est impossible de dire que notre entrevue fut froide, car nos cœurs, qui n'étaient point changés, battaient à l'unisson; cependant, d'une part comme de l'autre, il y eut plus de réserve qu'au temps de ma maladie. La maladie provoque toutes les caresses et les excuse. Sophie semblait vouloir ne me parler que de moi, de ma famille et du grand malheur qui nous avait frappés; elle avait vivement ressenti ma souffrance, mais elle avait deviné toutes les consolations apportées à ma famille par mon retour.

— Je les connais si bien, Fernand, me dit-elle. Je devine si bien comment, à votre vue, votre bonne mère souriait et pleurait!

Pour ce qui regardait son mari, elle-même, le désastre enfin de la maison, Sophie était moins communicative. Sans les informations que je devais à Laurent, je me serais mal expliqué cette chute si soudaine d'un homme riche et bien placé. Sophie ne prononça pas une seule fois le nom du major. Elle me dit après une heure d'entrevue :

— Mes beaux jours sont passés, Fernand; je ne vous verrai plus comme autrefois.

Je fus frappé seulement par la lettre de cette déclaration, et je ne vis point l'angoisse qui tremblait dans la voix de Sophie.

— Vous me chassez! m'écriai-je.

— Non, Fernand, je ne vous chasse point. Il faut que je sache toujours où vous êtes et ce que vous faites; mais mon mari est malheureux maintenant, je me dois à lui. Je me suis logée ici pour être tout près de lui. Il ne faut pas que mon mari trouve dans ma conduite un sujet d'inquiétude ou de peine...

Je me levai, j'avais peine à me contenir.

— Dans trois jours, vers cette même heure, Fernand, me dit-elle en me tendant la main, vous me direz quelle adresse vous aurez choisie, vos petits arrangements nouveaux, votre plan de travail et vos espoirs.

— Oh ! Sophie! Sophie! murmurai-je, mes espoirs!...

Je m'enfuis.

En descendant l'escalier de Sophie, j'avais mon vertige d'autrefois; je ne pensais plus, j'étais ivre.

— Où allons-nous à présent, bourgeois? me demanda encore mon imperturbable cocher.

— A l'hôtel! au premier venu! répondis-je.

Il fouetta ses chevaux; je m'affaissai au fond du fiacre.

— Son mari! après ce qui s'est passé! Son mari complice de tant de lâchetés et de tant d'insultes! Tout entière à son mari!

Il y avait en moi une colère sans bornes. Si j'avais pu, j'aurais arraché de mon cœur cet amour qui ne devait plus être qu'une torture. Son mari! j'étais jaloux de cet homme au fond même de sa chute. Oh! certes, il y a des femmes chevaleresques qui prodiguent au malheur ce qu'elles ont refusé même au devoir. Un prisonnier! n'est-ce pas tout ce qu'il faut pour affoler un cœur romanesque?

Puis je m'arrêtai, la sueur au front et l'âme révoltée. J'avais des repentirs aussi fougueux que mes colères, et l'auréole de Sophie prenait pour moi de plus angéliques rayons.

Mon cocher fidèle s'arrêta devant le premier hôtel venu. C'était une porte qui me parut semblable à celle de Sophie. Il y avait le mot *hôtel* sur le mur. Deux servantes d'un certain âge, ayant tournure de sœurs converses, vinrent au bout de l'allée, qui était, trait pour trait, l'allée de la maison de Sophie. Elles prirent mes bagages, et je les suivis après avoir payé mon cocher. Au bout de l'allée, je trouvai le propre jardin de Sophie avec ses petits acacias malades et ses treillages verts où couraient des chèvrefeuilles défunts.

— Dans quelle rue sommes-nous? demandai-je.

Il me fut répondu poliment :

— Rue du Battoir, au coin de la rue Copeau.

Mes livres m'avaient parlé autrefois de ces désolantes et froides latitudes. Mais que m'importait le lieu où s'abritait ma tristesse découragée?

Au seuil d'une seconde allée, dont l'aspect me fit croire réel-

lement que j'étais encore dans la maison de Sophie, une vieille dame vint à ma rencontre.

— Vous êtes la bronchite chronique du bon docteur, me dit-elle affectueusement, soyez le bienvenu! Je vais vous donner un bijou de chambre, et vous serez chez nous comme le poisson dans l'eau!

J'informai la bonne dame que je n'étais pas la bronchite chronique du docteur. Elle me demanda, étonnée, de quelle part je venais. On ne vient pas là, en effet, par hasard ou de son propre mouvement. Vous avez vu, là-bas, à Angers, dans la pauvre maison de mon père, la splendeur des affections de famille. Toutes les familles ne sont pas faites ainsi. Le besoin s'est fait sentir dans Paris d'un lieu où l'on pût abriter, sans se gêner, un vieux père et une vieille mère. Le garde-meuble de ces familles qui ne sont pas faites comme la mienne est rue Copeau. J'ai lu quelque part que les sauvages de l'Amérique du Nord avaient au moins la délicatesse de tuer d'un seul et bon coup de hache leurs parents trop vieux.

C'est navrant, ce cimetière où les cadavres ne sont pas tout à fait morts. Cela n'a point la chaleur de la vie, mais cela remue. Très-souvent, je dis très-souvent, on voit à la porte de ces sépulcres un brillant équipage s'arrêter. C'est la famille du fils ou de la fille qui vient voir l'aïeul ou l'aïeule. On apporte des gâteaux, comme au parloir des colléges, des confitures et des bouteilles de liqueur. La visite est courte, parce que le vieillard est d'un mauvais caractère et se plaint toujours!

A-t-il bien le front de se plaindre, ce père qu'on vient voir tous les mois! a-t-elle bien le cœur de se plaindre, cette mère à qui, douze fois l'an, on apporte un flacon d'anisette avec un savarin de la place de la Bourse!

Il y a, je le sais, des châtiments; mais maudit soit le châtiment qui blasphème ainsi la loi d'amour! Les poëtes d'Orient font dire aux pères délaissés : « Mon petit-fils me vengera. » Ces brillants équipages portent peut-être les futurs habitants de ce vivant cimetière.

Tout un peuple de vieillards condamnés, avec quelques jeunes incurables : telle est la clientèle de ce quartier. J'y vécus quelques

jours seulement, et j'y serais mort fou au bout de quelques semaines. On m'avait pourtant donné la chambre où la bronchite chronique du bon docteur aurait été comme le poisson dans l'eau. Ma croisée regardait d'affreux jardins, capables de communiquer l'hypocondrie à Roger-Bontemps lui-même. J'y voyais rôder, sous un pâle rayon de soleil, d'étranges chapeaux à voiles verts et d'incommensurables garde-vue.

J'ai surpris de mystérieux et horribles rendez-vous entre ces garde-vue et ces voiles verts...

Je passai les trois premiers jours tout entiers dans ma chambre, malgré l'invitation de mon hôtesse, qui m'engageait à me distraire. Il y avait des moyens de distraction dans la maison : le soir, un vieux piano était touché par une vieille dame; un quadrille, dont les âges réunis formaient plus de trois cents ans, jouait le whist, et quelques voiles verts pratiquaient les jeux innocents avec quelques garde-vue. Je résistai à ces séductions. A vrai dire, j'étais comme un engourdi. Aux premiers moments, l'immobilité de cette tombe ne m'offensa point, loin de là : j'y étais bien pour prolonger le sommeil de mon intelligence et de mon cœur. Je ne voulais plus penser, parce que j'avais peur de souffrir ; je ne faisais point de projets, quels projets possibles? Je me laissais aller à la lourde nonchalance du désespoir.

Sophie était perdue pour moi ; je la connaissais si bien ! Le malheur de son mari était ma condamnation.

Le quatrième jour, à cinq heures du soir, je sortis pour la première fois et je me rendis chez Sophie. Laurent me glissa à l'oreille comme j'entrais : « Il est venu. » Sophie avait les yeux fatigués de pleurer.

— J'ai été voir mon mari aujourd'hui, me dit-elle ; je ne sais pas ce qu'il espère, mais il espère : je l'ai trouvé plus content.

C'était donc l'autre qui était venu et qui avait baigné ses yeux de larmes. Le major ! Elle ne me parla point de lui ; la conversation s'établit entre nous comme si nous eussions été de simples connaissances. Sophie me demanda des détails sur le logement que j'avais choisi ; elle me blâma de m'être cloîtré dans ce quartier : mes affaires étaient ailleurs. Nous restâmes ensemble beaucoup plus longtemps que la première fois. Pauvre cœur ! elle

avait beau faire, il suffisait de bien peu pour l'entraîner, et je voyais à chaque instant le défaut de cette cuirasse de froideur. Je me réchauffai moi-même, je me consolai presque et je m'enhardis jusqu'à entamer de front le chapitre de la situation présente.

— Sophie, lui dis-je avec assez de fermeté ; je vous dois beaucoup ; vous avez été ma bienfaitrice en même temps que mon amie. Cela me donne le droit de vous interroger. Quel est l'état de vos affaires ? Je parle de vos affaires seulement. Vous reste t-il une ressource ? un espoir ? Je vous en prie, répondez-moi.

Elle garda le silence un instant, puis elle me tendit la main en souriant.

— Pourquoi vous cacherais-je cela, Fernand ? répliqua-t-elle ; il ne me reste plus qu'un espoir ; j'ai une ressource certaine : je suis encore riche, la chute de mon mari ne peut pas m'atteindre.

— Est-il possible ! m'écriai-je tout joyeux, expliquez-vous, je ne vous comprends pas.

— Vous n'êtes pas fort pour les affaires, vous, Fernand, reprit-elle, heureuse de montrer à la fois son savoir et son trésor ; moi-je suis plus habile que vous, sans pourtant y voir bien clair. Mais ici les choses vont toutes seules, et il n'y a pas besoin d'être sorcier pour comprendre la position. Vous savez que je n'avais pas de fortune en épousant le baron Palher. Nous nous sommes mariés séparés de biens, et M. le baron m'a constitué, à cette époque, par contrat, une dot de deux cent mille francs. La représentation de cette dot est la maison de M. Palher père, dans le Bas-Rhin, qui n'a pu par conséquent être vendue. Je reste maitresse absolue de ma dot.

— Ah ! fis-je, un peu étonné de cette explication si sèche et si nette.

— Les créanciers n'ont pas le droit, poursuivit-elle, de toucher cette réserve ; en conséquence, je reste avec dix mille livres de rente. Est-ce clair ?

— Parfaitement.., et que comptez-vous faire, Sophie ?

— Je compte les rendre à M. le baron Palher, répondit-elle sans hésiter.

— Pour que le major Torini en fasse la fin en quelques semaines...

Elle m'interrompit vivement.

— Non pas, non pas ! s'écria-t-elle; mon acte est là, dans ce secrétaire; quand même on me le volerait, personne, mon mari lui-même, ne pourrait s'en servir qu'avec ma signature au bas d'une procuration...

— Vous êtes savante, Sophie !

— Et je serai ferme ! La maison de mon beau-père est pour mon mari et non point pour M. le major. On l'a bien perdu : pourquoi ne le sauverais-je pas ? J'y dévouerai ma vie, du moins, et si je réussis, j'aurai expié le crime de cette union qui fut contractée sans amour. Fernand, je ne vous parlais point de tout cela, parce que je craignais de vous blesser le cœur : il n'en peut être autrement, je le sais bien, après ce qui s'est passé entre nous. Mais puisque vous m'avez forcée de commencer, j'achèverai. Je veux être la tutrice de mon mari ; je veux le protéger, non pas seulement contre les vices qui l'ont perdu, mais contre les perfides professeurs qui lui ont enseigné ces vices. Je veux aimer mon mari, pour que mon mari m'aime, et, dès qu'il m'aimera, je serai forte : j'aurai son salut dans ma main. Il est jeune, il est instruit, il travaillera. Son père a laissé de tels souvenirs dans l'industrie alsacienne, qu'une maison qui aurait le nom de Palher dans sa raison sociale serait certaine du succès. Avec mes dix mille livres de rentes, je peux avoir un capital, fonder une maison, payer les dettes de mon mari, lui rendre sa propre estime avec l'estime du monde... Fernand, mon ami, mon frère, que pensez-vous de cela ?

J'avais la tête baissée et je gardais le silence. Oh ! que nous étions loin de ce cri d'amour qui avait galvanisé mon agonie !

Mais que répondre ? par quelle lâche éloquence combattre cet évangile du devoir ? Je sentais que mon cœur gonflé n'aurait pas d'autre réplique que ses larmes. C'était ici le vrai désespoir, la fin de tout cet amour, pauvre fleur de notre jeunesse qui jamais ne devait s'épanouir : c'était ici le commencement de notre éternelle séparation.

L'idée me vint que je voyais Sophie pour la dernière fois.

Il se trouva que je n'eus pas besoin de répondre. Un bruyant éclat de rire retentit au bas de l'escalier. Sophie pâlit et se leva toute droite.

— C'est mon mari, balbutia-t-elle.

— Votre mari ! m'écriai-je, — puisqu'il est prisonnier !...

Elle passa sa main sur son front comme pour chasser une terreur folle. Les rires continuaient dans l'escalier et j'entendis ces mots prononcés par le major :

« Pénélope ne s'attend pas au retour d'Ulysse ! »

Elle me saisit le bras et m'entraîna derrière le lit. Il y avait là un cabinet de toilette dont la porte était entr'ouverte. Elle me poussa dedans et n'eut que le temps de refermer le battant. La porte de l'escalier s'ouvrait.

Le pène n'était point rentré dans la gâche. Une large fente restait entre le battant et le mur ; j'avais pleine vue sur la chambre de Sophie, où venaient d'entrer M. le baron Palher et le major Torini. Le major ne me parut point changé depuis le premier jour où je l'avais vu : ces visages de coquins sont de bronze et durent longtemps. J'aurais eu peine, au contraire, à reconnaître M. le baron Palher, si je n'avais eu que mes souvenirs du quadrille où nous avions dansé vis-à-vis l'un de l'autre au bal Durand. Il avait vieilli considérablement ; il y avait des poils gris en grand nombre dans sa chevelure, toujours très-épaisse, et dans la barbe qu'il laissait croître en collier depuis que l'uniforme l'avait quitté.

C'était encore un très-bel homme, mais vous avez dû remarquer combien ces beaux hommes prennent aisément l'estampille de la chute. Ce n'était plus un beau capitaine, ce n'était plus même un beau sous-officier, c'était tout au plus une de ces belles figures à pipe et à petits verres qui sont les chapiteaux des colonnes d'estaminet. Quelque chose de brutal et de stupide était parmi la régularité de ses traits ; il portait mal un costume débraillé, chargé de couleurs voyantes. Il y avait en lui du dandy de barrière et du marchand de chaînes de sûreté. Il était ivre plus qu'à demi.

— Madame, dit-il en entrant, vous voyez qu'on vient chez vous sans façon... en voisin !

Je remarquai seulement alors qu'il avait sur la tête un bonnet grec, et aux pieds des pantoufles.

Il s'interrompit en un rire imbécile, tandis que Torini reprenait ironiquement :

— Eh bien ! vous n'êtes pas encore dans les bras l'un de l'autre !

Mon idée était qu'il venait de s'évader. Cette opinion, j'en suis bien sûr, était partagée par Sophie. Elle fit quelques pas au-devant de son mari et lui tendit son front; le baron, au lieu d'y déposer un baiser, imposa la main à ce front charmant avec une solennité grotesque en déclarant :

— Modèle des femmes, soyez bénie !... Avez-vous du rhum ?

C'est au théâtre, un peu, il faut bien l'avouer, que les pauvres diables de l'espèce de M. le baron apprennent leurs plus pitoyables platitudes. Je sais des théâtres où de pareils mots font rire. Le major cria :

— Du rhum ! du rhum !

Il faisait semblant, celui-là, d'avoir aussi la tête échauffée; mais il était froid comme le carreau qui glaçait la plante de mes pieds dans mon trou.

Le baron se laissa choir dans un fauteuil, tandis que le rire s'emparait de lui de nouveau.

— Ah! ah! ah! s'écria-t il, elle est bonne! Torini l'avait bien dit... Major, vous êtes le roi des hommes! Tous ces marauds se sont fiés les uns sur les autres pour consigner les aliments. Dromer, le maquignon d'enfer, s'est dit : Ratier consignera; Ratier, l'usurier maudit, a pensé : Le Thueux ne manquera pas de consigner; Le Thueux, l'abominable marchand de campêche, a compté sur son voisin le tapissier; le tapissier sur le bottier... Ah ! ah ! ah ! Et cejourd'hui, comme on dit au bureau des écrous, trente et unième depuis l'entrée, faute d'aliments déposés, j'ai pris la clef des champs en robe de chambre et en pantoufles. Ah! ah! ah! c'est superbe!... du rhum!..

Laurent entrait avec un plateau. Le major lui dit :

— Mets sur la table, débouche et va-t'en!

Ce qui fut fait.

Puis le major, ayant versé, reprit en s'adressant au baron d'une voix qui me sembla presque impérative :

— Nous ne sommes pas ici pour nous amuser!

Un nuage vint au front du baron, qui était en train de boire.

— Bien, bien grommela-t-il.

— Demain il fera jour, reprit le major, et, quand il fera jour demain, il faut que nous soyons loin d'ici!

Le baron dit encore :

— C'est juste, c'est juste!

Mais il y avait de l'hésitation dans son regard.

— Est-ce que vous avez peur de votre femme? demanda Torini d'un ton méprisant.

— Allons donc! se récria Palher, qui se leva en chancelant; c'était l'histoire de souffler un peu en arrivant.

Il vint se planter devant sa femme. Ce malheureux, croyez-le-bien, faisait plus pitié qu'horreur. Son insolence grossière ne fut ici qu'un voile cachant un reste d'embarras honnête et le dernier reproche de sa conscience.

— *Ma poule*, dit-il en posant son bonnet grec de travers, vous souvenez-vous que vous avez deux cent mille francs à moi?

— Je me souviens que vous m'avez constitué une dot de deux cent mille francs, oui, monsieur, répondit Sophie.

Je vis les sourcils du major Torini se froncer à cette réplique ferme et froide, qui, sans doute, lui annonçait une bataille. Le baron toussa comme un homme qui a dit son commencement et qui ne sait plus.

— Allons! fit le major.

— Ma foi, parle, et allez tous au diable! s'écria Palher à bout d'éloquence. Je te donne pleins pouvoirs.

Il remplit son verre deux fois et deux fois le vida coup sur coup. Le major salua aussitôt Sophie avec un respect ironiquement cérémonieux. Il est sûr que j'aurais tué cet homme comme un chien et avec moins de remords.

— Madame la baronne, dit-il, M. le baron a besoin précisément des deux cent mille francs de votre dot.

— Juste! appuya Palher.

— Mon intention, repartit Sophie, a toujours été de rendre cette somme à M. le baron.

— Très-bien! s'écria Palher, on calomnie les femmes!

Et il but.

— Je crois savoir, reprit le major, que l'acte constitutif de la dot est dans le secrétaire de madame la baronne, avec les titres de propriété qui lui furent remis lors du contrat.

— Le tout y est, en effet, monsieur.

— Madame la baronne voudrait-elle avoir l'obligeance de nous les remettre?

—Oui, soutint Palher en se versant à boire,—l'extrême obligeance?

Sophie hésita.

— Monsieur, dit-elle doucement, dans mes mains cette ressource sera toujours à vous. Dans d'autres mains...

— Achevez, madame, interrompit le major avec défi.

— Dans les mains de M. le major, par exemple, acheva en effet Sophie, sans rien perdre de son calme, cette ressource ira où sont allées toutes les autres.

Un peu de sang vint aux joues de l'Italien.

— Je pourrais accuser, moi aussi... commença-t-il.

Mais le baron posa son verre avec bruit sur la table et l'interrompit, disant :

— C'était bon dans le temps. Je ne détestais pas à vous entendre disputer, mes anges! mais ce soir, pas moyen! Ma bonne et chère amie, si je ne quitte pas la France en vingt-quatre heures et Paris avant demain matin, je suis perdu : voilà!

Sophie se dirigea vers son secrétaire. Les deux amis échangèrent un regard. Je ne saurais vous dire la compassion que m'inspirait ce malheureux Palher. Depuis que je l'avais revu, il n'était plus question pour moi de le craindre. Avant d'ouvrir le secrétaire, Sophie dit encore :

— Monsieur le baron, ce que Laurent vous a raconté de M. le major Torini est vrai.

L'Italien haussa les épaules et Palher répondit :

— Je lui ai pris bien des maîtresses, à ce pauvre ami!

Dans la bouche de certaines gens, ces derniers mots dépasseraient toutes bornes. C'est à peine si j'y fis attention dans la bouche de Palher. Sophie se détourna de lui et prit, dans un tiroir du secrétaire, les titres, qu'elle déposa sur la table, entre le verre et la bouteille.

— Examine cela, petit, dit le baron.

Le major s'était déjà emparé des papiers, qu'il lut et compulsa très-attentivement. Quand il eut achevé, il adressa de nouveau à Sophie son ironique et cérémonieux salut. Le baron crut que c'était la fin et se leva comme un ressort.

— Au galop! s'écria-t-il en scandant ces trois syllabes selon le rhythme des commandements de cavalerie.

— Non pas! dit Torini en l'arrêtant : vous n'êtes pas de force contre madame, mon bon! Il reste à signer certaine procuration sans laquelle les papiers que nous tenons ne valent pas la peine de les emporter.

Il tira de sa poche une feuille de papier timbré.

— Signez, ma chère amie, signez, supplia le baron. Il faut bien que je vive à l'étranger, n'est-ce pas?

Torini présentait à Sophie une plume préalablement trempée dans l'encrier. Sophie signa.

— Maintenant, lui dit l'Italien, écrivez ici dessus : « Bon pour procuration spéciale à l'aliénation de ma dot. »

Sophie écrivit. Le baron lui envoya de la main un baiser et se précipita vers la porte en disant :

— Elle est charmante!

La voix tremblante de Sophie l'arrêta au moment où il passait le seuil.

— Monsieur le baron, dit-elle, où allez-vous?

— Quelque part, de ces côtés-là, ma belle, lui dit Palher; est-ce que vous voulez venir avec nous?

— Je suis votre femme, monsieur, répondit Sophie, et je suis prête à vous suivre.

Torini enfermait paisiblement les pièces dans son portefeuille.

— Diable! diable! fit Palher; eh bien, on joue le craps et le monte à Philadelphie, le faro à New-York et le vingt et un aussi; tous les jeux à la New-Orléans, la ville de bénédictions. Il y a, dit-on, six mille roulettes en Amérique : quel pays! Nous allons voir ça... Nous reviendrons vous prendre.

Il descendit l'escalier en chantant. Torini dessina un troisième salut de comédie, puis Sophie et moi nous restâmes seuls.

— Oh! m'écriai-je, prosterné devant elle, que ne puis-je payer avec du bonheur la dette de vos nobles souffrances!

— Fernand, me répondit-elle, je suis mariée. Il ne nous est même pas permis de souffrir ensemble.

Elle s'agenouilla sous son crucifix.

XXI

LE PACTE

C'était assurément une marche singulière que notre liaison avait suivie. Au début, je m'en souvenais trop bien, Sophie m'avait fait toutes les avances; elle avait beau mettre en avant ces titres de frère et de sœur, son langage n'était pas toujours celui d'une sœur à son frère. Son amour avait devancé le mien, et de beaucoup : n'était-ce qu'un hâtif caprice, et avant le mien aussi devait-il finir?

Il y avait huit jours déjà que je n'avais vu Sophie. J'étais installé dans un logement nouveau sur le quai Malaquais, en face du Louvre et en pleine atmosphère de lettres. Chaque matin, je venais m'asseoir à mon petit bureau tout neuf; je n'avais plus froid ni faim, et ma plume se refusait à noircir le papier.

Sophie! je ne pouvais songer qu'à Sophie; sa pensée faisait ombre à toute autre pensée; je n'aurais pu écrire que le roman inachevé de nos amours.

Se pouvait-il que Sophie ne m'aimât plus? Étaient-ce l'absence et mon voyage dans ma famille? Était-ce le scrupule, plutôt? car la dévotion de Sophie s'était passionnément accrue depuis ma maladie, et surtout depuis le malheur de sa propre maison.. Tout lui était matière à crainte et à remords. Je suis certain qu'elle travaillait de toutes ses forces à arracher mon image de son cœur. Elle me prêchait en un langage tout plein de mysticisme, elle parlait d'abnégation et de renoncement. J'acceptais tout; je signais tous les pactes; je prenais ma part des vœux les plus austères,

et quand j'avais tout accepté, tout signé, tout juré, elle s'enfuyait encore et me chassait avec une sorte de terreur.

Elle s'était retirée dans une famille chrétienne de la rue du Bac, aux environs de Saint-Thomas d'Aquin. Elle louait à ces bonnes gens un petit appartement, composé de deux chambres et d'une cuisine; elle avait sa domestique à elle et mangeait seule. J'aurais pu l'aller voir chaque jour, et cependant mes visites devenaient de plus en plus rares. Elle en fixait elle-même les intervalles selon je ne sais quels calculs arbitraires, et quand elle avait prononcé l'arrêt, il n'y avait point d'appel.

Elle souffrait. De mon côté, j'étais très-malheureux ; mais elle avait dit : « Nous n'avons pas même le droit de souffrir ensemble ! »

Mais n'avait-elle pas dit aussi un jour, penchée sur mon dernier sourire, n'avait-elle pas dit : « Je suis à toi!... »

Je suis fait ainsi, et Dieu me garde de m'en plaindre : jamais je ne lui avais rappelé, soit en paroles précises, soit même par une allusion détournée, la solennité de cet autre vœu. J'aurais eu honte de me prévaloir d'un cri de l'âme que la vue de mon agonie seule avait fait jaillir; je chérissais d'ailleurs sa piété comme je l'aimais elle-même. Mais je souffrais.

Je souffrais d'autant plus que ma passion littéraire, un instant amortie, s'éveillait en moi avec une véritable violence. Je sentais mon cerveau plein, mais je sentais aussi que cette plénitude ne pouvait pas s'épandre. Après avoir été mon inspiration, Sophie devenait obstacle. Cet amour qui m'avait fait poète se changeait en un de ces philtres malfaisants qui annihilent et pétrifient : je cherchais, je ne trouvais pas; l'idée, toujours prête à jaillir, s'arrêtait toujours au seuil de mon cerveau.

Et j'avais cependant, chose qui était à considérer dans ma position et à mon âge, j'avais des débouchés ouverts; on m'encourageait à produire. Quatre recueils périodiques avaient déjà tâté de ma prose, et tous les quatre m'offraient de nouveau leur publicité.

Mais Sophie! n'était-ce pas inexplicable? Juste au moment où je l'avais aimée, elle avait fait un pas en arrière dans le sentier d'amour où elle marchait toute seule depuis notre rencontre. Ne

pouvait-elle donc aimer qu'un ingrat, et fallait-il ajouter un chapitre inexplicable à l'histoire des fantaisies de la femme!

La maison de la rue la de Clef que Sophie avait habitée un mois était navrante comme un hôpital; la maison de la rue du Bac, qu'elle habitait maintenant était glacée comme un cloître. Sophie avait pris elle-même un petit air de nonnette qui lui allait à ravir, mais qui allumait en moi de continuelles colères. Moi qui n'étais pas corrigé peut-être de mes manies de comédien; moi qui, du moins, n'en étais corrigé que depuis bien peu de temps, je l'accusais parfois de jouer la comédie et d'outrer par un rigorisme maladroit les scrupules d'une religion bien entendue.

Elle me poussait dans l'opposition par l'excès de son zèle; j'écrivais, sous la dictée de mon dépit, des petites choses qui plaisaient beaucoup aux vieux journalistes sur lesquels la Restauration avait pesé comme Sophie pesait sur moi. Les rancunes de ces bonnes gens donnaient l'hospitalité à ma rancune, dont, certes, ils ne soupçonnaient pas le motif frivole. J'explique ici pourquoi je fis un peu partie, à cette époque, de la queue de M. de Voltaire.

Je ne signais pas cela, du reste, et je crois bien qu'on n'en sut rien à Angers.

C'était quelque chose de curieux au dernier point que nos entrevues de ce temps-là. Nous étions absolument, Sophie et moi, sur le pied de guerre. Mon opinion est que ce fut le paroxysme même de notre mutuel amour. L'amour n'est qu'un combat, Sophie avait tellement frayeur de l'influence que je pouvais prendre sur elle, que sa défense précédait toujours mon attaque. Par contre, dès que je faisais retraite, elle revenait; de sorte qu'après avoir dépassé le but dans ses rigueurs, ses repentirs et l'élan de son cœur la livraient à la merci de mes audaces. Mais je n'avais d'audace, moi, que contre les rigueurs de Sophie, et dès qu'elle faisait un pas de retour vers moi, c'était l'enfant timide qui la recevait, l'enfant toujours plus timide.

Il y avait, comme je l'ai dit, huit jours que je n'avais vu Sophie, et c'était après une grande querelle. Pendant ces huit jours, j'avais été chaque soir rôder autour de sa maison. Elle faisait une retraite aux Missions étrangères; je la voyais rentrer à la brune

entre sa bonne, qui ressemblait à une sœur converse, et son hôtesse, grande femme à tournure claustrale. C'étaient bien là mes ennemis ; je les abhorrais ces deux pauvres créatures, et j'étais persuadé qu'elles parlaient à Sophie contre moi.

Il m'arrivait, en sortant de là, de prendre ma course comme un fou et d'aller loin, bien loin dans la campagne parler tout seul et menacer Dieu, qui était mon rival. Puis, c'était avec Dieu comme avec Sophie : je tombais à genoux en plein champ, dans l'herbe mouillée; je me frappais la poitrine en pleurant, et je demandais Sophie à ce même Dieu que je venais de blasphémer.

Sophie n'avait plus rien. Les trois quarts de sa garde-robe avaient disparu dans le naufrage, ainsi que la presque totalité de ses bijoux. Elle avait vécu de ses dernières ressources dans son logement de la rue de la Clef; maintenant, elle travaillait pour vivre. Elle donnait des leçons de musique au Sacré-Cœur, et les bonnes gens qui lui louaient sa chambre lui avaient procuré quelques élèves en ville. Elle gagnait ainsi de quoi vivre, et j'ai su plus tard qu'elle avait même pu thésauriser quelque peu, pour le cas où j'aurais eu besoin d'aide. Mais j'étais moi-même à l'abri : à part le petit legs de mon père, je pouvais maintenant suffire à ma vie avec le peu que valait ma plume.

Il n'était pas probable que jamais je pusse retomber au fond de ces embarras terribles qui, dès les premiers pas dans la carrière, avaient failli m'arrêter. Mon nom n'avait aucune notoriété dans le public, mais les journaux me connaissaient et m'entr'ouvraient volontiers leurs portes. On semblait m'y savoir gré même, je dois le dire, des modestes proportions de mon essor. Si j'avais à recommencer ma lutte et que Dieu me fît aigle, cette fois je me cacherais pour regarder le soleil.

Le soir venait. J'avais écrit péniblement les dernières lignes d'un de ces petits articles qu'on me permettait d'oser, et je m'étais mis à la fenêtre pour contempler un de ces beaux couchers de soleil dont Paris est si prodigue.

Là-bas, au bout de la courbe des quais, dans ce ciel vert, tourmenté d'orange et de rose, ciel que les peintres n'osent jamais faire, parce qu'il devient invraisemblable sur la toile, de longs nuages violets, striés comme la nacre de perle, se couchaient,

parallèles à la ligne de l'horizon; sous ces nuages, il y avait une bande d'émeraude lactée, que festonnaient les têtes des nuages inférieurs, semblables à des cimes et violemment mordorées par le soleil invisible qui les enflammait à revers.

Il fallait remonter jusqu'au centre même de l'immense coupole pour trouver l'azur dans ce ciel splendide, qui était comme un amalgame de tous les métaux mélangés avec toutes les pierres précieuses. Chaque fenêtre du Louvre et des Tuileries était la miniature de ce ciel : un feu enchâssé dans la pierre terne et grise. Et la Seine allait sa route, lente, sombre sous mes pieds, rayonnante au lointain et luttant de reflets avec les vastes éblouissements de l'horizon.

Je sentis quelque chose qui me frôlait le coude et je ne me retournai point parce que j'étais absorbé. J'essayais déjà peut-être de broyer les couleurs qui peignent ces prodigieux paysages. Une voix douce dit à mon oreille : « Fernand ! » Et je ne vis plus rien que le pâle visage de Sophie qui souriait, tremblante, à mes côtés.

Sophie n'était jamais venue chez moi.

J'ouvrais la bouche pour rendre grâces, après le premier moment de surprise, lorsqu'elle m'interrompit en disant :

— J'ai voulu vous voir avant de partir, Fernand.

— Partir ! m'écriai-je.

La voix me manqua pour en dire plus long. Nous rentrâmes. Je vis qu'elle avait un journal à la main. Elle alluma elle-même la bougie et me tendit le journal, en pointant du doigt un paragraphe. Le paragraphe était ainsi :

« On lit dans le *Free Teller* de Brighton :

« Une aventure tragique vient d'attrister notre saison, jusqu'alors si brillante. Deux étrangers, qui avaient risqué et perdu des sommes considérables sur le turf, lors des dernières courses, se sont pris de querelle, lundi dernier, au salon de conversation. Plusieurs personnes se sont interposées entre ces deux gentlemen, qui vivaient ensemble dans une intimité fort étroite ; mais un soufflet avait été donné. La rencontre qui s'en est suivie a été malheureuse; le duel a eu lieu au pistolet : le major italien T..., de la légion étrangère, a reçu à l'épaule une blessure qu'on dit

être sans danger ; mais le baron P....., ex-officier supérieur de cavalerie dans l'armée française, a été frappé en pleine poitrine, et l'on désespère de sauver ses jours. »

— Vous avez raison, Sophie, dis-je après avoir parcouru ces lignes, il faut partir. Mais je ne vous laisserai pas partir seule.

— Y songez-vous, Fernand ! se récria-t-elle. Voulez-vous me faire repentir de ma démarche?

— Je ne veux rien qu'accomplir mon devoir, répondis-je avec fermeté. Le hasard m'a fait assister à une scène qui me donne tout droit de craindre, du moment qu'il s'agit de ces gens-là. Je n'ajoute pas une parole, Sophie, et je répète que vous avez raison de partir. Si malheureusement un homme est couché là-bas sur son lit de mort, votre place est au chevet de ce lit. Mais, je suppose que vous ayez son dernier soupir : vous restez seule en pays étranger, vis-à-vis de cet autre homme qu'il n'est pas besoin de nommer et que nous connaissons tous deux. Je dois être là, Sophie, car, si vous êtes veuve une fois, j'aurai ma femme à protéger.

Elle se jeta dans mes bras en pleurant ; puis elle s'arracha à mon étreinte et recula de plusieurs pas. Il y avait dans son regard de l'horreur et de l'épouvante.

— Oh ! Fernand ! Fernand ! balbutia-t-elle, qu'avons-nous dans le cœur ? Avez-vous souhaité la mort d'un homme?

Elle se laissa tomber dans mon fauteuil et se couvrit le visage de ses mains. Moi je me promenais à grands pas. La colère qui était sans cesse entre nous me montait au cerveau.

— Que vos scrupules, dis-je enfin avec emportement, aillent où leur folie voudra les mener, que m'importe? Accusez-moi de meurtre mental ou d'assassinat par désir ! Outragez-moi, je le veux bien ! Vous êtes malade, nous sommes malades : je n'écoute pas vos extravagances, ou plutôt j'en appelle à vous-même guérie. Mais la chose certaine, c'est que je suis libre et que vous ne pouvez pas m'empêcher d'aller à droite, à gauche, où bon me semble. Je pars pour l'Angleterre, moi, c'est mon caprice. Je pars dans la même voiture que vous, mais je choisis un compartiment différent, pour peu que ma présence vous pèse. Sur le bateau à vapeur, je m'engage à ne pas affliger une seule fois votre vue. A Londres, et

de Londres à Brighton, ce sera de même. A Brighton, vous pourrez même ignorer que je vous ai suivie. Mais je serai là, en cas de malheur.

— Et cet homme! murmura-t-elle en frissonnant.

Je ne compris pas, ou plutôt chaque parole qu'elle prononçait m'irritait. J'ai dit le mot : nous étions malades; elle plutôt que moi, bien que je me crusse beaucoup plus malade qu'elle.

Je ne compris pas qu'elle avait peur pour moi, peur du spadassin habile et rompu au métier, qui avait déjà mis une balle dans la poitrine du malheureux Palher. Si je l'eusse comprise, mon exaspération aurait augmenté peut-être.

— Vous songez à cet homme! prononçai-je avec dédain.

Elle avait réfléchi. Elle dit en prenant ce ton d'autorité qui lui réussissait d'ordinaire :

— Fernand, je vous défends de me suivre.

— Et je vous obéirai, Sophie, répliquai-je en baissant le ton tout à coup. Souvenez-vous que mon amour était grand et qu'il me faudra, pour le briser, briser peut-être ma vie. J'étais à vous plus qu'à moi-même. Vous m'avez torturé depuis bien des jours, Sophie, et c'est à peine si je me suis plaint, tant j'étais votre esclave. Parmi l'humble bien-être qui m'entoure ici, j'ai souffert, oh! combien j'ai souffert plus cruellement que dans cette misère mortelle où vous m'étiez apparue comme un ange! Eh bien! je me résignais à souffrir ainsi pour que vous eussiez, vous, toutes les tranquillités de votre religion, tout le repos égoïste de votre conscience... Mais il ne s'agit plus de Dieu, ici, Sophie. En m'ordonnant de rester quand vous partez, vous rompez notre pacte. Vous me chassez, entendez-vous! Je m'incline et je m'éloigne. Sophie, c'est manquer de courage, peut-être, et vous eussiez trouvé tout simple que je me laissasse brûler à petit feu dans ce martyre... Si c'est manquer de courage, soit; je suis lâche et je vous dis : Le supplice est au-dessus de mes forces ; je préfère un coup de massue, qui m'écrase une bonne fois le cœur, à ces millions de piqûres d'épingles. Partez, Sophie, et soyez heureuse dans votre voyage. Soyez heureuse toujours. Quand vous reviendrez, ne me dites pas: Je suis revenue. Je changerai de logement! je désire ignorer quelle sera votre demeure. Il est possible, dit-on, de guérir ces profondes

plaies de l'âme. J'essayerai, je suis tout jeune; je tenterai le remède d'un autre amour.

Je me laissai aller sur le divan qui était à l'autre bout de ma chambre,

Sophie se leva et vint vers moi :

— Adieu donc, Fernand ! me dit-elle sans verser une larme. Je crois que cela vaut mieux ainsi.

Elle sortit. Je ne cherchai pas à la retenir. Mais je sortis derrière elle à bas bruit et je me traînai sur l'escalier. J'entendis son pas jusqu'au bas des marches. Je ne l'appelai point. Je m'élançai à mon balcon. Je la reconnus dans la nuit, qui se faisait noire; je vis sa marche pénible. Sous son voile baissé, y avait-il enfin une larme ? Quand elle disparut sous la voûte du Louvre, il me sembla qu'on m'avait ôté mon cœur.

— Sophie! Sophie! Sophie! m'écriai-je follement, comme si elle avait pu m'entendre.

Le vertige m'attirait en bas : je me reculai du balcon. Je me roulai sur le plancher comme un misérable en proie à un accès de furieuse épilepsie. J'eus l'idée de la tuer et de me tuer avec elle!

Elle n'avait pas tourné la tête! Elle n'avait pas pleuré ! Etait-ce bien l'amour qui m'arrachait ces rugissements insensés ? Non! oh! non, c'était la haine. Je reconnaissais la haine et je la saluais !

Ah! ah! j'avais été fort! j'étais fort ! je ne songeais même pas à la suivre! J'avais brisé ce lien comme un fil. Je m'applaudissais moi-même avec des cris de rage. Sophie ! écueil de ma pensée, je t'avais dit : Va-t'en! va-t'en, démon qui pesais sur mon rêve! Ma plume allait courir sur le papier; j'allais être poète! On est poète aussi à force de fiel ! J'allais déborder de fiel ! Malheur aux femmes! haine à l'amour!...

Oh! Sophie! Sophie! mon âme! mes chères visions! ma jeunesse! mes sourires! Sophie, mon talent et mon cœur! Sophie, ma destinée!

Est-ce que c'était possible de vivre sans cet amour, qui était le souffle de ma poitrine et le sang de mes veines? Je rampai pour baiser le siége que sa robe avait touché. Sa main s'était reposée

sur mon bureau : je cherchai la place et j'y collai mes lèvres. Oh! Sophie! Sophie! pourquoi m'avoir sauvé de la mort?

La mort! c'était un sûr moyen de me venger, cela! Je savais bien comment la faire pleurer maintenant, pleurer tout son sang par ses yeux! Elle avait bien appris la catastrophe de Brighton! Les journaux disent tout. Les journaux pouvaient lui porter le récit de ma mort. Bien mieux, je pouvais lui écrire et lui dire : « Vous m'avez tué! » Je me relevai; je saisis ma plume. On sonna rudement à ma porte. Un Auvergnat entra avec une lettre qui me disait :

« J'ai retenu deux places à la diligence de Boulogne. »

Je restai foudroyé par la joie, puis je demandai :

— A quelle heure le départ de Boulogne, l'ami?

L'Auvergnat consulta sa large montre d'argent.

— Trente-cinq minutes, me répondit-il.

J'eus le temps de rire, de pleurer, de chanter, de remercier Dieu en bouclant ma petite valise. L'Auvergnat était là impassible. Il en avait peut-être vu bien d'autres! Je lui mis ma valise sur le dos. Une demi-heure après, je roulais sur la route d'Angleterre dans le coupé, seul avec Sophie.

C'était ici qu'il fallait frapper le grand coup : je venais de remporter une victoire décisive, et Sophie, aussi émue que moi, n'avait pu s'empêcher de serrer ma main dans les siennes, au moment où les chevaux s'ébranlaient. Nous avions commencé autrefois, en diligence aussi, ce roman de toute notre vie. Les voyages étaient propices. Je devais regagner dans celui-ci tout ce que les pieuses terreurs de Sophie m'avaient fait perdre. De Paris à Boulogne, vingt-quatre heures de tête-à-tête!

Jugez! avant d'arriver à Saint-Denis, Sophie m'avait dit, déjà, faisant allusion à notre rotonde :

— Chacun notre coin, monsieur, comme autrefois!

Chers souvenirs de notre amour enfant! J'avais le temps; je me montrai soumis : je pris ce coin où l'on m'envoyait en exil. A peine avais-je laissé entre Sophie et moi ce large intervalle, car nous étions fluets tous les deux, que la portière de la diligence arrêtée s'ouvrit. Nous étions à Saint-Denis.

Une religieuse considérable monta par les soins du conducteur

et remplit le vide en s'asseyant. Chez nous, à Angers, il venait beaucoup de religieuses : je ne me souvins point d'en avoir jamais rencontré d'aussi vaste. Je me penchai en avant pour voir quelle figure faisait Sophie. Un sourire malin brillait dans ses yeux.

Peut-être que Sophie savait qu'on devait prendre la religieuse à Saint-Denis.

Un espoir restait. Ces bonnes dames vont souvent de ville en ville, faisant des étapes de cinq ou six lieues, dix à douze tout au plus. Mais la nôtre, en se calant avec vigueur dans sa place, composée de la sienne propre et d'une bonne moitié des deux nôtres, poussa un robuste soupir de satisfaction et dit :

— En voilà pour jusqu'à Boulogne !

Le conducteur lui mit sur les genoux un panier aussi gros qu'elle, sentant bon le pâté, le jambon, la daube et d'autres choses encore. Cet *et cætera* ne doit point être pris comme une formule frivole : le panier contenait, en effet, des pommes, des poires, des noix, des raisins secs, des fromages, des confitures et jusqu'à une douzaine d'huîtres soigneusement empaillées. Il fallut d'abord caser le panier; la bonne sœur fit ce qu'elle put pour ne point nous gêner, mais le moyen? C'est à peine si elle eût été à l'aise avec son panier tout seul. Évidemment, Sophie et moi nous étions de trop.

— Je vous demande si ce n'est pas trop petit! soupira-t-elle après avoir essayé vainement de placer son garde-manger quelque part.

— Le fait est que c'est bien étroit, répondit Sophie avec une bonne humeur qui me piqua au vif.

Moi, pour me venger, je cherchais à me représenter un coupé de diligence où il y aurait eu trois religieuses comme la nôtre avec leurs buffets respectifs.

— Mon cher monsieur, reprit-elle, voyant que je gardais le silence, est-ce que vous ne pourriez pas vous pousser un peu dans le coin?

J'essayai loyalement de briser la paroi à l'aide de mon épaule, mais je ne pus pas.

— Ma sœur, répliquai-je d'une voix qui devait être bien triste et qui pourtant provoqua le rire étouffé de Sophie, les dili-

gences sont faites spécialement pour qu'on ne puisse passer au travers.

La religieuse me regarda fixement. Je crois que sa première idée avait été de riposter avec quelque vivacité ; mais quand elle me vit pressé comme un hareng dans sa coque, elle me fit un signe de tête amical.

— Nous ne sommes pourtant pas bien gros, à nous trois, murmura-t-elle. Quand j'étais jeune, les diligences avaient plus de largeur. Je me souviens de mon premier voyage comme si c'était hier. Nous étions trois : l'abbé Le Roy, qui était alors au séminaire, ma sœur Rosalie et moi, toutes deux novices. Eh bien! nous n'étions pas gênés du tout. Il est vrai, poursuivit-elle, en m'opprimant d'un puissant tour de reins, que le pauvre abbé Le Roy et ma chère sœur Rosalie ont beaucoup épaissi depuis!

Ma foi, elle mangea sa douzaine d'huîtres, quelques membres de volailles et une tranche de pâté pour alléger d'autant le panier. Cela eût permis d'en rabattre les bords, sans les deux goulots de bouteilles qui passaient. Je fis un dernier effort et je parvins à fixer le panier au ciel de la voiture.

— Au moins, je pourrai prendre ma prise et me moucher! dit la brave sœur, qui tourna vers moi son regard reconnaissant.

Sa tabatière, en tant que tabatière, était d'aussi grand format que son panier. Elle nous la tendit généreusement à Sophie et à moi; puis, après avoir humé sa prise avec un mâle ronflement, elle se mit tout à fait à son aise. J'entends par là que nous fûmes à l'état de bourre, remplissant les joints entre elle et les parois du coupé.

— Mes chers enfants, reprit-elle, je n'ai pas encore sommeil. Si vous voulez, nous allons jaser un petit peu.

Nous nous empressâmes de donner notre assentiment.

— Est-ce que cela vous a scandalisés, demanda-t-elle avec une nuance d'hésitation dans la voix, de me voir souper si bien que cela?

Sophie protesta.

— Je parle plutôt pour le jeune homme, fit la bonne sœur. En sortant du collége ils n'ont pas toujours beaucoup de respect pour l'habit que je porte.

A mon tour je protestai.

— Je vais vous dire, mes amis, m'interrompit-elle brusquement. Nous ne faisons pas vœu d'abstinence chez nous. On travaille ferme, on se lève de bonne heure, on se couche tard, on mange à sa faim, on boit à sa soif, pour tâcher que la santé reste. Moi qui vous parle, j'ai trente-trois ans de religion et je me porte comme vous voyez, troussant les fous et les folles du matin jusqu'au soir, passant les nuits d'hiver et les nuits d'été au lit de nos pauvres idiots, trop souvent malades de corps comme d'esprit, et n'ayant pas pris ce qui s'appelle un quart d'heure de vacances depuis que je suis entrée, à l'âge de quinze ans et demi, dans notre communauté.

Je vis Sophie se pencher pour me lancer un regard de triomphe.

Ceci avait été dit avec une extrême simplicité et même sur le ton de l'apologie.

— Vous n'avez pas besoin de vous défendre, ma sœur... commençai-je.

— Appelez-moi ma mère, mon garçon...

— Ma mère... si vous êtes une de ces saintes filles.

— Sainte, non, pour le présent. Que Dieu vous entende pour l'avenir! Je suis tout uniment la supérieure d'une pauvre communauté composée de trois mères, de cinq sœurs et de deux novices, et nous soignons les fous de l'hospice de ***. C'est dur, mon cher ami; quelquefois il faut se battre avec eux sans leur faire de mal, et j'ai reçu plus de mauvais coups que je n'ai de dents, quoiqu'il ne m'en manque pas une à mon âge.

Ils ont de méchantes inventions, savez-vous? L'an dernier, j'ai été pendue avec une corde, et par le cou, dans le quartier des femmes... Mais c'est bon aussi : si vous saviez comme on s'attache à ces malheureuses créatures! Tenez! ça me fait battre le cœur en pensant que je vas les revoir, tout comme si c'était ma famille. Et c'est ma famille, en vérité. Je suis la dernière de mon nom et j'ai dépensé six cents jolis billets de mille francs à rebâtir un peu toute notre caserne. A présent, au moins, ils ont de l'air et de la propreté. C'est quelque chose!

— Est-ce que vous seriez la mère Juliette de la M... dont on parle tant? demanda vivement Sophie.

— Parle-t-on de la mère Juliette, ma fille? Oui, oui, je suis la mère Juliette du haut en bas! Mon respecté père était duc et pair, et le reste. Nos aïeux allaient aux croisades avec saint Louis. Moi, j'ai fait ce que j'ai pu ; mais j'ai vu le bout de mon rouleau, et ma caserne n'était pas finie. Mes innocents sont mal logés.

Voilà donc que je n'avais pas revu la grand'route depuis mon temps de novice. Je vous dis : les diligences ont rétréci!... Mais en se serrant un peu... Bref, je suis arrivée jusqu'à Paris, où le roi m'a donné un peu d'argent, le ministre aussi, aussi l'archevêque. J'ai fait une quête chez mes cinq cents cousines du faubourg Saint-Germain : j'ai eu pas mal.

Les grands prédicateurs ont prêché pour moi. Tenez! j'ai mis cet argent-là dans une petite boîte à part : mille francs que m'ont donnés les pauvres ouvriers du faubourg Saint-Antoine! J'ai mon affaire en grand! Tout mon monde va être casé comme si c'était une nichée de princes. Et les bonnes dames de Saint-Denis m'ont encore bourré mon panier par-dessus le marché. Voilà. Mes mignons, poussez-vous un tant soit peu : je vas faire un petit somme.

C'était la mère Juliette de la M... que nous avions là, une de ces saintes devant qui s'incline le scepticisme de ceux qui savent et même l'incrédulité des sots, une de ces belles et nobles fleurs qui s'épanouissent encore parfois dans le parterre dévasté du Seigneur. Mais elle me séparait de Sophie. Que faire, sinon l'imiter? J'essayai de dormir. Avant de perdre connaissance parmi les sonores aspirations de la sainte, j'entendis un certain : « Bonsoir, Fernand », qui n'était pas exempt de moquerie.

Pendant toute la route, je ne pus parler à Sophie qu'à table d'hôte. La bonne mère fit encore deux repas et son panier vide se balança tout léger au plafond. En nous séparant d'elle à Boulogne, nous la priâmes d'accepter notre humble offrande et elle nous embrassa tous les deux.

Le *City-of-London* était à quai : un grand vilain bateau qui devait sombrer au large par un calme, quelques mois plus tard. On ne chauffait pas encore : nous dûmes descendre à l'hôtel. Bien que ce fût pour une heure ou deux seulement, Sophie voulut des chambres séparées. Au moment même où j'entrais dans la mienne,

un éclat de rire retentit derrière la cloison de la chambre voisine, qui me fit violemment tressaillir.

J'ai fait des romans beaucoup dans ma vie. J'ai pris soin d'y placer le moins que j'ai pu de ces incidents qu'on appelle romanesques. On en rencontre cependant à chaque instant dans la vie. Je connaissais ce rire ; j'étais sûr de l'avoir entendu déjà et je savais où. C'était le rire ivre et brutal qui avait retenti dans l'escalier de la maison de la rue de la Clef, et qui avait forcé Sophie à me pousser dans le cabinet. Le baron Palher devait être là : je ne m'en doutais pas ; j'en étais sûr.

Je m'approchai sur la pointe du pied d'une porte condamnée qui séparait les deux chambres et j'essayai de voir par le trou de la serrure ; mais la serrure était bouchée. Je mis mon oreille à la place de mon œil ; on parlait assez haut de l'autre côté de la porte.

— Ah ! ah ! ah ! faisait la voix avinée de Pahler, ah ! ah ! ah ! Les journaux de France ont mis le premier article tout au long !

— Et ils mettront le second de même, répondit plus bas, mais distinctement pourtant, la voix de Torini.

Le baron était à dix pas de moi avec son major. Mon œil lui-même n'aurait pu m'assurer de ce fait plus positivement que ne le faisaient mes oreilles.

— Voyons le second, dit Palher.

— Vingt francs de moins, répondit Torini.

Et il lut :

« On lit dans le *Free Teller* de Brighton :

« Nous avons le regret d'annoncer que l'ex-lieutenant-colonel français baron P... a succombé, ce matin, aux suites de sa blessure. Le major T... a fait voile pour l'Amérique du-Sud. »

— Bravo ! s'écria le baron. Je voudrais voir la mine des créanciers !

— L'ange est capable de se remarier... insinua Torini en ricanant.

De la réponse de Palher je n'entendis que ces mots, qui la terminaient :

— Allons au café !

Je compris bien qu'il y avait là un stratagème plus ou moins naïf pour dérouter des recherches de police, mais je ne me donnai point la peine de réfléchir longtemps à ce sujet. La chose certaine, c'est que Sophie et moi nous étions revenus de Brighton. Je me rendis aussitôt dans sa chambre et je lui racontai l'incident tel quel. Il s'agissait désormais, à mon avis, d'éviter son mari et de repartir au plus vite pour Paris; mais Sophie désira s'assurer par elle-même de la présence de Pallher à Boulogne.

Il faisait nuit; elle se munit d'un voile épais et nous sortîmes. Je demandai au garçon s'il y avait un café en renom : il m'indiqua le rendez-vous des fashionables boulonnais. Sophie et moi, nous en prîmes le chemin. Nous n'eûmes pas besoin de mettre l'œil aux carreaux. Par la porte ouverte du billard nous vîmes Palher, en bras de chemise, qui faisait sa partie. Torini marquait les points.

Sophie ne prononça pas une parole. Le soir même, au lieu de nous embarquer sur le *City-of-London*, nous reprîmes le chemin de Paris.

Il n'y avait point de sainte entre nous deux; cette fois, et cependant toute la première partie du voyage fut silencieuse. Sophie était mortellement triste ; moi-même j'éprouvais très-vivement le contre-coup de cette tristesse, dont je devinais le motif.

Elle venait de quitter Paris dans un élan de noble dévouement à son devoir; elle courait au secours de l'homme qui l'avait trompée, abandonnée et dépouillée. Cet homme souffrait : elle voulait lui prodiguer par devoir tout ce que sa tendresse m'avait donné de soins qui ne m'étaient pas dus.

Je suis bien sûr que, dans son esprit, ceci était une expiation, une sorte de payement des heures qu'elle avait jetées à l'amour sous le voile de la bienfaisance. Et dès le premier pas elle se heurtait à quelque chose de honteux; du premier regard elle voyait une trame ignoble. Ce n'était plus même du vice. Le contact du vice ne pouvait souiller une âme pure comme la sienne. C'était la chute dans tout ce qu'elle a de repoussant et d'ignominieux.

Elle portait le nom de cet homme. Je ne crois pas que, jusqu'à

cette heure, elle eût senti ce que pesait ce nom. Son regard, je le vis bien, exprimait une timidité nouvelle et qui ne se rapportait ni à ses scrupules pieux, ni à ses craintes de femme. Elle craignait de voir dans mes yeux un reflet de ses propres pensées.

Tout à coup mon silence l'irrita. Vous eussiez dit que nous avions changé de rôle :

— C'est impossible, n'est-ce pas, prononça-t-elle avec une amertume qui répondait à l'état de son âme, on ne peut pas aimer une femme qui s'appelle la baronne Palher !

Elle qui, depuis si longtemps, écartait ce mot : aimer ! et tout ce qui avait trait à l'amour !

Je fus plus triste de la prière qui était dans ces mots que des sévérités qui me tenaient à distance. Tout ce qui rabaissait le niveau de Sophie m'offensait. Je répondis tout bas :

— La baronne Palher est pour moi au-dessus de toutes les femmes. Son malheur la rehausse à mes yeux. Ce n'est pas de l'amour que j'ai pour elle, c'est de l'adoration.

— On n'adore que Dieu, dit-elle sèchement.

Puis d'une voix où il y avait des larmes, elle ajouta :

— Merci, Fernand : vous faites de votre mieux, mais vous ne pensez pas ce que vous dites.

Je voulus lui prendre la main, mais ses sanglots éclatèrent, et elle se retira de moi en disant :

— Laissez !

En vérité, je regrettais notre bonne grosse religieuse. Je n'avais jamais vu Sophie ainsi. C'est bien longtemps après que, ressassant, dans l'obstination de mes regrets, chaque page et chaque ligne de cette histoire bien-aimée, j'ai vu un jour et soudain que Sophie, en ce moment, était devenue moi-même.

Or, je ne savais pas, moi, jouer le rôle de Sophie.

Elle avait glissé sur une invisible pente jusqu'à se trouver au-dessous de moi, elle qui possédait vis-à-vis de moi une absolue supériorité. L'équilibre était rompu. Avait-elle compté d'instinct, ou par réflexion, que j'allais monter quand elle descendait et prendre en main fermement la direction de notre commune destinée ? Elle se trompait : sa faiblesse ne me donnait pas de force.

J'avais besoin, bien au contraire, pour n'être pas la faiblesse même, de trouver toute ma force en elle.

Je cherchais encore des mots pour renouer l'entretien, lorsque Sophie me dit d'un ton dégagé qui me froissa comme eût pu faire la plus poignante de toutes les paroles :

— Bonsoir, Fernand, il est temps de reposer.

Je crois que Sophie ne reposa point cette nuit-là, bien qu'elle eût réclamé la première le silence. Quant à moi, je ne fermai pas l'œil. Les choses avaient tourné de telle façon que toute hardiesse, moins que cela, toute tentative pour enfreindre l'ordre reçu aurait été une impardonnable grossièreté. Je n'étais pas tellement dépourvu de tact que je ne comprisse cela ; mais, d'un autre côté, après cette plainte amère, échappée au désespoir de Sophie, mon abstention complète n'allait-elle pas être taxée de froideur ? Je calculais, je pesais, je me battais les flancs et je ne résolvais rien.

— Fernand, me dit la voix argentine et gaie de Sophie, au moment où je m'assoupissais après ma nuit de vain travail, avez-vous bien dormi ?

Le jour naissait : un jour de février, froid et clair. Mon premier regard surprit un petit frisson dans les doigts de Sophie, qui ramena sur elle sa mante d'un geste frileux.

— Non, répondis-je, je n'ai pas fermé l'œil.

Et voulez-vous dormir, Fernand ?

— Je ne sais plus ce que vouloir, Sophie, et pour être bien sûr de ne pas vous déplaire, je veux d'avance exactement tout ce que vous voudrez que je veuille.

Elle éclata de rire franchement.

— Eh bien! je veux que nous causions, Fernand, reprit-elle; cela me réchauffera. Moi, j'ai assez bien dormi, j'ai même rêvé... un rêve assez singulier... J'ai rêvé précisément de nous et de notre situation dans ce coupé de diligence,

— Ah !... fis-je, non sans jouer un peu l'indifférence, car ma rancune tenait.

— La bizarrerie n'est pas là, continua Sophie. Vous savez quels subtils écheveaux les rêves embrouillent et démêlent. La bizarrerie consiste en ceci que nous n'étions pas nous-mêmes tout à

fait, nous-mêmes d'aujourd'hui, mais nous-mêmes d'autrefois : le Fernand et la Sophie qui ne s'étaient jamais vus..... Comprenez-vous ?

— Je comprends que vous avez rêvé de notre première rencontre.

— Non pas ! Mon rêve était plus singulier que cela. Comme vous l'entendez, c'eût été seulement une confusion entre la rotonde de la diligence d'Angers et le coupé de la diligence de Paris. Or, je me suis mal expliquée : ce n'étaient pas, dans mon rêve, deux enfants qui se rencontraient : c'étaient une jeune femme déjà blessée par le sort et un jeune homme sorti déjà vainqueur des premières épreuves de la vie, fort par cela même qu'il n'est pas resté parmi les morts à ce premier choc, brillant, plein d'espérance et d'avenir, ce que vous êtes, enfin, Fernand...

Et il arrivait, toujours dans mon rêve, ce qui ne manque guère d'arriver dans la vie : le jeune homme vainqueur faisait la cour à la jeune femme vaincue, sans trop savoir et pour passer le temps. La jeune femme écoutait, car il est bien bon parfois de se soustraire, ne fût-ce qu'un jour ou qu'une heure, à la tyrannie de certaines pensées. Vous devinez bien qu'il naissait du choc de ces deux égoïsmes un de ces romans qui durent autant que le voyage, mais dont l'arrivée est le dénoûment.

On se séparait. Le jeune homme allait à sa bataille, en se disant ce que tout homme jeune ou non se dit quand il n'a pas pu faire en une demi-heure de temps une femme perdue d'une honnête femme : *C'est une coquette* ! et la jeune femme allait à ses douleurs avec un soupir de regret peut-être. Mais tout était fini, bien fini : ce Fernand et cette Sophie ne devaient jamais se revoir.

Elle se tut et drapa encore sa mante autour de ses épaules frileuses.

— Que dites-vous de mon rêve, Fernand ? demanda-t-elle après un silence.

— Je cherche à être calme, Sophie, répondis-je.

Le chagrin et la colère faisaient trembler ma voix.

— Pourquoi seriez-vous ému au récit de ce qui n'est qu'un rêve ? reprit-elle en me tendant la main.

Je lui donnai ma main froide et je répliquai :

— Parce que, Sophie, je n'ai pas mérité qu'on me récite ainsi des apologues. Il ne me paraît point que je ressemble à ce commis voyageur de vos rêves, qui fait la cour aux femmes en diligence. Si nous avons à nous séparer, que ce soit loyalement, et ne cherchons pas d'autre motif à notre rupture, sinon que nous ne nous aimons plus.

A peine ces paroles étaient-elles prononcées que je les regrettai, car Sophie retira sa main et je vis deux larmes qui coulaient sur sa joue. Je n'avais pas songé à cette infériorité nouvelle que lui créait son malheur. Il ne faut pas me blâmer cette fois; ce n'était pas dureté ou indélicatesse: c'était bien plutôt amour. Je ne pouvais pas épargner une vaincue, moi qui la voyais toujours victorieuse et maîtresse de ma vie. Je combattais avec toutes armes, précisément parce que je n'admettais point qu'elle eût rien perdu vis-à-vis de moi.

— Je vous le disais bien! je vous le disais bien, Fernand! s'écria-t-elle; il ne m'a pas fallu deux épreuves!

Je vis clair à ce moment, mais la présence d'esprit me manqua, ou du moins le mot pour exprimer ma pensée. Comme j'allais parler enfin, elle me ferma la bouche d'un geste.

— Il vaut mieux que cela soit ainsi, Fernand, reprit-elle les yeux secs, mais d'une voix cruellement altérée; je l'ai souvent désiré, bien souvent même avant de tomber écrasée sous ce dernier coup. Vous êtes tout jeune, il ne faut point d'entraves à l'essor que vous allez prendre. Ce sera ma joie la meilleure que d'avoir soutenu vos premiers pas.

Elle s'interrompit, et, tâchant de sourire:

— Vous savez... vous parliez autrefois de parvenir par les femmes. J'aurai été le premier et le plus humble échelon de votre échelle...

— Oh! Sophie!... voulus-je dire.

— Laissez-moi achever. Je ne puis pas même être le second échelon, puisque vous avez déjà les pieds au-dessus de ma tête. Fernand, nous voici dans le vrai; vous voyez bien que je parle maintenant d'une voix ferme. Je ne puis plus être qu'obstacle, et je ne veux pas!

— Vous pleurez! s'interrompit-elle encore; je vous croyais

plus homme? Vous aviez les yeux secs tout à l'heure quand vous avez prononcé le premier ces mots de rupture et de séparation.

— Sophie, balbutiai-je, ayez pitié de moi!

— Pitié, mon pauvre Fernand! pitié! moi! s'écria-t-elle en riant le rire des désespérés. Eh bien! oui, je puis avoir encore pitié! J'ai pitié, puisque je détache le poids qui gênerait vos ailes! Ecoutez: vous êtes généreux, car vous pleurez, et ce ne peut être sur vous-même, Fernand : vous pleurez sur moi, pauvre femme qui vais déchirant le dernier feuillet du livre de ma vie...

— Sur moi! sur moi! prononçai-je du fond de mon angoisse; vous me tuez!

Elle me regarda. Je vis le mortel combat qui se livrait en son âme.

— Sur vous, répéta-t-elle, tandis qu'un sanglot soulevait sa poitrine; vous pleurez sur vous, Fernand, et vous dites que je vous tue! M'aimiez-vous donc comme je vous aimais! pourriez-vous dire comme moi: depuis la première heure!... Fernand, vous ne saurez jamais ce que j'ai enduré par vous et pour vous! Je ne vous tue pas; je viens une seconde fois au chevet de votre maladie et je vous sauve...

Vous aviez raison, ce n'était pas un rêve que je vous racontais; vous aviez raison, c'était la parabole de notre mutuelle situation... Maintenant, Fernand, je vous ai dit d'abord les arguments qui vous concernent, parce que je les croyais suffisants; je vous dirai ceux qui me regardent, puisque vous pleurez encore. Fernand, ne pleurez plus! ne regrettez pas cet amour, qui était sans but sur la terre.

Je suis mariée; je le crie aujourd'hui comme autrefois, je suis mariée; et comme je n'espère plus rien ici-bas, moi, Fernand, je me cramponne à l'espoir qui doit se réaliser dans l'autre vie. Plus j'allais, plus je vous aimais et moins je vous donnais, souvenez-vous-en. Votre malheur était au bout de tout cela. Il faut à l'homme un amour qui soit de ce monde. Et moi, moi Fernand, je ne vous aurais jamais sacrifié ni ma conscience ni Dieu!

Elle se tut encore, mais ce fut pour porter ses deux mains à son

cœur, qu'elle pressa de toute sa force, tandis que le tour de ses yeux devenait noir au milieu des pâleurs de sa joue. Elle avait ce geste souvent ; toujours alors elle pâlissait et ses yeux se cernaient.

J'avais eu le temps de réfléchir pendant qu'elle parlait. J'avais fait un retour sur la misère de cette pauvre âme. Nous avions coutume d'être sages ainsi tour à tour, et quand notre commune folie prenait l'un de nous, l'autre reculait.

Je dis folie, quoiqu'il n'y eût assurément que sagesse dans les paroles de Sophie. Je dis folie, parce que, contre l'impossible, la sagesse elle-même devient démence. Notre séparation c'était l'impossible. Il fallait la mort pour rompre cette chaîne de diamant qui garrottait nos deux cœurs.

Je gardai le silence, contemplant pour la première fois, avec du froid dans mes veines, les battements désordonnés de ce cœur, cette joue pâle que les rayons du soleil levant touchaient sans y mettre la vie, ces yeux creusés tout à coup et parlant un langage funeste ; j'essayais de me dire : C'est qu'elle m'aime ! c'est qu'elle vient de se briser le cœur !

Pauvre cœur adoré, qui devait, en effet, se déchirer dans un spasme de joie, de douleur et d'amour !

— Sophie, lui dis-je après quelques minutes et quand une nuance rosée reparut à ses joues, il faudra me chasser autrement que cela. Je vous ai dit : Vous me tuez ; vous vous tuez avec moi, Sophie ; Dieu veut-il ce double meurtre ?

Elle appuya sa main contre ma bouche.

— Vous m'avez parlé une fois de Dieu, déjà ! murmura-t-elle, je ne veux pas que vous me parliez de Dieu !

Je compris qu'elle faisait allusion à cette heure de délire où l'éloquence du mourant lui avait arraché l'aveu de son amour.

— Taisez-vous ! reprit-elle avec un frisson ; taisez vous !

J'avais fait descendre sa main de ma bouche à mon cœur, et je tâchais de mettre dans mes yeux tout ce que mes lèvres ne pouvaient plus dire. Elle eut la force de détourner son regard.

— Cela se fera peu à peu, pensa-t-elle tout haut : celle que vous devez aimer se rencontrera sur votre passage ; celle qui sera la mère de vos enfants...

Je laissai aller sa main, et son visage s'inonda de larmes.

— Moi, je ne peux pas, s'interrompit-elle en un cri de passion qui pénétra jusqu'à la dernière fibre de mon âme ; moi, je suis mariée! moi je ne peux que mourir de mon amour!

Je m'agenouillai.

— Si je vous promettais, Sophie, sur notre amour et sur mon honneur... commençai-je.

— Non! m'interrompit-elle : ne promettez rien! L'amour a ce privilége de se parjurer sans crime. Relevez-vous, Fernand. Ce sont des heures folles. Je me sens plus calme, reprenez votre place.

J'obéis encore. La diligence s'arrêtait je ne sais où. Sophie voulut descendre et boire un verre d'eau. Quand le nouvel attelage nous emporta, elle me dit avec un sourire tranquille :

— Fernand, il y a longtemps que nous n'avons causé de vous. Travaillez-vous?

— Mal, répondis-je.

Et tout en répondant cela je sentis battre mon cœur, parce que c'était la question attendue. Sophie espérait sans doute échapper par cette voie à ces éternelles luttes d'amour qui obsédaient nos entretiens. Elle se trompait. C'était au contraire le sentier détourné mais choisi par où je voulais marcher à la conquête de mon plus cher désir. Car j'avais mon idée en entrant dans ce coupé, dont j'avais loué les trois places à l'insu de Sophie, et Dieu sait que mon idée se peut avouer tout haut!

— Mal, répéta Sophie. Ce sont pourtant les belles années, mon frère Fernand!

Elle se rapprocha de moi dès qu'elle eut prononcé ce mot, comme si elle eût trouvé le bouclier à placer entre elle et moi.

— Ces heures perdues ne reviennent pas, poursuivit-elle, et vous m'aviez promis de travailler bien.

— J'essaye, répliquai-je encore; mais j'attends en vain chaque jour la pensée qui ne vient pas. Parfois, j'ai peur de m'être trompé sur ma vocation...

— Moi, je suis sûre que vous ne vous êtes pas trompé, Fernand! s'écria Sophie. Je vous connais mieux que vous-même. Il y a en vous une admirable faculté poétique...

J'eus un sourire amer et je prononçai tout bas :

— On dit dans les journaux que je fais assez bien les petits articles de genre.

Sophie était tout près de moi. Elle me regardait pendant que j'avais les yeux baissés. Je sentis sa main qui se posait sur mon front.

— Il y a quelque chose là, murmura-t-elle lentement, quelque chose de mieux que les petits articles de genre.

Je poussai un gros soupir.

— Sophie, lui dis-je, ne parlons pas de cela, je vous prie.

— Si fait, monsieur! nous ne pouvons précisément parler que de cela tous deux. C'est le bon lien qui nous unit, le côté par où je puis m'approcher de vous sans remords. Ne voulez-vous plus de moi pour votre muse ?

Elle prononça ces derniers mots en riant. Je ne répondis que par un second et plus gros soupir.

— Vous ne voulez plus ? insista-t-elle en fronçant déjà le sourcil.

— Est-ce moi qui ne veux plus ? demandai-je sans relever les yeux.

Je sentis qu'elle s'éloignait. Comment eût-il fallu faire? J'avais marché pieds nus dans cette piste pour qu'elle ne m'entendît point, et voilà qu'au premier pas elle tressaillait effarouchée.

— Vous voyez bien, Sophie, repris-je en me redressant tout à coup : le terrain qui vous semble le plus solide tremble sous nos pas. Vous ne pouvez plus m'accepter ni pour ami, ni pour frère!

— Pourquoi me dites-vous cela, Fernand? m'interrogea-t-elle.

— Parce que je cherchais en moi-même, Sophie, les motifs de ce trouble étrange qui vous a prise ce matin ; je voulais savoir et je sais. Vous n'êtes plus vous-même, ma petite sœur bien-aimée. Vous vivez dans un monde qui n'est ni la terre ni le ciel ; car, au ciel, il y a un Dieu bon, et sur la terre des hommes créés à son image. Vous vivez dans un monde de terreurs et de dangers imaginaires ; vous n'avez plus confiance ni en votre prochain ni en vous-même... Ma muse, avez-vous dit! Mais pour que la muse inspire, il faut qu'elle aime, et bientôt vous n'oserez plus m'aimer!

— On aime malgré soi, murmura-t-elle.

— Je crois que vous avez toujours placé trop haut ma faculté de produire, poursuivis-je, mais cependant, il est certain qu'elle existait quand je produisais en dépit du froid, de la faim et de la solitude...

— Vous allez me dire que j'étais là, n'est-ce pas? s'écria Sophie avec une brusquerie qui cachait peut-être un intime plaisir, que vous me sentiez près de vous, tous vos enfantillages!

Non, répliquai-je, je n'allais pas vous dire cela; car je veux vous obéir en tout, et en même temps que vous m'interrogez sur ma souffrance, vous me défendez les réponses sincères.

— Oh! fit-elle avec reproche, Fernand!...

— Voulez-vous m'entendre une fois, Sophie? demandai-je en plongeant mon regard dans ses yeux.

Elle hésita, puis elle balbutia :

— Non... non... vous disiez vrai... c'est là un sujet qui ne convient pas... parce que...

— Parce qu'il mène à parler d'amour! m'écriai-je avec toutes mes colères revenues. M'aimez-vous ou ne m'aimez-vous pas? Faut-il arriver à cette conclusion que je repoussais tout à l'heure, et se réfugier dans la rupture fatale? Il y a aussi des moyens de rompre avec la vie!...

— Oh! Fernand! Fernand!

— Excusez-moi si je m'exprime avec cette chaleur, mais c'est que je suis bien près du désespoir, Sophie! Tous les sujets mènent à parler d'amour : taisons-nous donc; mais est-ce là le refuge? N'avez-vous jamais senti dans votre cœur cette vérité que le silence est le plus éloquent de tous les langages d'amour? L'eloignement. alors! voilà le suprême asile contre cet amour détesté, poursuivi, traqué comme une haine! Ah! nous n'avons pas, pour en arriver là, beaucoup de chemin à faire! Je suis seul, déjà mille fois plus seul que dans ma pauvre cellule, où les ailes de l'ange battaient autour de ma fenêtre ouverte, où j'avais deviné, par la mystérieuse bonté de Dieu, qu'il y avait une âme amie dans l'air que je respirais... Aurais-je cru, auriez-vous cru vous même qu'il me fût possible de regretter jamais ces heures de dénûment et d'angoisse? Cela est, je les ai regrettées bien des fois et

je sais que bien des fois je les regretterai encore. Je souffrais par le corps, mais mon cœur tressaillait à je ne sais quelles promesses de bonheur... Et je produisais... je m'en allais sur cette route qui m'a conduit si près de la mort, mais une voix adorée chantait dans les nuages au-dessus de moi : j'étais heureux et je créais !

A son tour, Sophie laissa échapper un soupir étouffé.

— Ne croyez pas, repris-je en baissant la voix, ne croyez pas que je voie sans tristesse s'écouler vainement les jours et les nuits propices. Chaque heure qui passe est une douleur pour moi, car elle n'a rien produit qu'un effort inutile, et je sais comme vous que rien ne peut remplacer plus tard les élans bénis de la jeunesse. Je suis tout jeune encore. Mais combien durera ma peine stérile ? Aurai-je des cheveux blancs quand je trouverai celle qui m'aimera enfin, mieux que vous n'aurez fait ? Vous pleurez, vous aussi ! Je ne veux pas que vous pleuriez, Sophie, je veux pleurer tout seul, et je vous demande mon pardon à genoux si ma langue a trahi malgré moi le secret de mes amertumes. Oh ! oui, j'avais fait ce grand, ce doux rêve des fils de la poésie ; oh ! oui, je m'étais vu avec des lauriers au front et la main sur la lyre. Mais Dieu, dont vous ne voulez pas que je parle, tant vous me voyez dégradé et maudit, Dieu a créé les grands chênes et aussi les lianes débiles. La liane, cependant, peut monter aussi haut que le chêne, et plus haut si elle trouve un appui ; rêvez une main qui la soutienne toujours et la liane montera jusqu'au ciel.

La main de Sophie vint encore chercher ma main, tandis qu'elle murmurait :

— Je suis femme, hélas ! et liane moi-même...

— J'ai perdu mon appui, poursuivis-je, qui n'était peut-être pas vous, Sophie, mais qui était l'amour, et la liane, abandonnée à elle-même, rampe sur le sol, où elle se meurt. Je n'ai rien tenu, je le sais bien, des promesses de mon baptême littéraire. Du rêve éclatant que j'ai fait un jour, il ne me reste rien, sinon le sentiment vague et triste que mon impuissance aurait pu être fécondée, et qu'il eût fallu seulement pour cela le souffle bienfaisant de ma sœur chérie.

Je me hasardai à relever mon regard sur Sophie ; ses yeux étin-

celaient. Elle joignit ses deux mains sur mon épaule et appuya sa tête sur ses mains.

— Si je savais... prononça-t-elle si bas que j'eus peine à l'entendre.

J'en avais dit assez et je laissai désormais à mon regard le soin de l'implorer.

Entre toutes les paroles capables d'enivrer la femme qui aime, celle-ci est irrésistible : *« Par vous je serai grand ! »*

Dieu a voulu cela pour que l'amour fût créateur dans l'esprit comme dans la matière.

Sophie résista encore, car je l'entendis balbutier à mon oreille ;

— Mon Dieu ! venez à mon secours !

Mais elle devait céder à cette parole.

Par ce beau jour, et comme le soleil se couchait, la diligence approchait de Paris, traversant ces riantes vallées qui sont entre les pentes de Franconville et les coteaux de Montmorency. Sophie s'appuyait sur moi et livrait son front au recueillement de mes baisers. Nos sourires mariés se répondaient, et quelques mots seulement, prononcés à voix basse, allaient et venaient entre nos deux cœurs.

— J'en mourrais, mon Fernand ! me dit-elle.

— Ma sœur ! rien que ma sœur ! murmurai je.

Et en moi-même j'appelai Dieu à témoin.

— Fernand, mon frère bien-aimé, reprit-elle, à toi, tout entière à toi, sauf ma religion et ma conscience.

XXII

LE MAL D'AMOUR

Elle avait dit : « J'en mourrais ! »

Elle avait dit aussi : « Sauf ma religion et ma conscience, à toi, tout entière à toi ! » Dieu témoin, n'était-ce pas assez?

Paul, je ne sais pas si une vie d'adorables délices, pure et chaste comme le sourire des anges, peut se raconter avec des paroles. Nous fûmes ainsi pendant tout le printemps, Sophie et moi, dans le paradis des blanches amours. Il y eut en elle, à cette époque, un épanouissement de beauté, de gaieté, de jeunesse, qui tint du prodige. Elle redevint enfant, enfant heureuse et joyeuse ; elle eut les grâces confondues de l'adolescente et de la femme ; c'était une fleur, une chère fleur aux couleurs riantes et tendres, au port flexible, au parfum enchanté.

Elle avait dix-huit ans. Je la vois encore, le matin, avec son grand chapeau de paille qui faisait ombre à son sourire, butiner parmi les roses mouillées ou jeter le millet aux libres oiseaux du ciel ; je la vois qui erre, pensive, sous les voûtes légères et haut montées de la futaie de bouleaux; je la vois agenouillée avec l'ardeur céleste de la prière...

Car elle pouvait prier alors pour moi, pour elle, pour tous ceux qui vivent et qui souffrent.

Elle avait dix-huit ans. N'est-ce pas, c'est être tout jeune? C'est avoir longtemps, bien longtemps à sourire et à aimer...

Le portrait que vous voyez là, Paul, est de cette époque. La mort m'a laissé peu d'amis. Celui qui a peint ce chef-d'œuvre n'a pas eu le temps d'attendre la gloire ; il est tombé en heurtant

du front cette sombre dalle de la solitude d'où Sophie m'avait relevé.

Sophie était plus gaie que son portrait. Notre cher Martel mettait sur ses toiles un peu de la tristesse qu'il avait dans l'âme.

Elle était plus belle aussi; mais aucun portrait ne m'aurait satisfait. Je la voyais avec les yeux de mon amour, et mon amour seul aurait su la peindre.

Mais je vous parle de sentiers perdus dans les futaies; je vous parle de roses humides et de grands chapeaux de paille. Je ne vous ai pas dit où nous étions. J'avais quitté mon appartement du quai Malaquais, et Sophie avait pris congé de ses bonnes dames de la rue du Bac. Nous demeurions ensemble; elle avait consenti à cela *pour que je fusse grand*, et je ne l'en avais point fait repentir; nous demeurions ensemble à trois lieues de Paris, dans un désert charmant, à l'entrée de la gorge où la vallée d'Aulnay rejoint le vallon de la Bièvre, entre Verrières-les-Buissons et Sceaux, presque à l'ombre du vieux clocher de Châtenay. Il n'y avait point alors de chemin de fer de Sceaux. Dieu me préserve de jeter l'anathème aux chemins de fer! chaque chose, en ce monde, a son bon et son mauvais côté. Je parle seulement du chemin de fer de Sceaux parce que tout ce val est aujourd'hui plein de bicoques terribles, avec terrasses italiennes, carreaux en glaces et belvédères ornés de vitres bleues, rouges et jaunes; tandis que, en ce temps-là, l'ombre de Virgile y serait volontiers venue, croyant reconnaître les ombrages des champs Parthénopéens.

Le commerce aussi, hélas! est une bien belle chose; mais, depuis qu'il a pris le goût de la campagne, toutes les nymphes des bois parisiens sont remontées au ciel. Il paraîtrait que le tact et le sentiment de ce qui est convenable ne se gagnent pas de la même façon que l'argent. Pauvres collines et pauvres vallées! C'est le goût de la belle nature qui a jeté bas vos grands arbres et divisé vos vastes paysages en parcs de mille mètres carrés, avec jets d'eau, il est vrai, labyrinthes et statues. Que vaudrait encore le roi des diamants, le noble régent de la couronne de France, si un millier d'amateurs de pierres précieuses se le partageaient en petits morceaux!

Pauvres coteaux et pauvres vallons ! c'est l'amour de la belle nature qui a déchiré vos quelques grandes maisons de bon style, pour mettre à la place ces petites choses qu'on appelle des *campagnes*, et ces machines plus grandes qu'ils osent bien nommer des *châteaux!* Pays de châteaux ! vieille France ! patrie de Chenonceaux, de Chambord, du Lude, de Dampierre ! comment vas-tu désigner ces illustres demeures, puisque tous ces vaniteux plâtras sont châteaux aussi, maintenant ?

Il y avait au bout du val d'Aulnay, non loin de la queue des grands chênes qui rejoignent la Vallée-aux-Loups, un enclos dont le dernier pan de muraille vient de tomber. C'était un grand verger qui bordait la route qui monte au Plessis-Piquet. Vers l'est, la prairie, semée de bouquets d'aulnes et de saules, courait vers cette magnifique route de Versailles à Choisy-le-Roi, dont elle était séparée par un rideau de peupliers.

Au nord, c'était de l'eau : je ne peux pas dire que ce fût un étang, mais les énormes branches qui enjambaient ce fouillis de glaïeuls, de roseaux, de nénuphars, de liliacées, avaient un étrange aspect et faisaient songer aux forêts vierges. Les derniers arbres du verger commençaient à monter la pente du coteau ; le jardin suivait, et la maison s'élevait à mi-côte. Nous n'habitions pas la maison, qui était louée à un négociant de Paris ; nous occupions le *pavillon*, un pauvre petit nid caché dans les chênes.

Le pavillon avait deux chambres et un grenier, où Rose, notre gouvernante, faisait la cuisine. De ma fenêtre je voyais toute la vallée, les hauteurs de Sceaux à ma gauche ; à ma droite, le bois de Vincennes, et devant moi ces prairies dont j'ai parlé, où serpentait, parmi la plus riche verdure qui se puisse rêver, la traverse de Châtenay à Bourg-la-Reine.

Le négociant était un homme doux et triste, qui se fatiguait au travail parce qu'il avait beaucoup d'enfants. Il venait seulement le samedi soir, pour repartir le lundi matin. La femme, qui était encore jeune, passait parfois la semaine avec deux garçons et trois filles, dont l'aîné n'avait pas dix ans. C'étaient de bons voisins. Le négociant me rappelait mon père, qui, comme lui, était triste et se tuait au travail. Son goût était l'horticulture ; il aimait passionnément les fleurs. Comme c'était lui qui nous sous-louait le pavillon,

notre jardin était un bouquet composé de toutes les nuances et de tous les parfums.

Dans le pays, on croyait que nous étions mariés. Nous étions venus là vers avril, avec les premiers bourgeons de chèvrefeuille et comme sortaient de terre les premières pousses vigoureuses et sanguines de la pivoine. Sophie ne donnait plus ses leçons de piano, mais je travaillais; et d'ailleurs nous vivions de si peu, tout en vivant comme des princes ! J'allais à Paris une fois par semaine, voir mes journaux ; le reste du temps, nous étions toujours ensemble.

Quand je partais, le matin, pour ces courses hebdomadaires, vous eussiez juré qu'il s'agissait d'un voyage de long cours. Sophie me conduisait jusqu'à Sceaux, où je prenais la voiture; et c'étaient des adieux !

Au retour, mon Dieu ! des bonheurs et des caresses, comme si l'absence eût duré des semaines ! Nous vivions d'amour, cela est bien vrai; et, quoi qu'on puisse penser ou dire, nous étions dans la situation qu'il fallait pour vivre d'amour.

La poésie du langage usuel a donné un nom charmant aux primeurs du ménage. La lune de miel est douce aux amants devenus époux, mais elle porte en elle le germe qui doit hâter son déclin. Ce n'est qu'une lunaison aux quatre phases si courtes, et dont cependant les deux dernières doivent décroître déjà et pencher vers le désenchantement. Dieu a voulu qu'ici-bas l'enthousiasme fût dans l'effort, l'ardeur dans le désir, le bonheur dans l'espoir Certes, oh ! certes, l'amour survit souvent à l'épreuve de l'espérance comblée; mais ce n'est plus le même amour; l'été n'accomplit les chères promesses du printemps qu'à la condition de pencher déjà vers l'automne; le fruit amoureux ne peut naître qu'aux dépens de la fleur morte.

Le bien suprême, c'est l'espoir, c'est-à-dire la jeunesse. Chaque but que nous atteignons dans la vie est une jouissance décédée; chaque victoire remportée appauvrit notre trésor de désirs. Si je redevenais jeune, je serais avare de vaincre; je thésauriserais mes désirs; je saurais ce que coûte l'accomplissement d'une espérance. Je changerais de place la lune de miel, car ma lune de miel, à moi, précéderait l'autre d'un mois. Je me ferais une philosophie

de tous les attraits que mes impatiences d'enfant ont autrefois méconnus.

C'est avec réflexion que je préférerais la fleur au fruit, le printemps à l'été, le bonheur jeune enfin, le bonheur touffu de désirs comme la branche nouvelle est chargée de feuilles, le bonheur enivré de ces propres élans comme le bouton fermé a tous ses parfums en lui-même, le bonheur vierge et chaste qui n'a pas perdu un seul duvet de sa corolle veloutée, à ce festin des repus, à cette ivresse lourde, blasphémant les couronnes de roses, à cette satiété, à cette défaillance que l'hymne chevrotant des poètes vieillards a divinisée sous le nom de volupté !

Nous étions jeunes, non pas seulement par l'âge, mais parce que nous avions en nous la flamme chaste qui brûle sans se consumer, et que le paganisme avait voilée sous le mythe de la vestale entretenant le foyer éternel. Nous nous aimions tous les jours davantage.

Dans le silence de nos promenades solitaires, nos âmes parlaient un langage qui était déjà du ciel. Je sentais autrement que jadis; je grandissais sous cette influence, j'étais poète.

Elle ou moi? car nous pensions la même pensée. Son esprit était en moi, j'avais deux âmes.

Nous n'avions qu'une âme à nous deux.

Il était là, dans la chambre de Sophie, le piano qui avait éveillé en moi la première vibration féconde. Sophie ne m'inspirait pas par la parole, car elle était la modestie même et c'était du respect qu'elle avait pour ma pensée. Elle s'exagérait ma faculté créatrice; elle se dorait une idole devant qui elle pût vivre prosternée. C'était à son insu qu'elle me prodiguait son esprit et son cœur.

La sonate de Mozart, d'ailleurs, avait gardé sur moi tout son mystérieux prestige. Je ne crains pas d'épuiser avec vous ce sujet qui, à tout le moins, vous semblera une curiosité intellectuelle. Je n'ai jamais entendu Sophie dire la sonate de Mozart sans qu'une étincelle ait jailli de mon cerveau. Je ne saurais pas vous expliquer la connexion étrange qui existait entre cette création du maître et l'état particulier de mon esprit; mais combien de faits inexpliqués en nous et autour de nous!

Tant que Sophie a été là pour faire vibrer cette corde tendue tout au fond de mon âme, j'ai pensé à l'aide de la sonate de Mozart. Elle a été comme une clef appropriée en moi à toute opération spirituelle. Elle m'a tout dit dans les gammes sentimentales ou psychologiques. Son langage a varié pour moi à l'infini, et il m'a semblé souvent qu'elle traduisait ma propre pensée.

L'enfant la joue depuis qu'elle est en âge. C'est bien de la joie, Paul, et bien de la tristesse! Mais elle ne réchauffe plus que mon cœur. A mon esprit si las et qui l'implore parfois, elle ne sait plus rien dicter. Son féerique pouvoir était en Sophie, et Sophie l'a emporté avec elle.

Ce fut dans cette pauvre et chère retraite que je commençai mon drame : *Marguerite d'Anjou*. Vous me demanderez ce qu'avait à faire le lyrisme vaporeux de la sonate parmi ces brutales et turbulentes passions de la guerre des Deux Roses. Vous vous souvenez bien pourtant de ce qui fit le succès brillant au début, durable dans la suite : deux figures angéliques, Roméo enfant, Juliette qui a gardé tous les fleurons de sa virginale couronne : Henri de Lancastre et Anne Tudor. C'étaient le fils et la fille de Mozart, ces deux-là, ou plutôt je les avais pris tous les deux dans l'âme de Sophie.

Marguerite d'Anjou, quelques vers de Shakspeare, une page de Walter Scott, un demi-chapitre de Hume et cette affection vague que tout Angevin garde au nom du bon roi René : telle fut l'origine mixte de mon idée. Sophie m'avait dit : Fais le drame de notre amour. Elle me croyait, dans sa partialité, capable de mener à bien une pareille œuvre. Je n'osais pas, je me sentais trop faible; je le voyais bien, notre drame, dans l'étude de nos cœurs et non point dans les mesquines aventures de notre vie; je le voyais bien avec ses péripéties intimes, ses luttes, ses triomphes et ses larmes; mais je ne voyais pas le théâtre, mais je cherchais en vain les acteurs, mais je me défiais surtout de l'auteur.

Quelle plume arrachée à l'aile d'un ange il eût fallu pour écrire cette élégie telle que je la rêvais! et quel public de séraphins pour l'entendre! Je mis notre amour lui-même, et non pas le drame de notre amour, dans *Marguerite d'Anjou*, statue morte, et cela fit couler du sang chaud dans ces veines de pierre.

Novice comme je l'étais et n'ayant jamais écrit que des pages détachées, je dus tâtonner longtemps et beaucoup avant d'asseoir mon idée selon les lignes d'un plan acceptable, je dis acceptable pour moi. La connaissance du théâtre me manquait; j'avais lu à peu près tout ce qui se peut lire, mais pour m'amuser seulement. Ceux qui ne lisent que pour s'amuser tirent peu de bénéfices de leurs lectures. Je travaillais; j'eus de la peine, mais je crois que cette laborieuse gestation eut au moins pour résultat d'engendrer une œuvre qui, — bonne ou mauvaise, — sortait du cadre ordinaire et où rien n'était donné à ces bas artifices de scène qui remplacent tout chez les gens du métier : invention, style et sens commun.

Nous parlerons peu de mon drame. Je m'aperçois en effet, dès les premiers mots, que je monterais volontiers mon drame, en en guise de cheval de bataille, afin de rompre une lance contre les fabricants qui tiennent cet article-Paris : les pièces de théâtre. Ce n'est pas ici le lieu.

L'ébauche de mon plan me coûta trois mois d'efforts assidus. Au bout de ce temps, je lus quelques fragments à Sophie. Un soir, Rose, notre gouvernante, m'entendit par la fenêtre de sa cuisine et battit des mains à tout rompre. Sophie ne battit pas des mains.

Pour la première fois, je la vis hésiter dans l'éloge. J'en eus un chagrin profond, mais qui ne prit en rien sur mon courage. Je remis vaillamment l'œuvre sur le métier et je travaillai de plus belle. N'admirez pas. Le travail était là si charmant et si doux! Les heures de ces laborieuses journées passaient si rapides! Une main dans mes cheveux ou un baiser sur mon front me disait que l'instant du repos avait sonné avant même que la fatigue fût venue.

Mais il se nouait aussi, pendant cela, l'autre drame, le drame réel, le drame de notre vie. Notre lune de miel, ce mot étant pris dans le sens que je proposais tout à l'heure, avait déjà duré trois mois. Il y avait déjà trois mois que nous étions l'un près de l'autre, sans contrôle et sans gêne, n'ayant pour surveillant que notre conscience. J'avais tenu ma parole rigoureusement; nous étions le frère et la sœur; Sophie n'avait pas même eu besoin de me rappeler à l'accomplissement de ma promesse.

Je le répète, parce que beaucoup de gens ont nié la possibilité de ces amours : nous étions heureux, Sophie continuait en paix l'exercice de sa dévotion plus ardente que jamais, et moi je m'exaltais sincèrement dans la pratique de notre stoïcisme amoureux. J'y trouvais des compensations adorables ; l'habitude aussi s'en mêlait ; j'en arrivais à n'avoir plus même la tentation d'implorer aux genoux de Sophie autre chose que sa tendresse même.

Les fraîches soirées n'étaient plus. Juillet nous apportait, après le coucher du soleil, ses calmes pesants où l'air n'a pas ce qu'il faut d'haleine pour agiter les feuilles des arbres. Ce sont des heures où l'âme et le corps sont malades à la fois.

Le corps languit après un soulagement impossible, l'âme parcourt le clavier des fantastiques consolations.

Ce soir-là, c'était vers le milieu de juillet, Sophie et moi nous étions étendus sur la mousse dans le bois de chênes. Il n'est pas bon que la femme perde jamais tout à fait la défiance. Il en était ainsi pour Sophie, et, en vérité, nous étions placés si fort au-dessus des dangers de la chute, que la crainte même de ce danger ne pouvait plus entrer en nous. Si cette crainte était venue, nous aurions eu le droit de la repousser, en disant : « Nous avons fait nos preuves. »

Figurez-vous que nous ne nous étions jamais querellés pendant ces trois mois et demi. Devinez-vous ? Il ne faut point de querelles dans ces lunes de miel, parce que ces querelles amènent les raccommodements.

J'ai eu beau dire et vanter notre paradis, je ne suis point sorti de la vérité ; mais je suis bien forcé d'ajouter que nous marchions en équilibre sur la corde tendue. Vous avez vu ces feuilles de roses tombées de l'églantier dans le lac. Elles voguent gracieusement, comme de petites nefs, au souffle caressant de la brise ; mais que faut-il pour les submerger ? Une goutte de pluie. N'envoyez ni pluie ni vent à la feuille de rose qui vogue ; aux amours comme le nôtre, ne permettez ni querelles ni raccommodements.

D'où venait la querelle ? Je ne sais plus, et qu'importe ! elle venait de l'orage qui couvait sous cette accablante chaleur ; elle venait de l'irritation de ses nerfs ou des brûlures de mon cerveau. Elle pleura pour la première fois.

Elle se leva. J'étais déjà à ses genoux. Sa main chercha la mienne tout de suite, et ce fut mon baiser qui essuya cette première larme. Nous rentrâmes silencieux et recueillis malgré nous. Tous deux et de bonne foi, nous voulions être gais pour fêter la réconciliation. Mais j'entendais bien ses soupirs, et il ne me venait que des paroles de tristesse.

— C'est le temps, dit-elle en me quittant au seuil de la porte.

C'était le temps. — La sonate de Mozart me brûla ce soir comme un breuvage ardent. J'écrivis une scène de *Marguerite d'Anjou* ; ma plume volait sur le papier, mouillé par le ruissellement de ma sueur.

Le lendemain, Sophie lut cette page et me dit :

— C'est beau ! Il y a du feu là dedans !

Il y avait du feu ; elle disait vrai ; c'était en moi qu'était le feu. J'eus peur de son baiser, et la nuit suivante, dans mon insomnie j'entendis comme un écho de sa voix plaintive qui répétait : J'en mourrais, j'en mourrais !

C'était le temps, le temps marqué. La lune des amours lactées noyait dans le noir son croissant aminci. J'avais bu cette larme. Sophie ne savait pas encore, mais j'avais déjà l'enfer dans le cœur.

Et je travaillais. Le feu que j'avais en moi coulait de ma plume. Sophie était contente du drame maintenant. Seulement, elle disait en riant que je m'éloignais d'elle et que je ne l'aimais plus si bien. Depuis quelques jours, je ne pouvais plus travailler en sa présence.

Nous n'avions que deux amis : Martel le peintre et Sulpice le docteur. Ils venaient rarement et presque toujours ensemble. Ils vinrent vers ce temps-là : ils trouvèrent Sophie fraîche comme une rose et moi très-changé. Ni Sophie ni moi nous ne nous étions aperçus de cela. Martel entreprit de m'égayer ; pendant cela, Sulpice causa longtemps avec Sophie. Leur visite me sembla longue à n'en pas finir ! Et, dès qu'ils furent partis, je trouvai la maison triste et vide. J'essayai de chercher querelle à Sophie, mais elle était sur le qui-vive. Je maltraitai Rose. Je me couchai mécontent de moi-même et des autres : j'eus une nuit de fièvre.

En m'éveillant, je surpris Sophie qui épiait mon sommeil et qui avait les larmes aux yeux.

— Est-ce que je vous rends si malheureuse? demandai-je avec le vague remords de ma conduite de la veille.

Rose me servit mon déjeuner d'un air doux qu'elle n'avait point d'ordinaire. Je trouvai toutes mes affaires prêtes, tous mes désirs prévenus. Encore Rose fut-elle grondée à voix basse par Sophie. Qu'exigeait-elle donc de la pauvre fille, et pourquoi cette rigueur? Elles chuchotaient ensemble dans les coins, comme si quelque grand mystère eût rempli la maison. Quant à Sophie elle-même, ses attentions redoublèrent, je fus littéralement comblé de ses soins caressants.

Sulpice revint au bout de quatre ou cinq jours, tout seul. Cela me frappa; c'était évidemment une visite de médecin. Il m'interrogea sérieusement sur ma santé. J'eus peine à lui répondre, parce que je n'éprouvais aucune souffrance appartenant aux maladies que je connaissais. Ma poitrine était bonne, mon cœur battait régulièrement, mon estomac n'avait point de douleurs aiguës.

— Et la tête?

— La tête?... je ne sais pas.

— Vous travaillez trop, Fernand, me dit-il.

Et la consultation finit là.

Mais nous allâmes nous promener, Sulpice et moi. Sans qu'il prît la peine de ramener la conversation à ce sujet, j'arrivai de moi-même à parler de ma santé, parce que j'avais une grande frayeur : je craignais d'être arrêté dans mon travail. Un malade interrogé répond rarement comme il faut; dès qu'on ne l'interroge plus, il se plaint ou raconte, et toujours les récits commencent de la même manière : Je ne souffre pas précisément, mais...

— Je ne souffre pas précisément, dis-je à Sulpice, mais j'éprouve un étrange dégoût des aliments, et moi qui étais si grand marcheur, je suis devenu très-faible des jambes. Je sais ce que c'est que le mal de tête; j'ai eu le mal de tête comme tout le monde; ce n'est pas cela que j'éprouve. Mes tempes battent tout à coup et j'ai comme une angoisse confuse à la nuque; le globe de mon œil a quelquefois alors des tressaillements intérieurs, et quelque chose semble se gonfler en moi, — en remontant, — depuis la ceinture jusqu'à la naissance de la gorge. C'est ici la sen-

sation la plus pénible ; j'ai eu le mal de mer dans mon enfance, cela ressemble un peu au mal de mer... d'autant plus qu'en ces moments, la terre vacille sous mes pas comme le pont d'un navire. Il m'est arrivé de chercher un appui où me prendre pour ne point tomber. Tout de suite après, il y a réaction; je me sens très-fort; j'ai faim ; j'ai le besoin de travailler : je voudrais courir, grimper, nager, me battre ! Ce sont là des symptômes absurdes, n'est-ce pas, docteur , et vous n'avez jamais entendu parler d'une maladie semblable ?

Sulpice se mit à rire.

— Pensez-vous donc que je n'ai jamais soigné de lune de miel ? me demanda-t-il gaiement.

Je ne compris pas tout de suite, et quand je compris, je restai confondu.

— Allons, allons, reprit Sulpice, tout cela n'est pas bien dangereux, à la condition que nous soyons sages. Vous avez une affection nerveuse très-joliment caractérisée. Courez, grimpez, nagez, battez vous ! Mais travaillez moins à votre drame...

— Et surtout, s'interrompit-il en me frappant sur l'épaule, soyons sage !

Sulpice était un de ces hommes qui portent en eux la promesse d'un haut avenir. Il avait à la fois la science et le don de voir. J'avais en lui, comme médecin, une confiance absolue. Son erreur me blessa pour lui-même et pour moi. Je lui dis :

— Docteur, si vous avez soigné beaucoup de lunes de miel, vous est-il arrivé parfois, au contraire, de sauver ceux que leur devoir condamne à la solitude ? J'ai ouï parler de désordres graves occasionnés par le célibat...

— Les mêmes, m'interrompit Sulpice sans hésiter : exactement les mêmes. J'ai un jeune prêtre dans ma clientèle...

— Et la médication est la même aussi ? demandai-je.

— Assurément non.

Nous étions de retour et en vue du pavillon, qui souriait dans sa robe de lierre, sous les grands feuillages balancés. Je serrai la main de Sulpice.

— Ami, lui dis-je tout bas, ce n'est pas le traitement des heureux qu'il me faut. Appliquez-moi celui du jeune prêtre.

Il me regarda étonné.

— Les sourires de ce paradis mentent, achevai-je en montrant du doigt notre maison. Il y a un mur infranchissable entre les deux cellules où deux reclus souffrent séparément.

Sulpice devint soucieux, et nous ne nous parlâmes plus.

Je suppose que le cours de ma maladie devait être ainsi ; cependant l'éveil où l'on m'avait mis contribua peut-être pour un peu à la rapidité de ses progrès. La marche de ces affections nerveuses est bizarre autant que terrible. L'ancienne médecine, qui ne savait pas les combattre, les raillait sous le nom de *vapeurs*. On mourait de ces vapeurs au bruit des rires de toute la Faculté.

En quelques semaines, je fus réduit à un état pitoyable. Tous les symptômes dont j'ai parlé avaient grandi. Je ne travaillais plus parce que je voyais mon papier rouge. Il m'arrivait parfois, en parlant, de m'arrêter au milieu d'une phrase avec la langue paralysée. J'avais des terreurs nocturnes qui me faisaient craindre la folie. L'odeur seule des aliments me donnait des nausées.

Il y avait pourtant à présent des soirées fraîches et pleines de brises qui nous apportaient les parfums de nos fleurs. Mais je frissonnais au moindre souffle de brise, et je fermais ma fenêtre pour n'être point suffoqué par le parfum des fleurs. La réaction se faisait encore, pourtant, et j'avais des moments où je croyais posséder la force d'un géant. Toute ma gaieté revenait alors avec toute ma jeunesse. J'emmenais Sophie et je lui disais : « Allons retrouver nos sentiers d'autrefois. » Mais nous n'avions pas encore perdu de vue le bouquet de chênes qui ombrageait notre pavillon que déjà je m'arrêtais, la sueur aux tempes et tremblant sur mes jambes comme un vieillard.

Sophie ne me quittait pas. Elle était là le jour et la nuit. Sa présence irritait ma torture, et, dès qu'elle s'éloignait, je la rappelais. Elle ne savait rien ; elle ne devinait pas. J'avais exigé de Sulpice qu'il me gardât le secret. Quand Sulpice venait, elle demandait en pleurant l'explication de cette terrible maladie.

Terrible ! terrible ! Il n'est plus de notre temps ce mal d'amour chanté par la poésie chevaleresque ! ce mal qui tuait Amadis et qui

rendait fou le paladin Roland. Notre temps ne croit plus aux choses impossibles. Devant tout ce qu'il ne comprend pas, notre temps fuit, mais décoche, en fuyant, comme le Parthe, le trait aigu de sa moquerie.

Elle était là ; son sourire adoré me perçait le cœur. J'aimais mieux ses larmes, qui la mettaient plus près de mon martyre. Puis ses larmes faisaient monter à mon cerveau des colères insensées. Etait-ce à elle de pleurer quand la souffrance appartenait à moi seul? Je l'accusais d'égoïsme, elle qui ne savait pas lire ma misère dans mes yeux, et j'empêchais cependant mes yeux de parler, car elle avait dit : J'en mourrais...

Ne valait-il pas mieux que ce fût moi?

Depuis longtemps, Sulpice me disait : Il faut vous séparer. Que peuvent nos remèdes contre le poison qui vous est versé sans cesse?

— Vous me parliez du prêtre, ajoutait-il. Le prêtre éloigne la tentation, et son christ est là, dans la ruelle de son lit, qui le garde...

Les visites allaient s'éloignant. L'ami seulement venait s'asseoir à mon chevet.

Le médecin s'abstenait presque devant ma désobéissance obstinée. Un jour du mois de septembre, il vint avec Martel, qui poussa un cri en me voyant.

Le portrait de Sophie était pendu en face de mon lit. Martel me dit, car il y avait eu une conspiration entre lui et le docteur :

Le portrait n'est pas bien là : il fait humide, et voilà déjà le carmin qui coule. Puisque me voilà, je vais le placer ailleurs.

— Vous allez lui enlever mon portrait ! murmura Sophie.

Sulpice se tourna vers elle vivement et je vis le mot qui allait jaillir de sa lèvre. Je pus lui serrer la main à temps, mais Sophie avait remarqué ce double mouvement. Elle suivit toute pensive ce portrait qu'on portait dans sa chambre.

— Au nom de Dieu! Fernand, me dit Sulpice quand nous fûmes seuls, séparez-vous ou je ne réponds plus de rien!

Sophie rentrait avec Martel. Je gardai le silence. Sophie était très-pâle et ses yeux erraient de moi à notre ami. Martel me parla de Paris, dont l'air serait, dans cette saison, plus favorable à ma

santé et à mon travail. Il avait un logement trop grand pour lui seul ; il m'en proposa la moitié. Sophie écoutait. Sulpice me dit à l'oreille en partant :

— Mon temps appartient à ceux qui veulent vivre : Fernand, je ne reviendrai plus.

Il parlait selon la sagesse humaine ; mais il était trop tard, et ce n'eût été qu'une torture de plus, ajoutée vainement à celles que j'endurais. Vivre sans Sophie, n'était-ce pas l'impossible désormais ?

Pendant toute cette soirée, Sophie ne se ressembla plus à elle-même. Jusqu'alors, tout en ressentant mes souffrances autant que moi-même, je puis le dire, elle n'avait pas eu d'inquiétudes. Nos voisins et tous ceux qui me savaient malade souriaient en parlant de mon mal, et répétaient : « On vit cent ans avec cela ! Les nerfs, brevet de longue vie ! » Mais ce soir, un soupçon était né dans son esprit. Je la vis errer dans la maison comme une âme en peine. A l'heure où elle se couchait d'ordinaire, elle vint s'asseoir auprès de mon lit.

— Fernand, me demanda-t-elle, pourquoi Sulpice ne veut-il plus revenir ?

Elle avait entendu la dernière parole du docteur.

Comme je ne répondais pas, elle se leva brusquement et passa la main à plusieurs reprises sur la muraille, à l'endroit où son portrait était naguère suspendu.

— Il n'y a point d'humidité là ! murmura-t-elle encore.

— Sophie, lui dis-je, j'ai sommeil et je vous prie de me laisser.

Elle se retira aussitôt, mais j'entendis bien qu'elle ne se couchait pas. Je voyais d'ailleurs, sur le battant de ma porte, le reflet de sa lampe allumée. Je n'avais pas dormi, la nuit d'auparavant ; le le sommeil me prit. Il pouvait être deux heures du matin quand je m'éveillai. Sophie était là, près de ma table : elle feuilletait les pages éparses de mon drame...

Je me souvins de l'avoir vue déjà une fois ainsi, là-bas, dans ma chambrette de la rue de la Cerisaie, cette nuit où elle m'avait dit que je serais un poëte. C'était bien aujourd'hui comme alors ; seulement, l'amour m'avait sauvé, en ce temps-là, tandis que maintenant l'amour me tuait.

Ce ne fut pas cette pensée qui me vint, et, sans savoir que je parlais, je murmurai ce seul mot :

— Bon ange!

Sa figure, penchée tristement, se releva et s'éclaira tout à coup.

— Voilà bien deux mois que vous ne travaillez plus, Fernand, me dit-elle en s'approchant de mon lit.

— N'y a-t-il que deux mois? demandai-je.

— Deux mois, j'ai compté les jours. . Vous n'avez peut-être pas relu ces admirables pages que vous avez écrites à la fin ?

— Non, répondis-je, je ne les ai jamais relues,

— Voulez-vous les relire, ou voulez-vous que j'essaye, Fernand ?

Je secouai la tête et je répondis encore :

— Non!

Sophie prit ma main, qu'elle porta jusqu'à ses lèvres.

— Mon bien-aimé poète!... murmura-t-elle.

J'essayais de retirer ma main; elle la pressa plus fortement contre sa bouche.

— Fernand, reprit elle, — ce Henri de Lancastre qui meurt d'amour, c'est une idée qui vous est venue après coup, n'est-ce pas ?

— J'effacerai cela, Sophie, répondis-je; le public rirait : on ne meurt pas d'amour.

Son regard passa au travers de mes prunelles pour descendre jusqu'au fond de mon âme.

— Et cependant Sulpice ne reviendra plus! prononça-t-elle lentement.

Je ne saurais décrire l'angoisse heureuse qui m'emplisssait le cœur. Ses yeux ne m'avaient jamais parlé ainsi, pas même le jour où elle m'avait dit : Je suis à toi!

— Sulpice reviendra... balbutiai-je.

— Et cependant, ils ont enlevé mon portrait! dit-elle encore.

— Pour le conserver mieux...

— Et cependant ils veulent nous séparer!

Ces derniers mots arrivèrent à mon oreille comme un murmure. Je voyais ses lèvres pâles qui tremblaient en s'approchant des miennes. Mes deux bras se nouèrent derrière son cou.

— Mon Fernand, tu as raison, dit-elle; on ne meurt pas d'amour, puisque l'amour lui-même est le remède.

C'était dans mon âme que j'entendais sa voix. Elle approchait toujours sans bouger, si je puis ainsi dire, et comme si le mouvement qui la poussait à moi eût été sa pensée même. Sa lèvre effleura ma lèvre, et ma paupière se baissa. J'entendis encore :

— Oh ! pourquoi te laissais-tu mourir !

— Sophie ! balbutiai-je ; vous aviez dit...

— Qu'importe! s'écria-t-elle, fermant ma bouche par un long baiser, — qu'importe, pourvu que tu vives, que tu sois grand et que tu m'aimes !

XXIII

SON CŒUR.

Je suis maintenant un vieil ouvrier de plume. Je saurais trouver comme un autre des paroles habiles pour raconter cette dernière heure du combat : non pas l'agonie de la conscience vaincue, entendez-le bien, non pas cela ici, car la conscience était debout, mais l'héroïsme ardent du sacrifice. Je ne veux pas. Il faut que nous gardions, nous-mêmes qui vendons notre cœur par lambeaux pour un peu de renommée ou pour un peu d'argent, il faut que nous gardions un coin de notre cœur intact et clos où nul profane regard ne pénètre. C'est le sanctuaire nuptial, que nous ne saurions ouvrir sans commettre le crime d'adultère.

Je ne veux pas, quoique je puisse jurer, la main sur ce coin sacré du cœur, que rien au monde, ni l'intérêt ni l'orgueil, ne m'eût arraché un mot de ce cher poème, sans le désir tout plein de bonheurs et de mélancolies que j'avais de remonter par le souvenir les pentes bien-aimées de ma jeunesse.

Ce ne fut pas moi, car elle avait dit : « J'en mourrais ! » et j'aurais donné mille fois ma vie pour la sienne.

Ce ne fut pas moi ; elle me donna bien plus que sa vie : elle me donna son repos, sa religion et son Dieu.

Le portrait fut replacé dans ma chambre ; les forces de mon esprit et de mon corps ressuscitèrent ; je sentis dans mon cerveau vide le retour triomphant de la pensée ; la brise du soir rafraîchit mon front sans glacer le sang de mes veines, et je pus, une fois encore, respirer le parfum de nos fleurs. En trois mois, ma *Marguerite d'Anjou* fut achevée et telle que je la présentai au public

un an plus tard, sauf quelques corrections de détail. Sophie aimait mon œuvre comme elle m'aimait moi-même, c'était son orgueil, c'était sa gloire. Elle voulut la copier d'un bout à l'autre, et le manuscrit qui fut remis au théâtre était tout entier de sa main.

Tout le monde s'accorde à dire que, pour la réception de cette première pièce, j'eus un *bonheur insolent*. Ma bonne étoile voulut qu'après cent quatre-vingt-dix jours de courses épuisantes et d'humiliantes démarches, de sollicitations, de rebuffades, de promesses oubliées, de rendez-vous manqués grossièrement, de factions faites aux portes. d'humbles requêtes, d'impertinentes apostilles, de piqûres d'épingle et de coups de massue, je trouvai un directeur qui prit lecture de mon drame.

Je ne veux point faire le compte des hasards qu'il fallut réunis, entassés l'un sur l'autre pour amener ce prodigieux résultat. J'aime mieux avouer avec tout le monde que cela ne devait pas être, que la chose arriva contre toutes les règles et que j'eus un *bonheur insolent*.

C'est mon avis. La veille encore, j'aurais parié cent contre un que mon drame attendrait cent quatre-vingts autres jours et peut-être bien davantage. Le directeur, ce soir-là, avait gagné au jeu, ou dîné comme un prince, ou perdu quelque grande actrice, sangsue de sa recette. Le drame était là sur sa table de nuit, il n'avait pas sommeil...

Le fait certain, c'est que, le lendemain, je reçus une large missive portant prière de me rendre au théâtre. Sophie fut plus heureuse que moi de cet événement. Je dirai trop tôt combien elle avait besoin d'un peu de bonheur.

Le directeur m'attendait, ma foi, dans son cabinet; il avait mon drame sur son bureau. Quand on annonça M. Fernand Leprieur, il interrompit une lettre commencée.

— Monsieur Fernand Leprieur, me dit-il amicalement, il y a quelque chose dans cette machine-là : du mouvement, des situations, du style aussi ; mais ça ne tient pas bien sur ses pieds, comprenez-vous ?

— Je comprends que des changements sont peut-être nécessaires, répondis-je.

— Il faudrait quelqu'un pour caler cette affaire-là, j'entends carrément ! Avec qui voulez-vous que je vous mette?

Je n'étais pas assez novice pour faire la sourde oreille à ce langage, qui était alors commun à tous les directeurs.

— Monsieur, repartis-je, en faisant un appel à toute ma fermeté, j'accepterai docilement les conseils de votre expérience, mais je ne veux pas de collaborateur.

— Alors, monsieur Fernand Leprieur, me dit le directeur, nous verrons, nous aviserons... Je réfléchirai... Laissez-moi votre pièce.

Je sortis. Sur le boulevard, je rencontrai Martel, à qui je racontai l'entrevue qui venait d'avoir lieu. Martel avait fait du décor, en sous-main, pour vivre ; il connaissait le théâtre un peu mieux que moi ; il me dit :

— Ta pièce est enfouie ; accepte ou retire-la !

Mais, avant d'agir, je voulus l'avis de Sophie.

Sophie, qui était la vaillance même, me dit au contraire :

— Mon Fernand, tu as bien fait.

Je pouvais attendre, à la rigueur. Mon métier de journaliste nous donnait amplement le pain quotidien. J'avais même amassé une petite somme pour faire face aux dépenses d'un événement prévu : Sophie allait être mère. J'attendis.

Ce fut le 17 juin 1832 que ma petite fille vint au monde et que mon drame fut accepté définitivement au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Deux grandes joies, Paul ! Ma pauvre Sophie faillit ne les point supporter. Elle resta évanouie plusieurs heures après l'accouchement, et peu s'en fallut que cette double allégresse ne tournât en deuil.

J'ai tardé tant que j'ai pu à vous parler de Sophie. J'ai été jusqu'à mettre mon drame avant Sophie ! Dès ce temps-là, je tâchais de ne point voir ce qu'à présent j'ai tant de peine à dire. Sophie perdait ses fraîches couleurs de Châtenay, Sophie devenait maigre, Sophie souffrait. J'aurais dû m'apercevoir de cela bien avant que son état de grossesse devînt une explication mensongère du changement qui s'opérait en elle ; j'aurais dû m'en apercevoir dès Châtenay, — dès le premier jour, pourrais-je dire.

Car la clairvoyance est venue depuis ; j'ai la perception dis-

tincte et nette du coup qui la frappa. Ce fut le premier jour. Depuis ce premier jour, je n'entendis plus ce rire joyeux qu'elle riait si bien et que provoquait la moindre naïveté de notre Rose, et je n'entendis plus ces chants de fauvette qui forçaient la gaieté d'entrer dans la maison. Elle fut comme un bel oiseau aux ailes cruellement coupées et qui célèbre par le silence les tristesses de sa captivité.

On dit pourtant que c'est l'heure des épanouissements. Je ne sais, mais cette fleur s'était épanouie aux rayons d'un autre soleil plus pur et qui ne cachait point Dieu à ses yeux aveuglés. Sa douce corolle se replia sur elle-même au premier contact du remords.

Y avait-il donc entre nous deux une certaine somme de vie qui allait de l'un à l'autre et qui ne se pouvait point partager ? Fallait-il que l'un de nous s'affaissât dès que l'autre se relevait ? Parmi nous deux l'existence devait-elle fatalement faire ce choix terrible? Dès qu'elle ne veillait plus comme un ange sauveur à mon chevet, était-il écrit que sa place était sur le lit de souffrance ?

Oh ! si la religion eût été avec nous, si elle avait pu montrer à Dieu la famille nouvelle, l'époux de son ardente élection, l'enfant, le cher enfant promis à tant d'amour !...

Mais non ! Pour venir à moi, elle avait dû choisir entre sa religion et moi. Elle était de celles qui ne transigent pas. La religion, pour elle, était l'absolu. Son choix fut grave et ferme comme tous les actes de sa vie : elle tomba, la face tournée vers sa conscience ! Elle, la pieuse enfant, elle qui, chaque semaine, me disait à l'oreille : « Fernand, *j'ai communié pour nous;* » elle, Sophie, non-seulement ne communia plus, mais resta en dehors du seuil des églises, où, selon elle, sa présence eût été un blasphème.

Elle était ainsi. Rose me le dit plus tard. Sophie n'entra plus jamais dans la vieille église de Châtenay, qu'elle aimait tant. Et un soir, Rose la vit agenouillée sur les marches en dehors...

C'est sérieusement, Paul, et de science certaine que Sophie avait dit : « J'en mourrais. »

Je la connaissais bien, pourtant, mon Dieu ! Mais je fus tout entier au double bonheur d'aimer et de renaître. Je ne vis rien. D'ailleurs, elle était heureuse en dépit même de sa blessure mor-

telle ; elle était heureuse en moi, et j'étais plus de la moitié d'elle-même. Quand elle était près de moi, elle oubliait : je ne voyais d'elle que le côté de son bonheur. C'était loin de moi qu'elle souffrait ; Rose me le dit plus tard : la moindre absence que je faisais la laissait dans l'enfer.

Et Rose me disait encore, plus tard, en pleurant :

—Si, pour entrer dans une église, il fallait être meilleure qu'elle...

Elle me cachait, à moi, l'exagération de ses remords, elle ne me montrait rien de ses larmes ; elle me gardait chèrement toutes les joies achetées au prix de son sacrifice. Et, faut-il le dire, je m'étonnai parfois en ce temps, de ne pas voir ces larmes ni leurs traces, et je pensai peut-être : Les femmes parlent bien légèrement de mourir !

Ces vagues tristesses que je surprenais cependant parfois, que fallait-il pour les dissiper ? Quelques semaines, un mois peut-être...

Les semaines passèrent : Sophie était plus triste un peu, mais surtout plus changée. J'avais beau la voir tous les jours, ce changement me frappait. Mais nous étions à Paris : l'air de Paris ne lui valait rien sans doute. Martel et Sulpice l'avaient trouvée si fraîche à la campagne !

Au printemps, elle aurait la campagne encore. Et puis elle prenait sans doute trop à cœur les misères nouvelles que signalaient mes débuts dans la carrière de solliciteur dramatique.

Les commençants éprouvent une naïve consolation à cueillir en gerbe ces misères, à les parer, à les enfler pour les mieux faire ressortir ; et s'ils ont quelqu'un qui les aime, ils apportent à ce quelqu'un cet amer bouquet précieusement.

Je n'étais pas exempt de ce travers; je racontais à Sophie tous mes efforts et tous mes déboires, car j'avais commencé par le petit bout, maladroit que j'étais : j'avais présenté d'abord *Marguerite d'Anjou* aux bas théâtres, et les bas théâtres avaient bien voulu se moquer de *Marguerite d'Anjou* et de moi.

Je calmais ma colère à exciter l'indignation de Sophie. Elle aimait tant mon drame! Elle le trouvait si beau! Il y avait de quoi pâlir et maigrir, n'est-ce pas?

Elle changeait trop, cependant pour l'air de Paris, trop pour

les infortunes de mon drame. Je pouvais constater cela d'autant mieux que, la plupart du temps, je ne la revoyais, le soir, qu'après tout un jour d'absence. Et souvent, du matin au soir, j'apercevais un changement. L'inquiétude allait naître, lorsque Sulpice nous annonça que Sophie était mère. Je triomphai en moi-même et je fus rassuré.

Toutes les femmes changent pendant que s'accomplit ce long et mystérieux travail. Jusque-là, j'avais fait, peut-être à mon insu, effort pour garder un bandeau sur mes yeux. J'arrachai le bandeau. Je regardai fièrement ces formes diminuées, cette maladive pâleur, ces beaux yeux languissamment abattus. Je me dis : C'est la nature, il faut que cela soit ainsi.

Mais cette joie des jeunes mères, mais cette puissante allégresse de la femme qui sent, pour la première fois, tressaillir son flanc aux baisers intérieurs d'une vivante incarnation de son amour, Sophie l'éprouvait-elle dans toute sa plénitude? Elle devait l'éprouver. Je courais pour mon drame.

Il y avait maintenant plus de cinq mois que Sophie n'avait mis les pieds à l'église. Chose singulière! pour cela elle se cachait de moi, qui cependant ne pratiquais pas. Elle savait bien que, si j'avais pénétré ce secret, j'aurais deviné tout le reste. Elle ne voulait pas. Elle sortait aux heures des messes et des prières, ou bien elle me faisait dire qu'elle était sortie par Rose, qui était maintenant la confidente de ses douloureux scrupules.

Et parfois, le soir, quand j'étais absent, elle se glissait hors de notre maison et s'en allait, comme autrefois à Châtenay, s'agenouiller en pleurant sur les marches de Notre-Dame des Victoires.

Nous demeurions rue du Mail, et j'avais choisi tout exprès ce logement afin qu'elle fût à proximité de l'église.

Quand vint la Pâque, elle était déjà dans son lit, bien que trois mois la séparassent encore de l'époque probable de sa délivrance.

J'ignorais tout; mais, du moins, je savais que, depuis longtemps, elle ne me disait plus, le soir, en nous couchant, jamais :

— *Mon Fernand, aujourd'hui j'ai communié pour nous.*

Elle s'arrangea de manière à me donner envie de voir un petit

ermitage que Martel s'était créé vers la lisière de la forêt de Fontainebleau, un bijou, disait-elle, qui ne coûtait rien, et dont il lui fallait le jumeau pour passer l'été après ses couches.

J'allai passer trois jours à Bois-le-Roi. La cabane de Martel était charmante et assise à miracle entre la forêt et la rivière. Quand je revins, je ne songeai point à demander à Sophie si elle avait fait ses pâques.

Sophie n'avait point fait ses pâques et son malheur grandissait.

C'était le grand coup de feu de mes démarches et de mes efforts. J'avais fait circonvenir, à l'aide d'un prodigieux travail diplomatique, le directeur du théâtre de la Gaîté. Mon drame était chez lui; il avait reçu ma visite; il m'avait même complimenté sur la propreté du manuscrit, copié en belle écriture anglaise.

J'étais plein d'espoir, et certes ce directeur n'avait pour moi que de bienveillantes dispositions, car il me fit dire, au bout de cinq semaines, en me renvoyant mon manuscrit maculé, que je pouvais lui faire, si je voulais, — au lieu de *cela*, — un lever de rideau croustillant, dans les limites permises par la censure. Il fut la cause du moins, ce bon directeur, que je remis ma pièce à la Porte-Saint-Martin, sans la faire précéder, accompagner ni suivre d'aucune recommandation.

Cela vous semble bizarre et fâcheux peut-être que je vous parle de ma pièce autant que de Sophie et que je mêle ensemble Sophie et ma pièce, quittant l'une à chaque instant pour revenir à l'autre; mais souvenez-vous que je vous dis ici la vérité de ma pauvre histoire. Dans ma vie, il n'y avait alors que Sophie et ma pièce. Ma pièce était d'ailleurs à nous deux.

Pendant les trois jours qui suivirent l'accouchement de Sophie, Sulpice ne quitta pas ma maison. L'enfant était bien venu, mais la pauvre mère restait en équilibre entre la vie et la mort. Elle ne vit sa petite fille qu'au bout de vingt-quatre heures. Elle avait passionnément souhaité de nourrir elle-même. Elle était trop faible. Le lait ne monta pas à ses seins. Quand Sulpice rendit l'arrêt qui la condamnait à éloigner cette frêle et bien-aimée créature, elle me fit signe de me pencher vers elle.

— Dieu me punit, me dit-elle

Ce mot me frappa au cœur.

Ce fut le premier et le dernier coup qu'elle me porta jamais.

Le soir, comme si elle eût voulu guérir la plaie qu'elle avait ouverte, elle fut gaie. Sulpice et Martel étaient là. Nous parlâmes de l'avenir. Sulpice me dit en sortant et avec toute l'émotion de son bon cœur :

— Elle vivra si elle est heureuse.

Heureuse ! mon Dieu ! mais que lui manquait-il pour être heureuse ? Ne l'aimais-je pas sans partage ici-bas ? Voilà qu'un enfant nous était donné, et la fortune souriait à sa naissance, puisque le but de tant d'efforts était enfin atteint ! Je cherchai en moi-même ce que je pourrais faire pour la rendre plus heureuse encore ; je ne pouvais pas l'aimer mieux, mais je me promis de l'entourer, s'il était possible, de plus de prévoyances encore et de plus de caresses.

C'était bien du bonheur, cela, et, certes, elle le sentait, ce bonheur. Mais son âme saignait par une plaie qu'il n'était pas en moi de fermer.

Le tourbillon me prit, le drame, les changements, les répétitions, le théâtre, les coulisses, toutes choses nouvelles pour moi.

J'aurais voulu que Sophie fût de moitié dans tout cela. Quand on mit mon premier acte en scène, je fus tellement ravi que je songeai à la jeter dans une voiture pour la mener là, faible qu'elle était, afin qu'elle vît s'animer le marbre de cette statue et cette chose morte vivre.

Quand je rentrais, je lui racontais tout, et j'avais beau ne rien oublier, elle n'était jamais rassasiée. Le lit rend de l'apparence aux malades. Je trouvais qu'elle reprenait rapidement. Ses yeux brillaient à mes récits ; elle écoutait avidement mes anecdotes de coulisses. Je l'exaltais ou je la faisais rire à ma volonté.

Elle vivra si elle est heureuse ! Ces médecins ont de solennelles et emphatiques façons de s'exprimer. N'eût-on pas dit, à entendre Sulpice, qu'elle était en danger de mort ? Quand on est en danger de mort, s'intéresse-t-on comme cela aux choses de la vie ? Oh ! j'étais bien sûr d'elle en la voyant vibrer ainsi sous ma parole.

Que de force encore! que de vivacité! que de jeunesse! Et que de beauté aussi, quand sa tête pâle et nue se renversait dans le sommeil parmi les boucles prodigues de ses grands cheveux bruns!

Je la trouvais parfois endormie quand je revenais du théâtre, et toujours, dès qu'elle dormait, elle avait la tête renversée comme je le dis, la bouche entr'ouverte et les deux mains appuyées contre son cœur C'était une pose ravissante et que bien souvent j'admirais.

Hélas! hélas! mon Dieu! La pensée ne me venait pas de me demander pourquoi sa tête charmante était ainsi renversée, pourquoi sa bouche restait entr'ouverte, laissant voir la ligne de neige de ses dents; pourquoi, surtout, pourquoi ses mains mates et blanches s'appuyaient toutes deux à la fois contre son cœur. Elle n'avait pour moi qu'une maladie qui était la conséquence même de son enfantement. Sulpice ne m'avait rien dit, sinon ce mot : « Elle vivra, si elle est heureuse! »

Quand je la trouvais éveillée en rentrant et que je l'interrogeais, elle me répondait toujours : « Mieux, cela va mieux. » Elle ne pouvait pas se lever encore, il est vrai, mais c'était précaution plutôt qu'impossibilité. Elle allait mieux; nous parlions déjà d'aller voir notre petite Sophie, qui était à Meudon en nourrice.

Et quelle joie! c'était tout le ciel qui rayonnait dans ses yeux, à la pensée de cette première fête promise à son jeune amour de mère.

Je vous l'ai dit : les répétitions de mon drame m'enchantaient. Je ne peux pas vous exprimer le plaisir que j'éprouvais à voir le sang chaud circuler peu à peu jusque dans les plus menues veines de ce corps, qui était mon œuvre. Vous avez dû ressentir comme moi cette allégresse d'enfant qui ne se renouvelle jamais à la seconde épreuve. Quelle joie d'ailleurs se renouvelle en ce monde? Nous n'avons qu'un exemplaire avant la lettre de chaque jouissance.

Le reste frappe un sens émoussé déjà. A la seconde pièce, on est devenu difficile; on trouve que la pensée est mal rendue et que l'acteur est au-dessous de son rôle : ceci, invariablement. A la première, au contraire, tout comédien, si obtus qu'il soit, vous

semble un Prométhée ayant dérobé quelque braise au feu céleste, un Pygmalion qui prend la peine de galvaniser sous vos yeux l'inerte beauté de votre Galatée.

Ce sont des enchanteurs, tous ces braves garçons qui ressemblent si bien à des voyageurs de commerce; des enchanteresses, toutes ces dames généralement d'un certain âge, qui peuvent être encore belles, le soir, si quelqu'un les restaure comme on fait aux tableaux endommagés gravement. Le théâtre lui-même, hideux grenier, se change en temple dont le directeur est le dieu.

On aime le régisseur, vétéran de coulisses, tout farci d'effrayants calembours ; on trouve sans effort quelques paroles aimables à jeter dans les profondeurs où le souffleur respire. Cela va jusqu'à ces excès de croire aux formes de la jeune première et aux mélodies du chef d'orchestre !

Marguerite d'Anjou me paraissait très-belle, sous les traits de Mme Amyntas, grand premier rôle, vêtue en mère de famille et sachant lire ses rôles quand on les lui avait épelés: je vous parle des mœurs d'autrefois: nos dames de théâtre ont toutes fait maintenant leur philosophie.

M. Olinde me semblait plus magnifique encore avec ses yeux égarés, son sourire aiguisé comme une lame de rasoir, son nez menace de son menton, ses grands bras, ses grandes jambes, marchant à faux et gesticulant à l'envers, parlant du ventre, criant de la nuque et tricotant des poignets sous son paletot, comme s'il eût porté le tartan de la duègue ou le pallium d'Auguste empereur.

Le jeune premier, quoique bossu, me rappelait Roméo ; la jeune amoureuse était bien plus jolie que Juliette, à trente pas et quand on ne voyait plus les coutures de sa petite vérole. Le troisième rôle, le traître, avait des dents de loup et me faisait peur !...

J'ai beau railler amèrement parce que je souffre: ceux-là étaient d'honnêtes cœurs, doux au débutant et enthousiastes des pauvres paroles que je leur mettais dans la bouche. Nulle part autant que là vous ne trouverez l'élan du dévouement toujours jeune et la chaleur de l'âme.

Oh! j'ai beau railler, Paul, afin de tarder: il faudra bien y

venir ! Ma moquerie est triste et je n'en ferai plus. On ne peut pas rire avec des sanglots plein le cœur.

Sophie, n'est-ce pas, Sophie! Vous voulez qu'on vous parle de Sophie? Eh bien! Sophie était comme moi. Elle attendait avec une impatience solennelle l'heure de la première représentation. Ses relevailles, sans cesse retardées, avaient été fixées enfin au jour de la répétition générale.

Martel et Sulpice devaient la conduire au théâtre, illuminé pour moi tout seul, cette fois, manœuvrant pour moi, — pour nous, — ses grands décors et ses rideaux mobiles, faisant jouer devant moi, comme des soldats défilent devant leur général, ses acteurs en grand costume et ses poulies graissées à neuf.

On avait la fièvre chez nous: tout le monde. On ne parlait plus que drame et première représentation. Rose savait les noms de tous les comédiens; j'ignore où elle avait pris connaissance de la pièce, mais elle connaissait la pièce : je crois que ma pauvre Sophie lui parlait de la pièce quand je n'étais pas là.

Quant à Martel et à Sulpice, ils la savaient par cœur. A table, on y faisait allusion sans cesse ; on demandait du pain, du vin, on demandait tout avec des mots pris dans la pièce.

Mais Sulpice était triste au milieu de toute cette joie.

— *Marguerite d'Anjou* est affichée ! s'écria un matin Rose, éveillant toute la maison.

Je sortis en pantoufles pour aller voir *Marguerite d'Anjou* affichée. Elle l'était pardieu ! en face du portail des Petits-Pères ! Une belle grande affiche rouge avec des coins historiés.

Ce titre : *Marguerite d'Anjou*, m'éblouit comme un soleil.

« Relâche pour les répétitions générales de *Marguerite d'Anjou.* »

Il y avait des gens qui lisaient tout haut cette annonce solennelle.

— De qui est la pièce ?

— Un drame moyen âge à grand spectacle !

— Il faudra voir cela !

Honnête bambin à la blouse bleue et à la casquette déchirée, va voir cela et sois béni ! *Marguerite d'Anjou* faisait donc déjà du bruit ! Le titre plaisait ; on était en pleine passion du moyen âge.

En rentrant, je trouvai Sophie assise sur son séant et qui pleurait de joie.

— Va, mon Fernand, me dit-elle en me jetant ses bras autour du cou, je me guérirai, je te verrai grand et heureux !

Pourquoi ces mots : « Je me guérirai ? » Etait-ce donc une chose qui pût faire l'ombre d'un doute ?

Au théâtre ! toute la journée au théâtre ! et le soir et le lendemain ! Il n'est pas sans beauté cet empressement unanime des grands et des humbles autour de l'œuvre qui chancelle encore et qui balbutie, mais qui va marcher le lendemain d'un pas ferme et parler d'une voix claire à ses juges. Toute veille de bataille a sa grandeur, et c'est ici la veille d'une bataille.

L'auteur n'est pas seul en cause : chacun a pris autour de lui des billets de sa loterie. Il est le drapeau ; sur sa pièce, l'existence commune va souvent se jouer. Pendant un instant il représente si étroitement les intérêts de tous, que le directeur devient un personnage secondaire ; c'est l'auteur qui est le théâtre.

Mais ce qui est admirable pour l'auteur, c'est le dernier jour de son règne éphémère, la suprême épreuve, la grande répétition générale avec costumes, lumières, orchestre et décors. C'est ici que Pygmalion voit Galatée, non-seulement vivante, mais rayonnante. Mme Amyntas, au lieu de son vieux cachemire français, porte le velours royal avec l'hermine ; elle a sur la gorge et au front des joyaux qui, s'ils valaient quelque chose, ne vaudraient pas moins d'une couple de millions.

M. Olinde s'est redressé ; il a collé sur les longs méplats de ses joues du poil frisé qui représente, à s'y méprendre, un barbe fine et bien plantée ; il s'est peigné, il a disposé avec un art véritable chaque pli de sa tunique, chaque onde de son manteau. Il est beau, il tient l'air et le ton de son personnage ; il est fier : les intérêts d'un peuple entier sont balancés dans cette tête pensive ; il saura cacher sa colère sous l'impassible sourire des politiques, et si sa colère éclate, il fera, cet homme de Shakspeare, trembler sa cour et l'Angleterre en criant : « Mon royaume pour un cheval ! »

Il est beau ! Ils sont beaux ! l'amoureux lui-même, sous un certain angle favorable ! elle-même, la jeune première, si l'on

pouvait reculer jusqu'au boulevard! Ils sont tous beaux, ils sont tous glorieux, résolus, héroïques. Toutes ces chrysalides ont percé leurs coques et naissent papillons, au soleil de la rampe. En vain vous chercheriez un tartan, à moins que la pièce ne célèbre l'hospitalité écossaise : les cabas ont fui, les socques ont disparu. Tout reluit, tout miroite, tout étincelle ; le pompier s'est caché au fond de la coulisse et le dieu qui préside aux machines agit derrière son nuage.

Oh ! que ma Galatée me sembla merveilleusement jolie sous ces atours nouveaux ! Comme elle souriait, cette Vénus sortant de l'onde noire des répétitions en négligé ! Je ne me dissimulai pas que mon drame était un chef-d'œuvre. On le disait sur cette scène, qui était à moi; on le répétait dans la salle, habitée seulement par les tenants et les aboutissants de la direction et de la troupe.

Tout ce monde était là spécialement pour proclamer que la pièce, montée à miracle et jouée aux anges, ferait la fortune du théâtre. A l'unanimité, deux cent cinquante représentations étaient promises à *Marguerite d'Anjou.*

Je me demandais en moi-même pourquoi limiter ce succès à deux cents représentations. N'était-ce point de l'arbitraire?

Mais il y avait un revers à ce triomphe : Sophie n'était pas là pour en jouir. Non pas qu'elle fût plus mal : je ne voyais rien de changé dans son état; mais ce Sulpice avait des sévérités implacables. Il avait dit à Sophie, qui voulait se lever et monter en voiture : « Pas encore aujourd'hui ! »

Et j'avais entendu, en m'habillant dans la chambre voisine, ce mot que son réquisitoire répéta plusieurs fois : *Votre cœur...*

Il faisait sans doute le procès à sa fantaisie ; il lui reprochait de sacrifier une santé presque remise *à son cœur*, c'est-à-dire à moi, à ma pièce, à ma victoire. J'eus la pensée de m'informer cependant; mais le garçon de théâtre m'apporta l'invitation à déjeuner du directeur. J'embrassai Sophie en l'exhortant à patienter jusqu'au lendemain; Sulpice ne l'empêcherait pas d'assister à ma première représentation, peut-être ?

Sulpice ne me répondit point. Il était très-sombre.

— Ces médecins! me disais-je en courant au théâtre, ils font de tout des affaires d'État! Si Sophie était une femme du peuple,

elle serait relevée depuis deux mois et ne s'en porterait que mieux!

J'en voulus à Sulpice, qui imprimait gratuitement cette tache à mon soleil. Il y eut, au théâtre, un fond de trouble sous ma grande joie. Sophie n'était pas là; je n'avais pour jouir que la moitié de mon cœur. C'était en elle que j'aurais goûté le mieux les allégresses de la bataille gagnée. N'était-elle pas la meilleure part de moi-même, et n'aurait-elle pas éprouvé au centuple toutes ces ivresses qui me montaient au cerveau?

Le mot d'ailleurs me revenait malgré moi : *votre cœur...* Je n'y attachais aucune signification précise, mais il obsédait ma pensée et laissait un poids sur ma poitrine.

— Je lui demanderai, me disais-je, je lui demanderai!

Je sortis du théâtre, étourdi par les applaudissements. En rentrant, je trouvai Sophie instruite de tout. Sulpice et Martel avaient suivi la répétition générale à mon insu. Sophie était fraîche et jeune comme aux plus beaux jours de notre été; la joie entourait son visage de rayons.

— J'irai demain, mon Fernand! s'écria-t-elle en m'apercevant, le docteur l'a permis!

— C'est bien heureux! répliquai-je sèchement.

Sulpice s'approcha de moi.

— Elle ira demain, me dit-il à voix basse, parce que c'est un succès certain. Cela ne sera pas discuté. Si j'avais prévu de la part du public une opposition quelconque, elle serait restée dans son lit, ou j'aurais cessé d'être son médecin!

— Le service! cria Rose dans l'antichambre, le service d'auteur.

Grande affaire, celle-là!

— Martel, vos noms! Sulpice, vos protégés! Mettons les coupons sous pli, dès ce soir! Demain, nous n'aurons pas le temps!

Service est le nom qu'on donne à l'envoi de billets gratuits fait à l'auteur pour ses trois premières représentations, en dehors des places qui lui sont allouées de droit, pendant tout le temps que sa pièce tient l'affiche.

Je ne connaissais personne, sauf quelques-uns des anciens habitués de l'hôtel Saint-Germain-des-Prés, qui étaient encore à

Paris. Je leur adressai des stalles, ainsi qu'à Bouquet, le valet de chambre de M. Renouard, et à ma bonne Mme Hardy.

De son lit, Sophie me cria de ne pas oublier Laurent, qui était maintenant gardien de passage. Le reste des coupons fut partagé entre Martel et Sulpice, qui les envoyèrent à des *gens dont ils étaient sûrs.*

Ces gens *dont on est sûr* forment généralement la plus redoutable portion d'un public de première représentation. Ils sont ici pour applaudir, quoi qu'il arrive; cela les indispose *a priori.* La plupart d'entre eux ont leur clef dans leur poche. Instruit par l'expérience douloureuse, je n'envoie plus jamais de billets qu'aux gens dont je ne suis pas sûr.

C'était encore un plaisir que ce soin. Nous mîmes les adresses en riant, et mes deux bons camarades me laissèrent seul avec Sophie, qui ne voulait point dormir.

Comment dormir! Ne fallait-il pas causer du lendemain et escompter un peu toutes ces jouissances qui ne pouvaient plus nous échapper? En causant cependant, mes inquiétudes me revinrent, augmentées par les dernières paroles de Sulpice. Je questionnai Sophie sur sa santé; elle me rassura d'un sourire et d'un mot :

— Sulpice est fou, me dit-elle; il voudrait me mettre dans du coton.

Nous nous séparâmes fort tard. Il y avait du temps que nous n'avions eu une aussi longue, une aussi douce causerie.

— Tu vas me revenir, murmura Sophie au moment où je la quittais. Je vais t'avoir tout entier, comme autrefois. Est-ce que tu regretteras ton théâtre?

— Je te regrettais au théâtre, répondis-je. C'est ma tâche là-bas, et c'est ici ma récompense : je ne suis bien qu'auprès de toi!

— A demain donc notre bonheur complet, mon Fernand!

Je n'espérais pas dormir, mais j'eus au contraire un sommeil lourd et sans rêve. Je m'éveillai triste. La perspective des longues heures qui me séparaient du moment décisif m'épouvanta. La gaîté de Sophie ne m'égaya point. Je ne sais pourquoi, chose qui n'est pas dans ma nature, j'éprouvai l'impérieux désir d'être seul. Je prétextai la nécessité de ma présence au théâtre et je sortis.

Je dis : je prétextai, car, un jour de première représentation, le

théâtre est une maison vide; tout le monde a congé, tout le monde a repos : il faut des troupes fraîches pour la bataille. J'allai par les rues, j'errai, je me fatiguai, sans épuiser le besoin que j'avais de solitude.

L'idée de rentrer chez moi et d'assister au départ de Sophie avait été, la veille, une de mes meilleures espérances. Je n'ai aucun moyen de vous expliquer cela aujourd'hui : cette pensée me lassait d'avance et m'irritait. Je n'étais pas moi-même. Il y avait en moi une sourde agitation et des craintes sinistres bien que confuses. Je crois pouvoir affirmer que toutes ces craintes étaient pour ma pièce. Quand je passais devant une affiche portant en gros caractères le nom de : *Marguerite d'Anjou*, j'avais le frisson.

Je ne déjeunai pas.

A quatre heures, je repris le chemin de notre maison; mais je m'arrêtai en route et je chargeai un commissionnaire d'un mot écrit sur une borne, et qui disait à Sophie, par un second mensonge, que je dînais avec le directeur.

Je repris ma course allant je ne sais où. Je me souviens seulement que je passai par la cour des Messageries et que les larmes me vinrent aux yeux en regardant la rotonde d'une diligence.

Il était six heures quand je me résignai à tourner mes pas vers le théâtre. C'était comme si j'eusse marché vers le supplice. Une pensée me soutenait cependant : j'allais trouver là ce qu'il fallait de zèle ardent et de joyeuse bravoure pour remonter mon courage. J'arrivai. L'orchestre disait l'ouverture, où le chef, — quoique Mozart fût bien vieux, — avait daigné glisser, à mon instante prière, le motif de notre sonate chérie. Sophie et moi, nous nous étions dit : Cela nous portera bonheur.

Ce fut justement le motif de la sonate qui frappa mes oreilles en entrant : heureux présage, n'est-ce pas? Tout était pour moi, dans ce chant, vous le savez bien, comme tout peut être dans la forme changeante et capricieuse des nuées. Le chef d'orchestre avait décalqué le motif en mineur et cela me fit l'effet d'une plainte funèbre.

La scène était pleine derrière la toile baissée. Tout le monde était à son poste. Je n'ai jamais rien vu de plus sombre que ce

splendide décor, rempli d'inquiétude et de silence. Je regardai autour de moi, stupéfait. Étaient-ce mes soldats de la veille? On ne me dit pas bonjour.

Le directeur me tourna le dos quand je m'approchai de lui.

Par-dessus les accords de l'orchestre, j'entendis un grand murmure.

Le régisseur me prit par les épaules et me poussa brutalement dans la coulisse. Le rideau se levait.

Il se fit un silence et je sentis une bouffée d'air brûlant. C'était l'haleine de quinze cents bouches, du tribunal qui allait me juger. La première parole qu'on prononça sur la scène me blessa comme si un diapason choquant eût grincé à mon oreille. J'étais parmi les figurants et les bas employés; une voix dit auprès de moi :

— Paraîtrait qu'il y en a une de montée.

Un coup de sifflet me traversa le cœur.

— Voilà, dit la voix, une cabale, quoi. Il y a quelqu'un qui veut avoir la direction, paraîtrait.

Une salve d'applaudissements répondit au coup de sifflet, et la voix dit encore :

— La claque est doublée : ça va chauffer.

Je m'assis dans la poussière, derrière un portant. Mes jambes ne voulaient plus me soutenir. Ce n'est pas le plaisir qui rend l'âme bonne, comme l'ont dit les dévots de la matière. Ce qui rend l'âme bonne, c'est la douleur. Oh! je ne fus pas égoïste, en ce moment. Je pensai qu'il y avait dans la salle un autre cœur plus cruellement éprouvé que le mien lui-même.

Sophie était-elle là? Sophie entendait-elle cela? Sulpice, qui lui avait refusé les joies prématurées d'hier, l'avait-il aujourd'hui conduite à ce supplice?

Sophie! ma pauvre Sophie! Ma mère, dont la pensée me vint aussi, ma mère, au moins, ne savait pas.

Ce fut désormais, autour de mes oreilles, un murmure vague et absolument indistinct. Tantôt je m'étonnais de percevoir un bruit sourd, niveau confus qu'aucune parole ne dépassait; tantôt la voix des comédiens éclatait, atteignant pour moi à des notes insensées. Puis des sifflets encore, timides, mais persistants, combattus par des applaudissements de méchant aloi, réguliers comme des feux

de peloton. La claque et la cabale se battaient entre elles. Le spectacle était dans la salle.

Si j'avais pu me lever et sortir, je me serais enfui.

Mais je ne pouvais pas. J'étais rivé au sol. Cet acte dura pour moi tout un siècle. Je ne pouvais comprendre que la pièce continuât de marcher. Un redoublement de bravos et de sifflets me mit sur mes jambes en sursaut: c'était le rideau qui tombait. Quelqu'un me frappa sur l'épaule et me dit :

— Ce sera dur!

Le régisseur était auprès de moi.

Je suis perdu! balbutiai-je, la cabale...

— Peuh! peuh! Il n'y a pas plus de cabale que sur ma main! C'est toujours comme ça : les gens qui ont trop bien dîné s'amusent. Un premier acte égayé ne signifie rien; venez voir votre salle!

Il m'entraîna tout contre le rideau et me mit l'œil à l'une des ouvertures. En me quittant, il me glissa à l'oreille :

— Dites à vos acteurs qu'ils ont été superbes, et que vous êtes content.

Content! à la manière d'un malheureux qu'un fiacre vient d'écraser dans la rue! Content!

Une autre main me toucha l'épaule: c'était celle du directeur.

— Eh bien! Fernand, me dit-il, ai-je bien fait de doubler la claque? Nous irons jusqu'au bout! N'oubliez pas de dire à vos acteurs qu'ils ont été superbes et que vous êtes content.

Comme Oreste, donc! J'allai cependant à Olinde, à madame Amyntas, à l'amoureux, à la jeune première, à tous et à toutes, et je leur répétai ce gros mensonge : Vous avez été superbes, et je suis content! Olinde me répondit : Il nous aurait fallu Dorval! Et madame Amyntas: Pourquoi n'avez-vous pas exigé Bocage? Le jeune premier se plaignit un peu de l'amoureuse, l'amoureuse déplora l'insuffisance du jeune premier. Ainsi des autres jusqu'au coryphée, qui s'écria en me tendant noblement la main : « Ah! quand on me confiera une fois un vrai rôle!... »

Je revins à mon rideau, mon devoir étant accompli, et je pus regarder enfin *ma salle*. Je ne vis rien d'abord qu'un mouvement formidable et désordonné. Mes yeux éblouis furent plus d'une

minute avant de saisir aucun détail. Il y avait salle comble, comme c'est la règle aux premières représentations.

Je pus voir à l'orchestre, tout près de moi, quelques critiques d'ordre secondaire, ennuyés et déjà somnolents; quelques journalistes de ma connaissance éloignée qui, n'étant pas là par force, discutaient au contraire ma pièce avec une certaine chaleur; mes amis de l'école, étonnés et gênés, presque malveillants; des inconnus en majorité, et, au dernier rang, séparés par de larges intervalles, Bouquet, Laurent et ma pâtissière, qui s'était acheté un bon gros mari de vingt-cinq ans.

Ceux-là étaient des nôtres, par exemple! Il me sembla que j'entendais la voix de madame Hardy, qui tonnait encore contre la cabale. Laurent, plus éloquent encore, tenait au collet un personnage de mauvaise mine, et Bouquet montrait le poing à un rieur.

Pauvres bons amis! Mon regard s'éleva, sollicité par le cordon resplendissant des premières galeries. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin avait alors, comme aujourd'hui, le privilége d'attirer le beau monde au boulevard. Je ne dis pas le grand monde, parce que, dès ce temps-là, il ne fallait pas se fier beaucoup au grand monde du théâtre; mais le vrai monde n'est pas toujours celui qui brille le plus. *Mes galeries* éblouissaient; c'était une véritable guirlande de femmes avec des toilettes renversantes.

Derrière ce premier rang, dans les loges, des bouquets de femmes encore, où faisaient tache quelques habits noirs, comme vous voyez parfois une grosse mouche obscène se prélasser parmi les fleurs d'un buisson. Ce fut avec un véritable ravissement que mes yeux parcoururent ce vivant parterre. Je ne sais pourquoi tout me sembla gagné en voyant cette longue ligne de femmes, presque toutes jeunes, et dont le cœur, sans doute, n'avait pas désappris à s'ouvrir.

Juste au milieu du rang des premières loges, il y en avait une vide, la seule dans tout le théâtre. Ma poitrine se serra, et tout d'abord le reste de la salle disparut à mes regards; je ne vis plus que cette loge. Je m'orientai, déjà saisi par tout le corps d'un frémissement aigu. Je me demandai où était située ma loge. Ce devait être ma loge qui restait vide ainsi : une loge à salon de

face, la loge que j'avais réservée à Sophie. Se pouvait-il que Sophie ne fût pas venue?

Au moment même où je m'adressais cette question, le rideau qui fermait le salon au fond de la loge s'agita, puis s'ouvrit. Je respirai, car, en vérité, j'avais craint un malheur. Mais je ne respirai qu'une seconde. Un mouvement se fit dans la pénombre du fond de la loge, et un groupe vint en lumière : deux hommes qui soutenaient une femme, une morte!

Je le répète : une morte. Cette femme était si blanche et si pâle, que la vie semblait s'être retirée d'elle. Je ne reconnus pas Sophie. Les deux hommes étaient bien Martel et Sulpice; mais Sophie!

C'était hier. J'avais passé la soirée près de son lit et les mains dans les siennes; j'avais admiré cette douce fraîcheur qui revenait à ses joues; je m'étais réjoui à voir renaître sa gaieté; je l'avais quittée, heureuse, souriante et se vantant de sa force.

Et cette femme, cette morte dont le masque d'albâtre faisait peine et frayeur au milieu de tant d'éblouissements vivants et joyeux, cette ombre de Sophie!...

Elle vint jusque sur le devant la loge. Hélas! je la reconnaissais bien maintenant! et je reconnaissais aussi ce geste : les deux mains appuyées sur le cœur.

Il avait prononcé ce mot, Sulpice! il avait parlé de cœur!

Et ç'avait été pour détourner Sophie d'assister à la répétition générale!

Je répétai en moi-même, cherchant l'inflexion de sa voix :

— Votre cœur... votre cœur!...

Je bondis hors du théâtre en poussant un grand cri. Une minute après j'étais à la porte de ma loge; mais, pendant cette minute, le rideau s'était levé. Une double salve de cris, de bravos, d'applaudissements et de huées accueillait l'entrée en scène. Je poussai la porte d'un effort violent. Martel et Sulpice rapportaient dans leurs bras Sophie, privée de sentiment. Ils la déposèrent évanouie sur le sopha qui était dans le salon.

— Elle a voulu venir!... murmura Sulpice.

— Et qui se fût attendu à cet assassinat? s'écria Martel, les yeux en feu et les poings fermés.

— Mais qu'a-t-elle? demandai-je éperdu. Que lui a-t-on fait?

Sulpice me montra du doigt la salle effervescente; puis il appuya son autre main contre son cœur.

— Une maladie du cœur ! criai-je, car le sang étouffait ma gorge.

Sulpice répondit :

— Mortelle.

Je tombai foudroyé aux pieds de Sophie.

La salle se taisait par intervalles, laissant éclater le drame; puis c'étaient des rires aux passages comiques, puis des bravos, puis des sifflets encore. Les sifflets donnaient à ce pauvre corps immobile de courts tressaillements qui me répondaient au plus profond de la poitrine. Je pleurais; au travers de mes larmes, je la voyais belle encore, plus belle qu'aux heures de notre bonheur, et je répétais sans savoir :

— Mortelle!

— Mais les maladies mortelles durent longtemps quelquefois... commençai-je d'un ton suppliant, et en relevant mon regard baigné vers Sulpice.

Il détourna la tête.

Martel dit :

— Elle n'aura vu qu'une fois son pauvre petit enfant !

Je sautai sur mes pieds en râlant :

— Elle est donc déjà morte?

— Non, me répondit Sulpice; cela peut durer quelques heures encore...

Mes deux mains se crispèrent sur mes tempes, qui saignèrent. Puis je le regardai d'un œil stupide, pensant que j'avais mal entendu ou que je devenais fou. C'était un coup de massue. Souvenez-vous que je n'avais rien voulu voir. Je me rappelais bien maintenant qu'un jour,—il y avait longtemps,—ses yeux s'étaient cernés tout à coup, pendant que sa joue creusée devenait pâle et qu'elle portait ses deux mains à son cœur. Mais pouvais-je deviner?

Oh! et cette pose charmante que j'avais tant de fois admirée, cette tête qui se renversait comme pour donner à l'air un passage plus large, ces lèvres entr'ouvertes et ces deux mains encore appuyées contre le cœur!

Et le mot de Sulpice que je n'avais pas su traduire : « Votre cœur... » Toujours le cœur!

Tout venait à la fois; il fallait bien comprendre. Mais, plus intense la lumière se faisait, moins je voulais croire. Elle avait dix-neuf ans. Je joignais les mains, et je priais Suplice comme s'il eût été Dieu. Je lui disais : Elle n'a que dix-neuf ans!

— Sulpice et Martel avaient appris à l'aimer; elle était, à leur insu, bien plus avant que moi dans leur tendresse. Ils pleuraient en m'écoutant. Quand je vis leurs larmes, mon sang se figea. Il fallut croire comme il avait fallu comprendre.

J'allai vers Sulpice, l'insulte à la bouche et je lui dis:

— Alors, qu'est la médecine? Vous pleurez comme nous; vos larmes sont un aveu : vous ne savez pas guérir!

Sulpice baissa la tête. Martel me saisit à bras le corps. Je me débattis en criant :

— Elle n'a que dix-neuf ans! Tuez-moi, Dieu, s'il vous faut tuer! Tuez mon enfant, tuez le monde!

Je n'avais plus rien entendu de ce qui se passait au dehors; mais tout à coup Sophie eut un tressaillement faible. Un sifflet aigu avait percé le silence. Je regardai du côté du théâtre : il me sembla que c'était un rêve horrible, ce fait que mon drame se jouait-là, près de notre agonie. J'avais tout oublié, je ne savais plus que nous étions au théâtre.

Je restai stupéfié devant le grand tumulte qui emplit la salle à la fin du second acte. Je cherchais dans un vague instinct les moyens de fuir et de soustraire Sophie à cette orgie. La voix de Martel dit derrière moi:

— La voilà qui s'éveille.

Elle ouvrait les yeux, en effet, secouée par tous ces bruits qui éclataient ensemble comme un tonnerre. J'étais à ses genoux déjà. L'espoir renaissait : Sulpice se trompait. Ils n'étaient pas si faibles ces bras qui attiraient ma tête contre sa poitrine. Je savais comme on meurt. Je n'aurais pas pu, moi, presser sa tête ainsi sur mon sein, dans mon agonie.

— Fernand! murmura-t-elle; mon Fernand! tu as dû bien souffrir!

— Elle parle! m'écriai-je, comme elle avait fait elle-même auprès de mon lit, dans la chambrette de la rue de la Cerisaie; elle a parlé!

— Il faut prendre une cuillerée de potion, chère dame, dit le docteur.

Elle tendit la main; mais, au lieu de prendre le verre, elle ramena ses doigts frissonnants à son front.

— Où en est-on? demanda-t-elle avec une vivacité soudaine et en se levant même sur le coude. Tout n'est pas fini, n'est-ce pas?

C'était bien le ton craintif qu'on a malgré soi quand on s'informe d'un ami dangereusement malade. Elle parlait de la pièce; il n'y avait que la pièce dans sa pensée, parce que la pièce c'était moi.

— Il s'agit bien de cela! repartis-je en essayant de sourire et en lui tendant moi-même la potion; se peut-il que vous vous soyez fait tant de mal pour si peu, Sophie! Ce sont les luttes turbulentes des premières représentations. Les acteurs sont contents, le directeur est content; nous allons avoir un succès!

Sa bouche s'entr'ouvrit et je fis couler le médicament entre ses lèvres; puis je rendis la fiole à Sulpice, en l'interrogeant d'un regard où il y avait déjà du triomphe, mais encore bien des terreurs. La figure de Sulpice était morne. Je crois qu'il me gardait rancune, et j'allai lui donner la main.

— Parlez-lui toujours de votre drame, me dit-il tout bas.

— Un succès! répétait en ce moment Sophie, dont les yeux ranimés vivaient; ne me trompes-tu pas, mon Fernand?

— Sur mon honneur, Sophie, je dis la vérité; je répète du moins ce qui se dit là-bas, au théâtre...

— Les acteurs sont contents, murmura-t-elle; le directeur est content!...

Une nuance rosée revenait à ses joues. Elle me fit signe de me pencher.

— C'est que, me dit-elle tout bas, tu vas avoir grand besoin de bonheur.

Ces mots me frappèrent plus violemment, au milieu de mon espérance reconnaissante, que la menace même de Sulpice. Je me levai, ma tête tourna.

Martel me soutint dans ses bras pour m'empêcher de tomber à la renverse.

— Qu'a-t-elle dit? demanda Sulpice d'une voix sourde.

— Puis, faisant un pas vers Sophie :

— Encore vos idées, madame! prononça-t-il avec sévérité. Je vous ai donné ma parole d'honnête homme que je vous avertirais du danger quand le danger serait là. Si vous n'avez pas confiance en moi, je dois cesser à l'instant même d'être votre médecin.

— Vous avez raison, répliqua-t-elle en m'appelant d'un regard tout plein de repentir; je croyais qu'il savait... j'ai dû lui faire bien du mal!

Il y eut un silence parmi nous. Les bruits de la salle en vacance nous entouraient comme une atmosphère de trépignements, de rires et de murmumes. Quoique je n'entendisse pas, à proprement parler, cela me pesait sur la poitrine. Je fermai les rideaux du salon.

— Ils sont bien calmes, à présent, dit Sophie; les voilà qui rient et qui causent... Nous sommes ainsi aux pièces des autres... Fernand, je t'en prie, reviens me dire, pour les acteurs... pour le directeur... pour le succès.

J'obéis, mais elle pâlissait de nouveau, et je tenterais en vain de vous exprimer la répugnace, l'indignation, la torture que j'éprouvai à m'occuper de cette chose en ce moment. Mon drame était ce que je haïssais le plus au monde; la pensée de mon drame m'exaspérait; j'aurais voulu le prendre, si c'eût été un objet matériel, et le broyer sous mon talon!

J'obéis cependant. Elle écoutait comme l'enfant qui veut croire à ce qu'il desire.

— Ouvre les rideaux, Fernand, me dit-elle, je veux essayer de reprendre ma place.

Elle souriait. — Mais le cercle sombre se creusait autour de ses yeux. Sulpice me donna la fiole. Comme je l'approchais de ses lèvres, elle ramena ses mains, ses deux pauvres petites mains froides sur son cœur. La fiole ne put passer entre ses dents convulsivement serrées.

Je me laissai aller sur le tapis. Je vis confusément que Sulpice et Martel se détournaient de moi. Je sentais peu. Je ne saurais plus faire l'histoire de ce qui m'entourait. Peut-être perdis-je connaissance entièrement, car je me souviens d'avoir eu le choc d'une

surprise en revoyant Sulpice et Martel, — et Sophie couchée sur le divan.

Mais la voix du théâtre, je suis bien sûr de cela, n'était plus pour moi qu'un son de cloche vain et vide, dépourvu de toute signification.

Sulpice avait la main sur le côté gauche de la poitrine de Sophie. Il ôta sa main et mit son oreille à la place.

— Elle va s'éveiller encore, dit-il de sa voix découragée.

— Si nous profitions, murmura Martel; si nous tentions de l'emmener d'ici?

Sulpice secoua la tête lentement et répondit :

— Quand elle va être morte.

Le visage de Martel s'inonda de larmes. Moi, je ne pleurais plus. J'entendais pourtant et je comprenais. Il m'avait dit : Quand elle va être morte.

Elle allait mourir là, Sophie, mon unique amour ici-bas, mon ange et mon salut! Sophie, à la place où nous étions, elle allait mourir. Je ne pleurais plus.

Elle ouvrit ses grands yeux, comme Sulpice l'avait dit, et sa première parole fut encore :

— Où en est-on? Cela va-t-il bien?

Toujours le drame! toujours moi!

Mais comme sa voix était faible, cette fois!

Aucun de nous, assurément, ne savait comment allait le drame. Il y a plus : la parole de Sophie n'éveilla en moi aucune pensée qui eût rapport au drame. Je cherchai, je fouillai péniblement dans mon cerveau vide. J'éprouvai cette vague appréhension qu'on a pour soi ou pour celui qui parle quand on ne saisit plus le sens des mots.

Martel se hâta de répondre :

— Bien, très-bien... mieux que jamais !

Il y eut des bravos par hasard, à ce moment. Les lèvres de Sophie se détendirent et Sulpice put glisser dans sa bouche quelques gouttes du médicament.

Elle le regarda. Elle tressaillit. Sulpice n'avait pas songé à remettre sur son visage le masque qu'il prenait d'ordinaire en s'approchant d'elle. Il voulut sourire, mais elle lui saisit le bras.

— Vous m'avez promis... murmura-t-elle.

Sulpice, au lieu de répondre, leva les yeux au ciel.

Alors, Sophie se dressa son séant, toute seule, et me dit avec calme :

— Fernand, je veux un prêtre.

Je ne bougeai pas. Martel prit son chapeau pour sortir. Elle l'arrêta, disant

— Je veux que ce soit Fernand.

Puis d'une voix douce et un peu tremblante :

— Je veux que ce soit toi, Fernand.

Son regard m'attirait. Je me traînai jusqu'à elle, malgré moi.

— Et je veux, ajouta-t-elle avec un élan de tendresse infinie, je veux celui qui vint pour toi !

Je me mis sur mes jambes, haletant et ivre. J'hésitais. Ma révolte contre l'arrêt de Dieu ne savait comment se traduire. Je cherchais je ne sais quoi, une arme, un refuge, un appui contre Dieu tout-puissant et implacable. Mes lèvres balbutiaient des sons inarticulés qui étaient peut-être un blasphème.

— Je t'en prie ! je t'en prie ! dit-elle ; moi, je t'ai donné un prêtre quand tu étais pour mourir !

Je sortis comme un fou. Je rencontrai des gens qui voulurent me prendre les mains et me féliciter. Horreur ! profonde horreur ! Je m'enfuis. Je me mis à courir sur le boulevard. Savais-je où j'allais ? Non certes ! mais j'arrivai.

On arrive à ces heures ; il y a le fil conducteur des désespérés. Je demandai l'adresse du prêtre à la sacristie de Saint-Paul : il était à la sacristie. Je lui dis : Venez vers une femme qui se meurt.

Il mit à son cou la boîte sacrée contenant le viatique, et me suivit à l'instant même. Nous montâmes dans une voiture qui passait. Comme nous franchissions les limites de la circonscription de Saint-Paul, il me dit :

— Ce n'est pas sur la paroisse ?

— Non, répondis-je.

— Pourquoi êtes-vous venu à moi ?

— Parce qu'elle l'a voulu.

— Et où me conduisez-vous ?

— Au théâtre.

Il répéta :

— Au théâtre !

Et il ajouta tout de suite après :

— Je suis descendu plus bas que cela pour aller chercher des âmes.

Au moment où nous mettions pied à terre, il me prit mon manteau sur les épaules et s'en couvrit de manière à cacher à la fois son costume et le ciboire qu'il portait sur sa poitrine.

— Marchons ! me dit-il.

Sophie venait de sortir d'un spasme quand nous entrâmes dans la loge. Elle joignit les mains dès qu'elle vit le vieux prêtre et son regard me rendit grâces. Le prêtre, simple comme la sainteté, accomplit son office avec le même recueillement que si c'eût été une chambre mortuaire.

Les bruits profanes qui enveloppaient cette agonie ne le frappaient point. Il n'entendait, je l'affirme, ni la voix des comédiens, ni les grondements de la salle ; il n'entendait que cette faible voix, parlant tout bas à son oreille et versant en lui sa suprême confession.

Nous étions à genoux à l'autre extrémité de la loge.

. Personne ne se doutait au dehors du drame poignant qui suivait dans cette loge, en apparence vide, les péripéties de l'autre drame.

Le bon prêtre reprit mon manteau pour sortir et Martel le reconduisit jusqu'à la voiture. Un changement s'était opéré en Sophie. Un calme presque joyeux s'épanouissait parmi la pâleur de ses traits. Elle m'appela auprès d'elle et me dit ce seul mot : Merci ! Puis elle ferma les yeux et je la crus endormie.

Nous sommes à la fin, Paul, chaque mot que je vous dis me déchire le cœur, et je veux vous dire tout, cependant, car c'est ici une bien-aimée torture.

Le spasme dura bien longtemps, cette fois. Je n'osais plus interroger.

Cependant, je savais qu'elle n'était pas morte. Par intervalle, quand un coup de sifflet se faisait entendre, — car on sifflait encore, — elle avait un tressaillement court et faible. L'espérance

essayait de renaître alors ; je me souvenais de ma résurrection et je demandais à Dieu un miracle.

Il était plus de minuit. Je sentis à ma main une pression légère et je vis que ses lèvres remuaient. Je mis mon oreille contre sa bouche.

— Aime bien notre petite Sophie, me dit-elle.

Je compris à l'atroce angoisse de mon âme que c'était le dernier adieu.

— Sophie ! Sophie ! appelai-je comme si ma voix eût pu la retenir ; vas-tu me quitter ? Vais-je être désormais seul, tout seul sur la terre ?

Je fus interrompu par un cri rauque venant de la scène.

A ce cri succéda un intervalle de repos; puis il y eut un accord dans l'orchestre, puis une salve de sifflets combattue, dominée, submergée par une immense acclamation.

Je me levai tout debout et c'était pour imposer silence à ce bruit sacrilége. Mais autant eût valu s'opposer à la mer qui monte ou à l'ouragan qui éclate.

C'était un concert de quinze cents voix, et du sein de ce chœur formidable, un cri jaillissait poussé par quinze cents poitrines : *L'auteur !*

Je me retournai. Dieu avait-il fait le miracle ? Sophie était sur son séant, la tête haute, le regard brillant, le sein palpitant, belle et radieuse... et guérie, n'est-ce pas, Dieu de clémence et de bonté ? n'est-ce pas, guérie ?

L'auteur, c'était moi : je n'avais pas encore vingt ans,

Je jure devant ma conscience que la joie orgueilleuse n'eut pas le temps de naître en moi. Ma grande douleur passa dessus comme l'eau qui noierait un feu qu'on allume. Au cri de victoire, mon âme répondit par un gémissement : Sophie ! Sophie !

A tous ces fracas cependant, un silence succéda et j'entendis la voix de Sophie qui disait :

— Ouvrez les rideaux, ouvrez ! je veux voir !

Une voix emplit la salle muette et prononça mon nom inconnu.

Puis la tempête des acclamations se déchaîna de nouveau, ébranlant le théâtre des fondements à la voûte. Deux larmes d'allégresse roulèrent sur les joues de Sophie.

Quand le bruit cessa enfin, elle renversa une dernière fois sa tête sur le coussin, tandis que ses deux mains cherchaient son cœur. Son front et ses joues devinrent plus blancs que le linge de sa collerette. Elle me dit avec un sourire qui était déjà du ciel :

— Je t'ai vu grand, mon Fernand chéri. J'avais demandé à Dieu de mourir ainsi dans ton triomphe. Je suis heureuse et je me sens pardonnée. Je t'aime !

Ce mot exhalé entre mes lèvres mêmes fut son dernier soupir. Son âme remonta vers Dieu et ses traits gardèrent leur sourire angélique.

La gloire naissait, mais le bonheur était mort.

Fernand se tut : sa tête pâle, qui semblait faite pour exprimer les grandes luttes de l'âme, se courba sur sa poitrine.

Ses yeux regardaient fixement le sol, et ses deux poings, fermés convulsivement, semblaient soutenir et river, aux bras de son fauteuil, l'immobilité de tout son être. Je devinais qu'il eût donné un monde pour verser une larme.

Dans le silence de la nuit, un accord de piano vibra; puis nous entendîmes ce chant onduleux et rhythmé selon les divins balancements du rêve : la sonate en *la* de Mozart.

J'appelai doucement :

— Sophie !

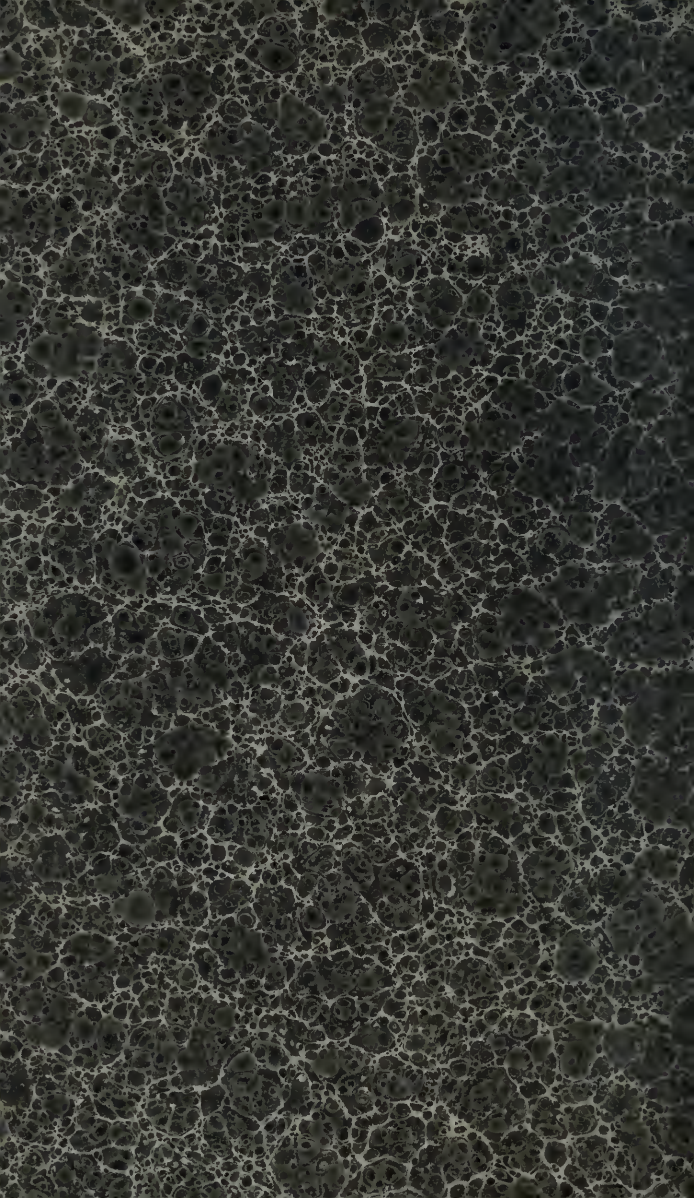
Une jeune fille de seize ans : des traits séraphiques dans une gloire de cheveux bruns, se précipita dans la chambre. Elle vint s'asseoir sur les genoux de Fernand. Fernand leva les yeux sur le portrait et pleura, me montrant d'un baiser Sophie vivante et d'un regard mouillé Sophie morte ..

FIN



TABLE

Imprimé par Charles Noblet, rue Soufflot, 18.



PQ
2244
F2
1861
t.1

Féval, Paul Henri Corentin
[Oeuvres]

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

